

**MARIE DE LA TRINITÉ
L'ÉPREUVE DE JOB**

**Notes de son analyse avec Jacques Lacan
et diverses correspondances**

**Dossier établi et annoté par
Christiane Schmitt et Marie-Ange de Fesquet**

SOMMAIRE

1)	CRISE DU 25 MARS 1944	p. 3
2)	HOLOCAUSTE DE LA CONSCIENCE	P. 10
3)	DEBUT D'UNE SOLUTION MEDICALE AVEC LE DR NODET	P. 13
4)	CONCERTATION SUR UNE EVENTUELLE LOBOTOMIE	P. 27
5)	PSYCHANALYSE AVEC LE DR COURCHET	P. 30
6)	A LA RECHERCHE D'UN PSYCHANALYSTE	P. 35
7)	PSYCHANALYSE AVEC LACAN	P. 37
8)	CURE DE SOMMEIL A BONNEVAL	P. 190
9)	RENCONTRE AVEC LE DR JACQUELINE RENAUD	P. 194
10)	DIVERS PAPIERS RETENUS PAR LACAN	P. 200
11)	PROJET DE COLLABORATION ENTRE M.TRINITE ET LE DR RENAUD	P. 201
12)	MALENTENDU AVEC LE DR RENAUD	P. 216
13)	DEBUT DES ETUDES DE PSYCHOLOGIE	P. 226

1) LA CRISE DU 25 MARS 1944

Dans les Carnets, à la date du 9 janvier 1944, Marie de la Trinité note : « Comme Saint Paul portait dans sa conscience : “Malheur à moi si je n'évangélise pas” (1 Co 9, 16) , moi je porte dans ma conscience : Malheur à moi, si je ne contemple pas – si je ne me rends pas disponible à la contemplation — si je ne fais pas tout ce qui dépend de moi pour assurer et favoriser cette contemplation, tant pour les conditions extérieures que pour les dispositions intérieures, la présence et l'attention et l'ouverture à y apporter ». (2311/1374)

Depuis le 2 février 1942 où elle a été relevée de sa charge de maîtresse des novices, MdT vit plutôt en marge de la communauté de Flavigny, tout absorbée par l'oraison. Elle prend saint Joseph comme modèle : « Ce qui caractérise la fidélité de Saint Joseph, comme aussi sa vocation, c'est l'absence de forme personnelle propre : c'est pour cela qu'il nous est tellement insaisissable. C'est comme si nous n'avions pas de prise sur sa quiddité : il nous faut passer par le Père pour en saisir quelque chose». (2317/1377)

Lettre de Mère St-Jean au P. Motte du 2 février 1943

Mon Père,

Nous restons dans l'action de grâces pour tout ce que Dieu a donné pendant ces bonnes journées à Ste Marie des Conseils. J'en attends les meilleurs fruits pour les âmes : tant pour celles qui obéissent que pour celles qui exercent l'autorité. Vous avez été, mon bon Père, le principal instrument des bontés de Dieu, je vous en remercie.

Mère Jean du St-Esprit est chargée de tout recueillir et de tout mettre au point : instructions et rapports... Nous vous enverrons un exemplaire du travail dès qu'il sera terminé.

Mère M. Benoit a repris le chemin du Midi l'âme toute réconfortée, et pleine de courage pour sa tâche. Malgré les larmes qui remplissaient ses yeux, elle se disait bienheureuse et bien indigne de la confiance qu'on lui témoigne. Moi je la trouve digne, et je remercie Dieu d'avoir mis cette âme sur ma route. Elle est, après Dieu, mon meilleur espoir pour l'avenir avec Mère Jean du St-Esprit. Il m'a semblé que le Christ liait ensemble ces deux âmes dans une amitié très pure et très surnaturelle, j'en suis extrêmement heureuse pour la Congrégation.

Mais j'allais oublier le but de ma lettre. Sans doute le but principal est de vous remercier, mais il y en a un autre. Je voudrais bien n'avoir que des âmes faciles à conduire comme ces deux-là, si simples, si claires, si pleinement dans la note dominicaine. Mais je prends de la main de Dieu les âmes qu'Il me confie, même celles qui sont marquées du mystère de son incompréhensibilité...

Voilà ma fille M. de la Trinité, à qui j'accorde tant de dispenses qui la mette en dehors de la vie commune, qui me sollicite pour obtenir ces deux nouvelles choses que Dieu paraît-il lui demande 1° abstinence, 2° lever matinal. Je ne peux prendre seule la responsabilité de priver de viande une personne de sa taille et de son âge (39 ans) en un temps de telles restrictions. Elle est la seule à qui je permette le grand jeûne qui sera particulièrement long cette année puisque Pâques est le 25 avril.

Elle ne prend à peu près pas de sucre, ne mange pas sa portion de pain, l'abstinence me semble une folie. Faut-il autoriser cette folie ? A moi, le Seigneur parle de prudence. Mais je ne voudrais pas, par excès de prudence naturelle, manquer de prudence surnaturelle, en tenant rigueur aux vœux divins ou en les mettant en doute. Je ne sais vraiment pas comment faire, mais pas du tout. Je ne trouve pas Mère M. de la Trinité en état de faire une pénitence aussi rigoureuse. Depuis quelque temps, elle refuse même le peu de vin qui nous est servi au réfectoire. Je crains parfois qu'elle se laisse un peu entraîner par mon exemple sans même s'en rendre compte, oubliant qu'à mon âge on a besoin de moins de nourriture qu'au sien. Et que, vu l'état de mon cœur, il m'est meilleur de manger moins, de ne prendre ni viande, ni

vin etc. et cela sans être une grande pénitente. J'ai de plus une somme de péchés à réparer, qu'elle n'a pas...

Quant au lever matinal, je suis encore moins disposée à le lui accorder à cause de la vie tout intellectuelle qu'elle mène sans aucune détente. Elle a besoin de sommeil pour réparer ses forces cérébrales et se détendre.

On commence à trouver un peu bizarre dans la communauté, qu'elle ne vienne pas aux récréations, qu'elle sorte du chœur chaque jour après la lecture du point d'oraison... etc.

Je suis tout à fait convaincue que Dieu a sur elle un dessein particulier, qu'il lui communique de grandes lumières mais est-ce que le tempérament ne joue pas aussi son rôle ?

Il me semble, mon Père, raisonnable et sage de ne pas céder à son désir de lever matinal, Dieu me pardonnera si je me trompe et daignera peut-être me donner un signe plus certain de sa volonté. Pour l'abstinence, rien de plus jusqu'à la Septuagésime. A partir de ce moment-là, viande seulement deux fois par semaine, la viande étant remplacée par un reste de légumes de la veille ou du fromage.

Je ferai ce que vous me direz de faire, nous partageons ensemble les responsabilités.

Il y aura un an ce soir que Mère M. de la Trinité a quitté le Noviciat, et qu'elle est entrée dans une voie de solitude et de silence, à part de la Communauté. Les desseins de Dieu sont bien mystérieux ! Je vous avais parlé du désir que j'avais de la prendre avec moi pour la visite régulière, mais je crois qu'il me faut y renoncer, elle s'éloigne de plus en plus de la vie de tout le monde, ce serait lui imposer une sorte de torture que de l'emmener avec moi dans cette tournée... Elle y ferait du reste, je crois, figure d'étrangère. J'en ai une peine extrême, j'avais tant compté sur elle !

Je ne pourrai pas davantage lui demander de m'accompagner dans le Midi comme l'année dernière. Je crois que mes jeunes sont surprises de son attitude auprès de moi, attitude tellement différente de celle d'autrefois ! Elle et moi, dans l'esprit des sœurs, c'était tout un. L'une d'elles m'a dit après la session « Mère M. de la Trinité n'est plus votre assistante ? » Je crois qu'il faut tenir caché le secret de Dieu pour le peu qu'on en connaît, et adorer sans comprendre. Je vous demande mon Père de prier pour moi, si pauvre, si misérable, si indigne de la charge qui m'est confiée. »

sœur Marie de St. Jean op

Le samedi 11 mars 1944, sœur Marie de la Trinité quitte Flavigny pour Paris où elle va faire sa retraite annuelle. Elle réside chez les moniales dominicaines de la rue Vanneau¹.

lettre du 12 mars 1944 - elle est dans l'inquiétude sur un changement du Père à son égard : « C'est comme si après avoir porté avec moi ce trop lourd fardeau, vous vous en teniez maintenant à l'écart me laissant me débrouiller avec... Pourvu que je ne cède pas à la tentation du silence... J'ai tellement conscience de ma laideur, de mon abjection. Je pense que je dois vous faire l'effet de dix lépreux... ». Elle lui dit aussi la gêne où la met son silence relativement au contrôle des lumières reçues [car le P. Motte n'arrive plus à trouver le temps de lire les pages des Carnets], elle demande aussi des éclaircissements sur la question de sa « vocation particulière ».

Le 19 mars, nouvelle lettre où elle examine comment alléger au P. Motte le poids de cette direction. Elle est obsédée par le sentiment de « sa pourriture lépreuse ». Ce même jour, le P. Motte lui écrit pour la confirmer dans son orientation particulière. M.T. retranscrit sa lettre dans ses Carnets : « Hier, confirmation de ma vocation par le P. Motte, en communion de pensée à ce sujet avec Notre Mère. Aujourd'hui, confirmation écrite des paroles dites hier. Je le copie :

« Tout bien réfléchi devant le Seigneur et d'accord avec votre Mère qui a beaucoup prié aussi, je crois pouvoir et devoir encourager votre fidélité à la voie spéciale de recueillement à laquelle vous vous sentez attirée. Jusqu'à nouvel ordre, votre activité normale est incompatible avec cette fidélité. Votre Mère ne vous demandera qu'un minimum de services, respectant cette vocation particulière. Vous aurez

¹ Ce monastère, fondation de celui de Nantes, adopta un mode de vie particulièrement rigoureux, plusieurs sœurs tombèrent malades, le monastère fut fermé vers 1948 (?) et les sœurs furent réparties dans d'autres monastères de l'Ordre.

soin de faire ce qu'elle désire comme très certainement voulu de Dieu. Pour le reste, votre unique souci sera de répondre à l'appel du Seigneur, de vous prêter aux opérations de sa grâce, toute tournée vers Lui, sans autre préoccupation. Que Saint Joseph obtienne à cette vie cachée la meilleure bénédiction du Père" » (Carnets p. 2408/1432)

Elle écrit à nouveau le 22 mars à propos d'un vœu d'obéissance par lequel elle désire faire l'abandon complet de son âme entre les mains du P. Motte :

« ...que ce qui en fait la matière [de ce vœu], comme vous le déciderez, soit entendu comme voué, consacré au Père [...] non seulement dans l'ordonnement extérieur du temps, mais aussi pour tout ce que la matière de ce vœu peut comporter d'intime à moi-même, concernant l'oraison ou toute opération et disposition intérieures. Vous savez que vous avez toute liberté en moi à ce sujet ». ¹

Lettre du 23 : elle ne prie et n'écrit au P. Motte et à M. Saint-Jean qu'à genoux – nouvelle grâce reçue et appel au jeûne qu'elle soumet à l'autorisation du Père. (elle dira plus tard que ce jour là elle avait reçu la conviction qu'elle pouvait vivre sans manger).

Lettre du 24 : elle demande au P. Motte de lui remettre les lettres écrites au cours de la retraite afin d'informer M.S.Jean « de ce qui peut lui être occasion d'action de grâces » - elle revient sur le vœu d'obéissance qu'elle désire faire au P. Motte pour se vouer au Père. Ce même jour son désir est exaucé ainsi qu'elle le relate dans les Carnets : « Aujourd'hui, les premières Vêpres de l'Annonciation étant dites j'ai été *vouée* au Père de la façon suivante, par celui auquel il a confié ma misère et sa grâce : "Au Nom du Père et du Fils et du Saint Esprit — en votre nom, en vertu du pouvoir que vous m'avez donné sur votre âme et en vertu de la mission qu'il a plu à Dieu de me donner près de vous : je *voue* votre vie, votre oraison et vos activités dans l'obéissance à la gloire du Père et au rayonnement de sa Paternité dans le monde".(Carnets p.2426/1442)

Le lendemain matin, samedi 25 mars, M.T. est de retour à Flavigny et tout de suite c'est le drame ; Mère Thérèse Jehanne (prieure de Flavigny) écrit au P. Motte :

St Dominique Flavigny 26 mars 1944

« Mon Père,

...Aujourd'hui une affaire douloureusement importante m'oblige à vous écrire.

Notre Mère a voulu que vous entendiez de bouches autres que la sienne, notre opinion sur la vie particulière de M. M. Tr.. Mère Henri Dominique a qui j'ai fait part de cet entretien, m'a dit aussitôt : « Moi aussi, je pense qu'on ne peut pas lui imposer de revenir à la vie commune ». Et toutes nous déplorons qu'une si belle intelligence ne puisse servir à la Congrégation que par intermittence, aux moments choisis par elle, et non pour la durée où l'on en aurait besoin.

La veille de l'Annonciation, il m'est venu à l'esprit : « Oui, nous avons dit au Père notre avis au sujet de la vie commune, mais ce qu'il aurait fallu lui dire aussi, c'est notre avis au sujet de la pratique de la pénitence qui est excessive et risque de faire aboutir à une véritable catastrophe ».

Je n'avais pas encore dit cette pensée à Notre Mère que M. M. Tr. rentrait, le 25 au matin pour la Messe.

Voici ce qui s'est passé depuis son retour. (Je vous répète ce que notre Mère nous a confié, et ce dont j'ai été témoin moi-même).

Elle a remis à notre Mère une lettre de vous *ouverte*, où vous engagiez notre Mère, paraît-il, à lui accorder toutes les pénitences qu'elle demanderait. Or notre Mère n'a pas voulu accorder *tout*, avant de vous avoir écrit.

¹ Rédaction d'un vœu d'obéissance retrouvée dans la correspondance de Marie de la Trinité/P. Motte : « Je fais vœu d'obéissance à votre direction en ce qui concerne mes relations au Père et je vous remets entièrement la conduite de mon âme comme à l'interprète certain des desseins du Père à mon égard. Ce vœu comprend l'obéissance à vos avis et conseils en tout ce qui se rapporte directement ou indirectement au-dedans et au-dehors à ma fidélité intérieure et qui ne s'oppose pas actuellement à l'obéissance à laquelle je suis tenue par ma profession religieuse. Jusqu'à la prochaine fête du Précieux Sang. » (sans date)

Le soir même du 25, elle est sortie au début des Complies pour aller pleurer dans sa cellule. Elle n'a reparu que pendant le souper ramenée par N.M. qui était allée la rechercher, après m'avoir dit : "Maintenant qu'elle est rentrée, voilà mes tourments qui recommencent !"

Après Matines elle est revenue chez N.M., recommençant des "litanies" sans fin (c'est ainsi que N.M. appelle ses représentations dont aucune réponse – on dirait à ces moments qu'elle n'entend pas ce qu'on lui répond – ne change la teneur) pour obtenir ce qu'elle voulait ; et cette fois, lui a demandé de repartir à Paris, voulant vous parler de quitter la Congrégation. Après avoir longtemps refusé, à 11 h moins le quart, N.M. lui a dit : "Je vous dit oui pour que vous sortiez d'ici et alliez vous coucher."

Ce matin, aussitôt après la Messe, elle a recommencé ; N.M. a de nouveau refusé. Alors, d'un geste violent, elle a envoyé sa chape au milieu du cloître. N.M. va la ramasser, se croyant seule témoin... une novice se précipite pour éviter à N.M. de se baisser !!!

Après le repas de midi, elle revient chez N.M. Je travaillais dans une salle en face de la cellule de N.M. ; Mère Marie Bernard était sur le palier avec plusieurs professes. N.M. persistant à ne pas autoriser son voyage à Paris pour cette nuit, elle s'est mise à pousser un cri épouvantable, rauque et strident. En même temps, j'entendis une chute brusque et bruyante sur le plancher (j'ai cru à l'oreille que c'était elle où N.M. qui tombait). Je fais un bond, j'ouvre : N.M. et elle étaient debout mais elle avait crié et jeté un livre de toutes ses forces (dans la direction de N.M., je crois). Je le ramasse, M.M. Bernard arrive, N.M. donne quelques explications. Je suggère : « Mais vous ne savez pas même si le Père est à Paris »... Devant nous, elle a poussé un nouveau cri, mais moins fort que le premier.

M.M. Bernard sort, je résiste un peu pour en faire autant, disant à N.M. : "Non, j'ai peur qu'il vous arrive quelque chose. – Elle ne m'a jamais fait de mal. – Mais elle vous a déjà menacée, devant moi." Et retournant à mon travail, je laisse ma porte entr'ouverte, au cas où elle recommence. Les supplications continuent, je pense, mais doucement.

Enfin, elles sortent pour se rendre à la récréation. A la vue de ma porte ouverte, la fureur remonte : "Vous me surveillez, etc, etc. – Oui, parce que j'ai peur que vous fassiez du mal à N.M. ; ce que vous me dites ne me touche pas ; ce qui me touche c'est ce que vous faites à N.M." Je la regardais droit en face. Elle aussi. Sans rien dire. Je me demandais ce qui allait arriver. Tout à coup, elle reprend sa Synopse et avec force, la jette sur moi. J'ai reculé à temps ; le livre est tombé par terre. Et pour ne pas l'exaspérer davantage je me suis sauvée.

Depuis, elle vous a téléphoné. Vous avez été surpris, paraît-il. Il y a de quoi.

Je ne vous raconte que ce fait, tout à fait actuel. Mais ce n'est pas la première fois que N.M. et moi-même nous assistons à des crises semblables, et je pourrais vous citer un certain nombre de drames.

N.M. me disait, il y a peu de semaines : "Elle ne peut plus supporter une contrariété." Voilà en effet ce que provoquent les contrariétés chez elle, des colères inouïes, ou des larmes sans fin à gros sanglots, avec la bouche ouverte démesurément... des paroles grossières ou insensées ; pour tout dire et appeler les choses par leur nom : de véritables crises de folie.

Depuis déjà un certain temps, la principale contrariété qu'elle éprouve est au sujet de la nourriture. Elle diminue sans cesse la quantité de nourriture qu'elle prend, et ne peut supporter que N.M. lui résiste en s'y opposant.

Si elle était normale N.M. la laisserait sans doute à ses excès, et nous ne trouverions pas mal qu'elle lui permette un essai de tout ce qu'elle croit être inspiration de Dieu. Mais après chaque essai (elle a encore fait des jeûnes déraisonnables à Paris, *malgré* ce que N.M. lui avait dit avant son départ), il arrive des crises comme celle-ci.

Et puis, de son aveu, sa sœur Marthe, qui a vécu de longues années dans une maison de santé et est morte l'année passée sans avoir recouvré l'usage de la raison, a commencé sa maladie de cette façon, *en ne voulant plus manger*.

N.M. dit bien : "Tant pis, le Père en a la responsabilité." Mais je pense, mon Père, que le jour où cet affreux malheur arrivera, c'est la Congrégation qui en sera chargée, et même il se peut que ce ne soit pas N.M. (je le souhaite) qui en subisse les conséquences, mais celles qui lui succéderont.

Pour ces raisons, et par pitié pour cette pauvre créature qui court à grands pas vers une catastrophe, je vous supplie de réfléchir devant Dieu aux moyens dont vous disposez, la dirigeant, pour

nous aider à éviter ce malheur. L'un de ces moyens est certainement de ne pas la pousser, mais bien plutôt de la retenir dans la voie de pénitences excessives en fait d'alimentation, qui contribuent à la déséquilibrer mentalement.

Nous sommes toutes quatre bouleversées par cette scène pénible. Mère Henri Dominique conseillait même à N.M. de s'enfermer cette nuit ; mais je ne crois pas qu'elle aille plus loin que des gestes de menaces, et des paroles cruellement offensantes.

Cependant, nous nous demandons si, à la faiblesse de son cerveau, ne se joint pas une action du démon qui profite de cette faiblesse. Mais ... je ne veux pas vous donner des détails concernant les faits passés : je n'en finirais pas.

Si sa tendance à une vie très pénitente vient de Dieu, comment se fait-il qu'elle perde toute possession d'elle-même lorsque N.M. n'autorise pas immédiatement toutes les pénitences qu'elle soumet à son approbation, et qu'au contraire elle insiste indéfiniment jusqu'à ce que N.M., lasse de résister ou craignant une scène, lui dise, et sur quel ton ! ...Je l'ai entendue une fois : "Eh bien, faites-le."

Vous me répondrez peut-être que je n'ai pas à juger. Avouez que c'est pour le moins troublant.

Mais ce n'est pas cette question qui importe aujourd'hui : c'est celle de sa santé mentale déjà bien compromise (et cela explique et excuse bien des choses) ».

Lettre de Mère Saint-Jean au Père Motte du 29 mars 1944¹

« Mon Père,

Je suis dans une angoisse affreuse depuis le retour de M. M. de la Trinité le 25, et surtout depuis qu'elle est repartie.

Pendant quatorze ans que je l'ai eue auprès de moi, rien n'a percé au dehors de ses états maladifs, sauf quelques bizarreries attribuées à son caractère. Mais depuis samedi, un malaise pèse sur la maison, ou plutôt sur la Communauté à cause des bruits étranges qui ont été entendus : cris perçants, chutes de livres lancés avec force etc.

Après la lettre que vous a écrite M. Th. Jehanne, il y a encore eu une scène pénible. Elle s'est jetée par terre avec une telle violence que je n'osais m'approcher pour la relever, je croyais lui trouver le front ouvert. A ma grande surprise, elle n'avait aucun mal. Je pensai à l'enfant lunatique de l'Evangile, je me demandais si j'étais en présence d'un accès de folie ou d'une possession diabolique.

L'expression de son visage m'a hantée toute la nuit, je ne pouvais dormir. Voir cette figure angélique devenir tout à coup grimaçante et grinçante ! Dieu seul sait ce que j'ai pu souffrir et ce que je souffre actuellement.

C'est avec la plus amère douleur que je l'ai vue repartir à Paris, j'aurais voulu l'accompagner, mais je craignais de l'exciter et de la rendre plus malade. Elle était du reste parfaitement calme à son départ et très normale, du moins en apparence.

Mais vous comprenez, mon Père, dans quelle angoisse je reste jusqu'à son retour... c'est une agonie !

Je suis seule à la comprendre. Il faut l'entourer d'une extrême douceur, avoir pour elle des trésors de patience, Dieu me les a donnés. C'est moyennant cela que je l'ai maintenue, et que j'ai pu répandre dans la Congrégation les belles et surnaturelles lumières qu'elle recevait de Dieu . Car malgré tout, elle reste une belle âme au large rayonnement. Mais il ne faut rien brusquer, il faut doucement distinguer et éliminer ce qui est ruse diabolique ou maladie et garder ce qui est divin...

Je crois que Dieu nous a donné la réponse que nous cherchions. Avec un tel état mental on ne peut lui accorder le jeûne qu'elle demande. Il ne faut pourtant pas tout lui refuser. Il faut surtout l'établir dans l'obéissance.

Mon Père, je vous demande très humblement pardon, j'ai l'air de vous donner des conseils... Je veux simplement vous faire part de mes petites expériences de quatorze années vécues près de cette

¹ Note marginale de MdT : « après cette première crise du 25 mars ; elle l'a écrite pendant les quelques jours où j'étais retournée à Paris, dans un comble de détresse »

âme très belle, très aimée de Dieu, mais enfermée dans un cerveau malade. La diriger est œuvre de Saint, c'est pourquoi je prie ardemment pour vous, à qui Dieu l'a confiée. Il ne faut pas l'abandonner. Elle reste l'instrument de grands desseins. Elle a donné et peut encore donner beaucoup à la Congrégation. Bien respectueusement et filialement je suis votre enfant soumise et reconnaissante. »
sœur Marie de St Jean op

Après cette crise du samedi 25 mars, M.T. retourne à Paris auprès du P. Motte, elle le mentionne dans ses Carnets à la date du lundi 27 au vendredi soir 31 mars 1944 : « second voyage à Paris — dont la cause est exposée dans les lettres datées de ce moment » (Carnets p. 2433/1446)

Une fois le choc passé, sœur Marie de la Trinité envoie à M.S.J sa lettre de démission de la charge de 1^{ère} assistante – non seulement la démission est refusée mais encore, quelques jours plus tard le 5 avril, M.S.J. à son tour et dans les mêmes termes que le P. Motte, consacre sœur Marie de la Trinité dans sa vocation au Père :

« Le mercredi 5 avril, étant de retour à Flavigny, et Notre Mère y revenant ce jour-là, elle m'a par les mêmes mots, et en vertu des pouvoirs que lui donne sur moi ma profession perpétuelle, vouée au Père, avant les Ténèbres du Jeudi Saint. » (Carnets p. 2426/1442)

Dans une lettre du 10 mai 1944, M.T. expose au P. Motte que le Père voulait son âme en toute blancheur (cf. aussi Carnets p. 2679/1593) – « Je te veux en blancheur d'hostie. » Le Seigneur veut la blanchir dans le Sang ce qui équivaut au sacrement de Pénitence. M.T. explique qu'elle veut se confesser tous les jours et va, pour en obtenir la permission, écrire à son évêque Mg Sembel qui répond par la négative¹.

Lettre de Marie de la Trinité au P. Motte, le 24 mai 1944

Extrait : « Je suis naturellement volontaire, portée à l'action, à l'organisation, très pratique, avec un tempérament d'artiste, toujours en appétit des jouissances les plus raffinées et peut vibrer à tout. Pour ce qui est de l'intelligence et de la spéculation, j'en suis naturellement peu douée et c'est de cela que le Seigneur se plaît à faire le plus d'usage : Il est libre ! »

Lettre de sœur Marie de la Trinité au P. Motte du 30 mai 1944

Résumé d'une très longue lettre de 7 feuillets recto-verso où M.T. expose 1° sa demande de démission de la charge d'assistante écrite à M.S.J. ; 2° un désir spirituel : offrande de sa vie pour le Règne de la Paternité de Dieu et demande au P. Motte de l'offrir aux Saints mystères qu'il célébrera le jour de la fête de la Ste Trinité ; 3° longue relation de la vision de son âme « en blancheur », elle en tire le sens que ses restrictions de nourriture et sommeil sont « agréables au Père en dégageant son âme de la matière et des liens inférieurs » ; 4° revient sur paroles reçues pendant la retraite en mars : « Garde-Moi en toi comme je te possède en Moi », elle les a toujours à l'esprit surtout depuis son « triste retour » ;

5° « grand besoin du Précieux Sang pour me purifier du contact abominable que j'ai enduré, non pas tant pour moi que pour le Père. [...] Je suis plus blessée que je n'ai de remords = l'état du Samaritain sur la route. Je me rends seulement compte maintenant de l'extrême violence dont j'ai été le sujet au-dedans. La violence extérieure n'est rien à côté et pourtant elle a été telle que j'en ai été davantage impressionnée. C'est pour cela que l'accès extérieur passé il reste un profond ébranlement intérieur. C'est une miséricorde de Dieu que vous l'avez ressenti et ne m'avez pas trop vite renvoyée à Flavigny. J'étais toutefois disposée à y rentrer le soir même si vous me l'aviez dit.

En examinant la chose à froid, je trouve qu'il n'y avait rien du tout, c'était la simplicité même. Vous m'avez dit et écrit : "Pour la nourriture et le sommeil, faites ce que votre Mère vous dira." Je lui

¹ Carte-lettre de Mg Sembel du 26 mai 1944 : « ...inconvenients de diverses sortes...contraire aux sages coutumes établies par l'Eglise... »

ai exprimé mes désirs. Elle y a répondu avec prudence. J'étais décidée à obéir, et je sens bien qu'elle était disposée à ne pas rejeter mon désir, mais à l'éprouver maternellement et prudemment, c'est tout.

Mais c'est justement le propre de l'esprit du mal qui est un esprit de mensonge et de vide de troubler ainsi. Ses tentations sur moi les plus violentes ont été, me semble-t-il, dirigées contre l'intimité qu'il y a entre N. Mère et moi – et contre mon désir d'oraison. Pour cette fois, vous savez ce qu'il en est. L'assaut est toujours dirigé contre ma volonté d'obéir : c'est très clair.

Ces tentations ne sont jamais pour accomplir un mal mais pour empêcher le bien. Alors il me montre l'autorité comme un pire ennemi qui me fera tout perdre. Puis il donne à mes paroles l'apparence de défense très aigre de ma volonté propre à cause de la colère avec laquelle j'en parle et du mépris ironique, sarcastique, avec lequel je traite [qui s'] oppose et ma rage si on apporte la moindre objection ou la moindre idée. Il arrive ainsi à tout brouiller de part et d'autre.

[...] Je suis gênée moralement de la liberté avec laquelle je continue d'user de la nourriture comme je le fais. Je détourne tant que je peux mon esprit de cette impression et m'enfonce énergiquement dans l'obéissance. Je ne veux me priver de rien et manger à ma faim pour être sûre de ne rien faire par volonté propre. Si j'y mêle de ma gourmandise bestiale, que le Seigneur me pardonne ! »

Au cours de l'été 1944, M. T. écrit plusieurs fois au P. Motte qui ne répond pas. Après 3 mois de silence il écrit :

Lettre du Père Motte à Marie de la Trinité, le 28 août 1944

« Ma pauvre enfant, comme je voudrais répondre en vérité, en profondeur, à votre attente et comme je me sens incapable de le faire ! Il faudrait que le Seigneur vous envoie un saint authentique, doublé d'un excellent théologien, pour vous guider selon sa sagesse.

Ne croyez pas surtout que je veuille reculer devant les responsabilités dont vous me chargez filialement. Grâce à Dieu, rien ne me découragera, pas même le sentiment de ne pas être à la hauteur. Peut-être d'ailleurs le Seigneur veut-il utiliser un plus médiocre instrument pour mieux faire éclater sa grâce.

Je ne sais pas ce que vous pourriez faire pour me rendre la tâche plus facile. A l'occasion je vous le dirai. Il ne dépend pas de vous, je crois, de faire rentrer les "excès" de l'amour divin (ce mot est de St Paul c'est-à-dire du St Esprit) dans je ne sais quelles normes raisonnables que nous aurions déterminées. Si irritants que soient à certains égards vos problèmes, dans la mesure où ils sortent des voies communes, il ne dépend pas de nous de les supprimer. Il faut les regarder en face et ne pas refuser cette sorte de croix de l'intelligence qu'ils constituent. De fait, je me sens écartelé quand j'examine vos cas de conscience. Peut-être est-ce pour cela que je n'ai pas toujours l'empressement voulu à les examiner. Lâcheté dont je m'accuse. Et pourtant, ce n'est qu'une participation nécessairement inadéquate au supplice qui est le vôtre ! Ma pauvre enfant, non, croyez-le bien, je ne veux pas vous abandonner, et je ne le ferai jamais, dussé-je entrer plus avant dans le mystère de votre croix. [...] la réponse à vos longues lettres me serait plus facile oralement que par écrit. »

A propos des questions de « recherche de pureté absolue et tenue à l'écart de toute jouissance » à quoi M.T. réfère les problèmes de nourriture et de lever, il répond en se référant à la « Doctrine spirituelle » du P. Lallemand disant que si les solutions adoptées « vous libèrent et vous stabilisent, c'est signe que l'inspiration est de Dieu. Ce serait l'inverse si vous en deveniez contrefaite, irritable, tendue. »

Dans les mois qui suivent d'autres crises sont survenues, Marie de la Trinité l'écrit au P. Motte :

Lettre de M. de la Trinité au P. Motte, le 8 octobre 1944 (citée dans Carnets p. 2977/1766)

« ...Il y a environ deux mois, j'ai encore eu une de ces crises très violentes comme vous savez. A la suite d'un acte d'obéissance au réfectoire, j'ai eu le pressentiment de ce qui allait suivre et me suis appliquée d'autant plus à ne manifester au dehors aucune ombre de résistance et à faire au dedans un acte d'obéissance aussi parfait que possible, et cela sans effort quant à ma nature – effort seulement pour dépasser ce quelque chose d'autre qui me presse de me réduire au minimum de nourriture et de sommeil et cet effort-là, je l'ai fait sous forme d'abandon à Dieu, reposant dans sa sagesse mon

inquiétude involontaire. J'avais donc fait mon possible. La tempête a commencé avec les Matines : je suis promptement sortie et suis allée dire l'office au cimetière parce que c'est un lieu solitaire. Au dehors, j'ai crié et je me suis mordue les mains avec rage, me griffant de toutes mes forces : je porte encore les marques de ces écorchures. Au-dedans, j'ai sûrement éprouvé quelque chose de l'enfer. Les damnés souffrent dans le centre de leur être, là même où les bienheureux jouissent de la vision intérieure. Ils souffrent de ce que leur être est éternellement frustré de son bien qui est participation par manière d'union à la Dêité. Sur ce point, autant les bienheureux sont capables de jouir, autant les damnés sont capables de souffrir, et tout le poids de leur peine repose sur leur conscience et la torture.

Et comme aucun bonheur ne peut faire diversion à cette brûlure de la conscience, ils n'ont d'autres moyens de s'en détourner que par d'autres peines : et ils se torturent eux-mêmes pour sentir moins cruellement leur damnation, les douleurs qu'ils s'infligent faisant *superficiellement* office de dérivatif de leur peine essentielle. Et ils sont mordus et rongés dans leur conscience par cette peine, ils se tourmentent violemment pour essayer vainement de s'en distraire.

Ainsi je criais sous l'oppression de la conscience et je me mordais pour moins sentir cette souffrance morale. Et je criais aussi en me mordant sous l'effet de la douleur physique que je m'infligeais. Cela a duré deux heures, le Seigneur n'a pas permis que j'éprouve aucun sentiment de haine volontaire. Bien que dans ces moments, j'éprouve des mouvements d'aversion *physique* contre qui a sur moi autorité.

Le lendemain, j'ai cédé à un éclat de colère et deux autres fois pendant quelques minutes et cela au moment même où jugeant la difficulté et me jugeant moi-même, je voulais de toute ma volonté résister à la poussée de la colère. On dirait que c'est un acte intérieur de refus qui déclenche la manifestation extérieure par gestes et paroles ! Voilà ma misère... »

2) L'HOLOCAUSTE DE LA CONSCIENCE (27 JUILLET 1945)

En juillet 1945, étant à Paris pour sa retraite, Marie de la Trinité adresse au P. Motte une demande étonnante : l'abandon de sa propre conscience entre ses mains.

Lettre de Marie de la Trinité au P. Motte, le 27 juillet 1945, de Paris pendant sa retraite annuelle¹

« Mon très doux Père – Je ne regrette pas ce que je vous ai dit vendredi puisque telle était ma pensée – et vous avez été bon de ne pas vous être irrité contre moi.

Le Seigneur a permis que tout ce que vous m'avez dit ce jour-là n'ait eu d'autre effet que d'accroître ma désolation – sans révolte pourtant, ni amertume, ni velléité de reprendre quoi que ce soit de l'obéissance spirituelle que j'ai vouée à Dieu.

Le Père peut tirer sa gloire de cet accablement même. Et s'il lui plaît qu'au lieu de me l'alléger, vous me le rendiez plus âpre et plus désolé, de quoi puis-je me plaindre ?

Seulement, cela m'amène à me démettre entre vos mains des jugements de ma propre conscience. Depuis longtemps je pense qu'il faut en arriver là. Ne vous l'avais-je pas écrit au début ?²

Je vous écris cela dans l'angoisse de mon âme, vous le comprendrez – peut-être le sentez-vous ? Je pense que vous voudrez bien l'accepter.

Je pense qu'en vous demandant cela, je vais au-devant de nouvelles terreurs : mais je ne vois pas d'autres issues. C'est le suprême effort que je puisse faire. Et il n'est pas excessif ni déraisonnable.

Depuis des semaines la pensée me revient constamment d'offrir au Père ma conscience en holocauste. Je ne sais comment vous l'expliquer. J'espère que vous comprendrez.

Que cela se fasse par vous, je le préfère, je vous le demande. Ne vous y refusez pas mon Père.

¹ Cette date est erronée, ce qui est fréquent chez MdT

² Cf. lettre de MdT au P. Motte du 22 mai 1941

Si, à cause de mon impureté cet holocauste est en aversion au Père, que par votre intermédiaire, et à cause de vous, Il l'ait pour agréable. C'est pour cela que je voudrais que ce soit fait par vous-même. De plus ce sera une garantie contre moi-même de toute reprise.

Je suis effrayée de ce que je vous demande ! Ne me dites pas que c'est impossible.

Dites-moi plutôt que vous y consentez. Que vous voulez bien être ma propre conscience, si ce n'est pas sur tout, du moins sur les points que je vous soumettrai.

C'est là une dépendance qui va bien plus loin que l'obéissance, et vous donne sur moi des droits d'influence qui s'insinuent jusqu'au lieu même que le Père choisit habituellement en moi pour m'y communiquer ce qui lui plaît. Je désire que ce soit là, non pas ma conscience, mais la vôtre qui juge et décide – moi ne servant qu'à vous faire part.

Il n'y a qu'à vous que je puisse demander une chose pareille – c'est presque une folie, je pense qu'elle est sagesse selon Dieu.

Ainsi vous voyez bien que je ne veux pas cramponner dans ma raideur – ni me retrancher dans des revendications personnelles. J'agis dans la Foi. Je pense que c'est par un même Esprit que le Père se souvient comme Il veut de ma misère et vous éclaire vous-même. Il n'y a là, au fond, qu'un acte d'adoration. Toutefois, puisque vous êtes en cause, je ne puis le faire seule. Il doit être fait à deux – vous ne me le refuserez pas. Je désire qu'il porte sur les choses que de moi-même je vous remettrai et sur celles que vous jugeriez bon de prendre à votre charge – sur votre propre initiative. Me comprenez-vous, mon Père ?

Il ne s'agit donc plus d'une simple obéissance comme je m'y suis appliquée jusqu'ici – mais d'un holocauste bien plus intime – je pense que la qualité de l'hommage au Père Lui est beaucoup plus glorieuse. C'est pourquoi je vous demande de l'accepter, non à cause de moi, mais à cause de Lui-même. Et si je pouvais davantage, je le ferais, car sa Sainteté est infinie. [...]

Je vous demande humblement votre bénédiction, dans cette grâce de paternité qui me lie à vous et vous lie à moi. »

Marie de la Trinité ne parvient pas à trouver la mesure de la pénitence si bien que la question de nourriture devient véritablement obsessionnelle ; d'autre part, elle a rencontré le P. Guérard des Lauriers, théologien dominicain à qui le P. Motte a soumis les Carnets¹, ce Père, dit-elle :

« m'avait mise en garde contre une ingérence personnelle possible dans la voie de l'oraison où je suis. Il y a là certainement un péril. Celui aussi d'une certaine complaisance possible entraînant une recherche égoïste de lumière mettant en œuvre, de mon côté, soit l'intelligence, soit l'imagination, au moment de l'oraison – au détriment de l'attitude de réception purement passive et de pur désir de Dieu, non de ses dons ». (lettre au P. Motte du 27 juillet 1945).

Elle a expérimenté qu'il n'est pas bon pour elle de se refuser à l'oraison (dans la mesure où cette oraison serait le produit de son intelligence et de son imagination) :

« Il y a, dit-elle, un grand détriment à vouloir de moi-même me détourner de ces choses : car alors elles ne me guident plus, ne me fortifient plus – je deviens obscure, languissante, stagnante. Je pense que peut-être la question de nourriture n'aurait pas été si envahissante, si elle n'avait trouvé la place vide... » (*Ibid*)

Le P. Motte accepte donc sans état d'âme la demande de sœur Marie de la Trinité et rédige lui-même l'acte de ce qu'elle a appelé « l'holocauste de sa conscience » :

« Afin de m'établir, à la gloire de la sainteté du Père, dans l'état d'holocauste filial le plus profond,

en préservant ma conscience de toute déviation de mon jugement propre, je me mets entre vos mains du jugement de ma propre conscience, décidée à adhérer pleinement à tout ce que vous m'exprimerez concernant la convenance et la valeur de mes notes [ou mots ?], et à tenir pour nulle et non avenue toute appréciation contraire de mon propre esprit.

¹ Cf. deux lettres de ce père au P. Motte du 20 janvier et du 4 février 1943, donnant son sentiment sur les dix premiers Carnets que le P. Motte a soumis à son appréciation théologique.

Je prends cet engagement devant Dieu pour la durée d'un an à dater de ce jour, fête de saint Jacques, 25 juillet 1945 »¹

Dès son retour à Flavigny, le lendemain, M.T. écrit au P. Motte :

*Lettre de Marie de la Trinité au P. Motte, de Flavigny le 27 juillet 1945*²

« Je reviens ici dans une profonde action de grâce au Père et à vous ! La faveur reçue est telle que j'en demeure confondue. Je crois qu'en cette conscience délivrée d'elle-même par cet acte que vous avez bien voulu recevoir, et qui n'est pas une abdication de paresse ou de diversion, mais une remise *dans la foi* à un jugement plus sûrement conforme au bon plaisir du Père – en cette conscience donc offerte en holocauste au Père, avec tout moi-même, et je l'espère, désormais pleinement souple aux voies de la Sagesse, le Père, me semble-t-il se complaît, et daigne y prendre son Repos, m'en donnant miséricordieusement l'expérience.

Pour cette question de vie contemplative, ou comportant une certaine part d'activité directe auprès du prochain, je pense que le mieux pour aider à éclairer le problème est que je me comporte actuellement selon ce qui me semble le plus conforme à l'*attrait des grâces* suspendant pour un temps ce que le *devoir* me paraîtrait requérir comme pesant du dehors sur ma conscience.

Je m'en tiendrai bien sûr à ce que N. Mère et vous-même me permettrez mais en userai en liberté et simplicité intérieures, essayant aussi de me délivrer de ce qui n'est qu'emprise d'habitude. [...]

Il me semble que vous m'êtes plus proche que moi-même, et que je vous appartiens plus qu'à moi : puisque c'est vous qui en disposez ! Si tout cela n'était dans la foi, ce serait une folie ! Je suis heureuse surtout de cet holocauste accompli à la faveur de cette remise de ma conscience à la vôtre, comme au Seigneur lui-même, au Père. Puisque vous l'avez reçu en son Nom, Il l'a agréée, je l'espère. Je garde gravé dans le cœur cette parole que vous m'avez dite au confessionnal : "l'unique intention de glorifier le Seigneur, d'*épouser sa sainteté*". Veuillez me bénir, votre fille. »

Pourtant les problèmes de direction restent toujours aussi difficiles à régler et en août, au retour d'un petit séjour à Paris, elle reçoit du P. Motte la lettre suivante :

Lettre du P. Motte à sœur Marie de la Trinité, le 24 août 1945

« Chère Enfant – L'Évangile de la messe à laquelle vous avez assisté hier matin vous aura laissé pour fruit de ce séjour une leçon de simplicité : "*Confiteor tibi* [...]. Je suis bien content que le Seigneur ait permis ce petit séjour où sans doute une nouvelle exigence de franchise et d'ouverture totale à mon égard s'est manifestée à vous, pour votre plus grand bien je crois. La lumière est fille de Dieu. Il faut y vivre, y devenir lumière soi-même. Tant pis pour les petites habiletés humaines. Vous avez tremblé de me dire certaines choses de peur qu'elles ne m'induisent en erreur à votre sujet. Tenez cette crainte pour bien suspecte si elle vous amène à dissimuler un temps soit peu. Elle témoigne contre vous beaucoup plus encore que les choses tues. Croyez-moi, chère Enfant, ou mieux croyez la parole du Seigneur [4 mots latins illisibles]. Le démon met à profit ces ombres [...] vous défendez ce que vous croyez la vérité par des aveux ou des indications que vous devriez donner sans égards aux conséquences [...].

Soyez beaucoup plus simple, "candide" ainsi que je vous l'ai dit souvent, sans tant de calculs secrets qui risquent de vous induire en erreur. [*Per arme lucis* (?)] que telle soit votre devise. J'y insiste parce que c'est très important. Vous vous disposerez infiniment mieux aux lumières de l'oraison si vous vous abandonnez sans réserve aux lumières [pratiques ?] qui vous viennent de l'obéissance : de la direction spirituelle.

Livrez toutes les clefs de votre âme, n'en réservez aucune : c'est alors que vous seriez prisonnière de vous-même.

¹ L'acte est daté du 25 juillet alors que la lettre de MdT est du 27, l'imprécision des dates est fréquente chez MdT

² Même remarque que précédemment.

Au revoir, chère Enfant, que le Seigneur vous aide à comprendre ce que je vous dis de sa part. Soyez heureuse de pouvoir vous abandonner comme un enfant, c'est alors que vous ouvrirez votre âme pleinement à la Sagesse : "*revelasti [?] in parvulis*".

Je vous bénis et prie pour vous. »

3) DEBUT D'UNE SOLUTION MEDICALE AVEC LE DOCTEUR NODET¹

Au début de septembre 1945, sœur Marie de la Trinité écrit au P. Motte ; elle lui demande son avis pour consulter à Bourg-en-Bresse le docteur Nodet. Elle précise :

« Je l'ai autrefois rencontré dans le monde. Il paraît qu'il est grand chrétien et remarquablement compétent. Je crois qu'il est médecin-chef de l'asile d'aliénés de Bourg ». (Lettre du 7 septembre 1945)

Dans la marge, note lapidaire du P. Motte : « Oui, voyez-le, d'accord avec M. S. Jean – vous pouvez lui en parler en lui disant que je suis de cet avis, mais il faudra être docile et croire ce que l'on vous dira » (le mot croire est souligné).

Rendez-vous est pris pour le 4 décembre et c'est de Bourg que Marie de la Trinité écrit à son directeur ; elle est assez découragée et pense ne jamais guérir:

« A l'oraison c'est pire qu'ailleurs. *Cela met une telle opacité entre Dieu et ma conscience*. Et comment entrer dans l'esprit quand cet esprit même a toute sa vitalité accaparée par la matière ? » (lettre du 3 décembre 1945).

Avec Nodet, M.T. est en pays de connaissance, ils ont des relations communes. Dans sa première lettre du 28 novembre 1945 pour convenir d'un rendez-vous, le Dr Nodet indique à M.T. qu'elle peut descendre dans un petit couvent de dominicaines à Bourg et qu'il pourra la recevoir médicalement à son hôpital où il est chef de service et où il habite et ainsi lui faire connaître sa femme et son petit garçon. Il ajoute :

« Je me souviens parfaitement de nos mondanités communes et suis très touché de vos souvenirs si précis. Je savais votre entrée chez les Dominicaines des campagnes dont cette excellente madame Gautier m'a si souvent parlé, sa fille aime tant Flavigny et j'ai eu la grande joie de rencontrer plusieurs fois le P. Chauvin ».

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 30 décembre 1945

« Ma sœur,

Vous devez trouver que j'ai mis bien du temps à vous répondre. Vous admettez - et peut-être aviez prévu – que votre lettre est longue à lire, à analyser, et pour répondre à des problèmes qui touchent à tant de graves choses, on n'improvise pas à la légère. »

1° Nodet remercie pour des envois livre, revues et aussi pour la confiance de M.T. à son égard qui lui permet de lui dire très franchement ce qu'il pense et voit.

2° « Si vous avez des difficultés nouvelles ou anciennes, des chutes, des refus, écrivez-le moi, cela vaut mieux. Je ne vois pas d'inconvénients – au moins actuellement – que vous le montriez à Mère St Jean. Montrez-lui cette réponse également si vous le voulez. »

3° « Dans l'ensemble, vos deux lettres ne m'apportent rien de profondément nouveau sur vos troubles. Il est cependant important que vous me les ayez écrites. Il y a, en effet, toute une série de pensées qui me paraissent discutables et que je ne peux laisser passer.

Il y a deux domaines, actuellement différents, plus tard, quand vous serez guérie, vous verrez leur étroite connexion. D'une part il y a le traitement de votre maladie. C'est un sujet délicat, difficile. Et je n'ai pas encore la prétention de l'avoir abordé de front.

D'autre part, il y a l'inventaire exact de vos troubles (angoisse, impuissance, inhibition, colère irrépressible...) et certaines propensions mentales qui vous paraissent normales et que, moi-même, je connais comme gravement troubles et gauchies. Nous ne parlerons que de ces dernières. »

¹ Charles-Henri Nodet, ancien chef de clinique à la faculté de médecine de Paris, médecin des hôpitaux psychiatriques, expert près des tribunaux, chef de service à l'hôpital St Georges de Bourg en Bresse.

4° « Je vous en parlerai d'une façon un peu systématique, peut-être un peu brutale. Il y a des retournements de pensée qu'il faudra, coûte que coûte, que vous fassiez, même si cela contredit des habitudes intérieures acceptées et chéries depuis de nombreuses années.

5° « Je commence par refuser le reproche (il serait inadmissible que vous n'ayez pas eu envie de me le faire !) de déformation professionnelle. Je me permets d'affirmer, parce que je « vois » ; et je vois, non par je ne sais quelle intuition, mais simplement par un très simple bon sens de métier devant un cas douloureux, mais assez banal. Le bon sens me suffit en partie, parce que jusqu'à présent je me rencontre avec le P. Motte et Mère St Jean.

6° « Votre dérèglement nerveux remonte à un passé très lointain. Nous retrouvons votre premier sentiment de honte vers l'âge de cinq ans. Ce déséquilibre est majeur actuellement. Il était moins apparent à d'autre époque. Il est plus facile de le diagnostiquer aujourd'hui rétrospectivement que peut-être de l'affirmer alors. A voir son développement actuel, on peut affirmer son enracinement profond et ancien.

Il faut avoir l'humilité aigüe de reconnaître que ce trouble ancien et grave jette une suspicion d'ensemble non pas sur votre sincérité et votre bonne volonté, mais sur la nature formelle de vos réalisations pratiques (internes et externes). Vos intentions sont demeurées droites mais vos pensées sont depuis longtemps sujettes à de graves contaminations.

Vos lettres fourmillent d'exemples. Il me faut vous le dire. Depuis combien de temps acceptez-vous en vous de telles erreurs ?

7° « Vous revenez sur la question « nourriture » qui, je vous le répète, est un faux problème. Vous dites brusquement des choses très sensées sur ce sujet, dans votre 2^{ème} lettre : « épouvante disproportionnée à l'objet qui en est l'occasion... » Nous sommes bien d'accord, votre [...] n'est qu'une occasion, ce n'est pas un vrai problème.

Tant que psychiquement vous ne serez pas capable de manger, sans angoisse, comme tout le monde, votre désir de jeûne excessif ne sera pas le fruit d'un idéal moral sain, mais de pressions inconscientes, malades qui viennent satisfaire ce désir impérieux et inconscient que vous avez de vous punir.

Ce n'est pas hélas ! (ce serait trop simple !) en mangeant normalement que vous guérirez ; c'est lorsque vous serez guérie que vous mangerez normalement. Et vos désirs de jeûne exceptionnel auront une valeur morale quelconque, que le jour où ils s'inscriront sur une possibilité de nourriture normale.

Je vous le répète : vos jeûnes, actuellement, démolissent votre corps, alimentent vos impulsions malades, et n'apportent rien à votre âme. Au contraire, ils la ligotent et l'empêchent d'un bien meilleur.

8° « D'une façon plus générale – de même que le jeûne ascétique doit se greffer sur une notion saine d'alimentation – la surnature (et les vertus surnaturelles) doivent se greffer sur une nature dominée certes, mais existante.

Je suis frappée, je l'ai déjà été à Bourg, comme vous passez au sommet de l'échelle en brûlant les premiers humbles échelons.

Vous vous dites « absorbée par le haut »... d'emblée « transportée du plan humain au plan divin »... « l'influence de la Présence divine se substituant aux forces de la nature »... Vous oscillez d'un pôle inférieur d'ordre nerveux, à un pôle supérieur « d'ordre étranger à la nature ». Savez-vous que tout cela est très inquiétant comme exactitude ?

Dans le même ordre d'idées, je crois téméraire votre désir d'aller à Dieu en négligeant tant votre prochain. Croyez bien qu'il n'y a aucun « gaspillage » de forces à vous examiner pour rectifier votre intention, au lieu d'aller plus spontanément à Dieu, où aucune réalité extérieure ne vient contrôler votre esprit qui peut errer dans d'étranges illusions. N'avez-vous jamais entendu parler du quiétisme, et de ses multiples dérivés ?

Je sais bien que vous me direz que vous « sentez » que vous « savez ». Qui vous dit que vous n'êtes pas en pleine illusion ?

Et le fait que les pensées pieuses qui vous viennent demeurent orthodoxes, n'infirmement nullement que le temps où elles vous sont apparues aurait bien pu être mieux employé, par exemple dans une activité de charité fraternelle ?

9° « Du reste je ne puis vous cacher la déception que m'ont causé vos lignes théologiques. Dans votre 1^{ère} lettre à propos de « *quid quid recepitur...* » – vous mêlez désagréablement surnature et nature. Vous paraissez confondre surnaturel essentiel et surnaturel moral. Et c'est une erreur à laquelle un médecin est particulièrement sensible.

Par ailleurs, vous paraissez dire très laborieusement et en langage très abstrait des pensées très saines, mais qui pourraient être exprimées plus simplement. Quant à savoir par qui commence la grâce, si elle sanctifie d'abord ou restaure d'abord, cela me paraît d'un intérêt très médiocre dans votre cas.

Ma chère sœur, j'ai dû vous paraître très méchant, mais il est de mon devoir de vous dire ces choses-là. Vous parlez à un endroit de ce qui est « involontairement déformé par vous », l'expression est rigoureusement exacte.

Votre trouble ne se limite pas à ceux qui vous ont décidée à venir me consulter. Il est plus profond, et surtout plus étendu. Toute votre activité supérieure est à réviser. Il faut reprendre humblement par la base, par les vertus médiocres, moyennes, sociales. Quand vous les aurez, vous pourrez les dépasser. Autrement tout effort de dépassement est vain. Toute conviction d'y atteindre est une illusion. Tous les grands saints contemplatifs : St Paul, St Jean de la Croix, comme on le dit vulgairement, ils ont les deux pieds sur la terre. [...]

Votre vie est actuellement atrocement douloureuse et misérable. Il faut tout faire pour en sortir. Mais d'abord y voir clair. Je voudrais pouvoir vous y aider petit à petit. Je vous prie etc. »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 26 janvier 1946

M.T. lui a demandé des « élargissements » (= des restrictions) de régime, il répond :

« Je n'en vois pas la nécessité car dans 1 mois, vous en demanderez un autre et il faut bien mettre un terme à cette série qui tend vers zéro ». Il lui demande la patience et dit qu'après avoir vu le P. Motte il envisagera « des modifications d'ordre divers ».

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 22 janvier 1946

« Ma Mère,

Après hésitation – car je n'aime pas les permissions arrachées par un téléphone languissant – je vous ai permis une certaine détente, car je pressentais qu'une nouvelle orientation – et pénible parce que nouvelle – allait vous être demandée.

Je suis très certain que cette liberté d'un mois qui vous est laissée est une faute lourde – médicalement parlant – de votre part. Dieu veuille que vous n'en fassiez pas une seconde encore plus lourde en prolongeant ce délai pernicieux pour votre corps et votre esprit, et en refusant ce traitement¹ qui est le seul qui puisse vous apporter quelque apaisement et quelque lumière.

Vous désirez connaître exactement et complètement (souligné !) ma pensée sur vous ? Je viens déjà de vous en dire une partie. Et je n'aime pas beaucoup cette question en apparence pleine d'humilité, au moment où tout une partie de vous bondit de joie de ce champ libre abandonné à la rage de vos macérations malades. Vous proposez des verges pour vous faire battre alors que vous vous savez hors d'atteinte ! Voyez combien votre inconscient déchaîné obscurcit votre intelligence : vous arrachez une permission qui est contraire à tout ce que vous savez que je pense, vous remettez aux calendes un traitement auquel j'attache de l'importance... et vous me demandez : « au point de vue médical ce que vous devez faire. » – « au point de vue de votre personnalité, ce qu'il y a de répréhensible, d'illusions dans votre comportement » - Et il ne faut « rien vous taire, au contraire ! »

Je préférerais plus de soumission, plus d'humilité en action – et moins dans vos écrits.

Ma Mère, je ne voudrais pas que ces mots vous blessent, mais cependant qu'ils vous touchent assez vivement pour que vous pressentiez le climat « faux » dans lequel votre maladie vous plonge. Votre névrose est *grave*, très *grave* [double soulignement]. Tout votre avenir, toute votre vie religieuse sont actuellement en cause. Vous portez en vous, sur la vraie pénitence chrétienne, des erreurs qui seraient des hérésies si elles n'étaient pas des phantasmes de malade. Et une illusion grave dans une vie

¹ La psychanalyse avec le Dr Parcheminey à Paris

religieuse, n'est jamais isolée. Elle essaime, et va perturber et contaminer bien d'autres domaines, en général *les plus hauts*.

Il faut absolument en sortir. Il faut tout faire pour en sortir. Vous n'avez actuellement qu'une solution : le traitement psychothérapeutique du Dr Parcheminey. Vous allez demander immédiatement à votre Mère Prieure de prendre un rendez-vous, et vous allez m'en écrire aussitôt la date. Ma Mère, ne reculez pas – votre intérêt le plus haut (je parle de l'autonomie de la fine pointe de votre âme) est en jeu, et depuis trop longtemps peut-être. »

Lettre du Dr Parcheminey¹ à Mère St Jean, le 16 mars 1946

« Madame la Supérieure,

J'ai eu l'occasion longuement d'étudier le cas de la sœur Marie et de me former une opinion. J'ai eu à cet égard un entretien avec le R.P. Motte.

Voici mon opinion : la sœur Marie ne présente pas de troubles d'anxiété, mais c'est depuis son enfance une obsédée, et une partie de ses obsessions est caractérisée par le doute sur la question nourriture. Comme chez tous ces malades, derrière le doute il y a un élément d'angoisse inconscient qui lui ne peut être guéri par des moyens médicaux ou persuasifs, il s'ensuit que les conseils que l'on peut donner sur la question nourriture ne font qu'aggraver l'état anxieux, le doute et conduisent ainsi à des réactions explosives de caractère.

Que faire ? J'ai bien exposé à la sœur Marie qui est par ailleurs d'une remarquable intelligence, l'état de la question, les possibilités d'un traitement psych. mais aussi ses limites, ses exigences et en toute honnêteté morale le fait qu'on ne peut, surtout à son âge, en prédire un succès certain.

Elle vous expliquera longuement ce que j'ai exposé : elle l'a très bien compris – qu'elle prenne une période de repos, de détente, sans contraintes de règle monastique et qu'elle réfléchisse en toute simplicité.

Son cas, comme celui de tous les obsédés, est très pitoyable : car elle souffre et ne peut trouver d'apaisement car les motifs de ses conflits psychiques se jouent dans l'inconscient.

Je conseille (pour lui faire un peu plaisir, mais sans grande conviction) l'ordonnance ci-jointe...

Je me permets d'autre part de vous adresser mes honoraires pour les consultations faites à mon domicile : 1 200 Fr. Je vous prie... »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 15 juillet 1946

Il encourage M.T. à faire loyalement un essai avec Parcheminey, sinon il ne voit que la méthode Vittoz mais ce n'est qu'un palliatif pour un cas aussi ancien que celui de M.T.

M.T. se range à l'avis de Nodet et commence un traitement psychothérapeutique avec Parcheminey qu'elle voit 3 fois par semaine. En juillet, elle adresse à Nodet les conclusions du Dr Parcheminey et lui demande son avis.

Lettre du Dr Parcheminey à Mère Saint-Jean, le 21 juillet 1946

« Madame,

J'ai bien reçu votre mandat et vous prie d'agréer mes remerciements. Je termine comme convenu mon examen psychologique de la sœur Marie et tiens à vous formuler mes conclusions.

Comme je le présentais il s'agit d'un cas très sérieux de névrose obsessionnelle et il est évident que nous devons trouver dans la vie religieuse et dans les renoncements qu'elle impose un aliment à toutes sortes de scrupules obsédants qui en apparence témoignent d'un désir de perfection et de soumission, mais qui en réalité sont dominés par des éléments inconscients plus profonds. Pour employer une image comparative, c'est comme si des mobiles inconscients tiraient des ficelles et que nous ne voyons de l'extérieur qu'une marionnette en apparence libre de ses destinées.

Le problème est complexe et demande beaucoup de prudence et de réflexion. Il y a plusieurs attitudes à envisager. 1° celle ou tenant compte de l'âge, des perturbations possibles qu'une

¹ Georges Parcheminey, ancien interne provisoire des hôpitaux de Paris, ancien chef de laboratoire à la faculté

thérapeutique héroïque pourrait produire dans le psychisme, de ses incidences possibles sur la destinée religieuse, serait de renoncer à un traitement. Cette solution serait celle de la prudence et de la circonspection – mais n'est-ce pas aussi celle de la facilité et du moindre effort ?

2° une autre serait de vouloir à tout prix essayer de lutter contre une névrose ancrée, il faudrait alors tout y subordonner et envisager des mois et des mois de traitement, et ceci, en toute honnêteté, sans garantie a priori de succès.

3° entre ces deux positions celle où on pourrait chercher pour la malade une meilleure adaptation, mais alors on se rend compte que la malade supporte difficilement les exigences de la vie normale, y réagit par des réactions explosives et des conflits incessants – de quel côté que l'on se tourne on se heurte à une impasse.

J'ai exposé objectivement ceci à la sœur Marie et je ne tiens en aucune manière à peser sur sa décision – ne voulant ni faire pression, ni me dérober. Je crois qu'actuellement le mieux serait d'attendre quelque temps, et d'observer son comportement et que vous-même et le P. Motte me tiennent au courant et voient ce qui convient le mieux.

En fait, si elle avait été sérieusement examinée durant son noviciat, j'estime qu'on aurait été plus prudent avant de lui permettre l'exercice de sa vocation.

Je suis à votre disposition pour tous conseils utiles et vous prie...etc.

Honoraires du mois de juillet 1946 : 4 600 Fr »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 19 août 1946

« Ma Mère,

Je reçois votre lettre avec celle du Dr Parcheminey que je vous retourne. Permettez-moi de vous préciser plusieurs points

1° Je suis navré pour vous de voir le peu d'amélioration actuelle. Mais cela n'est pas totalement surprenant, ni décourageant *ipso facto*. Si une psychanalyse doit vous être bonne finalement, les résultats sont en général tardifs et non régulièrement progressifs.

2° Les trois alternatives que propose le Dr Parcheminey sont la logique même. Vous me demandez ce que j'en pense ? Le résultat que vous devez chercher est moins une guérison complète que d'obtenir ce minimum de vie psychique sereine qui vous permette de poser et résoudre vos problèmes religieux avec un minimum de liberté, d'autonomie psychologique (non morale).

L'abstention de tout traitement vous remet dans les conditions précédentes qui ont permis le développement de tous vos troubles. Il me paraît difficile de s'y attarder.

Une psychanalyse orthodoxe cherche et peut obtenir une guérison. Mais certain travail de « fond », qui remet en valeur toutes les pierres de l'édifice (psychologiques, morales ou religieuses), et certain remaniement énergique, déroutant, « héroïque », peuvent remettre à discussion la position et la valeur de pierres cimentées depuis 10, 20, 30 et même 40 ans.

La solution intermédiaire fera du « bricolage » avec des palliatifs. Il n'y aura certainement ni guérison, ni grand délabrement. Le tout est de savoir si cette cotte mal taillée est capable de vous apporter ce minimum de vie sereine ?

Voyez un peu comment vous passerez ce mois d'août, comment vous vous trouverez à la fin de septembre, comment vous trouveront Mère St Jean et le Dr P.. Suivant votre état, il y aura une certaine prophétie à faire, comme devant une appendicite qui n'a pas été opérée à temps et qui s'améliore sans être guérie : faut-il continuer les petits moyens ? faut-il hardiment opérer ? Il faut donner alors votre point de vue. Mais en dernier ressort, certaine décision qui relèvera d'une entente entre médecin et votre Mère, et d'avance il faut l'accepter avec docilité.

3° Je crois qu'il n'y a pas grand inconvénient à ce que le docteur soit « naturiste », encore que je ne fasse que deviner ce que vous mettez sous ce mot. Il faut que votre médecin comprenne les problèmes spirituels et vous comprenne. Mais son action ne se situe pas sur le plan où se posent ces problèmes quand ils sont authentiques. Son plan d'action – celui de l'instinct, de l'affectivité, de l'inconscient – est celui où s'élaborent de pseudo problèmes religieux qui viennent contaminer les vrais. Nos conduites vertueuses ne sont pas angéliques mais incarnées. Ce n'est pas qu'un mot, c'est une réalité, et l'homme est un. Et cette incarnation peut être à votre insu trop pesante. Et un acte peut

paraître excellent et exemplaire qui a une motivation spirituelle médiocre et même nulle (et c'est la seule qui apparaisse à la conscience et se donne comme exclusive) et qui a une motivation charnelle considérable et inconsciente. Telle votre conception spontanée, intuitive, obsédante du jeûne.

Et le rôle du médecin (ce qui ne veut pas dire qu'il y réussit facilement) est de détecter et de réduire les intrusions de ce plan sous-terrain dans le plan spirituel. Le médecin sera donc indirectement (seulement) le serviteur du plan spirituel. Il n'a pas à l'aborder. Il lui ménage ou lui restaure (ou essaye) une base psychologiquement saine.

Je dois enfoncer des portes ouvertes car j'ai dû déjà plusieurs fois vous refaire ce petit discours.

Toute la maisonnée va bien. Etienne-Marie attend d'un jour à l'autre sa consécration officielle d'aîné.

Je vous prie de croire... »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 20 décembre 1946

« Ma Mère,

Je réponds bien tardivement à votre lettre du 7, ma réponse n'est pas celle que vous désirez. Indépendamment de ma science récente dans cette technique nouvelle, il m'est impossible d'accepter de vous psychanalyser, et encore moins de faire un essai de quelques mois. C'est aller à un échec certain.

Je ne puis que vous redire, en le pensant profondément moi-même, ce que le Dr Parcheminey a écrit dans une lettre que vous m'avez communiquée. Pour risquer d'aboutir une psychanalyse doit être longue, dans un cas comme le vôtre dix-huit mois à deux ans. Un essai de quelques mois ne signifie rien. C'est un bouleversement profond qui remet en question toute la vie et toutes les décisions prises. Et si intense et si long que soit ce traitement, le résultat, étant donné votre cas, demeure aléatoire.

Si cette psychanalyse est reprise, elle ne doit l'être qu'avec le Dr Parcheminey. Changer en cours de route est une faute technique grave. C'est une évasion – même si elle apparaît motivée par d'excellentes raisons conscientes – devant la difficulté de l'analyse et les efforts demandés à l'analysé. Vous donner raison en vous prenant en charge serait une erreur capitale, ce serait un avantage, impossible à rattraper ensuite, donné aux forces profondes en vous qu'il s'agit justement d'attaquer et de dissoudre.

Si vos supérieurs ne se décident pas pour une psychanalyse à la seule condition possible que je vous dis, je ne vois rien d'autre de profondément efficace. Je puis accepter alors de vous voir 2 ou 3 fois par an pour faire le point, préciser un programme de vie, rythmer vos meilleurs efforts. Mais je ne puis rien vous apporter de plus.

Je vous prie de croire... »

A partir de février 1947, M. T. commence un traitement avec le Dr Nodet qui lui écrit pour lui proposer un rendez-vous.

« Je ne crois pas non plus que vous ayez quitté le Dr Parcheminey par caprice ou entêtement, tout ceci serait conscient et volontaire, mais par "résistance" inconsciente. Ces résistances sont nécessaires en cours de traitement.

Je ne crois pas non plus que votre foi dans ce qu'elle a d'authentique et de surnaturel ait pu chavirer. Vous auriez simplement pris conscience – avec peine probablement – de honteuses motivations inconscientes qui avaient joué dans des décisions de votre vie. Et ces motivations inconscientes, filles de l'instinct, sont toujours narcissiques et égotistes, bien que très vite subtilement travesties. La foi n'a rien à perdre (au contraire) de la révision des infrastructures humaines qui paraissent l'étayer ». (lettre datée de vendredi 1947)

Lettre de Nodet du 30 mars 1947 pour fixer un rendez-vous - *idem* le 2 avril 1947

28 avril 1947 : « Tous les problèmes qui vous assaillent ont une composante inconsciente qui les rend tyranniques et inaccessibles à la vie rationnelle, volontaire, morale.

Actuellement vivez au fil de l'eau. Ayez confiance (obscur) dans le courant qui roule malgré vous. Mais vous n'avez ni rame, ni gouvernail valables qui permettent qu'on vous fixe une direction. Au moins pour l'instant.

Pour le régime : 1) un repas par jour ; 2) jeûne le vendredi ; 3) vous peser ce mois-ci et dans un mois ; 4) tous les manquements en plus ou en moins n'ont pas d'importance réelle.

Je vous reconvoquerai dans six semaines – deux mois ».

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 7 mai 1947

« Ma Mère,

J'ai lu vos deux lettres qui attendent des réponses de ma part.

Ce qui me paraît le plus exact c'est que [...] vous admettez de "réduire" – à l'excès – "temporairement – ce qui relève de l'ordre transcendant du surnaturel".

Je crois que c'est la seule lumière qui puisse vous éclairer dans vos contradictions. Ne jugez pas vos difficultés comme s'il s'agissait d'une nature angélique, ne ramenez pas l'origine de vos troubles à un [...], une "volonté propre" – quelles que soient les perturbations de votre conduite morale, l'origine n'est pas d'ordre moral, volontaire, rationnelle. Votre trouble est dans le domaine instinctif où tout acte moral doit trouver cette correspondance qui réalise son incarnation. Tant que cette morale est ainsi contaminée et que cette contamination inconsciente, souterraine, n'est pas éclairée (à quoi nous nous employions), vous ne pouvez porter aucun jugement sur l'acte. Considérez-vous sur une voie de garage pour l'instant, et admettez que votre vie est para-morale. Attendez le bénéfice de l'inventaire, qui peut-être ne pourra être fait que très tardivement.

Votre vie intellectuelle toute spéculative est capable d'exactitudes, et "l'imprimatur" du Père d'Etiolles n'apporte présentement aucun intérêt pour l'analyse de votre état.

Votre vie spirituelle authentique est connue exclusivement par Dieu. A moins d'un miracle, aucun bilan n'est actuellement possible. Vous ne pouvez même pas savoir si votre humilité gagne ou perd à subir ce sursis, qu'aucune puissance humaine ne peut actuellement lever – ne parler donc ni de vertus, ni de vices, pour aucune période de votre vie. Cela ne peut avoir maintenant aucun sens.

Vivez votre vie comme elle vient. Vos décisions ne sont que des marionnettes dont vous ne possédez consciemment aucunes ficelles. Il est donc bien vain de vous porter à une décision plutôt qu'à une autre.

Mais on ne peut prendre au sérieux les raisons invoquées par vous. Par exemple je ne vois dans votre achat de drogue amaigrissante qu'un acte magique, conjuratoire pour calmer l'angoisse que vous donne ce corps à la fois chéri et haï. Car votre haine de ce corps finalement vous en fait vous préoccuper exactement autant que si vous le chérissiez.

Comme je vous l'ai écrit, vivez au fil de l'eau. Actuellement rien d'autre.

Je vous prie... »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 8 juin 1947

« Ma Mère,

J'ai tardé à vous répondre. J'ai été fort bousculé. Et d'autre part, vous désirez des précisions que votre état vous empêche de prendre comme des aliments. Ce ne serait au contraire que des pierres d'achoppement, comme l'affirmation réitérée du R.P. Motte que vos pénitences alimentaires sont d'ordre inframORALES, donc sans valeur méritoire. Ce n'est qu'une expression particulièrement lourde et tyrannique de cette contradiction interne que vous portez en vous.

Vous ne pouvez pas moins faire que de raisonner sur vos raisons de manger et surtout de ne pas manger. Essayez parfois de vous faire à l'idée que ces raisonnements sont seconds, et donc des effets qui se prennent pour des causes. Les répercussions heureuses que vous accordez à ce jeûne sur votre santé, sur votre poids excessif, ne sont que des illusions que vous créez pour paraître justifier ce rationnement comme attitude qui est avant tout et totalement instinctive, et dont les motifs inconscients vous échappent.

Il n'y aurait aucun bien pour vous à ce que je discute ces raisonnements. La seule efficacité de vos lettres serait de me raconter, avec autant de précision et d'humilité que vous pouvez, vos rêves – un peu de lumière peut venir de là.

Je vous réécrirai d'ici peu pour vous donner rendez-vous fin juin. Si vous ne voulez pas descendre chez les Dominicaines, il serait tout à fait déplacé d'aller passer la nuit dans la salle d'attente. Et je ne parle pas de votre confort. Vous pourriez demander l'hospitalité aux sœurs de Ste Madeleine. Je leur parlerai de vous. Elles seront peut-être plus compréhensives du paradoxe de votre comportement.

Je vous prie... »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 13 juin 1947

« Ma Mère,

Je pourrai vous recevoir : mardi 1 juillet, jeudi 3 juillet, samedi 5 juillet à 16 h 30.

Voulez-vous me dire où vous comptez descendre ? J'avertirai soit les Dominicaines, soit les sœurs de Ste Madeleine.

Je crois qu'il y aurait intérêt à limiter aux dates de séances votre passage à Bourg et repartir le samedi soir ou le dimanche matin.

Je vous prie... »

Lettre du 5 juillet, Nodet malade a dû déplacer les rendez-vous d'une semaine, il ajoute : « Vous êtes attendue à Ste Madeleine [...] elles sont prévenues, vous attendent et ne vous proposeront pas une alimentation indiscrete ».

Lettre du 9 juillet pour reporter au vendredi le R-V. du samedi : « Vous pourrez donc repartir le soir même, sans chercher un nouveau gîte ».

Lettre du 12 juillet (sous forme d'ordonnance) : « Aucune contrainte, aucun ordre, aucun conseil = faire ce qui vient, ne rien prévoir – un seul objectif partiel : essayez de ne pas vous juger ni en bien ni en mal ».

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 21 juillet 1947

« Ma Mère, Je vous renvoie cette lettre du P. G.¹

Votre première lettre (des deux reçues) renferme des précisions toujours convergentes sur l'analyse de votre état.

1) Cette liaison « nourriture-chasteté » est une des *vérités essentielles* pour l'explication de vos troubles. Médicalement, il ne peut en être autrement et ce que vous ressentez le confirme. Je vous ai expliqué que la sexualité (une pulsion à l'amour de la forme la plus primitive et la plus instinctive) est orale puis digestive avant d'être génitale. Votre trouble actuel témoigne d'une régression partielle de votre sexualité au stade digestif, ce qui explique cette liaison entre chasteté et problème alimentaire. Hélas ! il ne suffit pas de le dire pour que vous soyez guérie. Mais c'est une façon de vous réaffirmer que ces problèmes alimentaires (et les problèmes de pénitence attachés) sont de toute évidence de *faux problèmes*. Les attaquer comme des problèmes réels, c'est s'attaquer à des fantômes, à des ombres, avec la douloureuse et nécessaire stérilité de ce genre de lutte.

2) Ces souvenirs sexuels infantiles dont je vous ai demandé le désagréable aveu sont plus près des vrais problèmes que vous ne le pensez.

Si votre sexualité a regressé au stade digestif, c'est que l'épanouissement génital (infantile) n'a pu se faire normalement. On ne recule que parce que c'est trop difficile d'avancer.

Ces simples souvenirs qui vous ont contractée ne sont certes pas tout. Ils sont agrafés déjà à d'autres situations, encore inconscientes qui sont peut-être à l'origine du malaise primitif.

Je ne nie pas l'importance des superstructures mais le problème des fondations a bien son importance. Et vos problèmes alimentaires situent le mal à ses fondations, puisque ce stade digestif aurait dû être

¹ Le Père Guérard des Lauriers

liquidé avant trois ou quatre ans.

Cette liaison « chasteté-nourriture » est en effet inconnue de la « Somme » qui ne s'occupe que de problèmes d'*adulte*. Cette liaison est une liaison infantile qui a persisté abusivement chez un adulte. Et cette liaison est imperméable aux raisonnements d'adulte.

3) De même votre conscience qui vous harcèle si rigoureusement, contre laquelle vous ne « pouvez » pas aller, est aussi contaminée par cette censure psychique (nullement morale encore) qui existe dans la vie infantile des premières années. Vous gardez en vous un « tabou » d'enfant intact, qui aurait dû être dissous, qui est demeuré en même temps que persistait votre stagnation au stade digestif et que les superstructures ont très tôt rationalisés. Le « tabou » infantile entraine déjà pour une bonne part, pour ne pas dire *en totalité* dans votre « vœu » de virginité de six ans et demi.

Conclusion

I – Vous êtes de toute évidence une grande malade, une grande obsédée. *Vous n'êtes pas une comédienne*. Vous êtes la victime d'un inconscient tyrannique que vous ignorez. Mais comme cet inconscient fait partie de votre personne sinon de votre « moi » cartésien, vous sentez confusément que c'est bien de vous que viennent tous ces paradoxes douloureux.

II – Je vous déconseille totalement de recourir actuellement au R. P. Guérard des Lauriers.

III – Je vous déconseille totalement de recourir actuellement au R. P. Motte. Montrez-lui cette lettre si vous voulez ou au moins ce passage. Je vais maintenant lui écrire (avant le 6 août) pour que vous l'ayez vu avant qu'il ne me lise.

IV – Pour le reste, faites ce que vous voulez.

Je vous prie...

P.S. Tous les rêves que vous pouvez m'écrire seront une excellente chose pour vous : surmontez toute révolte et toute convention. C'est une manière d'exorcisme par le [illisible]. »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 12 septembre 1947

« Ma Mère,

Je vous remercie un peu tard de votre lettre. Vous avez bien fait de me faire part de ces rêves même pénibles.

Je sais que votre état est douloureux et lourd. Le dilemme entre “pouvoir” et “vouloir” n'est qu'apparent, même s'il vous bouleverse profondément. Le nœud est dans votre vie inconsciente qui est écartelée et contradictoire, et qui se manifeste à votre conscience sous une forme contradictoire, avec ses racines apparentes qui ne sont que des fantômes.

Et c'est parce que vous luttez contre des fantômes que vos armes – naturelles et surnaturelles – ont si peu d'efficacité.

Je peux vous revoir mardi 23 – jeudi 25 et samedi 27 à 17 h 30. Ci-joint l'ordonnance etc... »

Lettre du 27 septembre 1947 : « Je conseille 1) de ne rien prévoir d'avance pour le repas qui vient ; 2) de se laisser aller alors, au moment du repas, à la force prévalente. Il ne s'agit jamais ni d'un problème moral vrai, ni d'un problème alimentaire vrai mais d'un problème de sexualité perturbée à un âge inframoral. La vraie nature n'est pas de faire des actes de vertu exemplaires, mais de faire ce qui nous détend, nous met à l'aise ».

Lettre du 10 novembre 1947 pour fixer trois nouveaux rendez-vous fin de mois.

Lettre du Dr Nodet à Mère St Jean, le 18 février 1948

« Ma Mère,

Je suis bien en retard pour vous répondre mais je suis débordé – non pas tant le temps d'une lettre – mais la difficulté de trouver plusieurs jours de suite où je puisse recevoir Mère M.T.

Je lui écris de venir le 1-2-3- et 4 mars à 20 h 30. Je m'excuse de ces heures tardives. Je vais actuellement en Suisse deux jours par semaine, il faut bloquer tous mes patients en 5 après-midi, y compris le dimanche.

Merci de la rectification de votre dernière carte. Il y aurait pu avoir équivoque inutile. Bien que je ne parle que très peu pendant les séances. Je laisse surtout parler.

Je comprends le poids qu'est pour vous cette grande malade. Son intelligence est intacte. Et ses raisonnements maladifs ne sont qu'une contamination par des puissances instinctives perturbées depuis l'enfance.

Je ne crois pas manquer de discrétion professionnelle en vous disant cette liaison essentielle qu'elle a découverte et qui est le nœud profond : en mangeant, elle a l'impression de manquer à son vœu de chasteté. C'est profondément vrai – et on pourrait dire que le problème du “permis” et du “défendu” dans le domaine sexuel se joue chez elle dans le domaine digestif. Son instinct est demeuré à l'étape de l'âge de 3-4 ans, avec toute l'avidité de cet âge dans son désir d'amour, c'est à dire avant tout d'être aimée. Elle a dû ressentir – pour des raisons inconnues encore – un amer sentiment d'abandon à ses toutes premières années, qui a perturbé ensuite toutes les étapes de son développement instinctif.

Une psychanalyse retrouve patiemment ces étapes en permettant, temporairement, au malade de rejouer sur le médecin son abandon, son amour avide et frustré, sa haine accumulée et réprimée devant cet abandon.

C'était la partie délicate et problématique du fait de son âge, à jouer avec le Dr Parcheminey. Partie injouable avec moi – en dehors de ma courte expérience pour une maladie aussi difficile – du fait du désir conscient et actuel de la malade de venir la jouer avec moi. Nous serions demeurés inutilement et dangereusement sur un plan actuel et réel, et elle n'aurait pu se défaire de son attachement à son médecin, attachement trop personnel, et pas assez analytique.

Vous me permettez de vous parler ainsi très franchement de cette question délicate.

Je ne puis l'aider – un peu – qu'en tablant sur cet attachement existant, mais il faut limiter impérieusement les exigences. D'autant que l'avidité de Mère M.T. pour ce qu'elle désire est dévorante. Même sous un fallacieux prétexte médical, je dois rester inébranlable. C'est la seule force avec laquelle je puisse l'aider, et vous aider.

Je vous prie ...etc.

P.S. Peut-être vous reverrai-je à Paris, le 13 avril, à la session qu'organise le P. Motte. Je crois que sous aucun prétexte, il ne faut que Mère M.T. n'y assiste, en particulier à ma conférence. Moi-même serais profondément gêné, et ne pourrais parler avec la liberté qu'on attend de moi. Dites-lui que je lui écrirai demain ou après-demain. ».

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 18 février 1948 (pour fixer les rendez-vous à Bourg,)

à propos de son retard de courrier :

« Cette longue attente a pu vous être lourde. Pour ne pas en perdre le bénéfice possible, essayer de me dire tout ce que vous avez pensé à propos de ce silence. Remplissez cette feuille blanche, en acceptant que ce soit vous qui fassiez le pensum de mon propre retard !

[...] demande à quelle raison il faudrait s'arrêter pour expliquer “l'abandon” – ne vous arrêtez pas à une explication et dites-moi toutes celles qui sont venues, les faciles et les difficiles.

Vous me dites en effet que “vos joies, vos peines et vos désirs” ne sont pas actuels, mais sont des réminiscences. A quels lointains abandons douloureux vous ramène mon silence ? Croyez ...etc. »

Lettre du 3 mars 1948 : « Est préférable tout ce qui se rapproche d'une vie religieusement et physiquement isolée (vie contemplative non communautaire) – Travaux intellectuels personnels – m'écrire tant que vous voudrez. »

Lettre du 31 mai 1948 - donne rendez-vous pour les 7-8-9-10 juin à 20 h 30.

« Le fait que je ne puis vous prendre qu'après dîner est moins votre désir (qui coïncide) que l'impossibilité matérielle de trouver du temps à un autre moment. Vous concluez vous-même à une vie anormalement surchargée et me pardonnerez une correspondance trop sommaire. Croyez... »

Le 15 juin 1948, M.T. est toujours à Bourg, elle reçoit un télégramme de son frère Jean lui apprenant que leur mère vient d'avoir un accident cardiaque et l'appelant à son chevet. Mme de Mulatier décède le 16 juin 1948 .

Le 14 août, Nodet écrit très brièvement pour proposer un rendez-vous qui reste à préciser.

Lettre du 29 août 1948 : Nodet précise les rendez-vous, puis :

« Je ne crois pas que seule la vie spirituelle ait “valeur de vie”. Il y aurait équivoque à l'affirmer sans nuance. C'est la plus haute vie, d'accord ! Mais nous sommes incarnés. Il y a une incarnation à notre vie spirituelle qui en conditionne l'indépendance et l'authenticité. Aucune de nos aspirations n'est angélique. Et des désordres hiérarchiquement inférieurs rendent vains et intolérables les actions et les efforts [...] hiérarchiquement supérieur. C'est ce qui coince pour vous. C'est pourquoi j'en reviens toujours à votre vie infantile où votre sensibilité s'est défectueusement architecturée.

Là seulement sont les vrais problèmes qui vous gênent, bien qu'ils se revêtent d'allure différente. Et votre qualificatif [“d'assassinée” ?] montre bien que votre agressivité instinctive montre le fond devant ces problèmes “inférieurs” qui ne veulent pas se laisser aborder. Même si ce même qualificatif – ou un autre euphémisme – s'adresse à moi, je persisterai dans cette direction qui est la seule bonne. Croyez... »

Lettre du 19 décembre 1948 qui fixe nouveaux rendez-vous pour les premiers jours de janvier 1949, puis : « Je vous renvoie votre lettre et votre cours de préparation au mariage. Je l'ai feuilleté quand vous me l'avez envoyé. Mes souvenirs ne sont plus très précis. Dans l'ensemble cela m'a paru bien, sans toutefois échapper complètement au danger de laisser la morale contaminer un peu le psychologique. Croyez.... »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 26 février 1949

« Ma Mère,

Je vous remercie de cette correspondance avec Mère St Jean, bien qu'à vrai dire cela ne m'ait rien appris de nouveau sur vous.

Je vois que cette obsession du P.M. demeure. Vous savez que c'est un faux problème, bien que particulièrement lourd. Je vous redis ce que je vous ai cent fois dit : il faut actuellement tout rompre avec lui. Je le lui ai écrit il y a plusieurs mois. Je le refais aujourd'hui. Tout contact avec lui ne peut que vous faire mal. Derrière son image se sont agglutinés – à votre insu encore, mais je vous l'affirme – des problèmes anciens, infantiles, source de vos obsessions. Même si vous vous sentez en veine d'humilité avec lui, il vaut mieux ne lui demander aucun conseil, ne pas lui écrire, et même ne pas en parler. Evitez-le, mais sans affectation d'ailleurs. Il n'est plus fait pour vous. Il ne peut rien.

Je compte en effet vous reprendre dans le courant du mois de mars. Je vous repréciserai cela. J'ai un cabinet complètement embouteillé pour plusieurs mois. Je ne puis prendre aucun rendez-vous supplémentaire et ne puis vous prendre qu'après dîner. Et il faut organiser cela longtemps à l'avance. Ce n'est pas la question financière qui limite le nombre de vos séances – si c'était cela, je vous l'aurais dit – votre provision est actuellement épuisée. Il faut compter la somme globale de 5 000 Fr pour les séances de 1 h ½ à 2 h.

Si je ne vous prends pas plus souvent, c'est parfaitement délibéré. J'ai toujours envisagé qu'une analyse complète pourrait vous apporter le maximum d'aide efficace. Mais ces traitements sont très délicats et demandent des conditions très précises. C'est vous-même qui avez refusé de continuer. Vous avez mis très sincèrement en avant des arguments à compréhension intellectuelle et religieuse. C'était en réalité une résistance inconsciente. Et ni votre névrose, ni le traitement envisagé n'était d'ordre intellectuel ni religieux. Reprendre une analyse après une telle résistance avec un médecin qui vous paraissait plus compréhensif de ces problèmes intellectuels et religieux était aller à un échec certain. Je sais que vous ne me croyez pas. J'admets même que vous ne puissiez le comprendre. C'est cependant ma conviction la plus intime. J'ai accepté de vous recevoir de temps en temps. Je ne puis faire autre chose. Je sais que cela vous mécontente et que vous vous sentez forte d'excellents arguments. Il faudrait comprendre au contraire tout ce qu'il y a d'inconscient, et donc de lié à votre maladie, dans vos

exigences. Vous bondirez à ce mot d'exigence, comme tous les obsédés sans exception, vous portez en vous une énorme agressivité refoulée qui jaillit par pensée, y céder ne sert qu'à l'alimenter.

A bientôt, je vous renverrai un petit mot. Croyez... »

Lettre du Dr Nodet au P. Motte du 26 février 1949

« Mon cher Père,

Je comprends plus que vous ne pouvez le penser le désagrément très lourd qu'est pour vous Mère M.T.. Puisque vous me demandez mon avis, je vous redis ce que je vous ai écrit il y a quelques mois : *rompez tout*, vous ne pouvez *rien* pour elle, désormais.

Bien qu'habitée par une intelligence sans [...], tout le problème de cette religieuse n'a *rien* de moral ni de religieux. C'est une obsédée qui rejoue – avec une agressivité majeure – une ambivalence affective, datant de sa toute première enfance. Cette affectivité ambivalente n'est pas incarnée dans une sexualité normale (génitale). Il y a eu fixation (et régression) au plan digestif. Cette incapacité devant le problème de la nourriture est une traduction de son incapacité (à 4-5 ans) de résoudre le problème sexuel qui n'a jamais pu se jouer sur le plan génital. Elle sent du reste la liaison quand elle affirme que manger c'est aller contre la chasteté. Analytiquement, c'est parfaitement exact, bien que totalement irrationnel.

Dans la [...] de son développement affectif, elle n'a jamais pu intégrer harmonieusement le problème de son père, qui a été un objet de haine et d'amour désiré complètement refoulé. Elle transfère sur vous cette ambivalence inconsciente qu'elle porte sur son père. Elle vous déteste et en même temps ne peut pas se passer de vous.

Son transfert se passe aussi sur moi. Mais, outre que je suis le dernier arrivé, je reste le "bon" Père, du fait que je ne lui donne aucun ordre ni conseil. Tout [...] sur l'objet obsédant augmente le conflit, l'angoisse et l'agressivité. Vous êtes désormais l'image insigne du "mauvais Père", en témoignent ces lettres explosives que vous me communiquez.

Ne vous laissez pas attendrir par ce chantage de la 100^e brebis¹. Son intelligence, son humilité épisodique sont de dangereuses réductions. Je ne puis que vous conseiller de *tout* rompre avec elle, [...] et par lettre. Ne vous attendrissez pas sur le bien possible à lui faire. Vous ne pouvez *plus rien*.

Et moi-même pas grand chose du reste ! Elle a raté le coche en refusant de poursuivre son analyse complète avec le Dr Parcheminy. Je ne fais que du bricolage. Je vais la revoir en mars (tous les 3 mois). Depuis que je la suis, je crois qu'elle serait un peu moins agressive au couvent.

La vie qu'elle mène est infernale, celle qu'elle fait vivre aussi. Je pense qu'il y aurait peut-être intérêt à recourir à une intervention chirurgicale (lobotomie) dont j'ai eu des heureux (partiels) résultats chez des grands obsédés.

Je persiste à penser que, dans un couvent, un tel déséquilibre doit amener plus de mal que de bien. Je vous le dis plus par définition que par constatation objective. J'avoue ne pas comprendre totalement et sans réserve l'affection de Mère St Jean pour Mère M.T.. Je crois qu'elle (M.S.J.) se défend mal du "besoin" qu'elle a de M.M.T.. Ce n'est qu'une intuition de ma part. Je ne la crois pas totalement fausse.

N'hésitez pas à me récrire, si je puis vous être utile. Croyez... »

Lettre du P. Chevignard op à Marie de la Trinité, le 21 mars 1949

« Ma Mère,

Le T.R.P. Motte me prie de bien vouloir vous répondre ainsi que vous le suggérer dans votre lettre. Le Père estime qu'il est mieux selon Dieu qu'il disparaisse de votre vie. Le docteur Nodet insiste dans ce sens. Mais vous savez que le Père ne vous oubliera jamais. Sachez donc que toujours sa prière et sa pensée vous garderont.

Je sais que cette décision entraînera chez vous à la fois de la souffrance et du soulagement. Je demande à Dieu que plus loin que tous les pauvres complexes psychologiques qu'il permet, vous compreniez qu'il y a en vous un fond libre où son Amour vous a prise et vous attend. Que ce soit dans

¹ Cf. la lettre de MdT au P. Motte du 16 février 1949, lettre que le P. Motte avait communiquée au Dr Nodet à l'insu de MdT.

ce fond qui est le plus vrai de vous-même que vous vous réfugiez et croyez obscurément à l'Amour de Dieu pour ses enfants.

Je vous dis, ma Mère, ma prière très respectueuse et fervente. »

Lettre de Nodet du 23 mars 1949 : réaménagement des rendez-vous pour avril.

Questionnaire établi par Marie de la Trinité, en face de chaque question Nodet est prié de répondre par écrit, daté du 13 avril 1949 :

Toute ma vie spirituelle est née et s'est développée avec ce déséquilibre psychique – du moment que maintenant – grâce à vous – il gêne moins l'entourage, est-ce que cela ne suffit pas : *non*.

Je suis désormais à l'écart des charges – on peut prévoir que ma vie religieuse se concentrera de plus en plus sur l'oraison et l'Écriture Sainte avec quelques études complémentaires, ce qui reste encore de déséquilibre ne gêne pas beaucoup : *si*.

Y a-t-il une sorte de devoir de conscience à chercher davantage ? Guérir tout à fait – à quoi bon ? : *oui*

Pour la nourriture, à mesure que je la réduirai, jusqu'à peut-être plus rien, l'angoisse diminuera : *non*

L'obsession cesserait le jour où j'aurai le courage de me décider à ne plus rien prendre – jusqu'à preuve que je me trompe : *non*

L'état où je suis actuellement suffit-il pour justifier la dispense de la vie commune et de la vie réglée : *oui*

N'est-ce pas en m'imposant un nouvel état de tension que je retrouverai la détente – sur un autre plan, par en haut ? *non*

Est-ce que ce n'est pas le moment de reprendre l'effort de vie spirituelle resté en arrêt depuis 2 ans ? *non*

L'obsession de culpabilité, d'indignité est-elle cause ou effet de maladie ? *effet*

Qu'y faire pour le moment ? *Paris*

Les vagues de haine, suis-je coupable ? *non*

Je crois que j'ai de plus en plus de brouillard mental pour juger de ce qu'il faut faire – est-ce que cela tient à l'évolution de cette névrose ? *oui*

ou tout simplement à de la paresse : *non*

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Nodet de La Gloire-Dieu – Flavigny, le 14 mai 1949

« Docteur,

J'essaye de vous écrire, bien que cela me paraisse très confus, et que je ne sais pas si ce que je dirai est exact – en tout cas, c'est comme j'en ai conscience.

Il y a deux choses principales :

je n'arrive pas à dégager le "je" vraiment personnel : il est dissous ; du sable

je n'ai qu'une vie qui rétrograde, en raison de ce que je pourrais choisir ou laisser, c'est bien plus profond que les mobiles, c'est à la racine qui est retournée en arrière et que je n'arrive pas à rétablir dans son sens normal

est-ce que vous comprenez ?

J'ai aussi l'impression que c'est de plus en plus mental, et que c'est la raison pour laquelle je ne m'irrite pas : je n'ai plus la sensibilité crispée, mais plutôt inerte ; par contre, j'ai l'impression que les facultés mentales se liquéfient, se paralysent et réagissent de moins en moins.

Je reste cernée par la culpabilité que je redoute, mais sans pouvoir l'esquiver : je suis coupable a priori – et mille fois par jour je reparcours tout l'enchaînement des soupçons et des accusations qui m'ont laissé comme des balafres mentales, et de leurs répercussions directes sur ma façon d'être actuelle. J'ai beau me raisonner, je n'arrive pas à me délier : je reste rivée à ce qui a été dit et pensé de moi, et cela reste encore maintenant le réel de moi-même, mais un réel provenant d'un autre, et qui par

désordre, se substitue nécessairement à mon réel à moi ? C'est un faux réel, mais je le subis et en dépend plus que du vrai, du reste le vrai est peut-être illusoire – et cela m'ennuie de vous écrire ainsi, d'occuper votre pensée et la mienne de moi-même : tout cela n'est qu'un jeu d'illusion et je me dis tout le temps qu'il est temps de regarder ailleurs, de prendre un autre chemin, de vivre comme tout le monde : et je n'y arrive pas – et tout est faux. Si j'essaye de me mêler aux autres, de faire comme eux, c'est faux, ce n'est pas moi – si je reste à l'écart, je pense que c'est condamnable et je me ronge. Quoi que je fasse, je ne cesse de m'accuser et de juger que ce que je choisis c'est le contraire de ce qu'il conviendrait de choisir, et qu'user de ma liberté même est coupable.

Je crois que naturellement, j'aurais assez de décision ; mais il y a eu tellement d'incompréhensions et d'interprétations péjoratives de l'entourage, tant de soupçons d'intentions vicieuses et de barrage de la part des directeurs, que je suis tombée dans une crainte paralysante – du moins c'est comme cela que les choses me paraissent s'enchaîner.

Office : j'ai essayé d'y retourner régulièrement depuis le début de mars = plus de deux mois. Le résultat est que je n'arrive pas à m'y fondre, n'y à prier, et que le va et vient de ma cellule, seule, au chœur, avec la communauté, me désagrège – de sorte qu'entre temps je reste assez errante sans parvenir à ma fixer à rien de façon régulière. Cela reste un tourment sans solution.

Occupations : vie intellectuelle, nulle sans pourtant rien qui s'y oppose, sinon ce sens anormal de la vie qui recule et descend : la vie intellectuelle est une sorte de sommet – je n'arrive pas à traverser cette espèce d'inconvenance à ce que quelqu'un comme moi s'y détermine.

Je suis toujours tourmentée par l'idée de ranger, et que ce qui m'entoure soit harmonieux – il m'arrive de passer des journées entières à ne faire que ranger, sans que le soir ce soit avancé – depuis mon retour de Bourg, le jeudi saint, je ne suis arrivée à ce que ma cellule soit nette qu'avant hier. C'est une honte ajoutée aux autres.

J'écris assez de lettres, à des sœurs ; tout ce que j'ai appris depuis que je suis devenue telle m'est fort utile pour me rendre compte des causes de leurs difficultés – bien qu'en général il vaille mieux éviter de les porter à s'analyser, mais seulement le faire pour elles, sans trop leur communiquer les remarques – pour une religieuse équilibrée, résoudre par en haut les difficultés est la voie la plus rapide et la plus excellente pour les dissiper, ou au moins les dépasser.

La simple prière me reste encore impossible, c'est un tourbillon d'obsession, dont je sors plus déprimée qu'avant.

Pour l'ambiance, elle est moins glacée, le P. M. lui-même, m'a dit notre Mère, a recommandé à celles avec qui j'ai travaillé si longtemps, de ne pas l'oublier trop vite – quand je lui parlais de cette glace, cela glissait, comme si ce que j'en disais n'était que réclamation égoïste et orgueilleuse. Une chose extrêmement pénible dans sa direction, c'est qu'il tenait souvent bien plus compte de ce qu'il entendait dire par les unes ou les autres, que ce que je lui disais moi-même, ou qu'il imputait une autre intention que celle qui me guidait, et si j'essayais de m'expliquer, c'était encore de la ténacité déplacée qu'il me reprochait – j'ai pris à cœur de suivre ces interprétations, et, finalement cela conduit à se reprocher même de respirer. Je crois pourtant que j'avais une intention droite et que je prenais en bonne part ce qu'il me disait, jusqu'à ce que tout s'effondre.

J'ai le tourment de me trouver très coupable d'avoir abandonné la vie austère qui me libérait, me fortifiait, entretenait en moi l'élan et la légèreté de conscience

après tout ce que j'ai traversé d'oppositions et à cause de ma propre faiblesse je n'arrive plus à me redresser : c'est pourtant là que serait pour moi le retour à la liberté.

continuellement je reparcours le cycle de la question de nourriture : “je ne voudrais pas, je n'en ai pas besoin” – “il faut quand même”, me dit une autre voix – et cela déclenche toute l'angoisse, les tiraillements, le trouble de la conscience, la capitulation-vertueuse (=pas ce que je veux, qui serait volonté propre – mais ce que l'on veut de moi, et qui est pour moi coupable – mais entre les deux, je préfère cette culpabilité imposée du dehors à celle de l'entêtement à mes propres désirs – alors je prends de la nourriture, et c'est le remords) . C'est ainsi tout le temps, plus ou moins fort – et quand ce n'est pas avec la question immédiate d'une nourriture à prendre ou à laisser, c'est, mentalement quand même le même cycle qui va son train.

Je me reproche beaucoup de ne pas faire diversion – je pense que je devrais lire des vies de saints, et je ne le fais pas. Je cesse, le courrier part. Merci de toute votre bonté, dans l’entourage, on trouve que je vais beaucoup mieux – et grâce à vous – et qu’il y a toujours une grande différence entre les semaines qui précèdent mes petits séjours à Bourg, et celles qui suivent.

Je me demande si avant de décider cette opération, il ne conviendrait pas que je fasse un essai de retour presque exclusif à ma vie antérieure spirituelle avec, peut-être, une retraite à Etiolles, où je retrouverais le P. Guérard. Je ne sais pas du tout

Je voudrais voir ce qui convient le mieux et le faire - sans doute pouvez-vous mieux juger que moi-même - et si vous jugiez que cette opération reste opportune après la lettre que je vous écris aujourd’hui, je voudrais savoir quel résultat peut en être attendu, et si cela suffirait – ou si, encore, il y aurait à continuer à voir quelque temps un docteur ? et quel temps de présence à Paris cela demanderait ? »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, de Lausanne le 24 mai 1949

« Ma Mère,

Votre dernière lettre me confirme encore plus – si besoin était – dans la nécessité de l’intervention que je vous propose. Vous ne pouvez pas demeurer indéfiniment dans ce vertige obsédant, indéfiniment stérile et douloureux. Il n’y a pas à hésiter.

Le mieux serait de repasser par le Dr Parcheminey. Il vaut mieux qu’il y ait un intermédiaire entre vous et le chirurgien. Je suis trop loin pour m’en occuper utilement. J’écris un mot par ce courrier au Dr Parcheminey. De votre côté, je vous engage à lui demander le plutôt possible un rendez-vous. La décision est prise. Il est inutile d’attendre plus longtemps.

Je mets également un mot à Mère St Jean.

Le résultat attendu n’est pas de faire disparaître totalement vos obsessions mais de les débarrasser de leur caractère vertigineux et annihilant. C’est le meilleur résultat qu’on peu attendre pour vous. Croyez... »

Lettre du Dr Nodet à Mère Saint-Jean du 24 mai 1949

« Ma Révérende Mère,

Les dernières séances, et encore ses dernières lettres me confirment sur la nécessité de recourir à cette intervention. Elle ne guérira pas Mère M.T. de ses idées malades, mais doit faire céder leur caractère obsédant, vertigineux, annihilant son activité pratique.

Je ne vois pas d’autres solutions dans son cas douloureux. J’admets que ses séjours à Bourg ont fait diminuer un peu son agressivité. Mais dans l’ensemble, elle ne s’améliore pas, au contraire.

Je crois préférable un intermédiaire entre elle et le chirurgien (Dr Puech). Le mieux serait de recourir au Dr Parcheminey, que Mère M.T. acceptait fort bien, l’autre jour, de revoir. Je lui écris un mot dans ce sens. Il faudrait prendre un rendez-vous avec lui – le mieux serait de le consulter à Ste Anne où justement opère le Dr Puech.

Je vous prie... »

4) CONCERTATION SUR UNE EVENTUELLE LOBOTOMIE

Marie de la Trinité rassemble pour Mère Saint-Jean et les Consoillères un petit dossier où elle résume ses démarches auprès des docteurs ainsi que leurs diagnostics (4 pages dactylographiées) ; résumé de ces démarches : le 14 juin M.T. rencontre le Dr Parcheminey (avis réservé quant à l’intervention chirurgicale) puis le Dr Puech qui déconseille l’opération.

le 15 juin : examen général à l’hôpital de Levallois, tension, analyse de sang : tout est normal.

le 16 juin : voit le Dr Courchet, psychanalyste qui déconseille l’opération et propose une psychanalyse complète.

le 17 au matin : revoit Courchet pour la mise au point d'un éventuel traitement (lettre explicative sur le déroulement des séances ; durée du traitement 6 mois à 1 an ; honoraires 1 500 Fr par séance de 45 mn.)

le 17 à 15 h : téléphone à Courchet pour des explications complémentaires

le 17 au soir : retéléphone à Courchet pour avoir l'adresse d'un autre chirurgien, le Dr Guiot à 20 h 45 téléphone à Guiot qui lui dit de s'adresser à un psychiatre et lui indique le Dr Gallot à 21 h téléphone au Dr Gallot qu'elle trouve brusque, elle lui explique son cas et lui demande son avis sur l'opération ou le traitement psych., elle dit qu'elle est religieuse dominicaine, il rétorque : « enfin, ma sœur, je ne comprends pas que vous qui cherchez la perfection dans les plus petits détails vous attendiez de moi que je décide votre cas par téléphone ». R-V est pris pour le 21 juin.

21 juin : pour M. T. le Dr Gallot "semble le plus informé de tous les médecins que j'ai vus et le plus objectif, car il n'est ni chirurgien ni il ne fait de psychanalyse. Il pense qu'on en arrivera à la lobotomie mais voudrait avant tenter l'électro-choc qui a quelquefois, mais rarement, donné des résultats dans un cas comme le mien".

diagnostic du Dr Nodet pour le Dr Puech, chirurgien

Névrose obsédante masochiste explicite depuis l'enfance.

Depuis quelques années refus obsédant et ambivalent de nourriture.

Angoisse perpétuelle obsédante.

Activité de ce fait de plus en plus stérile, malgré une intelligence nettement brillante.

Agressivité majeure s'exprimant souvent directement.

Essai d'analyse il y a 3 ans par le Dr Parcheminey, interrompu au bout de 3 mois.

Exploration analytique sous Nesdonal – Résultat pratiquement nul quant à l'anxiété et l'obsession – de plus en plus ligotée – Réduction légère peut-être de l'agressivité en communauté.

Je sens que la psychothérapie n'y peut rien – je propose lobotomie, ou plutôt, du fait de sa vigueur intellectuelle une topectomie.

diagnostic du Dr Parcheminey pour le Dr Puech

Cette religieuse présente un syndrome obsessionnel portant sur la phobie de la nourriture, mais surtout des troubles du comportement caractériel qui sont surtout à base d'agressivité impulsive.

Elle mène une existence difficilement compatible avec la vie monastique.

J'avais tenté un essai de psychanalyse, mais l'avait délibérément interrompu en raison de l'âge et des conséquences possibles que ceci eut pu entraîner.

(M.T. note :) « C'est moi qui l'ai interrompu, à l'occasion des vacances du Dr P. – au mois d'août, et je ne lui ai même pas récrit ensuite. »

Puis elle a vu mon ami Nodet

(Note de M.T. :) « C'est le Dr Nodet que je suis allée consulter le premier, et lui qui, après un essai de régime de 2 mois qui s'est mal terminé, m'a adressée à Parcheminey. »

Après des séances de narco-analyse, Nodet semble arriver à la conclusion que le cas dépasse la psychothérapie, et par ailleurs sachant l'inefficacité des traitements de choc dans ces cas, se dit partisan d'une lobotomie ou d'une topectomie.

diagnostic du Dr Gallot pour le Dr Guiot, chirurgien

Fond mental nettement psychasténique.

Obsessions multiples.

Ce qui concerne la nourriture est très proche d'une idée délirante.

J'estime qu'une lobotomie est à peu près certainement nécessaire. Cependant le problème posé par la situation religieuse de la malade est des plus délicats et à mon sens demande à être soumis à l'autorité ecclésiastique, du fait du changement de la personnalité.

Aussi, malgré le peu de chances d'un bon résultat, je conseille de faire quelques électrochocs.

(Note de MT :) « Je demande à pouvoir donner au Conseil des explications très précises au sujet de ce que le docteur Gallot exprime dans son diagnostic comme proche de " l'idée délirante " »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 22 juin 1949

« Ma Mère,

J'ai reçu vos lettres, je reçois également un mot de Courchet.

Tout me paraît devenir clair. Il faut circonscrire le problème et ne pas s'égarer dans des avis multiples. Tout demeure cependant convergent, et j'ai la prétention de jauger exactement le poids de l'avis que je vous donne, car je vous connais bien depuis de longue date.

L'avis de Gallot n'est pas celui d'un psychanalyste, il ne sait pas exactement ce que c'est. L'avis de Puech est celui d'un chirurgien qui connaît mal les névroses.

Vos troubles sont névrotiques et *peuvent* être guéris par une analyse. C'est devant l'insuccès de l'analyse qu'une lobotomie *doit* vous amener, non une guérison, mais une détente.

Le Dr Courchet vous propose une cure-analytique. En principe vous n'y mettez pas d'opposition. Il n'y a pas à hésiter. Il faut faire cette psychanalyse. Avant le palliatif de la chirurgie, il faut épuiser les chances de traitements psychologiques qui, réussis, sont les seuls qui peuvent aller au bout.

L'expérience Parcheminey n'a pas réussi.

Je vous ai donné ce que j'ai pu. Je ne *pouvais* pas vous donner plus.

Je ne peux que vous conseiller avec toute ma conviction et mon autorité de vous faire traiter par Courchet.

Ses exigences sont normales en analyse. Trop de résistances inconscientes peuvent se glisser sous d'excellentes raisons. Et il faut analyser pourquoi la régularité des séances s'interrompt.

Mon conseil est donc précis et clair. Retournez voir le Dr Courchet.

Croyez... »

Lettre du Dr Nodet à Mère Saint-Jean, le 24 juin 1949

« Ma Révérende Mère,

Je me permets de vous écrire ce mot, supposant que la clarté n'apparaît pas dans tous les conseils médicaux à propos de Mère M.T.

Voici mon opinion, forte de tout ce que je connais de cette malade :

I – Sa névrose qui remonte à l'enfance, témoigne de conflits inconscients qu'un seul traitement peut dénouer *complètement* : une psychanalyse. Son âge rend le déroulement heureux de ce traitement problématique. Le Dr Parcheminey a commencé. Il y a eu interruption, lui-même sentait qu'il fallait au moins deux ans, sans garantie. Moi-même, pour des raisons techniques dues à la façon dont le traitement était désiré, n'ai pu le faire. L'opinion découragée du Dr Parcheminey ne m'a pas incité à proposer un autre analyste. Je crois du reste que Mère M.T. n'aurait pas accepté (note de M.T. : *si, j'aurais accepté si je m'étais sentie comprise – et que je n'ai pas eu peur de perdre la foi, comme avec le Dr Parch. – avec le Dr Nodet j'étais plus à l'aise "religieusement", parce qu'il est profondément chrétien et qu'il me comprenait, ce qui est essentiel. Il y a eu avec lui un malentendu, car j'avais compris qu'il reprendrait tout le traitement comme Parch. – mais les séances étaient beaucoup trop espacées pour donner un autre résultat que celui d'une grande détente chaque fois, mais qui se renouait d'une fois à l'autre. Malgré que je lui aie souvent demandé de faire autrement, et notre Mère aussi, il en est resté à cette manière, bonne mais insuffisante. Peut-être trouvait-il mon cas trop compliqué ou lui pas assez entraîné : je n'ai jamais pu savoir au juste quelles raisons il avait d'en décider ainsi. Il est aussi surchargé : 400 malades à l'hôpital dont il est le médecin chef (tous maladies mentales) 2 jours chaque semaine en Suisse, et d'incessants voyages).*

II – Les 2 ans de traitement psychothérapeutique d'inspiration analytique n'ont pratiquement rien donné. C'était un peu à prévoir (note de SMT : *comme il l'a fait – car la continuité est très importante, et je le voyais seulement 4 jours de suite tous les trois mois*). Diminution légère de l'agressivité (note de SMT : =irritation) en communauté. Mais ligature de plus en plus serrée, diminuant et réduisant son activité psychique.

Je propose alors une lobotomie – sachant qu'elle ne peut pas la guérir, mais lui rendre la vie plus tolérable.

III – Le voyage à Paris témoigne à quel point l'état de Mère M.T. peut faire illusion quand on la connaît mal, et cela explique le refus du chirurgien (Dr Puech).

Le Dr Courchet reprend le problème au point où j'en étais en 1947. Il pense une analyse encore efficace. Je crois les chances minces. Mais comme se sont les *seules* d'une véritable guérison, je crois qu'il faut les courir. Mère M.T. a une trop grosse personnalité pour ne pas *tout* tenter pour lui rendre la vie possible. Elle accepterait actuellement ce traitement. Il faut, je crois, essayer encore une fois cette thérapeutique. Mais d'emblée, si elle est acceptée, il ne faut pas tout lâcher (encore une fois) dans 2 mois. Il faut honnêtement aller jusqu'au bout quelles que soient les raisons apparemment excellentes, qui risquent de surgir de son esprit pour interrompre. Il faut bien au départ faire cette mise au point.

IV – Réservons donc la lobotomie au cas où – ce que je souhaite ne pas arriver – une psychanalyse ne pourrait réussir.

Pour ma part, je sais la limite de mon action sur elle. Je ne pourrais reprendre mon intervention purement palliative qu'une fois qu'aura été tentée – jusqu'au bout – une psychanalyse, ou, le cas échéant, une lobotomie. Croyez... »

5) PSYCHANALYSE AVEC LE DR COURCHET

M.T. écrit à Nodet pour lui demander son avis sur les électro-chocs, Nodet répond le 25 juin que cela ne lui apporterait rien et l'encourage vivement à commencer avec Courchet. M.T. prend donc rendez-vous pour commencer début juillet mais elle ne veut pas prendre d'engagement de durée illimitée se réservant de demander tous les 2 ou 3 mois au Dr Nodet s'il juge préférable ou non de continuer – ce que Courchet ne peut accepter.

Le 1^{er} juillet 1949, Marie de la Trinité commence une psychanalyse avec le Dr Courchet au rythme de 4 séances par semaine ; elle garde des notes de chaque séance (6 feuillets recto-verso classés – retranscrits ci-dessous).

1^{er} juillet 1949 – 1^{ère} séance

quelques avis : dire tout ce qui vient à la pensée – élevé ou ordinaire, pensées, désirs, sentiments, propre ou malpropre – autre domaine que les convenances- ordre chronologique dans lequel cela se succède, importe seul avec ces choses

rêves : ce que traduit l'image – rêves entiers ou fragments – contenu accepté ou repoussé.

séances dirigées ? : à l'expérience efficacité moindre

[...] il est probable que souvent nous ne serons pas du même avis – vous n'aurez pas à vous ranger au mien mais... La sympathie peut aider – l'antipathie ne pas gêner.

lundi 4 juillet 3^{ème} séance 30 mn (17 h 30/18 h) – péniblement interrompue [...] angoisse, angoisse, je ne suis que cela.

séance : m'angoisse d'avance - question : lettre écrite samedi :

Lui : vous aviez déjà dit ce que vous m'avez écrit, ne vous souvenez-vous pas de l'avoir dit ?

Moi : non

L : ou désir de m'écrire ?

M : un peu, surtout désir de mettre au point ; je joue la comédie ?

L : si vous la jouez il faut savoir quel avantage vous y trouvez ; malade, pas malade ce sont des mots

M : vous m'aviez dit que vous me diriez aujourd'hui si vous jugez utile de poursuivre ces séances.

L : je ne me souviens pas vous l'avoir dit – jamais je ne dis ce que j'aurai à dire à la prochaine séance.

M : je ne sais pas que vous dire – je suis obsédée par mon corps, la nourriture, des paroles, quelqu'un

L : et vous n'en parlez pas !...

M : pour le corps : voilà ce que j'éprouve - ... et c'est relié à il y a 5 ans. Je commence – Il m'interrompt et la séance reste là.

téléphone : Q : Dites-moi si vous poursuivrez le traitement ou non ?

R : Je ne vous dirai rien en dehors des séances, nous parlerons de cela demain.

Q : Puis-je écrire mes difficultés ?

R : Sûrement non

Q : Vous m'avez dit que c'était inutile de revenir sur le passé ?

R : Nous parlerons de cela demain.

en cours de séance : L : Il y a bien du verbiage dans ce que vous dites.

M : je ne cesse de lui dire "maintenant je suis éteinte" puis je parle d'angoisse.

L : si vous parlez d'angoisse, je prête l'oreille.

En me reparlant du traitement, tout ce qu'il m'en a dit est que sa durée était illimitée, et qu'il en était juge. Il m'a demandé si j'écrivais beaucoup.

J'ai téléphoné plus tard pour lui demander si oui ou non il prévoyait de continuer le traitement. Il a refusé de répondre au téléphone, me disant qu'il ne dirait rien en dehors des séances. Je lui ai demandé si je pouvais lui écrire, il m'a dit non.

mardi 5 – 17 h 15 – Il a commencé en précisant : par téléphone ou par lettre ce que je dirais n'est pas exprimé comme au cours des séances. Il vaut mieux réserver pour les séances ce qui serait dit en dehors. Il y a là une distinction plus précise dont je ne me souviens pas.

Genèse de la nourriture – coupée comme la veille.

mercredi 6 : Bruit – cris d'enfants – irritée – séance agitée

jeudi 7 : Mariage d'Hélène – distraite par va et vient familial- rien noté

vendredi 8 : retour à Flavigny – comme d'habitude "étrangère" – hâte d'en repartir – retour à Paris dimanche soir en auto.

lundi 11 : rien noté – les cris du bébé ? Qu'est-ce que cela évoque ?

mardi 12 : "Vous avez construit toute votre vie comme si !!!"

mercredi 13 : avertie que pas de séance le 14 "Jour chômé : je fais comme le dimanche"

vendredi – écrit un mot dans l'angoisse – l'horreur de cette angoisse à froid.

lundi 18 : encore tourné autour – angoisse du passé : tout écroulé par *ma faute*.

mardi 19 : (bibliothèque nationale : les 5 conférences de Freud) – J'ai terminé en disant : « L'analyse : beaucoup d'appelés, peu d'élus » - encore le débat des distances et la résistance par la tangente intellectuelle.

Il me rappelle ce rêve de Jean¹ ouvrant la fenêtre sur l'air glacé

Q : A quoi vous fait penser la fenêtre ouverte

R : à mon corps – Je me plains qu'on évoque le même sujet toujours mais sans l'aborder

L : Je ne m'en suis pas rendu compte – je ne sais pas.

M : J'ai l'air non vivant, comme une carapace de tortue : il faut la casser. Je vais chercher de l'affection et une émotion qui me réveille

L : être étendue sur un divan équivaut pour vous à une blessure – dilemme de l'air glacé = mort ou de l'impossible – vous échappez à l'analyse comme à une menace : en évoquant la mort : "je ne suis plus rien, je ne vis pas, je suis détruite", ou le refuge intellectuel, ou le refuge affectif – vous sentez mes paroles comme une attaque – vous avez peur

J'ai reparlé de lobotomie ou d'électro-choc, il l'a interprété comme une résistance – un signe que je cherchais de nouveau à échapper à l'analyse. Je me suis plainte au début de perdre la sensibilité du toucher depuis le même temps que je ressens cette diminution intellectuelle = depuis janvier – il n'a pas relevé la chose.

mercredi 20 : début : raconté berceaux² – pension Italie – réglée à 10 ans ½ diff. avec M. Josée douloureuses et débilitantes – Entrée Congrégation contre mon gré.

¹ Le frère aîné de Marie de la Trinité

² Vers 7 ans, à la vue de ces berceaux décision irrévocable "via negativa" soulagement intérieur = fin d'une phase – dans la suite vœux incohérents (note autobiographique rédigée pour Nodet puis communiquée à Lacan)

L : ce que vous reproduisez quand vous quittez le divan : *active et agressive* c'est le fond de votre caractère – quand vous êtes par trop mal à l'aise d'être étendue, et que vous vous sentez trop menacée, vous échappez et venez me paralyser. Vous m'avez demandé d'être plus fort que vous, de vous maîtriser et vous vous échappez.

Retour vers ces berceaux : vous vous êtes tournée vers Dieu comme vers un soleil qui brille et qui brûle. Vous avez voulu vous identifier à ce que vous redoutez. Vous recommencez au cours des séances en cherchant à me paralyser.

M : Je dis mon désir d'arriver au bout de l'analyse, la difficulté que c'est pour moi [...]

L : Vous n'avez que deux solutions sur le divan : ou bien exercer une certaine activité intellectuelle, par exemple autobiographique qui contient des notions fort utiles – ou vous en évader.

M : Je veux bien descendre dans les souterrains

L : Il y a tout le rez-de-chaussée – mais vous résistez et peut-être même vos muscles se contractent

M : pas les muscles mais les nerfs

Explosion, sans rencontrer de résistance – mais soulagée quand je m'évade de l'impasse toujours par le même moyen.

Demain il faudra reprendre directement au rez-de-chaussée.

Au retour, j'essaye d'analyser : je trouve : *dans le mental* : à l'aise dans l'intellectuel et la logique – lui dire différence entre émotion et impression ; *agressive* dans l'émotion = active = réaction active – passive dans l'impression = réaction passive. Je peux rester longtemps dans l'activité d'une telle logique : la logique de la pensée ; raison dans l'action ; je ne peux pas rester dans la logique, j'ai besoin de bondir à côté, de savourer une intense émotion psychosomatique – et il faut que cette émotion soit provoquée par une pulsion instinctive, anarchique et qu'elle pulvérise le raisonnable ; et plus j'essaye de persévérer dans le raisonnable, plus l'émotion acquiert de virulence contre le rationnel, d'agressivité.

Je constate toute l'insensibilité du système digestif. J'expérimente que la vie instinctive réclame impérieusement la jouissance d'une émotion sauvage et subite et agressive, destructrice de l'ordre : cette destruction de l'ordre est une des conditions de cette jouissance *anarchique*.

Pratiquement dans quelle situation religieuse suis-je ? en marge ? Office. – me contraindre. Je ne peux pas [m'échapper ?] dans la mort mais m'identifier à la mort et c'est ce que je fais

jeudi 21 : dis cela puis immergée dans mon corps – qui [...] ma vitalité dès que je m'abandonne à lui – je sens qu'à proportion que je pense moins l'aspiration du corps s'intensifie et qu'il se suffit. J'éprouve qu'il se suffit, repos, bien-être. Mais sa satisfaction reste très incomplète : en sortir par le sommeil ou la vie intellectuelle.

M : Puis-je dire des choses inconvenantes ?

L : Il y a des choses que je ne comprends pas : inconvenantes – il faut que – l'esprit et le corps...

M : le rez-de chaussée = l'instant présent

L : laissez-vous flotter davantage

M : Vous voyez bien l'effort que je fais et vous ne dites rien

L : oui, notre effort – je parle peu et vous êtes d'accord avec moi que vous n'êtes pas ici ni moi non plus pour faire des dissertations

M : je sens tout mon corps qui me picote, surtout certaines réponses

L : pourquoi parlez-vous à voix étouffée ?

M : Je n'ai parlé qu'à partir du moment où je suis entrée dans la vie religieuse – parce que j'ai dû le faire pour aider Mère St Jean et au noviciat – aujourd'hui pour ne pas troubler le repos du corps – J'ai toujours pensé que j'avais un corps plus absorbant [...] que les autres – qu'il était par cette absorption la cause des échecs et de l'impuissance de ma vie intellectuelle – La tension entre l'énergie de la pensée et les besoins du corps est peut-être cause de cette irritation ? Je voudrais suivre le chemin du corps à la pensée. Ce Père qui me dirigeait pour m'asservir à lui, s'assouvir sur moi, lui qui, au contraire, est là pour me servir, m'aider à être moi-même.

lundi 25 : le prix des séances à régler à la fin de ce mois

M : Je préfère que vous ne me le disiez pas

L : Pourquoi ne voulez-vous pas savoir ce chiffre ?

M : les services que vous me rendez ne se chiffrent pas – ce n'est pas par peur du total, n'y parce que cela introduirait quelque chose de déplaisant entre vous et moi – c'est seulement le fait de la précision du chiffre qui m'est désagréable.

L : C'est peut-être que vous vous sentez menacée par moi dans cette précision : c'est moi qui la fixe, ce n'est pas vous, etc.

Il revient toujours sur ceci : vous sentez quelque chose en moi qui vous menace et vous avez peur, et cela vous angoisse.

mardi 26 : récit en monologue de ma vie spirituelle, avec quelques détails étrangers – il a seulement écouté et marqué la fin de la séance.

mercredi 27 : gêne de la séance d'hier qui m'a paru hors du cadre du traitement = inutile.

L : cela, dans l'intérieur des séances fait partie du traitement, cela devient du réel

Je reparle des sensations [$\chi\lambda$?] et [$\mu\alpha\gamma$?] et de leur différenciation qui m'a étonnée : la 1° c'est l'expérience [$\mu\alpha\zeta$?]= animal, coupée du mental - la 2° c'est [$\mu\alpha\gamma$?], montant du mental à travers l'affectif.

Ainsi une femme peut comprendre plus facilement un homme, que celui-ci une femme. Est-ce que originairement le corps féminin n'était pas apte à assurer à lui seul la continuation des humains ? Qu'en disent les biologistes ?

L : Je ne suis pas une encyclopédie pour vous répondre. Vous vous exprimez comme les docteurs qui font une auto-observation : ils s'observent eux-mêmes, mais en vue de l'utilité de la science, ils dépersonnalisent. Ce qui ramène à quelque chose de statique.

Vous demandez si ce que vous éprouvez à l'occasion du traitement est moralement indifférent ou coupable – c'est-à-dire que vous ouvrez une parenthèse que vous comptez refermer le traitement achevé – vous mettez la chose à part de vous-même, et votre personnalité à part de la chose : c'est là encore une façon de résister

...Eh bien ! la prochaine fois vous m'apporterez un enfant fait par vous toute seule et dont je serai le parrain.

Ainsi s'achève la séance.

Lu ce matin les lettres que m'a remises le P. Motte – les miennes et celles jointes – je suis stupéfaite, perdue – je lui ai écrit de 10 h à 16 h pour essayer encore de m'expliquer- et je lui ai remis la lettre ce soir.

Les séances s'interrompent pendant le mois d'août, période de vacances. Marie de la Trinité fait appel à Nodet qui lui répond le 3 août :

« Je vous répète ce que je vous ai dit au téléphone : je ne vois pas une raison valable pour ne pas continuer le traitement entrepris. Que ce traitement vous déconcerte ou vous déçoive même, cela n'a rien d'étonnant. Avec la plus grande des sincérités vous trouverez mille raisons pour l'interrompre....etc.[...]

Quoique vous en pensiez, c'est déjà une "résistance" inconsciente qui a joué pour laisser Parcheminey. Vous ne pouvez pas vous offrir le luxe de recommencer avec Courchet. Et l'analyse de cette résistance est une *nécessité absolue*. Admettez que vous ignorez tout de votre inconscient et de la dynamique qui vous agit. Croyez... »

M.T. écrit également au Dr Parcheminey pour reprendre le traitement avec lui, très surpris il lui répond le 8 août 1949 : « Il faut mettre au clair tout ceci – si la question Courchet ne se posait pas, je répondrai à votre demande de la façon suivante : essai de trois mois de traitement à raison de 4 séances hebdomadaires – prix 2 000 Fr par séance – au bout de ces trois mois je serai seul juge de l'avenir c'est-à-dire continuer ou s'adresser à Puech – mais je ne peux et ne veux rien faire si vous êtes engagée moralement avec le Dr Courchet, et rien faire en dehors de lui. »

Le 28 août Nodet répond encore à une longue lettre de M.T. où il redit toujours les mêmes choses et lui conseille de continuer jusqu'au bout « le jeu analytique ou demander une détente à une opération organique. Je ne vois rien d'autre. Je ne vois donc pas l'utilité d'une nouvelle rencontre qui ne peut aboutir à rien ».

lundi 5 septembre 1949 reprise du traitement avec le Dr Courchet – M.T. emploie deux encres différentes, bleue pour elle, rouge pour le docteur.

en bleu : Sujets : ① Voyage à Flavigny fin septembre pour retraite – Il ne veut pas d'interruption - ② La main – sa main au salon – en partant – ma gêne

en rouge : ah ! comme si c'était un sujet attendu – un objet spécifique de prise analytique

en bleu : évoque le souvenir et le choc de l'incident du train au retour de la Tour Bourdon¹ et de l'entrée dans l'Eglise St François - ③ cela s'enchaîne sur l'eau bénite – souvenirs avec maman et ses gants – et moi derrière, prenant l'eau bénite que ses gants n'avaient pas touchée (la prenant pour qu'elle le voit) et avant de faire le signe de croix.

Il ne m'a pas tendu la main en partant et je l'ai regretté.

mardi 6 : ① *en bleu* : re-voyage à Flavigny – tournois entre moi qui résiste et lui qui élude mes demandes et rappelle les conventions : fixité et continuité des horaires et des séances = capital, mais je suis libre.

S'impose lui-même (à dessein ?) *en rouge* : « mon temps qui vous est réservé – les honoraires nécessaires à mon budget, mais vous êtes libre. Il n'y a aucun gendarme physique ou moral pour vous contraindre : les séances vous sont réservées – mais vous êtes libre.

en bleu : ② J'en reviens à la main : hier il a demandé si l'impression était la même en arrivant et en partant. Je n'y ai pas pris garde. Aujourd'hui, je pense qu'en partant ce n'est pas pareil parce que la gêne incluse disparaît avec la séparation ; en arrivant c'est le contraire : il y aura toute la séance, et le va et vient continu, impondérable, de lui à moi et moi à lui. Hier j'ai répondu qu'il n'y avait pas la sensation du choc comme au salon, mais par association, la gêne renouvelée, attachée au geste.

en rouge : Je voulais vous préciser à ce sujet que ce que vous m'en avez dit ne peut pas être vu comme dans les relations sociales, puisqu'il s'agit ici d'autre chose et que par conséquent, si à la suite d'hier, je ne vous ai pas tendu la main (la chose n'étant pas une nécessité de la psychanalyse) pour vous faciliter les séances, cela n'exclut pas que vous n'en reparlez pas ; en relation sociale on dirait : "n'en parlons plus" – Ici, c'est différent, et puisque ma main évoque (le geste de ma main) pour vous ma verge, il n'est pas convenu tacitement que vous ne me parlez plus de ma main ni de ma verge. (Il a dit trois fois ce mot dans le cours de phrase de plus en plus nettes et appuyées)

en bleu : taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous

en rouge : pourquoi voulez-vous que je me taise ?

en bleu : parce que vous êtes trop cru

en rouge : c'est justement ça qui vous a conduit à la psychanalyse

en bleu : ③ les lettres

en rouge : Je ne puis accepter les lettres si intéressantes, si instructives – la psychanalyse se ferait alors par lettre, les séances seraient réduites à l'artificiel – écrire fait obstacle à ce que les choses soient dites dans l'air.

en bleu : en partant je lui ai dit : Je préfère quand même que vous me teniez (ou tendiez) la main – en séance j'ai dit que l'abstention de ce geste [...] marquait encore davantage le motif de l'abstention et le révélait

en rouge : d'accord, cela n'arrange rien – ce ne serait qu'un arrangement artificiel – c'est la psychanalyse qui arrangera

en bleu : j'ai demandé ce que c'était qu'une sensation ?

en rouge : il refuse de répondre aux questions abstraites.

¹ Place de gros cailloux sur la voie dans l'espoir d'assister au déraillement d'un train, se fait très sévèrement gronder par un employé qui la surprend en pleine action (notes autobiographiques)

Le 23 septembre M.T. écrit au Dr Courchet pour “suspendre” le traitement ; elle évoque « un malentendu initial et une rigidité de méthode qui, en morcelant par trop l’unité personnelle, n’aurait pu avoir une efficacité profonde ».

C’est encore vers Nodet que Marie de la Trinité se tourne, il lui répond le 1^{er} octobre 1949 :
« Voici le nom de psychanalystes sérieux : Dr Laforgue – dont vous me parlez – Dr Cenba – Dr Schlumberger – Dr Lagache . Je vous répète que vous êtes dans une profonde erreur et illusion, en cherchant le médecin avec qui vous serez à l’aise pour faire votre analyse... Quant à moi, je vous répète que je vous ai donné tout ce que j’ai pu. Mais il n’est plus en mon pouvoir de vous aider par la psychothérapie. Ne refusez pas de faire ce que je vous dis à Paris, avec la secrète pensée de revenir finalement à Bourg. Vous perdriez sur tous les tableaux. »

6) A LA RECHERCHE D’UN PSYCHANALYSTE

Entre temps, Marie de la Trinité a rencontré le P. Joseph Géraud, docteur en médecine, professeur à la faculté de théologie et directeur du grand séminaire de Lyon qui lui écrit le 15 novembre 1949 pour lui communiquer les coordonnées (qu’elle lui a demandées) du Dr Ey directeur de la revue “L’évolution psychiatrique”.

Le 22 novembre 1949, le Dr Ey répond à Marie de la Trinité : « Je vous recevrai à cette adresse [17, rue Delambre] chez moi, à Paris, le mardi 29 novembre à 9 h ¼ le matin. »

Le 23 novembre Marie de la Trinité reçoit un mot du Dr Odier¹, de Lausanne, qui lui donne le conseil suivant : « avant d’essayer d’un 3^o ou 4^o médecin, retournez voir le Dr Nodet. Il y a quelque chose entre vous de non-liquidé. Le liquider importe avant tout. Et puis vous jugerez ensemble de la suite. »

Lettre de Marie de la Trinité, 179, rue de la Pompe, Paris (16^o) au Dr Nodet, le 2 décembre 1949

« Docteur,

Je ne vous ai pas écrit depuis ce passage imprévu à Bourg et ces quelques minutes d’entretien, dont je vous remercie.

Voici où les choses en sont :

J’ai vu dernièrement à Paris le Dr Ey pour lui demander son avis, qui est bien comme le vôtre ; mais il comprend les difficultés que j’ai eues avec Parcheminey. et Courchet – il m’a demandé le temps de réfléchir pour voir à qui m’adresser. Il serait disposé à me prendre 3 semaines à un mois à Bonneval pour essayer un traitement d’électro-choc et d’insuline, tout en admettant qu’au point de vue psychiatrique ce sont des moyens d’amélioration bien inférieurs et incertains, mais qu’il peut quand même en résulter une amélioration.

Quant à moi, j’en reste à ce que vous me dites qu’une psychan. est la seule chance de trouver un meilleur équilibre, et c’est cela que je voudrais – car même si l’électro-choc agissait sur les obsessions il resterait ce malaise de déséquilibre que je ne pourrais pas rectifier toute seule.

Il m’a plutôt déconseillé Laforgue, à cause du point de vue moral, tout en m’assurant qu’il est un très bon psychanalyste. Vous m’aviez donné sur lui un avis réticent et j’aimerais bien que vous me précisiez pourquoi ? et si vraiment vous jugez qu’il est à écarter. Ayant pris un rendez-vous avec lui pour samedi prochain, 10 décembre, j’irai quand même le voir, cela ne m’engage pas – à moins que vous ne me dissuadiez tout à fait d’envisager une cure avec lui.

¹ Comment l’a-t-elle contacté ? Est-ce avec lui que Nodet fait à Lausanne, 2 jours par semaine, une analyse didactique ? – Il faudrait voir dans la correspondance avec Mère S. Jean.

Il me semble qu'il vaudrait mieux commencer un traitement psychanalytique au cours duquel, s'il y a lieu, on placerait cet essai d'électo-choc – pour que le même docteur m'ait vue avant et après. Tout ceci est-il sensé ?

D'autre part, avant de voir le Dr Ey, j'avais écrit au Dr Odier pour lui demander aussi son avis personnel, car je voudrais être bien informée afin de ne pas toujours errer des uns aux autres. Je lui résumais la suite de ces dernières années, et lui disais qu'après m'avoir suivie tous les trois mois pendant deux ans, vous aviez maintenant conseillé une lobotomie, ou une psychanalyse véritable. Voici sa réponse que je préfère vous communiquer, elle est très courte¹. Je vous transmets donc cet avis, à vous d'estimer l'usage à en faire.

Je serai à Paris toute la semaine du lundi 5 au samedi 10, et prolongerai sans doute. Si vous deviez vous y rendre, peut-être pourriez-vous voir le Dr EY, ou sinon lui écrire, car je voudrais bien qu'il y ait un échange direct entre vous et lui à mon sujet [...]

Quant à ce qui serait à liquider entre vous et moi, selon l'expression du Dr Odier, je pourrais vous voir à Paris ou aller à Bourg. Ne m'en voulez pas de désirer qu'il ne reste ni ombre ni malentendu dans la reconnaissance très profonde que je vous garde. Que rien ne vienne ternir la confiance que je vous ai donnée et dont je ne veux rien reprendre ».

autre version de la lettre non envoyée au Dr Nodet

« Je lui disais [au Dr EY] ce qui s'est passé, en très résumé, et quels docteurs j'ai vus, dont vous-même le plus longtemps, et que j'avais regretté des séances si espacées. Et que vous ne m'aviez pas dit pourquoi vous aviez pris ce parti. Je ne lui parlais pas de reprendre un traitement avec vous, puisque vous vous y refusez, et que vous tenez à mettre mon insistance antérieure au compte d'une sentimentalité excessive, ce qui n'est pas vrai, et qui a mis une note fautive entre nous. Mais de cela je ne lui parlais pas [citation de la lettre du Dr Odier]. Je pense que je dois vous communiquer ces lignes au risque de passer pour la dernière des diplomates avec des airs de candeur. J'ai été extrêmement surprise en lisant ces lignes – autant que vous le serez sans doute devant cette affirmation que je ne les ai pas provoquées.

Cette dernière entrevue à Bourg m'a glacée. Elle contrastait tellement avec l'accueil que vous m'y faisiez habituellement. Je comprends très bien tout ce que j'ai de fatigant et de lourd : je me pèse assez à moi-même ; je pense que cela fait partie de la névrose, et qu'il ne faut pas trop m'en tenir rigueur, pas plus qu'on ne reproche à un malade les symptômes de sa maladie : c'est à prendre en bloc.

Je serai à Paris [...]. C'est là que je vous demanderai de bien vouloir me répondre [...]

Les échanges avec le P. Motte, à mon sujet, surtout au début de cette année, m'ont vraiment été très pénibles. Si vous saviez quel cas font les prédicateurs dans leurs sermons du for interne, de la discrétion absolue... et leur propre désinvolture à cet égard, vous seriez frappé du contraste entre ce qu'ils enseignent et ce qu'ils font.[...] Il peut être utile pour directeur et médecin d'échanger leur avis, mais que ce ne soit pas à l'insu de l'intéressée. Je vous avais demandé un secret professionnel absolu, et vous vous y étiez engagé. Ce n'est pas un reproche – mais pourrez-vous comprendre comme les découvertes que j'ai faites m'ont été douloureuses. Je préfère vous le dire, vous demandant encore de ne plus dire un seul mot à mon sujet à qui que ce soit, sans mon assentiment ? J'ai le droit de l'exiger, je ne devrais même pas avoir à le rappeler. Ce n'est pas parce que je suis malade qu'il y a liberté de dire à mon sujet ce qui concerne de plus ou moins près cette maladie, dans ses causes ou ses manifestations – surtout en me le laissant ignorer en sorte que je ne puis apporter le contexte nécessaire. Ceci est une chose passée, morte, qu'il n'en soit plus jamais question, mais ne me laissez pas sous cette impression-là !

Veillez croire, docteur, à ma religieuse reconnaissance, et laissez-moi encore compter sur vous ».

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 20 décembre 1949

« Ma Mère,

¹ Cf. plus haut

Je pourrai vous recevoir le vendredi 30 XII à 17 h Je sais la différence entre “parler” et “écrire”. Mais si vous avez bien retenu le début de ma lettre, ne négligez pas la fin, où je précise qu’il est impossible d’engager une discussion pour vous convaincre. 3 séances ne feraient rien de plus. Seule votre analyse *complète* mettra tout en place, c’est-à-dire des centaines de séances. Je vous éclaire sur un malaise qui actuellement entrave votre traitement. Mais éclairer ce malaise en affirmant son existence et sa portée [illisible] ne veut pas dire : le résoudre. Il est non de mon pouvoir ni du vôtre (seule) de le résoudre. Il faut être lucide devant ce malaise et le porter à l’analyse. Croyez.... »

Entre temps Marie de la Trinité voit le Dr Laforgue, elle a trois séances avec lui les 10, 17 et 19 décembre 1949, mais il part et dit qu’il la reverra en février.

Finalement elle s’adresse au Dr Lagache qui lui écrit le 4 mars 1950 : « Ma Sœur, Je vous prie de bien vouloir vous adresser de ma part à Mme Williams qui est prête à entreprendre immédiatement votre cure, sous ma responsabilité.

Je me permets de vous répéter mes avertissements : persévérer et ne pas vous laisser détourner, quoi qu’il arrive ; tout ce qui survient en cours de traitement est à analyser.

Je vous prie d’agréer... »

Marie de la Trinité a-t-elle acceptée la cure avec Mme W. ? Toujours est-il que le 26 mars, Lagache lui écrit :

« Ma Sœur,

J’ai vu aujourd’hui le Docteur Lacan. En raison d’un accident qui le retient chez lui¹, il dispose de quelques heures et serait à même d’entreprendre *immédiatement* votre traitement. Je ne lui ai dit ni votre nom ni votre qualité ni rien de votre cas. C’est un homme un peu plus âgé que moi, remarquable par son intelligence et sa culture, d’une grande expérience psychiatrique et psychanalytique. Je crois que c’est pour vous une chance à ne pas laisser passer. Si vous pouvez le voir avant jeudi et qu’il accepte de vous traiter, ce qui rendrait inutile notre prochaine rencontre, je vous prie de bien vouloir me mettre un mot. Je vous prie... »

7) PSYCHANALYSE AVEC JACQUES LACAN

Marie de la Trinité se rend chez le docteur Lacan pour la première fois le 30 mars 1950. Elle prend quelques notes sur un cahier écolier à grands carreaux, couverture beige, comportant 18 pages

[p 1] – Jeudi 30 mars 1950

St Joseph dans le petit salon

10 h 30 Première rencontre. Consultation.

Les principales étapes

Samedi 1^{er} avril

17 h 30 1^{ère} séance

« C’est pour une montée »

Les lignes suivantes sont écrites alternativement à l’encre rouge et à l’encre bleue. Le rouge pour MdT, le bleu pour Lacan.

MdT : impression de douceur, de compréhension.

(pleurs)

Lacan : Les maladies mentales ne sont pas des maladies.

Exclus : « maladie, anormal »

¹ En effet, il s’est cassé la jambe au ski.

MdT : Je dis « ça »
Lacan : Oui, nous l'appellerons « ça »
Une discipline à essayer.

[p. 2 – Encre noire délavée]

Reprise par le détail :

Souvenirs d'enfance : malaise, besoin de solitude.

Bandol, La Fossette – Marraine : « Pas celle-là ! »

Croissance trop rapide : « Comme elle a grandi ! »

J'ai pleuré.

M'a demandé cette fois de noter par écrit des souvenirs d'enfance.

Dit encore : pension Italie pour tenter la vie loin de ma famille

Difficultés d'adaptation partout – malaise – difficulté à dire ma pensée.

[p. 3 – encre bleue]

Là où les silences de Dieu laisseraient à l'homme la liberté et la responsabilité de ses recherches.

L'homme a une place à prendre.

Sur la nature de l'homme.

On accorde traditionnellement à l'homme une nature : un principe de croissance qui propose à chaque individu une vraie décision. Il n'avancera [illisible.] le suivant [illisible] tous les âges de la vie : enfance, adolescence, âge mûr.

Il revit phase de construction, besoin d'amour et nécessité d'être quelqu'un plus vertueux. [Écriture difficile à lire, conjecturé]

La nature est ce qu'on peut détruire mais pas [transmuer conjecturé], il faut chercher, là, chez les végétaux.

Mais s'il... [Les pages suivantes sont blanches, aucunes notes pour avril, mai, juin et début juillet.].



Lettre du 3 avril 1950 de Lacan à MdT

Ma bien chère Sœur,

Une décision a été prise par mon chirurgien qui doit me mener aujourd'hui à l'hôpital américain pour quelques heures.

Je n'ai pu vous en avertir, faute de savoir exactement où vous atteindre.

Mais je pense être revenu entre 5 heures et 5 heures ½ chez moi et pouvoir vous recevoir à mon retour.

Si donc vous le pouvez, attendez-moi simplement dans mon petit salon.

Sinon, rappelez-moi dans la soirée ou laissez l'indication de l'endroit où je peux moi-même vous appeler.

Mais le mieux et que vous m'attendiez.

A tout à l'heure donc, et veuillez m'excuser .



Lettre de Marie de la Trinité à Lacan, 3 feuilles format A4 dactylographiée.

Dimanche 30 avril 1950 – 18h30

Je devrais peut-être chanter l'office – mais j'ai besoin de vous écrire et j'y cède, je crois que cela vaut mieux.

Toujours obsédée, je ne sais comment fuir. Je suis allée à la messe à S. Julien-le-Pauvre, avec cette religieuse dont je m'occupe sans trop savoir si je lui suis utile ou nuisible. J'ai tout de même pu, pendant quelques secondes retrouver un peu de prière : c'est le rite oriental, avec des chœurs grecs en sorte que j'y suis moins obsédée par le P.M. qu'aux offices en rite latin.

Puis je suis allée à Neuilly, chez ma sœur, comme habituellement le dimanche. Ma sœur est en voyage avec son mari, il y avait seulement mes nièces et une anglaise – elles m’ont gentiment préparé quelques provisions, et un petit pot de muguet que je mettrai mardi sur la table de ces ouvriers – je suis revenue avec tout cela dans ma chambre haute. Par la fenêtre légèrement cintrée, je vois surtout du ciel, par-dessous un dédale chaotique de toits d’ardoises et de zinc d’un gris uniforme, avec les cheminées de terre cuite et quelques oiseaux qui volent.

J’ai commencé par préparer quelques provisions que je porterai tout à l’heure à cette artiste dont je vous ai remis la lettre hier – c’est moins je crois pour lui venir en aide que pour m’en délivrer. Je pensais garder quelque chose pour moi, à prendre ce soir ; et chanter l’office – je n’ai pas pu ; la pensée de nourriture à prendre encore ce soir m’a tellement tourmentée que vers 5 heures j’ai pris ce que j’avais réservé pour le soir, afin qu’il n’en soit plus question. Quand cela se passe ainsi, je sens que je suis obsédée tout en essayant de faire diversion comme si je ne m’en apercevais pas – je sens que l’obsession fera sourdement barrage à tout ce que je me proposerai de faire : c’est une sorte de siège mental pour dévitaliser toute tentative de m’évader de la chose en cherchant à la fixer sur autre chose. Cela a donc été avant l’angoisse de la nourriture à prendre, et ensuite l’angoisse de la nourriture prise ; ainsi l’angoisse ne se détend pas, elle passe seulement d’une forme à son contraire, paralysant tout le reste.

Comme la tension allait toujours en augmentant, ce repas insolite n’ayant fait que l’activer un peu plus, elle a fini par aboutir à cette forme de coma mental où je me trouve complètement bloquée – je n’ai plus alors qu’à essayer de m’étendre dans l’espoir que le corps étant plus détendu, l’état mental se desserrera plus facilement. Je me suis assoupie quelques minutes, le temps de rêver que ma tête était broyée, tendue, fracassée ; toute ma vie était dans ma tête et c’était tellement douloureux, mentalement, qu’en rêve je me réveillais et dans ce rêve de réveil par excès de douleur, j’ai perçu que quelqu’un comprenait et approchait sa tête de ma tête, pour me soulager et j’ai senti le poids comme une densité de présence, présence à cette tête qui n’est plus qu’un gouffre de douleur et dans le rêve cette présence, qui pourtant ajoutait encore à mon poids, me fut une grande douceur, un baume sur une plaie vive. Cette impression fut si forte qu’elle me réveilla.

Je suis restée encore après cela étendue et me suis encore un peu endormie et j’ai recommencé à rêver. Il y avait une foule et tout le monde allait dans le même sens, en avant, très vite – et moi je fuyais éperdument, je fuyais beaucoup plus vite que les autres n’avançaient, je fuyais de terreur diffuse, je fuyais à perte de vue et à perte de temps – j’étais complètement étrangère à toute celle foule et ce n’était pas elle que je fuyais ; je fuyais parce qu’il fallait que moi je fuie – et dans cette fuite, je me suis sentie saisie personnellement par mon voile qui est devenu comme un lien par lequel quelqu’un me retenait dans cette fuite – comme dans le rêve précédent je n’avais conscience que de ma tête, c’est elle qui fuyait et c’est elle qu’on venait retenir dans sa fuite, par le moyen de ce voile qui est en effet la seule partie du vêtement tenant à la tête. J’ai ressenti si fortement la chose que je me suis réveillée. Dans l’un et l’autre rêve, c’était vous, mais vous mentalement, car il n’y avait ni forme ni visage, pas plus que pour moi : c’est une sorte de rêve mental, notionnel – tout le contenu est abstrait et ce qu’il a de contour sensible a la ténuité d’une toile d’araignée.

Hier, en vous quittant, je me suis morfondue de vous avoir remis ces lettres de docteurs dont l’ensemble est si lourd et décourageant – j’ai vu le moment où vous aussi me laisseriez sous n’importe quel prétexte facile à imaginer parce qu’à la suite des autres vous en viendrez à penser qu’il n’y a plus rien à faire – et qu’en y regardant de plus près vous verriez aussi que je n’en vaudrais pas la peine : ce ne serait que vous rallier à ce que je pense moi-même. Je n’ai fait que décevoir tous ceux qui ont tenté de s’occuper de moi : les directeurs et les docteurs.

On apprend des choses tristes : une jeune fille qui était entrée dans la vie religieuse n’y a pas été admise à la profession, sans que durant son noviciat on l’ait avertie de cette éventualité – partie, ses supérieures ont aussitôt coupé toutes relations : solitude de vie, solitude de cœur. Elle a rencontré un

étudiant nègre (sic), a été faible, et la suite... et sa propre mère a essayé de pratiquer sur elle une tentative coupable. Et cette jeune fille n'est pas n'importe qui, elle prépare un doctorat. Si ces religieuses avaient pu avoir pour elle un peu de l'affection naturelle cela ne serait pas arrivé – mais en certains milieux religieux, on en arrive à devenir si purement « surnaturel » que le cœur devient incapable d'aimer chaudement, humainement, vitalement. Pour moi, je suis bien incapable d'aimer avec autre chose qu'avec mon cœur, aussi m'accuse-t-on d'être une « grande affective » : c'est un genre de culpabilité à ce qu'on dit.

Je pensais donc hier au cas de cette jeune fille que je connais et vois assez souvent – et par comparaison, je me suis dit que depuis ces accusations d'épier les sœurs au confessionnal, celle de « quelle fouinarde », celle de « pas sainte, pas sainte, pas sainte » : tout ceci du P. M. – et toutes les interprétations péjoratives des conseillères qui entourent notre Mère, de mon entière mise à l'écart par elles, de leur refus à tout service de ma part, de la distance et de la suspicion où elles me tiennent, de ces rafales d'obsession, je ne cesse d'étrangler tout germe de vie, de quelque sorte qu'il soit – ou plutôt, l'ambiance est telle et j'en suis intérieurement tellement saturée et intoxiquée que plus rien ne peut naître en moi : tout avorte aussitôt.

Cela est bien sûrement contraire à l'ordre établi par Dieu dès l'origine et pour toujours *crescite et multiplicamini* [Gn 1, 28] – je suis donc peut-être très coupable en fait – je pense aussi que je suis très coupable de céder à ces obsessions, même quand c'est seulement mentalement, et que c'est de ma faute si peu à peu je les ai laissées envahir tout le champ psychique. J'affronterais n'importe quoi pour en être délivrée, pour que l'ordre voulu par Dieu ne soit plus ainsi continuellement violé en moi.

Je ne vous le dis pas, mais je pense que vous le devinez : ceci, que je vous suis très affectivement reconnaissante de tout ce que vous faites et êtes pour moi – et mes expériences psychanalytiques antérieures me font d'autant plus apprécier la qualité d'aide que vous me donnez. Pour débayer tout ce passé-là, voudrez-vous m'aider à vous en dire tout ce qui reste de gêne, de remords et d'appréhensions – parce que plus ou moins consciemment cela peut actuellement me gêner avec vous – la gêne que j'ai avec vous est tout autre, c'est seulement une certaine gêne de timidité et de déformation à cause de ce qui me reste des autres – avec ces autres, c'était une gêne d'incompréhension, je vous éclaircirai la chose de vive-voix.

J'avais fait pour le docteur Nodet¹, un petit schéma des phases de ma vie – je vais lui demander, s'il l'a encore, de me le renvoyer et je vous le remettrai ; s'il ne l'a plus, j'essayerai de le refaire. J'y avais inscrit pour chaque période, de façon très résumée, ce qui concernait le développement corporel – mental et affectif – et spirituel, avec les principales circonstances extérieures.

Je crois que ce qui me paralyse encore plus que ces obsessions, c'est cette dévalorisation de moi-même à tous les plans – j'ai toujours eu très honte de moi ; cette honte permanente a servi de toile de fond à tout ce que les autres se sont plu à y ajouter ; et c'est aussi devenu de plus en plus complexe et embrouillé – finalement c'est pour moi une nécessité, une convenance, la dernière forme de charité qui me reste envers celles des religieuses qui n'ont pour moi que de la défiance. A cause de leur hostilité, ce couvent de Flavigny m'est devenu comme une chambre à gaz et j'y vis de plus en plus comme une taupe. Le P. M. avec ses soupçons sur ma droiture, ma loyauté de conscience a coupé à la racine tout mon élan intérieur. Il m'a toute lapidée et désaxée, ne comprenant pas qu'il faut laisser un minimum d'optimisme naturel sans lequel il ne reste plus qu'un état de désespoir sur lequel l'espérance théologique n'a pas de prise, pas plus que la foi dans le cerveau d'un aliéné.

Cette non-valeur exige que je ne fasse rien qui la contredise ; c'est un état présent et aussi comme un sort – toute tentative de m'en évader me paraît une révolte orgueilleuse, coupable et qui

¹ Document dactylographié de 5 pages où SMT a noté sur 3 colonnes ce qui concerne sa vie 1) corporelle et sociale 2) mentale et affective 3) spirituelle, de l'enfance jusqu'à 26 ans – à la dernière page elle note de 26 à 40 ans sa vie vue 1) du dehors 2) du dedans.

augmentera l'hostilité qu'on a contre moi – et cela s'étend de plus en plus : au début j'ai ressenti comme un interdit de tout enrichissement personnel surtout intellectuel et comme une condamnation à ne rien produire de bon, de valeur ; l'interdiction de toute valeur morale aussi, de toute valeur spirituelle : non-valeur, non-vie = le seul moyen de satisfaire l'entourage et de m'harmoniser à ce que je suis, je ne sais quelle pourriture, quel danger menaçant pour les autres – le seul moyen de ne pas me rendre trop redoutable. Maintenant, c'est entré plus profondément ; j'étrangle toute activité même seulement intérieure, tout mouvement de pensée, tout élan, tout désir, tout projet : je constate que je le fais et y réussis, mais je ne sais quelle force me pousse ni comment m'y prendre pour y échapper ?

Lettre du 17 juillet 1950 de MdT à Lacan

J'essaye de vous écrire, parce que je suis dans une trop grande détresse qui m'a encore complètement liée toute cette matinée.

voici maintenant trois mois et demi que je vous vois¹, et je sens tout ce que vous faites pour moi : ces séances quotidiennes et cette compréhension profonde et exacte de tout ce que je vous dis ; j'essaye moi aussi d'apporter tout le concours dont je suis capable – et la chose est bien facilitée par la confiance que j'ai en vous.

je m'attendais à un résultat plus clairement discernable, puisqu'il semble bien qu'il y a l'essentiel pour l'amélioration désirée : et je me trouve comme une eau stagnante.

et comme il y a des psychanalyses qui n'aboutissent pas, j'ai peur que celles-ci aient finalement le même sort.

c'est une crainte très trouble, mêlée de remords de ne pas faire entre temps tout ce que je pourrais, de ne pas vouloir assez concrètement sortir de cet état, mais il me semble que c'est là un cercle vicieux, car c'est ce même état qui provoque cette inertie.

puisque'il s'agit d'un traitement spécial qui se passe entre vous et moi, voici ce qu'il me semble dont j'aurais besoin.

je me sens toujours bloquée, et ces blocages correspondent tous, je crois à des meurtrissures ; les blocages empêchent la sève de vie de circuler, et à la longue, les régions dévitalisées s'atrophient – et les meurtrissures qui ont comme rompu les vaisseaux ont aussi profondément dissocié les choses les unes d'avec les autres, sans pourtant les détruire : elles sont devenues disjointes, sans relation les unes avec les autres.

il faudrait d'abord débloquer, et ce n'est pas facile ; au moins d'arriver à pouvoir, dès le début de chaque séance, me mettre dans un état d'entière détente physique, psychique et somatique. La détente musculaire est assurée et obtenue par la position étendue – mais très rarement, presque jamais, je n'éprouve de détente nerveuse, et il me semble que celle-ci dépend de la détente psychique – il y a là un monde qui m'est trop inconnu pour que j'en sache exactement les ressorts, mais qui existe bien, et qui est habituellement étranger aux séances. je ne sais pas pourquoi, ni qui faire, mais je le regrette bien.

je ne veux recevoir de ces séances rien qui soit étranger ou disproportionné à leurs raisons d'être, mais il me semble qu'il faudrait que je puisse arriver, au cours de ces séances, à me situer en moi-même aux lieux où s'élaborent ces troubles – car il me semble que tout cela est dans une perpétuelle mouvance et que ce sont des fonctions qui se passent mal toujours aux mêmes endroits.

si cela ne s'élaborait pas sans cesse, il n'y aurait pas d'obsessions.

il n'y aurait pas non plus ces symptômes de cercle vicieux d'une pensée qui, dès que je deviens son objet suit invariablement le même parcours indéfiniment renouvelé : l'impression que je tombe dedans.

il me paraît très clairement que ce serait cela le plus important de tout : pouvoir me rendre vitalement présente, au cours des séances, en ces régions de moi-même où "ça" s'élabore, et les décrire, les décontracter avec vous – les décrire n'est pas du tout semblable, cela ne met en cause que

¹ Nous n'avons pas de notes de ces trois mois et demi d'analyse (avril, mai, juin, début juillet 1950).

la représentation mentale que j'en ai, mais le "ça" lui-même reste étranger à la description intellectuelle – ce que j'en puis dire l'évoque, mais ne le "touche" pas

il me semble qu'il faudrait pouvoir déterminer exactement ces "lieux psychiques d'élaboration" où sont les perturbations – qui correspondent tous je crois, à des chocs reçus du dehors – causes étrangères à moi-même et qui ont bouleversé à la fois la cible qui les a reçus et je ne sais pas quelle espèce de couche affective qui ne s'en est pas remise : couche affective et cible où la flèche est restée sont bien distinctes, bien qu'en général ce soient les mêmes coups qui les aient à la fois touchées l'une et l'autre : comment accéder là, à deux, et détendre, c'est là ce que je ne sais pas – et pourtant il me semble que c'est le nœud de la question ? »



A l'été 1950, les séances s'interrompent et Marie de la Trinité hésite à reprendre en octobre avec Lacan. Elle cherche une autre solution et écrit au Dr Lagache qui lui répond le 10 août 1950 :

Ma sœur,

Conformément à votre désir, je ne parlerai pas de votre lettre au Dr Lacan. C'est d'ailleurs ainsi que j'aurais agi si vous ne me l'aviez pas demandé : l'intervention d'un tiers même psychanalyste n'est pas désirable en pareil cas. Je vous conseille de communiquer votre lettre au Dr Lacan en insistant auprès de lui pour qu'il vous donne des séances d'une durée de 45 minutes, et au besoin seulement quatre séances.

En ce qui me concerne, mon emploi du temps ne me permet pas de prendre de nouveaux engagements pour la rentrée d'octobre, sauf événements imprévus. Je vous prie... »

Lettre du Dr Lacan, de Madrid le 4 septembre 1950

Ma bien chère Sœur,

C'est ici – alors que je suis en chemin pour un lieu où je veux faire retraite – que me rejoint une lettre à vous – réitération manifeste d'une lettre qui, si je comprends bien, doit m'avoir été adressée il y a un mois.

Celle-ci, je ne l'ai pas reçue : tel est le sort, non pas rare, du courrier qui vous suit en Espagne – pour peu que vous vous déplaciez.

Néanmoins cette lettre me manque pour apprécier complètement votre situation.

De toutes façons soyez sans crainte ma très chère Sœur pour l'avenir de votre traitement. Puisque Dieu vous a menée entre mes mains, croyez que je saurai vous faire franchir le pas intérieur où je puis être votre guide.

Je vous reverrai dès mon retour qui sera de quelques jours antérieur au moment où je rouvrirai mon cabinet, puisque je dois encore consacrer un peu de temps à ma santé physique.

Vous pouvez téléphoner chez moi dès le 14, et d'ici là garder l'âme en paix. Croyez-moi votre tout dévoué ».

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan 4 feuillets, 1/2 format, dactylographiée

179, rue de la Pompe
Paris (16^e)

Lundi, 18 septembre 1950

Cher Docteur,

Quelques instants après vous avoir quitté, j'ai téléphoné pour qu'on vous avertisse que je ne gardais pas ce rendez-vous de demain matin.

J'ai grande envie de sortir de ce puits noir où je croupis depuis si longtemps ; c'est aussi mon premier devoir, car de l'accomplissement de celui-ci dépend l'accomplissement de tous les autres dont

je ne vois plus même quels ils sont, ni s'ils m'obligent : je suis désaxée et désagrégée – désaxée quant à l'orientation de ma vie – désagrégée quant à moi-même, au-dedans.

Quand ce qui m'obsède s'apaise pour un temps, je m'aperçois qu'il y a, sous ces obsessions, quelque chose d'autre, une sorte de plaque neutralisante qui est autre chose qu'un frein : un frein retient les forces, mais les laisse intacte, parfois les renforce par sa résistance – là, c'est autre chose, je ne sais quoi de sournois qui dissout les forces à mesure et nivelle tout, atrophie et stérilise tout. Ce mal et cette souffrance dépassent tout ce par quoi j'ai passé jusqu'ici ; et c'est une sorte d'autodestruction organisé à demeure et qui étouffe et subtilise tout : avant qu'une pensée ait eu le temps de s'élaborer, elle est happée par ce vide, la même chose pour les décisions et pour tout – quelquefois, par chance, cela passe à travers ce crible de mort, mais c'est un hasard.

C'est ici la première fois que j'en parle, et je ne sais pas si vous comprendrez. Quand c'est trop fort, je reste figée de détresse.

Je sais bien que je ne sortirai pas seule de cela et du reste. Peut-être aurais-je dû dépasser ces misères à force de prière, mais avec les obsessions qui l'envahissent, peut-être par ma faute, je ne sais si ce secours m'est ôté. Cela aussi est une angoisse. Je puis seulement cela : me dire « Dieu voit, il sait » – quant à lever les yeux vers Lui, chercher sa présence, Lui parler directement, c'est impossible. Mais je n'ai aucune révolte contre ce qu'il permet, seulement je suis noyée dans un océan de confusion et de terreur : car tout cela n'est-il pas arrivé par ma faute – et au juste, qu'est-il donc arrivé ? Que s'est-il passé ? Je n'en sais rien – je vis une vie mi rêve, mi réalité, embrouillardée.

J'avais cru enfin trouver une aide qui m'aurait accompagnée jusqu'à la sortie de ce tunnel, quand je vous ai rencontré. Une seule chose y fait obstacle, vous savez laquelle, elle ne dépend pas de moi mais de vous.

La chose, si je l'accepte telle, me met en conflit avec Mère Saint-Jean, et dans ce conflit vous voyez une occasion, pour moi, de me libérer d'une sorte de tutelle pseudo religieuse etc. Je crois avoir compris. Mais, s'il faut que je me libère, cela doit pouvoir se faire sans rupture d'obéissance.

Je ne sais pas si vous avez réalisé dans quel déchirement, je vous ai quitté hier matin. La perspective de recommencer encore avec un autre m'est odieuse et douloureuse. Je n'ai fait avec personne comme avec vous cet effort très dur de parler des choses d'en-haut qui sont inscrites dans ma vie et d'en communiquer quelque pâle reflet écrit dans ces carnets. Et vous, vous pouviez, je crois, me suivre jusque-là.

Maintenant que faire ? Je suis comme quelqu'un qui brusquement se trouve à la rue. Pourquoi m'avoir dit, à cette première fois, que vous vous accommoderiez de conditions qui tiendraient compte de ma situation ? Ne m'en voulez pas d'avoir cru alors que je pouvais de confiance m'en remettre aux paroles que vous me disiez : si en pareil traitement, il faut mettre en doute la liaison entre les paroles et la pensée du docteur, sur quoi reste-t-il à s'appuyer, et de quoi au juste tenir compte ? Il m'est pénible de revenir là-dessus, comme à vous aussi – et pourtant, je dois le faire, car la situation où vous me mettez maintenant remonte à cela, et vous ne l'ignorez pas.

Je vais m'informer de l'usage que je puis faire de ma liberté en pareil cas, et dans les conditions religieuses où je suis et où je veux rester.

Le moindre effort, le plus facile serait de continuer, bien sûr – mais il faut, pour le moment que je résiste à cette facilité, cette sécurité et à toutes les tendances affectives qui appuient aussi dans ce sens. Mais je suis entraînée à ma broyer moi-même, je l'ai fait toute ma vie et vous voyez par cet exemple où vous-même êtes mêlé que je ne suis pas allée au-devant des situations extrêmes ; elles ont toutes commencées normalement, et chacune à son tour a fini par m'étrangler à sa façon comme cela se passe maintenant de vous à moi. Et j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour détendre les choses, vainement.

Si un traitement m'est nécessaire, il faut que j'essaie de dissocier cette nécessité-là de celle de le continuer avec vous.

Les choses en sont donc là.

Il ne faut pas penser que je ne veux pas guérir de cet état dont je ne sais trop ce qui le constitue – je ne veux seulement pas agir contre ce qui m'a été dit, et où l'obéissance et la pauvreté religieuse sont engagées. Comme je vais m'informer, si mon interprétation est étroite je la réviserai.

Mère Saint-Jean désire que je redevienne telle qu'elle et bien d'autres m'ont connue. Mais elle est sans projet à mon sujet, si ce n'est que je puisse être de quelque façon utile aux sœurs pour leur vie spirituelle et leurs études d'Écriture sainte : ce que spontanément beaucoup attendent de moi et me demandent.

Seulement, elle estime qu'il est sans doute possible d'arriver au résultat désiré dans des conditions plus accessibles : je vais donc recommencer à chercher – voyez à quoi vous me contraignez !

J'ai toujours ce mal de crâne très particulier et persistant, qui ne ressemble en rien à toute la variété expérimentée des maux de tête. Je voudrais savoir ce que c'est. Il y a une plaque douloureuse au sommet du crâne, tout le temps, et quand j'y porte la main, c'est comme si j'étais même sur le crâne, écorchée à vif – j'ai la même sensation à la nuque, mais cela quand je le touche et cela s'irradie tout autour, avec un autre point aussi douloureux un peu au-dessus à gauche. C'est ce même côté gauche où j'ai eu cette lésion à l'œil dont on n'a pas trouvé la cause et d'où j'ai assez souvent l'impression que la vitalité se retire. Et puis cette impression d'enflure du corps comme s'il avait au moins cinq fois son volume réel. Avec la douleur de crâne, cette impression de contraction, et que les crises nerveuses que j'ai eues, aigües, ont [*une ligne effacée*]. Si vous avez quelque chose à me dire sur le contenu de cette lettre, voudrez-vous me l'écrire ? Et ne me rayez pas tout à fait de votre carnet de rendez-vous. Et priez Dieu qu'il me rende votre aide possible, aidant vous-même sa divine Providence, si elle vous le met au cœur !

Ce même jour, 18 septembre, Lacan lui met un petit billet : « Ma chère Sœur, Vous me faisiez peine hier, je vous assure. Ayez confiance et venez demain à l'heure dite. Je vous attendrai. »

Le lendemain, il lui écrit une longue lettre.

Lettre du Dr Lacan à Marie de la Trinité, le 19 septembre 1950

Ma chère Sœur,

Vous trouverez ci-joint le petit billet que je vous destinai hier soir – avant d'avoir reçu votre lettre de ce matin. J'ai même pris soin de vous le porter moi-même avant un dîner que j'avais pour le Congrès – Malheureusement, pour une raison que je n'ai pas encore élucidée, c'est "178 rue de la Pompe" que portait la note que j'avais prise de votre adresse, et c'est pourquoi j'ai renoncé une fois parvenu à cet endroit, à poursuivre plus loin ce soir-là ma tentative de vous atteindre.

Je vous joins néanmoins avec cette lettre pour que vous sachiez dans quel sentiment je faisais appel à vous : celui de ne pas vous laisser seule dans une détresse où je vous ai sentie à un moment toute perdue.

Comprenez-moi maintenant. Cette démarche que vous avez entreprise pour résoudre la difficulté morale où vous êtes, c'est cela qui devrait faire l'objet de nos séances. Je veux dire que la façon dont vous aller la mener, y réagir, les souvenirs et les sentiments, voire les rêves qui apparaîtront corrélativement pendant les séances (et selon toute vraisemblance sans rapport apparemment direct). C'est cela qui nous permettrait d'aller aux sous-jacences archaïques qui sont entrés en jeu autour et par l'exercice de votre vœu d'obéissance.

C'est cela qu'à lire votre lettre je vois que vous n'avez pas compris : mon but n'est pas de vous apprendre à vous affranchir de ce lien – Mais en découvrant ce qui l'a rendu pour vous manifestement si pathogène, de vous permettre d'y satisfaire désormais en toute liberté. Car si c'est autour de l'exercice de ce devoir que se sont déclenchées les phases les plus dérangeantes de votre drame, c'est

que c'est là qu'ont été mises en jeu des images de vous inconnues et dont vous n'êtes pas maîtresse : c'est cela que j'ai appelé vaguement : thèmes de dépendance. Et leur recherche ne constitue pas une initiation à la révolte, mais une perspicacité indispensable à la mise en pratique d'une vertu.

Il faut donc que vous poursuiviez les séances, *pendant que* vous essayez de vous mettre en accord avec votre conscience.

Car c'est là le moment fécond dont je cherche à tirer un pas décisif pour l'analyse.

Et il faut me faire confiance pour l'issue de ce moment. Je vous y enferme maintenant, précisément pour en tirer l'effet dont il est gros.

La façon contraire de prendre les choses – votre façon actuelle – est une façon formaliste de les envisager, qui méconnaît le caractère irrémédiablement intriqué de vos meilleurs mouvements, avec ce nœud secret qui les a rendus pour vous si ruineux.

Et que nous sommes là pour résoudre ensemble.

Venez donc me voir au plus tôt

Et ne comptez pas sur une plus longue correspondance car vous n'en retireriez rien qu'*un temps* de perdu.

Je vous fais confiance moi-même en vous disant à bientôt – Téléphonnez-moi demain à 9 heures par exemple. Car je partirai tôt pour le Congrès.

J. Lacan



Contrairement à Nodet, à Courchet et autres psychanalystes consultés par MdT, Lacan ne met pas l'accent sur le vœu de chasteté mais sur le vœu d'obéissance.

Néanmoins, le 20 septembre, MdT écrit au Dr Ey pour lui demander un rendez-vous et parler avec lui d'un éventuel traitement d'insuline et électro-choc. – Le 4 octobre, nouvelle lettre par laquelle elle le remercie de lui avoir indiqué le nom d'un de ses confrères, puis elle refait tout son parcours depuis Nodet, dit qu'elle est actuellement en cure avec le Dr Lacan, mais se plaint de la brièveté des séances – elle ne veut plus recommencer avec un autre et voudrait donc tenter le traitement d'insuline. (Le dossier ne contient qu'une seule lettre de 3-4 lignes du Dr Ey)

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Ey, le 20 septembre 1950

Docteur,

J'ai essayé de vous téléphoner mais n'ai pu réussir à vous atteindre à cause de ce Congrès.

J'étais allée vous voir, il y a environ un an¹, je crois. Je vous avais dit les malaises psychologiques que j'éprouve, et vous aviez pensé qu'un traitement d'insuline et peut-être électro-choc pourrait contribuer à arranger les choses. Vous m'aviez proposé de me recevoir pour cela à Bonneval.

Je voudrais pouvoir reparler de la chose avec vous, soit pour réaliser cela, soit pour l'éliminer – au moins pour que je sache si je puis trouver là quelque chance de sortir de mes difficultés.

Si vous pouviez me fixer un rendez-vous pour le plus tôt possible, je vous en serais bien reconnaissante ; car cette éventualité est liée à d'autres pour lesquelles une prompte décision est à prendre. De vive-voix, il me sera plus facile de vous expliquer tout cela.

Veillez recevoir, Docteur, l'expression de mes sentiments religieux.

sœur Marie de la Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Ey, le mercredi 4 octobre 1950

Docteur,

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'indiquer le nom de l'un de vos confrères afin que je puisse le consulter.

Veillez cependant me permettre de vous exprimer mon regret de ne pas pouvoir recourir à votre propre avis.

¹ Cf. page 35

Voici exactement de quoi il s'agit actuellement :

Depuis le début d'avril dernier, je suis en cure psychanalytique avec le Dr Lacan, qui a pu me prendre en cours d'année alors que le Dr Lagache, qui m'a conseillé de m'adresser à lui, n'avait pas alors, lui-même, d'heures disponibles.

Or, je me pose à ce sujet deux questions : pour savoir si je dois continuer :

Je sens que la psychologie ne pourra jamais rien contre une crispation qui m'est restée depuis que j'ai eu, à force de tension morale, plusieurs crises nerveuses, il y a de cela environ 4 ans.

Avant le Dr Lacan, j'ai vu le Dr Nodet, qui me faisait tous les trois mois 4 séances de narco-analyse : c'était trop espacé pour être pleinement efficace, mais je me trouvais alors mentalement et cérébralement détendue.

Avec les simples séances d'analyse, je ne retrouve aucune détente de ce genre – et je le regrette, non pour le bien-être, mais parce qu'il me semble que j'ai dans le cerveau des rides, des rigoles, qui se sont creusées à la suite de choc, et figées dans les crispations nerveuses que j'ai eues – et jamais des conversations n'arrangeront cela. Et tant que cela restera, je ne pourrai pas guérir. J'ai l'impression que c'est organiquement lié aux obsessions et autres difficultés psychiques qui pèsent sur moi et que je constate sans parvenir à m'en dégager, ni à les dépasser.

J'ai également la continuelle sensation d'enflure de tout le corps, comme s'il occupait dix fois plus de volume que réellement etc.

Une autre question est celle même qui concerne cette analyse : le Dr Lacan me voit souvent – d'avril à mi-juillet, presque quotidiennement – et depuis la reprise milieu de septembre, 4 fois par semaine – mais ce sont des séances extrêmement courtes, ne dépassant jamais 30 minutes, oscillant le plus souvent entre 20 et 25 minutes.

Cette brièveté m'est extrêmement pénible, elle me tend au lieu de me détendre, et ne me permet pas d'aller au-delà d'un plan très superficiel. Je le lui ai dit plusieurs fois. Il a sans doute ses raisons d'agir ainsi et cette méthode est peut-être bonne pour d'autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'y adapter : en vain.

Je crois pourtant que ce ne pourrait être qu'un détriment de cesser, ou de reprendre encore avec un autre. Et d'autre part, c'est presque une inutilité de continuer, d'après mon expérience de tous ces derniers mois.

C'est pourquoi je pense que si un traitement d'insuline ou je ne sais quoi, pouvait être tenté pour une action physique (somatique) directe, je demanderais d'interrompre les séances le temps nécessaire à ce traitement, pour les reprendre après.

Vous savez que les analystes ignorent systématiquement ce qui est étranger à leur propre technique – mais je reste libre, et si le concours du traitement que vous m'avez proposé semble pouvoir procurer de meilleurs résultats, je voudrais essayer – pour reprendre ensuite l'analyse.

Seulement, j'aurais besoin d'une haute autorité comme la vôtre, pour obtenir l'accord du Dr Lacan – je crains qu'il ne veuille tenir aucun compte d'une compétence moindre.

C'est pourquoi j'ai tenté de vous écrire ce mot que je vous apporte.

Veillez excuser, Docteur, cette insistance, dont j'espère que vous comprendrez les motifs – et recevoir l'expression de mes sentiments religieux.

Sœur Marie de la Trinité, op

PS – Je sais qu'en faisant cette démarche je suis tout à fait dans la pensée de ma Supérieure générale qui désire que je prenne toutes les garanties requises de me remettre dans les meilleures conditions. »



Les notes suivantes sont prises sur des feuilles perforées de cahier à petits carreaux, reliées par une agrafe. Début : 20 octobre 1950 – fin du cahier : 4 décembre 1950. MdT note en bleu ce qu'elle dit, en rouge ce que dit Lacan.]

Feuillet 1

[bleu] Questions à poser : causes de cette incohérence

Remèdes provisoires ? règlement ?

[rouge] Il a éludé

Feuille 2 vide

Feuille 3

[bleu – Vendredi 20 octobre 1950] ⑩+20

Séance : intellectuelle

Les 3 genres d'activité humaine :

1^{er} ex(emple) – qui entretiennent simplement, qui continuent ou transmettent : professeurs qui répètent, cuisine, ticket (1 mot ill.)

2^{ème} ex(emple) – qui divulguent, puisant à une science en progrès pour la rendre accessible aux non-initiés.

3^{ème} – les chercheurs qui poussent une connaissance ou autre plus loin : esprits créateurs, c'est cela qu'il me semble que je suis (ex. article sur le Rosaire¹ – c'était l'avis du père Guérard (des Lauriers) – source de conflits dans la vie religieuse.)

La religion catholique latine : l'Église est clérico centrique comme la relation à Dieu est christocentrique. Elle devrait être comme (1 mot ill.) αγιο centrique, comme la foi [est] théocentrique au sens d'ordonnée à la nature de Déité avec le mystère des processions.

[Le] livre "*La Vierge Marie et l'Eglise*"² plafonne au Christ alors que la référence de la Vierge Marie au Père est peut-être plus intense ontologiquement que celle au Christ.

Modifier la mentalité interindividuelle et tournure d'esprit appliquée spontanément à *mentalité d'opposition* du + et du – ; du supérieur et de l'inférieur ; du riche et du pauvre, etc. par [une] *mentalité de complémentarité* (conférence du docteur américain) [?]

Fait remarquer ma fixation mentale : ce qu'il me dit m'arrive très faiblement, du lointain parce que figée, murée.

Feuille 4 – [Séance de l'après-midi]

[bleu] Commencé par parler de ma lettre à Mère St Jean au sujet des cours de pédagogie³, demander son conseil mais me réserver la décision – et aussitôt mon inquiétude de revenir seulement à Noël pour quelques jours et pas à la Toussaint. Il a seulement dit :

[rouge] « Je ne m'y oppose pas. »

[bleu] J'ai parlé du père Motte : si je ferais bien de lui écrire. J'explique que c'est pour m'ôter cette hantise de son attitude irréprochable par principe, qui prêche l'humilité et se refuse à en donner lui-même l'exemple.

[rouge] : « Je doute que s'il n'a pas compris jusqu'à présent, il comprenne maintenant – mais je ne m'oppose pas à ce que vous écriviez. »

[bleu] Je dis ma gêne de la liturgie – que saint Jean de la Croix récitait chaque dimanche l'office de la résurrection – et que maintenant [il y a] gêne.



Feuille 5

samedi 21 octobre 1950

[bleu] J'ai commencé en disant : « Je n'ai rien à dire »

[rouge] Il a dit : « Tant mieux, ce sera plus spontané (ou plus immédiat = plus vécu – enfin ce sens-là) »

[bleu] J'ai continué : « J'ai déjeuné chez ma sœur qui a chez elle une allemande, j'ai pensé qu'elle n'avait pas l'occasion de voir des religieuses et j'ai cherché des points de rencontre. »

¹ On trouve, dans le bulletin de liaison des sœurs, un article intitulé « Mystères du Rosaire, mystères de grandeur », qui représente un gros travail de recherche à travers tous les livres de la Bible, et auquel MdT avait dû commencer à poser les bases. Voir « Notre Vie » n° 65, septembre-octobre 1951

² L'auteur peut être le père M.-Dominique Philippe. Voir plus loin au mardi 12 décembre 1950.

³ Voir : « Sous le voile », p. 491 – lettre du 20.10.1950, où MdT parle de suivre la première année de formation de catéchistes aux Facultés catholiques.

Avant j'ai parlé du repas où je me suis reproché tout ce que j'ai pris, puis nous sommes allées au salon où elle m'a servi du café et m'en a proposé de nouveau, j'ai accepté pensant que je la scandalisais.

Je lui ai parlé d'Oberammergau¹ et de l'Allemagne où j'ai voyagé autrefois et tout le temps je me suis reproché de chercher des points de contact pour ne pas lui paraître trop distante, étrangère, pensant que je la scandalisais en lui montrant une religieuse trop mélangée à la vie ordinaire, pas assez religieuse.

[rouge] : « Vous en êtes encore là, à penser qu'on fait du bien par ce qu'on essaye de paraître ? »

[bleu] : « Il faut bien puisque toutes les fois où j'ai cherché à être moi-même je suis tombée à côté – comme cela a toujours été pour moi dans la vie religieuse. »

[rouge] : « Par exemple ? »

[bleu] : « Quand j'étais ou voulais être moi-même, je tombais toujours à côté de ce qu'il fallait. »

[rouge] : « Et puis ? »

[bleu] : « Cela scandalisait. »

[rouge] : « Et puis ? »

[bleu] : « Cela divisait. »

[rouge] : « Et puis ? »

[bleu] : « Cela empêchait la paix. »

[rouge] : « Et puis ? »

[bleu] : « Cela empêchait l'unité qu'il devait y avoir entre nous. »

[rouge] : « Mais êtes-vous sûre qu'elle existait avant ? »

[bleu] : « Elle ne pouvait pas exister entre elles et moi avant que j'arrive – et cela a été ainsi depuis le début.

Le père Chauvin nous enseignait une obéissance inconditionnelle et pour moi, plus l'obéissance contrariait mes tendances profondes, plus j'y adhérais contre ces tendances pour m'assurer moi-même de ma sincérité.

Les exemples qu'il me proposait : un père O.P. qui n'avait jamais pu faire ce qu'il aurait souhaité, qui avait été constamment envoyé de couvents en couvents, bouche-trou ; il me le donnait comme modèle.

Et une religieuse dont la cause avait été proposée à Rome, et dans son dossier, il se trouvait qu'elle avait une fois refusé un remède : ce refus suffit à refuser sa cause.

Et à une visite canonique de Mgr Heintz² : je lui dis que je ne pouvais pas mener la vie à laquelle je me sentais appelée. Il m'a simplement répondu que lui-même aurait tant voulu être professeur et qu'au lieu de cela, il était évêque ; qu'ainsi, il fallait faire à Dieu l'abandon de toute notre vie.

Exemple que je tombais à côté : une veille de Noël, je fis une crèche avec les novices à la chapelle et je pensais passer la veillée à me recueillir. Mère Saint-Jean me dit tout au soir qu'elle m'avait attendue l'après-midi pour la crèche de la communauté. Je lui répondis que j'avais compté sur les sœurs. Elle me dit qu'elle préférerait que ce soit moi parce que je saurais y mettre un symbolisme que les autres ne mettraient pas. Je fis donc la crèche durant la veillée, me disant qu'une fois de plus, j'avais mal jugé en pensant à me réserver du temps pour la vie spirituelle, l'oraison.

Feuillet 7

Je demandais à veiller après matines pour étudier les psaumes, mais je le faisais avec crainte, parce que je savais que mère Saint-Jean trouvait qu'avec cette vie très active j'avais besoin de sommeil. Aussi, je le faisais avec remords : ce sommeil là me manquait, mais j'avais la détente spirituelle.

¹ Ville d'Allemagne où est représenté, tous les dix ans, le *Jeu de la Passion*, depuis le XVII^e siècle. La dernière édition a eu lieu en mai-octobre 2022.

² Évêque de Troyes de 1933 à 1938

Je devais m'occuper absolument de tout : réglementaire ; lecture du réfectoire ; office : ton, allure, prononciation, inclination ; au réfectoire service : celles qui jeûnaient et celles qui ne jeûnaient pas. Et tous les emplois des novices, étant [3 mots ill.] et devant initier les doyennes qui changeaient souvent. Et aussi les cours des novices, et les voyages, la conduite de l'auto, et la charge d'Assistante, et les Conseils ; j'étais de plus secrétaire du conseil.

Je m'occupais de tout cela parce qu'on m'en chargeait et en même temps, on me reprochait de m'occuper de tout.

[rouge] : « Si les choses se sont ainsi passées et ont duré toutes ces années, c'est que vous avez dû y mettre aussi du vôtre pour que ce soit ainsi. »

[bleu] : « Je me suis plainte de toute cette surcharge. J'ai demandé ma démission, mais je n'ai jamais pensé que j'étais incapable de ce dont on me chargeait. Je n'ai demandé aucune charge. La maîtresse des novices qui l'a été un ou deux ans avant moi n'avait pas de poigne, ce n'était pas un entraîneur. Je veux dire qu'il n'y a pas à dire aux autres : "Suivez-moi !" mais éveiller en chœur son élan personnel ; de plus, elle avait ses préférences, s'occupant beaucoup des unes et négligeant les autres.

Je pensais souvent : "Je saurais bien mieux faire qu'elle", et je m'en accusais en confession me reprochant de l'orgueil, trop de confiance en moi.

Feuille 8

J'avais toujours désiré cette vie contemplative. On a soi-même l'intuition de ce qui convient à soi-même. J'avais besoin d'une vie sédentaire, sans distraction, sans divertissement – on n'a pas voulu.

Il y a pour la vie religieuse une double attitude : vocation d'estime, on désire vivre la vie la plus parfaite et on choisit la vie religieuse, mais il n'y a pas d'appel personnel, pas de grâce individuelle. Ou bien, il y a vraiment appel de Dieu.

De même pour la vie contemplative : je ne l'ai pas désirée par estime, mais parce que je m'y sentais appelée. Et rien n'empêche que l'appel de Dieu se greffe sur des tendances psychiques favorables. »

[rouge] : « Avez-vous parlé de cette distinction avec le père Motte ? »

[bleu] : « Non, il pensait, lui, qu'après quelques années de vie contemplative je retrouverais ma vocation missionnaire : mais cette vocation-là je ne l'ai jamais eue. J'ai choisi la vie religieuse non pour elle-même mais comme moyen le plus assuré d'union à Dieu. C'est seulement cette union à Dieu que je désire.

[rouge] : « Mais il n'est pas prouvé que la vie religieuse est le moyen le plus favorable. »

[bleu] : « Il y a mieux que l'Église pour l'assurer, il y a l'Évangile ; et ce que j'en attendais, je ne l'ai pas eu, j'ai tout raté. La vie religieuse m'est bien égale et la vie contemplative aussi ; ce que je cherchais c'était uniquement l'union à Dieu – et j'ai tout raté. Je ne peux même plus prier – j'ai perdu l'orientation et l'élan

[rouge] : « Mais il y a des réussites qui sont faites d'échecs. »

[bleu] : « J'ai pleuré et je me suis tu. »

[rouge] : « Qu'est-ce qui vous arrête ? Une petite chose ? Des larmes ?

[bleu] : « Oui, j'ai tout manqué. »

Feuille 9

Lundi 23 octobre 1950

[bleu] : 16 heures

Raconté le rêve d'hier : insisté sur l'analogie entre cette petite fille d'un rêve antérieur et ce petit garçon.

[rouge] : « Et quelle interprétation en donnez-vous ? »

Rappelé qu'autrefois j'avais désiré être prêtre pour la louange de Dieu parce qu'il me paraissait que les prêtres y étaient mieux habilités, selon la place que je voyais qu'ils occupaient dans les cérémonies religieuses. Je le désirais pour la louange pas du tout pour le ministère ou l'apostolat : pour le côté tourné vers Dieu, uniquement et dans ce côté : l'adoration et la louange. »

[rouge] : « Or vous voyez que ce sacerdoce vous amène à ce petit garçon avec le regret de ne pas l'être. »

[bleu] : « Il ne s'agit pas de ce petit garçon comme tel, mais du sacerdoce qui, selon le ministère de l'ordre, n'est donné qu'aux hommes. En ce temps-là j'ignorais la participation de tous les fidèles au sacerdoce du Christ.

Les prêtres en ont une fonction sociale et rituelle, mais tous les fidèles en ont participation au caractère du fait de leur incorporation au baptême ; par le baptême, au Christ. »

J'ai dit que ce petit garçon m'apparaissait à moi comme une réalité, mais que pour tout autre cela ne pouvait être qu'une illusion.

[rouge] : « En vous paraissant tel, cela vous apparaissait comme un idéal ? »

[bleu] : « Non, mais comme une réalité que j'avais, une réalité vraie, pas fictive. »

[rouge] : « Et cette voie ferrée qu'on avait transformée en voie d'eau ? »

[bleu] : « Justement, elle avait une autre signification, ainsi que cette sorte de bateau à vitesse d'avion, en forme de chasse-neige. »

[rouge] : « Oui, c'est une représentation comme déjà d'autres trains que vous avez rêvés. »

[bleu] : « Lesquels, je ne sais plus ! »

[rouge] : « Ceux du confluent du Rhône et de la Saône, avec les wagonnets. »

Je reparle de samedi où il m'avait semblé douter que je sois à ma place dans la vie religieuse, à cause qu'il avait dit qu'elle n'était pas certainement le meilleur moyen de sanctification.

Feuillet 10

J'ajoutai : meilleur moyen – dans sa pensée : pour moi – et que Parcheminey avait dit que si l'on m'avait bien examiné avant mon entrée dans la vie religieuse, on n'aurait peut-être pris d'autres décisions : on ne m'y aurait pas admise – et que personnellement ce n'est pas à la vie religieuse comme telle que je suis attachée, mais à ce qu'elle aide à trouver : l'union à Dieu – que j'en ai vu d'autres attachées à la vie religieuse elle-même, mais pas moi – elle n'est pour moi qu'un trait d'union pour aller au-delà d'elle.

[rouge] : « Et à qui le visage de ce petit garçon vous a-t-il fait penser ? »

[bleu] : « A personne que je connaisse. Pour moi, c'est quelqu'un que je suis, mais qui n'est pas ce qui paraît de moi au dehors : c'est moi telle que je suis au-dedans. C'était le même que celui de cette petite fille.

Le pourquoi de cette liturgie orientale, c'est selon moi parce que la louange et l'adoration y sont beaucoup plus formulées que dans la liturgie latine.

Qu'il n'y ait eu ni autel, ni ornement, signifie pour moi cette participation intérieure et réelle, vraie, invisible, au sacerdoce du Christ et s'exerçant non à l'aide de rites ni d'objets extérieurs.

Il y a des textes sur ce sacerdoce de tous fidèles, dans l'Apocalypse et ailleurs : un livre que j'ai acheté sur le "*Sacerdoce royal des fidèles*"¹ – mais je ne l'ai pas lu pour ne pas le mélanger à ce qui se trouvait dans mon esprit, et ce qui pouvait en être dit par ailleurs.

[A l'encre rouge] Il a voulu rapprocher les rendez-vous et me revoir demain à 15 h. Il m'a demandé de lui remettre ce que j'avais écrit de ce rêve et je lui ai remis aussi les textes sur Agathe et Agnès.

Feuillet 11

Mardi 24 octobre 1950

[bleu] : dû : 6 Fr

Séance : reparlé surtout de mes tendances religieuses d'enfance. Les retraites au cours Belmont, présence devant le Saint Sacrement : présence à présence ; la tendance à l'adoration et à la louange,

¹ P. DABIN, *Le sacerdoce royal des fidèles dans les Livres saints*, Paris-Gembloux, 1941.

tendance spontanée qui ne me semble liée à aucune influence. (Ceci en continuation d'explication sur le dernier rêve.)

La religion symbolisée dès mon enfance, par le sacerdoce, selon son ordonnance à la louange et à l'adoration et non selon le ministère envers les fidèles.

Mon opinion sur moi alors : d'incapacité à la vie spirituelle, à l'oraison – ne pensant être admise que chez les sœurs de Saint Vincent de Paul : aller faire des ménages chez les pauvres, sans m'en sentir la vocation.

A 19 ans, la lecture de la vie, par elle-même, de sainte Thérèse d'Avila : ouverture sur la vie contemplative, puis lecture de la montée au Carmel : toutes les abnégations.

Ce rêve antérieur de cette petite fille au même visage que le petit garçon mais âgée seulement d'un an et demi et chantant cette mélodie spontanément composée : désir de louange et d'adoration jailli des profondeurs, éclosion première de mes plus personnels désirs.

Puis, ce petit garçon de trois-cinq ans revêtu de la dignité sacerdotale, mais sans ornement ni autel et de rite oriental = adorateur ; deuxième prise de conscience plus évoluée et reliée, cette fois, au culte de l'Église. Reviens sur le rêve de la petite fille au même visage que le petit garçon = désir de louange et d'adoration puis le petit garçon revêtu de la dignité sacerdotale = 2^{ème} prise de conscience plus évoluée et reliée au culte de l'Église.

Mercredi 25 octobre 1950

Dû : 9 Fr

Feuille 12

[bleu] Vendredi 27 octobre 1950 – 12 Fr

Reparlé toute la séance du père Motte.

Obsédée le matin de 4 h à 7 h : le cycle indéfini

« Voyez, je vous dis toujours la même chose, il faut m'arrêter. »

[rouge] : « Si vous vous répétez inutilement je vous le dirai. »

[bleu] : Le cycle aboutit toujours à ceci : si seulement il avait voulu réparer, me restituer ce qu'il m'a pris : ma conscience, le minimum d'optimisme nécessaire et me soulager des fardeaux qu'il a accumulés sur moi : la culpabilité, la peur, la honte.

Samedi 28 octobre 1950 [MdT a écrit : 27]

[bleu] : 15 Fr

Mes sœurs à Paris ces jours-ci : je revois tout le malaise de ma vie de famille, moins la timidité.

Et ne peux rien vouloir : repas, réveil, repos. Je repousse instinctivement tout vouloir, tout

« je ».

Séance : combien j'ai toujours été mal à l'aise en famille. Une personne fictive : celle qu'il fallait, mais pas celle que j'étais sauf la dernière année de pension en Italie, à treize ans.

La suite, toute sur le même sujet. L'usage libre de moi-même toujours en contradiction avec le milieu, gêne aussi de ma vocation religieuse.

Lundi 30 octobre 1950

[rouge] : « Ce comportement de séparation... La seule personne en qui vous puissiez avoir confiance : vous-même. »

[bleu] : J'ai parlé de cette religion de péché, de mon appréhension d'ouvrir le Bréviaire et de retomber sur ce péché. Et toujours le dilemme : faire comme tout le monde, ce que je veux bien, mais qui m'apparaît mensonge d'avec moi-même.

Feuille 13

[bleu] Rêve : je venais ici, mais la disposition de l'appartement était différente ; il fallait descendre quelques marches en entrant. C'était pour un repas afin que, à mon insu, vous puissiez surveiller ma manière de prendre de la nourriture etc.

Je n'ai pas écrit.

J'aurais dû écrire.

Il me dit qu'il cherche pour le moment à me canaliser mais qu'il faut attendre que cela se fasse comme de moi-même.

Un rêve dans ce sens que je lui ai dit. Il me demande quels souvenirs s'y associent.

Feuille 14 : vide

Feuille 15

Lundi 6 novembre 1950

[bleu] : Rêve nuit samedi/dimanche [4-5 novembre]

Invitée avec d'autres chez le docteur Lacan, lui-même en nombreuse société, pour m'observer, mais à mon insu – ne m'en suis rendue compte qu'à la fin du repas, horrifiée de ce qu'il ait pu s'apercevoir de ma boulimie et j'ai alors quitté la table et me suis sauvée.

A la séance me suis plainte de lui : ses conditions, la brièveté des séances, malgré ses paroles au début et à la reprise de septembre, et qu'il ne m'apprenait rien : « Vous m'écoutez et c'est tout »

J'ai dit les vagues de regret des expériences que je n'ai pas eues et que je ressens maintenant comme des manques, et pourtant depuis toujours on estime que pour la vie spirituelle c'est inutile. En écrivant je pense à la Vierge Marie : intègre, intacte, *inviolata* et pourrait-on imaginer pour elle une diminution de son ultime réalisation ?

Rêve : encore à table, devant moi, en face, une petite fille qui est la petite sœur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui elle-même est sa petite sœur : elles sont petites sœurs l'une de l'autre.

La petite sœur raconte la vie de sainte Thérèse, avec une volubilité étrange pour son âge, elle a une extraordinaire facilité d'élocution : mots, idées affluent.

Elle est très joyeuse et fait avec ardeur et admiration le récit de la vie de Thérèse, elle raconte toutes sortes d'anecdotes et rend son récit extrêmement vivant parce qu'elle est exubérante de vie. C'est même lassant à la longue.

Cela va jusqu'à la mort de Thérèse qui marque une coupure. Impression de blancheur, de luminosité.

Au réveil, je pense à cette sainte [ou sœur ?] Thérèse qui me paraît être moi jusqu'à cette coupure – et que je ne suis pas coupable. En rêve, je ne suis jamais coupable. Cela me rappelle le rêve des deux souris après les huit repas par jour. [Accusation d'une sœur envers Marie de la Trinité, auprès du père Motte]

J'ai constaté en venant que je fais toujours "ce qu'il faut" mais que je ne peux pas dire un "je veux" qui détermine le "qu'il faut". Je veux quand il y a un impersonnel "il faut" qui précède. Mon "je veux" ne peut jamais être une dépendance à un autre "je veux" que je ne dis pas moi-même : c'est interdit et l'interdit rend impossible.

Feuille 16

Mardi 7 novembre 1950

Dans la vie religieuse, on m'a toujours reproché une volonté trop impérative : en famille et en vie religieuse j'ai toujours dû rentrer ce qui était "moi", dans ma singularité.

Jeudi 9 novembre 1950

J'ai téléphoné ce matin à Lagache ; il m'a dit de dire à Lacan que je lui ai écrit au mois d'août et téléphoné ce matin. Et que si j'ai à me plaindre, je me plains, ou à me mettre en colère, je le fasse – que la durée normale des séances est de 45 minutes.

Je suis dans un brasier comme si toutes les cellules de mon corps de la tête aux pieds, tronc et membres, allaient éclater.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, le [lundi] 13 novembre 1950

« Je vais essayer de vous délimiter exactement le problème : j'ai toujours eu le désir du religieux – pas des “moyens” religieux dont l'ensemble constitue la religion, selon sa pratique qu'elle propose comme une culture de nos aptitudes religieuses.

Mon désir spontané, le seul permanent, le seul intense, le seul qui m'éveillait à moi-même et à la vie, c'était l'ultime, ce qui est au-delà de la religion, ce pour qui elle est, Dieu dans sa Déité, c'est-à-dire Lui-même pour Lui-même : Lui selon sa transcendance.

C'est le seul point qui n'ait pas d'au-delà. En son repos et là seulement et le repos. L'Écriture le dit et le redit : “et le septième jour, il se reposa”. Le sabbat c'est son repos : “Je leur ai donné mon repos” dit-il en parlant du sabbat dont l'étym[ologie]. signifie repos. St Paul le reprend : Hébr. 3 et 4. Et tous les soirs, l'office des Matines commence par le Ps 94 (Hébr. 9, 5) qui menace les révoltés de ne pas être admis dans le Repos.

Ce repos est autre chose que la paix qui est l'équilibre dans l'ordre et convient à la complexité et au mouvement, du moins ne l'exclue pas – le repos qu'est-ce donc ? peut-être la densité dans l'être, l'être de Nature de Déité, qu'on peut appliquer aussi à la densité de sa plénitude, de sa réalité, de sa sainteté : choses auxquelles ne peut prétendre absolument notre modeste nature d'humanité mais qu'elle est apte à participer de Dieu, et qu'il lui a promises.

Ce repos est statique, comme Dieu même : s'il n'y a rien au-delà le mouvement s'achève en l'atteignant.

Cet achèvement, ce statique a une sorte de ressemblance dans la connaissance métaphysique du réel : la connaissance comme telle ne peut aller au-delà ; c'est, en transposant, son repos à elle.

Cette vue métaphysique peut s'appliquer à la connaissance des mystères de la foi ; c'est même là qu'elle y est le plus à l'aise, c'est là qu'à l'oraison je me trouvais, comme on dit, “dans mon élément”.

C'est là tout le fond de ma vie personnelle, depuis toujours ; de cela que j'ai vécu, jusqu'à la coupure ; et j'en vivais dans une ardeur brûlante, je m'y consumais, et ma force était dans cette consommation même ; je veux dire la force de mon élan.

Là devant, en moi, le sentiment perpétuel, une sorte de sensation spirituelle de la convenance et de l'urgence de m'évader sans cesse d'en-bas pour me tendre en-haut : évasion à l'intérieur de ma nature : c'est par le dedans de la nature qu'on atteint Dieu, par le centre le plus intérieur de soi-même ; “entre dans ta chambre et ferme la porte” – “Le royaume de Dieu est au dedans de vous.”

La vie sur la terre comme les soldats de Gédéon, prenant juste d'eau ce qu'en peut contenir le creux de la main pour éteindre leur soif – l'aspiration au repos – la tendance qui me survint quand mon intelligence fut déliée, de bondir dans le réel, laissant tomber les accidents et les qualités pour trouver ce repos dans l'être – désir de solitude, d'état de vie statique : tout cela s'harmonisait.

Les tendances instinctives, surtout celles de chaleur, sommeil, nourriture à satisfaire juste assez pour que le corps apporte à l'esprit son concours normal, mais rien de plus.

Je me trouvais à l'aise dans ma conscience, et intérieurement joyeuse, heureuse et alerte, dégagée, soulagée, que proportionnellement à cette fidélité – tout l'accomplissement des devoirs “au dehors”, dans ma famille et dans l'état religieux, ne me touchant pas – j'y faisais face parce qu'il fallait – mais ma vie personnelle n'y était pas ; c'est toujours demeuré étranger à moi-même et m'a été un tourment. Aucune fidélité n'a jamais soulevé le poids de ce tourment ; je ne me sentais pas faite pour cela – quelle qu'ait été mon application à y satisfaire, toujours l'angoisse de ma lâcheté à ne pas m'en défaire a dominé – mon devoir d'état personnel se concrétisant toujours dans l'appel intérieur d'une vie face à face à Dieu par le dedans, je me trouvais en état perpétuel de culpabilité de vivre autrement et de ne pas dire assez que toute ma vie habituelle n'était qu'une falsification, une hypocrisie ; et quand on me paraissait content de mon application aux choses qui m'étaient confiées je me disais : “Tu portes l'hypocrisie à son comble.”

La nourriture est ce qui détend le plus rapidement et le plus facilement – garder, malgré elle, une tension suffisante demandait un dosage pas facile à calculer – en tout cas que nul ne pouvait calculer pour moi – m'en tenir à ce dosage me fortifiait – excéder était une lâcheté que je percevais moralement

et physiquement : physiquement, la détente supprimant la tension supprimait l'élan ; moralement je me sentais affaiblie : quand je jeûnais n'importe quel autre effort m'était facile.

A longueur d'années il y a eu opposition de la part de ceux à qui je devais obéissance : chaque fois qu'ils intervenaient pour que je mange à leur gré, j'éprouvais cette angoisse de relâchement de volonté et d'affaiblissement d'élan – en même temps de renonciation à moi-même et à ma vocation foncière. Toutefois je m'y donnais de toute mon ardeur, pensant à la valeur de l'acte d'obéissance et pour me défendre contre toute crainte de n'obéir que superficiellement en me réservant un durcissement de volonté sous un acte de soumission, je m'évertuais à nier à moi-même mes oppositions, à nier cette volonté qui m'entraînait en sens inverse de ce qu'on voulait de moi, à nier que j'avais telle tendance, à me renier moi-même tant que je pouvais. Tout mon désir était tellement une seule chose avec moi-même que le nier sur ce point entraînait nécessairement la négation de moi-même.

Cela a duré des années, et chaque jour de ces années, et plusieurs fois chacun de ces jours de ces années. J'en éprouvais un choc corporel, une espèce de défaillance, en même temps que c'était comme si ma volonté avait été pulvérisée, dissoute, disparue ; j'en éprouvais une sensation d'affaiblissement moral, d'affadissement qui me ravageait et m'angoissait – si j'en parlais, on me répondait : “puisque vous obéissez, de quoi vous tourmenter ?” – alors je m'angoissais de me tourmenter, je me reprochais tout ce qu'il y avait de personnel en moi, puisque dès que le personnel apparaissait il se trouvait toujours autre que ce qui convenait.

La nourriture est devenue le signe d'élection de cette tension, plus que le signe, la traduction, le lieu de fixation – cela me reste et me restera tant qu'un choc physique ne sera pas survenu.

Je n'ai maintenant plus besoin de personne pour parcourir le cycle de mes désirs, de l'opposition, de ma culpabilité à m'entêter, de ma lâcheté à consentir – de mon inquiétude sans issue. Il suffit à capter tout le champ de mes désirs, toute mon activité intérieure – tout ce qui n'a pas de rapport direct avec la chose est dévitalisé, je le vis comme on regarde un film.

Il n'y a plus d'élan vers rien, plus aucune tension ailleurs que sur un des points du parcours de ce cycle qui est le seul auquel je vibre, le seul qui m'émeuve : tout le reste est mort. Mais le souvenir de ce reste me hante, avec ce que j'ai été, ce que j'aurais pu, tous les personnages qui m'ont lapidée, encerclée, contrainte par pression morale, etc. Le souvenir de tout ce que j'ai fait est très en second plan, car je n'agissais que par peur, mon propre élan allant exactement en sens inverse de ce qui était concrètement mon devoir d'état, celui imposé du dehors – alors qu'il me semblait toujours que mon devoir d'état aurait été de suivre l'appel intérieur. J'éprouvais la fidélité aux yeux des hommes comme une infidélité à Dieu – et eux jugeaient infidélité ce que j'estimais “ma” fidélité à Dieu, ma voie.

C'est tout cela qui me fige et me lie : la force d'appel intérieur a été neutralisée par les oppositions, elle me demeure, mais dévitalisée et sans plus déclencher aucun élan, elle reste en moi comme un oiseau empaillé – les obligations extérieures ne me sont plus imposées : mais le poids, le spectre des obligations antérieures reste, avec le jugement accusateur de ceux qui m'ont demandé ma confiance et qui ont substitué leur conscience à la mienne, en sorte que maintenant rien n'est plus suspecte à mes yeux que ma propre conscience, plus à proscrire, à tenir comme dangereuse et d'avance coupable.

Voilà ce qui est permanent à tous les instants du jour, et quoi que je fasse : cela s'impose et je n'y peux rien. »

Feuille 17

[Jeudi] 16 novembre 1950

Toujours cette sensation de dévitalisée, décapitée

Trouble mental.

Chez Simone Mourousy [*cousine de MdT*], et ce pauvre Krichnamusti : [il] vit de salade ; “sexualité mentale ?” (caractérologie Le Senne¹)

M'aider à savoir qui je suis.

¹ René Le Senne (1882-1954), philosophe resté célèbre pour avoir fondé la *caractérologie* française. Il fut fondateur avec Louis Lavelle de la collection « Philosophie de l'Esprit ».

Encore ce matin, 3h45, 2 ort[hédrine¹] je me sens ainsi à mon niveau normal, moi-même.
Je me sentais de force à lutter contre le monde.

Religieusement : je pars de la créature et de l'Incarnation, Résurrection, Rédemption ; ils partent de la chute ; change complètement les perspectives.

Feuillet 19

Lundi [20 novembre 1950]

Journée affreuse.

Relu hier soir mes notes de vie spirituelle : quelle déchéance, et tout cela comprimé en moi ; si d'autres y ont eu part cela ne s'est pas passé entre eux et moi : comme s'ils en portaient une part, mais en moi seule. C'est tout enfermé en moi.

Ce matin à la messe : conscience atroce qu'une seule chose réellement m'importe vitalemment : manger ; tout le reste : amour de Dieu, adoration, conscience est dans un monde apprécié mais inaccessible, mort et tellement désiré ! mais d'un désir stérilisé.

Revenue de la messe, j'ai écrit quelques notes sur Gn 3, 1, elles m'ont paru avoir quelque valeur ; et que de mon cerveau puisse sortir quelque chose de valeur m'a été un choc intolérable.

Je me suis jetée sur mon lit pour faire la morte. J'aurais souhaité sentir autour de tout mon corps la dureté d'une bière, d'un cercueil, que quelqu'un vienne fermer le couvercle et que ce soit fini.

Rien ne peut plus avoir d'emprise sur moi : ni foi, ni bon sens, ni raisonnement, ni logique, ni travail. Je suis invulnérable à tout et insaisissable à moi-même.

Je suis restée à faire la morte de 11 heures à 15 heures : 4 heures.

Rêve d'une petite maison, je me butais partout à des murs, à des portes. Je ne trouvais pas de pièces. Je cherchais les WC et ce qui paraissait en être n'en était pas et la chasse d'eau inondait tout.

La maison était à Rome. J'avais une peur affreuse de rencontrer quelqu'un, et cette maison était sombre, autour c'était des terrains vagues et la maison, la seule, était inaccueillante : les cloisons et les portes fermées. Je cherchais un escalier et trouvai un ascenseur.

Rêve : signe commun d'eau abondante, inondante dont je voudrais me débarrasser.

Avec Marie-Josée en voyage : au réveil une canule très longue, à elle, elle veut la vider dans un seau très élevé, mais il est à l'envers et toute l'eau coule dans la pièce (même schéma que le précédent, ça coule à côté, en inondation) ; elle est gênée et moi aussi, nous n'en parlons pas.

Je m'adresse à une petite fille : « Quel jour est-on aujourd'hui ? – C'est dimanche – Et le dimanche, qu'est-ce que c'est ? – C'est le jour du Bon Dieu ! »

Je pense : elle est bien orientée, elle ira loin, elle sera droite et simple.

Je demande du travail car on coupait du bois, des planches pour le feu, et on ne me proposait pas d'en prendre. Je le reprochais à une sorte de vieux jardinier. Je lui dis : « Vous ne m'avertissez jamais du travail que je pourrais faire, et quand je prends ces planches elles salissent ma robe, elles sont pleines de poussière. Si vous me le disiez d'avance je prendrais un tablier. »

Alors il me donne, pour m'occuper, un mélange de cire de cierge et de crème fouettée et me dit de le pétrir : ça n'allait pas, j'essayai un moment puis abandonnai la chose dans un coin.

Jeudi 23 novembre 1950 [*MdT a écrit lundi*]

Dû : 3 Fr

Je constate que je prends un désir mental de sommeil, de non-vie, analogue au désir mental de nourriture et qui revêt sa permanence ; il s'y ajoute sans s'y substituer.

J'ai repris le Rosaire depuis que j'ai fait un chapelet avec un anneau : facile à suivre.

Jeudi 23 novembre 1950

¹ Ce dérivé amphétaminique (l'orthédrine) était utilisé comme stimulant dans le traitement des psychasthénies (aboulie, manque de motivation).

Dû : 6 Fr

Suis allée, ce matin, à la transfusion du sang, boulevard Diderot. C'est la pensée d'y aller qui m'a excusée moi-même des repas pris chez Madeleine depuis qu'Hélène est là.

Cela devient une obsession : l'obsession de l'inconscience, de l'existence. L'humain commence à la prise de conscience personnelle : c'est à partir de là que j'ai cet instinct de recul.

J'ai pris le programme des Facultés catholiques : catéchistes et autres, hier soir, et j'ai commencé de les suivre aujourd'hui, dans le déchirement et l'incertitude, et surtout de cet effort en avant alors que le fond de ma vie me tire en arrière.

Séance : J'explique cela au docteur et je pleure, je redis encore que l'effort m'a figée, qu'au moins j'ai en moi ce signe que je n'ai pas voulu me soustraire à ce don que j'avais promis. Je m'étais engagée, je suis allée au bout de l'engagement et ne veux pas me reprendre ; et je pleure.

Il me dit que je reviens sur ce sujet toutes les deux séances et que nous ne sommes pas là pour analyser les événements, mais pour voir sur quoi ils sont greffés en moi et ont contribué à nouer des éléments qui existaient en moi avant eux.

[rouge] : « Ces circonstances ont seulement resserré le nœud et mis mieux en évidence ce qui, en moi, est indépendant d'eux, mais qui s'est développé à leur occasion. »

Que je sois figée c'est une évidence, mais ce qui est à faire à ces séances n'est pas de revenir sur des événements passés ; et je pense qu'avec le temps la personnalité du père M. commence à s'estomper.

Ceux qui y ont concouru l'ont fait inconsciemment, plutôt par manque de connaissance comme cela arrive encore maintenant avec des confesseurs qui ont affaire à des scrupuleux et auxquels ils donnent conseils sur conseils sans se rendre compte qu'ils ont un cas de maladie mentale devant eux.

Je vous ai parlé du moi et du soi, et vous paraissez n'avoir à ce sujet que des notions confuses. »

[bleu] : Il préfère que je n'en ai pas de notion a priori, c'est là-dessus qu'il faudra sans doute reprendre à la prochaine séance.

Il faudra que je lui demande que faire pratiquement pour cette nourriture – comment sublimer ?

J'ai si peur de ne jamais en sortir. Il me dit qu'il me tirera de là. Que s'il n'y avait rien à faire il ne me garderait pas ; que c'est perdre du temps de revenir là dessus. Mais j'ai peur quand même.

Samedi 25 novembre 1950

A 14 heures, première leçon d'hébreu : ça va bien.

L'obéissance à Dieu est actuellement pour moi la fidélité à ma conscience. Il faudrait que je puisse devenir moi, pas pour moi, mais pour réaliser la volonté de Dieu sur moi.

[rouge] : « Et pourtant par votre état, vous devez moins que toute autre chercher cela. »

[bleu] : « Ce n'est pas pour moi, c'est pour que cela contienne la volonté de Dieu sur moi. »

J'explique les cours que je pense suivre : celui de l'abbé C. sur J.

Cette religieuse exaspérante, flottante qui parlait derrière moi.

Qu'il y a deux façons de voir cela :

- l'utilité de la congrégation : cours à communiquer ;
- la mienne particulière : en vue de ma formation générale et plus spécialement dans mon sens : Écriture Sainte et psychologie.

[rouge] : « Je désapprouve absolument durant tout le temps de l'analyse les études de psychologie : cours ou lectures. Il faudra choisir. J'approuve pour l'Écriture Sainte. »

J'ai envie et le dis d'écrire au père Guérard, à ce sujet. Il ne répond rien.

La séance ne dure que 25 minutes, je tire ma montre et lui fait remarquer. Il s'en montre mécontent et me fait remarquer que deux fois il m'a gardé 45 minutes.

J'ai objecté pour la psychologie que cela me gagnerait du temps, il me rappelle qu'il désapprouve absolument.

[Notes écrites au cours de la journée de dimanche 26 novembre 1950]

A dire : toute la journée de samedi des sortes de lancées [mentales *conjecturé*] de nourriture – seulement [prise *conjecturé*] le soir.

Dire les poussées affectives tout simplement.

Reçu « Le Cœur¹ » déception : cela tourne autour d'une femme et ce ne sont que des hommes qui en parlent, mais pas comme on parle de l'amour – ils n'en ont pas l'expérience.

Ce rêve de samedi à dimanche, de flagellation rituelle, sans mains, sans liens :

« Il faut que vous alliez voir » – Je vais voir – Je vois deux personnages qui ne me voient pas, je reste derrière eux : un homme et une femme – et ils ont des fouets très longs, sans poids ; paraît un être humain, ni homme ni femme – il n'a aucun vêtement. Je le reconnais à une blessure ouverte et tuméfiée à la cuisse droite qui le fait beaucoup souffrir. Je ne vois pas son visage : je ne le regarde pas, mes yeux sont absorbés par cette plaie profonde et douloureuse et l'enflure qu'elle cause.

Il se tient debout et attend.

Alors l'homme et la femme commencent à lancer sur lui la pointe de leur fouet, lentement, savamment, sans bruit.

Lui n'est pas lié, il est très droit et ne frissonne pas sous les coups – au point que je pense qu'il ne les sent pas – mais pour chaque coup, un long moment après, apparaît une trace de sang, fine comme le fouet. Il finit par en être complètement strié de la tête aux pieds. Quand il n'y a plus de place pour les coups, il tombe et on l'emporte.

Je me disais : ils ne voient donc pas ce qu'il souffre déjà à sa jambe ? Et que les coups, là, lui font [3 mots *ill.*] ; mais cet homme, cette femme et cet être humain accomplissaient chacun ce qui les concernait.

Je me suis réveillée quand on l'a emporté.

Lundi 27 novembre 1950

J'ai raconté ce rêve et dit les associations spontanées au réveil :

– l'être humain c'est moi ;

– les 2 personnages, homme et femme, ce sont [les] supérieures et directeurs qui se sont trouvés dans ma vie religieuse ;

– mon corps partout lacéré c'est ce qui, me venant d'eux, m'a blessée et que pourtant je recevais de bon cœur et sans vouloir m'y attarder ; c'est pourquoi l'effet cinglant des fouets ne paraissait pas aussitôt.

– à ajouter : ce qu'il y avait d'aérien dans les fouets et de peu de dépense de force de la part des deux : parce que c'étaient des symboles de paroles.

[rouge] : « Et cette plaie à la jambe ? »

[bleu] : « J'ai pensé que c'était ma douleur d'avoir dû entrer dans une Congrégation qui ne répondait pas à mon attrait intérieur : j'y suis entrée tuméfiée.

Et aussi cela m'a rappelé la lutte de Jacob avec l'ange au torrent du Kaboc [Gn 32, 25-29] ; il a reçu la bénédiction, mais après sa blessure ; il a ensuite gardé blessure et bénédiction, comme si le support de la blessure eut été une condition de la bénédiction. »

[rouge] : « Le docteur Nodet vous avait parlé de masochisme, ce personnage en est le signe. »

[bleu] : « Je ne pense pas, pour moi il signifie plutôt que je suis psychologiquement et un peu physiquement homme et femme. Je pouvais avoir à volonté une structure mentale masculine ou féminine ; comme même, corporellement, j'ai quelque chose de masculin.

[rouge] : « Précisez. »

[bleu] : « Pour le squelette, j'ai la carrure large et les hanches étroites ; les attaches des membres plus volumineuses que les femmes en général ; les muscles très formés, sans aucun exercice ; les traits

¹ Titre d'un volume des *Études carmélitaines* consacré au thème du « Cœur » et rassemblant divers articles aux signatures prestigieuses, entre autres : CLAUDEL, MASSIGNON, CHENU (o. p.), BEIRNAERT (s. j.), S. FUMET, dissertant de l'état affectif, de la philosophie et du symbolisme des diverses spiritualités ; allant de la mythologie aux expériences mystiques. Tous les auteurs sont des hommes sauf deux femmes (sur 24 auteurs) : la docteur DOLTO et Claudine CHONEZ, journaliste, écrivaine et poétesse. Ouvrage publié en 1950, chez DDB.

du visage plus accentués que les traits féminins ; pour le reste je suis tout à fait comme les femmes ; mais cette structure qui donne de la force a peut-être une influence psychique. Mais nous, les femmes, nous sommes mal parties : les directeurs n'aiment pas sentir une force dans une femme, ça les gêne, ils me l'ont dit ; et les hommes, quand ils se marient, préfèrent une femme qui ait tout le charme féminin mais devant laquelle ils se sentent supérieurs. N'est-ce pas vrai que nous sommes ainsi toujours refoulées ?

[rouge] : « C'est tout à fait exact. Continuez ! Ces personnages ne vous ont-ils pas fait penser à vos parents ? »

[bleu] : « Pas du tout, car mes parents étaient extrêmement bons pour moi. Jamais ils ne m'ont dit de paroles dures, au contraire, ils m'encourageaient toujours – et je pleure. »

[rouge] : « Et pourquoi êtes-vous maintenant sur le bord des larmes ? »

[bleu] : « Parce que je pensais toujours que mes parents étaient malheureux à cause de moi, qu'ils avaient honte de moi. Ils ne me le disaient pas : ils m'encourageaient, mais je le sentais. C'était pour moi une continuelle terreur de leur faire honte.

[rouge] : « En somme vous êtes l'auteur et le sujet de cette terreur. »

[bleu] : « Exactement, mais je n'avais pas honte pour moi : j'étais sans valeur, il n'y avait pas lieu d'avoir honte pour moi, mais pour eux. Et je ne savais comment m'ingénier assez pour leur faire plaisir et qu'ils ne m'en veuillent pas.

[Pour la séance du mardi 28 :]

À dire : Je n'étais pas repliée sur moi-même, mais je me sentais absolument insuffisante pour les autres, et que cela devait peiner les autres.

– Le Cœur : Réf[lexion] à propos des Ét[udes] Carm[é]litaines sur une expérience de femmes, pas des hommes. La différence organique entre l'homme et la femme n'a-t-elle pas son influence quand aux femmes, surtout sur le développement affectif du cœur qui est le lieu le plus riche de l'être humain, son lieu synthétique.

– Pourquoi l'absence de spécification de ces rêves ? Le dernier à rapprocher de celui de l'[*mot ill.*]

Mardi 28 novembre 1950 – 16 heures

La folie de Marthe a laissé un grand sillage qui a influencé toute la suite.

Je croyais que c'était l'obsession qui m'empêchait de prier et d'avoir une conduite cohérente et dirigée : mais c'est autre chose, puisque cela reste même quand elle s'apaise un peu.

Le rêve de cette nuit : j'étais avec un groupe et nous parlions, il y avait eu une guerre, mais c'était fini.

Sur la route, on me fit remarquer un petit monument ridicule sculpté là pour en commémorer le souvenir, pour éviter surtout qu'on érige quelque chose de plus grand : c'était un tout petit signe, pour satisfaire à l'histoire et permettre d'oublier.

Séance : parlé de cette différence du cœur féminin qui devient l'organe sensible, [*mot ill.*] par défaut d'autres organes, (comme les hommes ?) J'ai développé sur son invitation :

Que le cœur est l'organe de la pensée la plus riche et qu'il rend très [*mot ill.*] et au début l'affectivité féminine spirituelle, celle de l'homme se suffisant à être corporelle.

Ainsi l'affectivité des femmes se situe au début de leur évolution psychologique dans le cœur et celle des hommes dans leur organisme, ce qui modifie tout ultérieurement.

Puis il a enchaîné sur mes expériences d'enfant, de différenciation des corps féminin et masculin, et pourquoi je dis que mon corps est l'un et l'autre : le squelette et les muscles sont d'un homme, la sensibilité et les organes sexuels sont d'une femme.

Je n'ai encore [pu *conjecturé*] dire aucun mot d'[*illisible*] malgré qu'il m'y invite de toutes façons – souvenir d'[*mot ill.*] Tour-Bourdon.

En sortant, je pense que si je suis (et c'est tel) de la nature humaine, je participe de quelque façon à cette nature, pas seulement selon l'esprit qui l'anime, mais je porte en moi la fusion des cellules de mon père et de ma mère, et au-delà de cette nature, par cette nature, je communique avec l'autre

forme de cette nature qui est, comme nature-même, en moi et en l'autre. Elle ne m'a plus parue étrangère.

Jeudi 30 novembre 1950 – 15 heures

Séance : j'ai parlé de cette situation féminine vue par les hommes : de l'assimilation de leur développement psychique à celui des hommes – alors que la chose se présente tout autrement pour nous.

Un développement ne peut se faire sur un point de départ en creux, en vide, sur un manque. La densité du fluide cosmique va chercher dans le corps de la femme un lieu d'élection, un organe de vibration : et c'est le cœur.

J'ai développé ceci tout le temps. Il m'a dit que mes idées étaient parfaitement justes.

Samedi 2 décembre 1950

Séance sur le même thème : Comment la faculté de parler de toutes les questions sexuelles a entraîné de mettre au jour les opinions qui ont cours sur les femmes. Parlé du livre de Jean G[uitton] : Essai sur l'amour humain – et S. de B[eauvoir]

Questions : lecture de S. de B. tome II – Retraite et carnets

[à l'encre rouge] : N'a rien dit, donc je les garde.

Difficulté : comment allez plus vite ?

ce [qu'il a ?] dit samedi : [*mot ill.*] psychologique [*mot illisible*] (et par l'obéissance) – comment en moi-même relever ce niveau ?

Ne suis pas plus claire pour moi-même – est-ce que je ne fais pas un travail personnel suffisant ?

Envers lui tout un mélange.

Lundi 4 décembre 1950

Séance : Que faire pour aller plus vite ?

[rouge] : « Rien de plus, nous avançons pas mal. »

[bleu] : « Mais il faudrait qu'en même temps j'essaye de remonter de ce niveau mental d'entrailles – en plus des séances, que faire ? »

[rouge] : « Je vous ai répondu : rien de plus – la durée et la suite me regardent. »

[bleu] : « Je vous avais parlé des idoles qui sont nos lieux psychiques de détente où le vital s'engouffre. Des séances comme les deux dernières où je dis des idées ne me détendent pas. »

[Rouge] : « Oui, vous avez dit des choses originales. »

[bleu] : Je m'énerve : « vous m'exaspérez. Je ne cherche pas à être originale. Vous m'avez dit que tout cela était exact, pourquoi dites-vous que c'est original ? »

[rouge] : « J'ai voulu dire "original" = personnelles, vôtres, pas puisées ailleurs. Et qu'avez-vous fait depuis la dernière fois ? »

[bleu] : « Mme Viellard – sœur Marie-Ancille : à peine bonjour, et je pleure – Mlle Holz – Mme Thevenin – Mme Lapeyre – mes nièces

[rouge] : « Vous n'avez pas eu de règles ces temps-ci ? »

[bleu] : (la question me traverse aux entrailles) : « Si, ce matin, je vous ai dit ; depuis le 26 mars c'est devenu [*mot ill.*] régulier, alors qu'avant cela ne l'était jamais. Je suis très contente quand cela m'arrive. Quand j'ai bien jeûné cela se passe bien mieux : c'est toujours plus abondant.

Si le père M. va à Flavigny pour Noël, je pense qu'il vaudrait mieux que je n'y aille pas – ou après. »

[rouge] : « C'est en effet une nouvelle épreuve qui ne s'impose pas. Mais vous pouvez aussi y aller, je ne m'y oppose pas.

Les deux séances précédentes ont été bonnes, c'est normal que celle-ci soit plus creuse. »

[bleu] : « Pour la nourriture, je n'arrive pas à faire ce que je voudrais. »

[rouge] : « C'est que ce n'est pas encore le moment. »

J'ai sorti les carnets de la valise et les ai mis visibles sur un rayon – mais ne les ai pas ouverts¹
A dire : l'influence de Marthe et de sa maladie sur toute la suite – ces 2 rêves d'un adulte – je me sens [1 scq : squelette *conjecturé*] et une chair [*ill.*] depuis toujours.

[*Fin des pages agrafées, la suite continue sur les mêmes feuillets mais réduits de moitié et non reliés. Du 12.12.1950 au 31.05.1951*]

Ici un article découpé dans un journal non identifié ; titre : Péché et Rédemption – Congrès diocésain de Lille (oct.-nov. 1950) que nous donnons à la suite :

Le thème central du Congrès diocésain de Lille (octobre-novembre 1950) était le problème péché-Rédemption. C'est sous ce titre qu'un résumé synthétique du Congrès vient d'être publié à Lille (1)

Nous donnons en trois fois le résumé de l'exposé paru en tête de cette brochure, de Mgr Glorieux, recteur de l'Université catholique de Lille.

I – La Rédemption est fonction du péché

En raison des confusions multipliées comme à plaisir, des déformations infligées à la pensée chrétienne, beaucoup d'idées perdent de leur netteté et vigueur.

1. *Qu'est devenu le péché pour les gens ?*

Pratiquement pour beaucoup, le péché est devenu un manquement au règlement de l'Église. Ils font partie de cette société, comme des gens bien élevés ; puisqu'ils assistent aux assemblées (à la messe), ils doivent donc suivre le règlement. S'ils manquent au règlement, ils commettent un péché.

Pour ceux qui ne pratiquent plus : n'assistant plus aux assemblées de la société, ils ne se considèrent plus comme coupables de manquer au règlement de la société. Ils ont quitté la société, le règlement ne les atteint plus, ils ne commettent pas de péché. Voilà pour la vie religieuse.

« La question des mœurs, cela ne regarde pas le bon Dieu », disent les jeunes gens à un vicaire. Il y a longtemps qu'on a fait la même réflexion pour les affaires. Depuis quarante-cinq ans, on a de moins en moins le respect de la parole donnée.

Dans certains milieux, les fautes contre l'autorité n'existent pas ; il n'y a de fautes que contre les "copains".

On pourrait conclure cette enquête en disant que « l'attitude habituelle de nos gens vis-à-vis du péché est le pharisaïsme : sévérité pour ce qui paraît extérieurement, pour ce qui n'est pas admis dans le milieu ; grande indulgence pour ce qui ne paraît pas, pour ce qui n'a pas de conséquences heurtant les coutumes du milieu. »

Il faut se remettre dans la foi.

2. *La Rédemption est fonction du péché.*

C'est parce qu'il y a dans le monde péché, déchéance, damnation, qu'il y a Rédemption ; elle sauve :

– du péché, premièrement et directement.

– de ses suites, temporelles ou éternelles, individuelles ou collectives, par voie de conséquence.

Identifier Rédemption et libération sociale, progrès humain, promotion nationale, ouvrière, etc., c'est la laïciser.

3. *Il n'y a qu'un Rédempteur, une seule Rédemption vraie et possible.*

Qu'il s'agisse d'esclavage, de désordre, d'inimitié et réprobation, la Rédemption ne libère, ne restaure, ne réconcilie qu'en détruisant le désordre foncier du péché (Col 11, 13) : « Il nous a rendu la vie, remis les péchés, clouant à la croix l'acte écrit contre nous. »

Cette libération est l'essentiel, elle entraîne logiquement le reste, et le triomphe sur la mort, la concupiscence, le mal. Même si les conséquences du péché, les maux et souffrances introduits par lui, sont plus visibles et sensibles, il n'y a de vrai remède que celui qui s'attaque au mal profond. (*à suivre*)

(1) *Péché et Rédemption. Thèmes de méditation et prédication.* Brochure de 32 pages, comprenant les résumés faits par les auteurs eux-mêmes des conférences du Congrès. Autant de sermons ou d'exposés de cercles d'études, de thèmes de méditation, appropriés aux besoins de l'époque, utilisables pour les prédications de Carême et de Jubilé.

Mardi 12 décembre 1950

¹ Chez elle, dans sa chambre, au 179 rue de la Pompe

Séance sur le développement sexuel ; souvenirs d'enfance [cham. ?]
L'inquiétude du foyer de mal et de sa manifestation par le développement des seins.
[rouge] : « Vous avez pensé que le mal venait par là ? »

A dire : exaspération hier soir par la jeune fille mangeant du pain et du chocolat : le bruit de la [cassure ?] dans ses dents.

Raconté souvenir sur maman. La vue de sa poitrine vieillie, ma recherche de beauté féminine, alors. Le mélange [2 mots ill.] papa – [3 mots ill.] maman : malaise sur tout cela.

Dehors, regardé toutes les femmes selon leur poitrine – attente du jour où je deviendrai comme elles. Jusque-là, mon corps me semblait insupportable.

À dire : Le visage de maman [3 mots ill.] et je voulais toujours l'aider.
Le nombril – la photo : cache le ventre [*peut-être la recommandation qu'on lui faisait, comme celle de mettre ses mains – trop grandes – derrière le dos ?*]

Papa – et – mam[an] L'amour humain me semblait interdit par la religion.

INOPHYCINE

à dire : les bouquets de lilas

Les règles douloureuses depuis 13 ans, correspondant à tension : voyage, jour de l'An [ski *conjecturé*] – Cauterets¹.

Enfant : écorchures

Mal de cœur diffus [1 mot ill.] cercle du cerveau, cou

Soutien-gorge

C'est le plus : « Si elle voulait »

En pension : très mal.

Désir de vivre un mois en aveugle et peur de le dire.

Oh ! que c'est beau au manoir.

La [gare ?] des Kolin[sky ?]

Pour les jeux je vivais à part. Poupée tyrolienne de [1 mot ill.]. Peur de jouer à la poupée parce que ce n'était pas vrai : c'est mort.

Type d'ex[emples] : Hébreu, Grec.

[*Feuillelet suivant, encre rouge, datée mardi 12.12*]

Je n'ai jamais pu mettre ma volonté de niveau avec ma conscience – est-ce que je peux l'attendre de l'analyse, de pouvoir y arriver ?

[*Ici, MdT enchaîne avec mercredi 13, mais il existe un deuxième feuillet portant la date du mardi 12.12 – nous le donnons à la suite :*]

[Mardi 12 décembre 1950]

[*encre rouge*] Père Motte : diff[iculté] fond[amentale] : Incarnation suite dessein éternel et pas nécessité par Rédemption ; or toute la liturgie et toute la prédication reviennent sur Rédemption-Incarnation ; problème objectif.

Problème subjectif : toute ma vie religieuse passée hors de l'axe de ma vocation.

Conscience : fidélité « sociale » et d'obéissance du dehors ; contre fidélité personnelle et du dedans.

Je n'arrive plus qu'à me renier et à vivre dans un état d'irréalisation.

En plus, les données sur les femmes : Guitton etc. [*abrév. ill.*]. Père Philippe dans *La Vierge Marie figure de l'Église*.

¹ Station de ski dans les Pyrénées.

Des obligations de conscience surajoutées artificiellement, mais dans la suite intégrées d'où remords, contradictions se provoquant les uns les autres.

L'unité de la personne humaine : encourager la grâce et décourager la nature, ne peut pas aboutir.

Les paroles de l'ange à la Vierge Marie !

Le relatif et le partial.

L'agressivité masculine

Le mépris : dessin, bible, directeur [spirituel de] Jeanne Jugan : réduire à l'animal, à la servitude ; l'écale en [*I mot ill.*], pas en fait.

Libération relative [2 signes sténo] hors du mariage ?

Les femmes sont ce qu'il plaît aux hommes qu'elles soient : cléricalisme.

Sœur M. Elisabeth

Od. Aubertin

Vente : lettres Flav[igny]

La charité est-ce un amour ?

L'amour est-il un acte de volonté ? Traité des Passions.

Au dessus des hommes et des femmes il y a la nature humaine et la personne humaine : et la sagesse.

Au dessus du clergé et des fidèles, il y a Dieu et la sainteté qui est sa participation.

Congrès des religieux ?

Mercredi 13 décembre 1950

[*encre rouge*] Je vous ressens comme quelqu'un d'hostile et de nuisible sur qui je voudrais m'appuyer et qui me blesse – qui me donne un espoir pour me décevoir – quelqu'un de cruel et de cynique dont les promesses sont des menaces.

Je suis hantée par la terreur de l'échec, de la faute du délaissement. Il me paraît que vouloir être quelque chose, faire quelque chose, être utile à quelque chose, avoir une initiative est mal, vient d'un fond de révolte et d'orgueil et qu'aussi ma passivité est coupable – et que je suis abominable à Dieu et aux humains.

Ce moment de 15 ans est capital¹, après celui de 7 ans² : réadaptation du choix à mon évolution, aboutissement et départ.

Sans doute, trouvera-t-on toujours jumelé ce qui concerne ma vocation et ces symptômes névrotiques.

Lettre de Marie de la Trinité au P. Motte, de Paris, le jeudi 14 décembre 1950
(10 pages recto dactylographiées, ½ format)

« au NOM du PERE

Je vous remercie encore de vous être ainsi chargé de livres pour moi au retour de Rome, et de m'avoir reçue mardi – plus profondément d'autre chose qui est inexprimable, qui déborde les concepts comme la vie même, comme tant de chose en nous, sans doute parce que nous sommes à l'image de Dieu, lequel ne s'emprisonne dans aucune idée.

Il y a longtemps que j'aurais laissé toute relation avec vous si je n'espérais pas toujours que cela s'arrangera.

Quand le Dr Nodet vous a écrit à mon insu que je préférerais tout cesser avec vous il n'a dit que quelque chose de très partiel, selon ce que je pouvais avoir à lui dire relevant de sa compétence, mais qui n'était pas l'ensemble ; il n'a pas compris le fond, il vous a écrit quelque chose d'inexact, se substituant à moi pour cette question-là, et me laissant absolument ignorer ces rapports qu'il vous

¹ Quand elle écrit à sa mère pour lui faire part de sa vocation religieuse.

² Quand elle se voue à Dieu.

faisait après les séances alors qu'il m'avait assurée du secret professionnel. Je ne doute pas de la bienveillance de ses intentions, mais en cela il a dépassé ses droits et ses devoirs.

Cette expérience et d'autres, me restent comme des fers rouges et me contraignent à une circonspection d'emprunt, car j'étais naturellement confiante : n'en avez-vous pas eu vous-même assez de preuves. Cette confiance, j'espère, je le voudrais, reviendra mais actuellement je dois préciser ce qu'elle doit inclure et exclure.

Vous trouverez peut-être que vous n'agiriez pas ainsi, que vous vous y prendriez différemment : c'est probable – mais sur les points où la morale ne légifère pas elle laisse libre – et pour chacun user de sa liberté est plus qu'un droit, c'est un devoir. La morale du reste oblige à respecter l'œuvre entière de DIEU-CREATEUR, lequel nous a tous faits dissemblables les uns des autres. Aider les autres n'est pas s'offrir à eux comme modèle, mais plutôt les aider dans leur singularité à s'identifier à l'unique modèle qui Lui-même n'a cessé de s'effacer devant son PERE. Cela exige un renoncement considérable, l'oubli de sa propre singularité pour tâcher de saisir celle de l'autre sans lui imposer, même inconsciemment, son propre comportement. Cela suppose aussi la conscience actuelle et concrète de la dignité mutuelle, dont l'une n'a pas à diminuer l'autre, de l'autonomie aussi de la personne, que Dieu respecte plus que quiconque car elle est indispensable à l'accomplissement de ses desseins tels qu'il les a fixés, et que par suite ses ministres doivent respecter plus que quiconque ; leur ministère est un service et non pas une absorption, une aide et pas un joug, une libération et pas une geôle.

J'ai donc besoin, telle que je suis *hic et nunc*, de certaines assurances, veuillez m'excuser de vous les préciser, en faisant l'effort nécessaire pour comprendre que si je ne suis pas vous, vous-même non plus n'êtes pas moi – et que ce qui me différencie n'est pas, du seul fait de cette différence, répréhensible. Cette, ces différences peuvent être des poids, car elles entraînent l'obligation de distendre le champ habituel de pensées, d'accepter d'autres tournures d'esprit, d'autres réactions qui pour être différentes des siennes propres n'en sont pas condamnables pour cela.

Sur le passé qui, comme tel est mort, mais qui survit terriblement en chacun de nous, depuis la présence inconsciente jusqu'à l'obsession qui déborde dans tout le champ mental et aspire à elle toute la vitalité, comme dans le corps un cancer dont la cause a pu être fort anodine et fugitive mais qui, derrière son passage laisse une trace telle que fort souvent cela se termine par la mort.

1° - *aviez-vous donc une telle défiance de mon témoignage et de ma loyauté*, lorsqu'ayant entendu d'une sœur que je prenais ces huit repas par jours, sans m'en dire un seul mot, vous avez porté la chose au P. Guérard et avez reconnu ensemble que si j'en étais à commettre de telles incartades sans vous en informer, mon cas était bien douteux : car c'est bien ainsi que les choses se sont passées. Comment ne pas en conclure que vous doutiez absolument de ma véracité ? Ou que vous me supposiez inconsciente de mes actes : il aurait alors fallu faire la preuve que j'étais inconsciente – faire aussi celle que ce rapport était exact, saint Thomas dit : “le témoignage d'un seul est nul” – et “le témoignage d'un inférieur est sujet à caution”, or cette sœur n'était que Prieure et j'étais Conseillère. La chose m'est restée à cause de ce qu'elle avait de symptomatique de votre défiance.

Et si vous avez eu cette défiance-là de ma droiture, si vous avez pensé que je dissimulais, soit par manque de loyauté, soit par inconscience de mes actes : *le croyez-vous encore ?*

Pourrais-je avoir cette certitude absolue que, dans l'avenir, vous ne tiendrez pas pour exact à mon sujet que ce que moi-même je vous en dirais – et non le témoignage de quiconque, tant que pareil témoignage restera isolé de mon propre témoignage.

Ce que je demande là est chose possible. Je le sais d'expérience. Il y a un abîme d'un esprit à l'autre, de ce qui paraît au-dehors à ce qui existe au-dedans. J'ai pris l'habitude, dans la vie religieuse, de faire grand cas de ce que chacune me dit sur elle-même, le prenant exactement comme elle le dit, quitte à le revoir avec elle si je doute qu'elle y voit clair – mais ne doutant jamais de moi-même gratuitement ; quant à ce que A me dit de B, je me dis “A voit B à travers elle, elle doit être sincère en s'exprimant sur elle – mais B est peut-être toute différente de ce que A en voit et m'en dit.” Le jugement de A sur B reste toujours pour moi “son” jugement, et jamais ne devient “mon” jugement, sans que pour autant je doute de sa sincérité. La même chose pour les jugements portés par la collectivité, car l'erreur se propage encore plus facilement que la vérité et, dans les communautés, surtout l'erreur dépréciative.

2° - ensuite l'autonomie de ma conscience. Elle a été singulièrement négligée et supplantée par les directeurs successifs qui se sont bien plutôt substitués à elle qu'ils ne l'ont éclairée et fortifiée : vous le savez. Faire pression morale sur une conscience, en faire le siège à propos des décisions les plus graves de la vie, de celles qui sont uniques dans une vie – vouloir avec cela être l'unique conseiller, désapprouver et même interdire de demander conseil à d'autres – obliger finalement à piétiner sa propre conscience, à se durcir contre elle pour faire par obéissance ce qu'au-dedans elle condamne, ne peut qu'aboutir à longueur d'années à l'effritement de la personnalité et à la perte du sens moral : "si je dois appeler bien ce que je juge être mal – et si je dois appeler mal ce que je juge être bien – si je dois de plus accomplir ce que je juge être mal, et m'abstenir de ce que je juge que je devrais faire, j'aboutis fatalement à ce royaume "divisé contre lui-même et qui ne subsistera pas."

Conseiller, éclairer, exhorter : oui – mais après cela, si la conscience reste au-dedans irréductible (et cela peut se trouver ainsi sans qu'il y ait opiniâtreté répréhensible, ou orgueil coupable – à cause d'autres facteurs ; car il n'y a pas que des facteurs moraux, la moralité n'y intervient que relativement à l'intention) – donc si la conscience reste irréductible, ne pas la violenter, la broyer, la rendre serve.

Autre chose est d'aider une conscience faible pour la fortifier dans le sens où elle incline, mais trop timidement : il faut alors l'aider à s'affirmer elle-même et non à s'habiller d'une autre conscience – autre chose d'écarteler une conscience en lui imposant ce à quoi elle répugne irréductiblement. Si Dieu ne se montre nulle part "impitoyable" jusqu'à imposer cet horrible tourment, de quel droit ses simples ministres, à qui il suffit d'être comme leur Maître, imposeraient-ils ce joug ? Il suffit au serviteur de servir, il n'a pas à innover à son gré, comme il lui plaît, par delà les exemples de son Maître. Et le Maître s'est fait connaître à tous, afin que ceux que servent les ministres substituent leurs initiatives aux exemples du seul et unique Maître de tous.

Cette conscience, est-ce que vous pouvez m'aider à la retrouver ? Elle a été tellement mutilée, piétinée, harcelée, moquée (dans les "marottes" et les "lubies", etc.) que c'est à peine s'il en reste des lambeaux. Et je le ressens comme ce qu'il y a de plus tragique et de plus horrible au monde – avec cette constatation que plus d'une fois l'esprit de rivalité masculine et de domination masculine a joué – et mettre ces tendances que tous les hommes ont envers toutes les femmes (consciemment ou inconsciemment, sous une forme crue ou voilée, habillée de motifs religieux très sincèrement et candidement consentis), les mettre, ces tendances, au service du ministère religieux, les englober dans les motivations toutes spirituelles qui doivent l'animer, c'est odieux.

On retrouve là, sous une forme terriblement significative et grossie, la tendance constante d'un homme devant une femme (qui ne lui est pas "*uxor*") à la rabaisser – ce qui est un moyen, même inconscient de se grandir, de se donner s'il en est besoin de l'assurance par ce moyen subtil, d'autant moins perceptible qu'il est plus subtil et que la droiture des intentions et des buts ne fait pas de doute. Vous savez comment ce directeur de Jeanne Jugan lui a commandé de faire devant lui le tour de la pièce à quatre pattes, avec un sucre au bout de l'exercice : tout comme un animal = absolument un être de nature inférieure. De cela, vous pouvez rapprocher ce dessin du cahier de Fêtes et Saisons sur la Bible où Adam figure avec seulement un animal en guise d'Eve, et où la Vierge Marie même est absente – un groupe de femmes seulement autour de Jésus ressuscité, car alors sa résurrection le place dans la sphère transcendante où justement ces femmes ne sont pas. Quant à faire figurer Eve à côté d'Adam, et Marie Mère de Dieu, il n'en est pas question.

Le cahier de "Marie figure de l'Eglise" est très instructif sur l'idée que certains OP qui y ont écrit se font de la situation de la femme, de la forme que doit avoir sa spiritualité, etc. Ils appliquent leurs thèmes à la Vierge Marie, comme étant l'idéal de leur propre idéal de spiritualité féminine. Ils idéalisent en Marie leur idéal personnel, tiré de l'idéal traditionnel d'une mentalité féminine – pas tous, mais quelques uns.

Pourquoi ne parle-t-on jamais aux fidèles de leurs grandeurs divines ? Pourquoi n'entend-on jamais parler de Dieu dans les sermons ? Pourquoi ne parle-t-on jamais du mérite qui s'obtient directement entre l'âme et son Dieu, alors qu'on revient indéfiniment sur les sacrements ? Pourquoi parle-t-on si peu, jamais, de la sagesse surnaturelle, de la sainteté divine vers lesquels tous les enfants de Dieu doivent s'acheminer ? Pratiquement, il y a sur terre, dans l'Eglise, deux classes dont on ne parle que par leur opposition : la classe cléricale et la masse confuse des fidèles-pécheurs. On dirait que

la religion consiste à ce qu'il y ait d'une part le clergé, brillant de la gloire de Dieu, et d'autre part, les fidèles plongés dans l'ombre du mal. La mentalité est clérico-centrique et c'est logique : le prêtre c'est le Christ, et le Christ c'est Dieu = par conséquent...

Aux premiers siècles, on disait aux fidèles "*Christianus alter Christus*" – maintenant les fidèles sont éliminés, ils sont des pécheurs et les seuls "*alter Christus*" sont les prêtres.

Je veux bien la religion et toute la religion, mais pure de ces mélanges, de ces particularités sous couvert de religion.

Ce n'est pas en ravalant, en refoulant, en méprisant, en soupçonnant qu'on rend les autres humbles : on provoque des névroses ou bien on mutile, on paralyse, on coupe l'élan – mais c'est surtout en l'étant soi-même ; et l'humilité consiste bien plus à renvoyer à Dieu toute la gloire de ce qu'Il nous a donné et qu'il faut connaître et apprécier pour faire croître et fructifier ; tout comme la Vierge Marie nous en donne l'exemple dans le magnificat : on prêchera la beauté de ce cantique, on n'en inculquera pas la spiritualité.

Pendant les derniers siècles, et de plus en plus, on a cru préférable de laisser ignorer à la jeunesse les forces de vie incluses dans toute nature humaine ; de cette ignorance il est résulté beaucoup plus de péchés et de déséquilibres qu'il n'y a eu d'avantages – on a fait passer aux yeux de toute la jeunesse de plusieurs générations, pour mal ou dangereux ou menaçant, ce dont l'usage seulement pouvait être immoral, mais qui en soi était bon comme tout ce que Dieu a fait ; parallèlement, on a suivi semblable tactique à cause du risque d'orgueil à regarder en face les dons de Dieu. Mutiler la réalité coûte cher ; on réagi presque à l'excès quant aux force vives du corps, comme si, parce qu'il est maintenant permis d'en parler il n'y ait plus à parler que de cela – mais aussi on est talonné, effrayé à juste titre par les ravages dont l'ignorance et le mutisme ont été les complices. La même mentalité reste encore pour la connaissance qu'on donne au fidèle de lui-même : connaissance négative ; ce que le fidèle doit savoir avant tout, c'est qu'il est un infidèle ! Vous-même, voyez-vous, vous avez voulu apporter ce genre de contre-poids à une vie spirituelle intense : le résultat est là.

Tout ce que je recevais de Dieu était bien – et en face de cela, tout ce que je faisais à mon niveau de créature, était occasion de réprimande, soupçon, etc. Vous êtes vrai quand vous dites que vous m'avez encouragée : exactement, vous approuviez le Seigneur car tout cela relevait de Lui – et par opposition ce que je faisais, moi, vous trouviez toujours à le voir par l'angle répréhensible, en sorte que les encouragements n'avaient rapport qu'au Seigneur – et les paroles déprimantes à moi seule. Dans un autre contexte que le milieu si défiant, et si accusateur à mon égard, qui jamais n'a cherché à comprendre ce qu'il y avait au fond de mes difficultés et de mes explosions, mais n'a fait que m'accuser et me critiquer dès le jour de mon entrée – et aussi peut-être avec un autre genre de tempérament, sûr de soi, à l'aise dans sa vocation, se sentant à sa place, serein, et pas comme moi peureux, timide, insupportable à soi, angoissé à tout propos – mais pris par le groupe, parce qu'ayant été choisi pour des charges importantes comme sûr de soi, ambitieux, diplomate, dominateur, etc. – passée du milieu de confiance et d'amour de la famille au milieu de défiance et de glace de la vie religieuse (de la glace j'excepte Notre Mère et quelques autres) avec l'angoisse affolante d'une fidélité de forme édifiée sur une infidélité de fond... oui, peut-être, cette manière de faire qui fût la vôtre de plus en plus marquée, jusqu'aux 8 repas, à la "fouinarde", celle qui épie le temps passé par ses sœurs à se confesser, qui n'est pas en tout cas, malgré la grâce de son baptême : pas sainte, pas sainte, pas sainte, cela aurait peut-être réussi : mais il y avait tout ce contexte. Et à quelle femme notre Seigneur a-t-il donc parlé dans l'Évangile ? Lui qui pourtant savait tout ce qu'il y a dans le cœur de l'homme ? Quand il a dû parler à la Samaritaine de sa conduite, c'est dans quel contexte ! A ses apôtres même il n'a jamais dit semblable parole sur Dieu et son Père. Et l'entretien avec la syrophénicienne s'est achevé sur un mot d'admiration. Tout opposée est l'attitude des apôtres et c'est celle-là que le clergé a retenue parce qu'il trouve en lui, humainement bien qu'inconsciemment, les mêmes motivations que les apôtres trouvaient en eux et qui n'ont rien de surnaturel, qui ne sont pas même conformes à la nature "humaine", mais en ses éléments instinctifs.

Tout cet arrière-plan ne m'importe pas et je n'en parle que pour le balayer – plutôt dans le désir qu'il soit balayé, car nous les femmes nous en sommes plutôt la balayure.

Si je devais encore sentir cela entre vous et moi, si votre aide devait consister surtout en réprimandes ou en substitution de votre conscience à la mienne, comme cela a été, ou en mutisme imposé quand je cherche à m'expliquer et non à prévaloir, ou en jugements appuyés sur des dires de tiers – si je ne pouvais pas compter sur un secret pris dans sa plus rigide acception, alors dites-le moi : je préfère le savoir.

S'il arrivait, comme cela a eu lieu, que ma conscience n'arrive pas à se rallier à la vôtre, d'avance je vous demande de ne pas m'apeurer comme a fait tant de fois la P. Ch. dans ses menaces d'égarément dans ma volonté propre – s'il faut de la force et de l'élan pour obéir à des ordres extérieurs, il en faut davantage pour obéir à l'ordre silencieux, et sans autre témoin que Dieu, de la conscience intime : introduire l'effroi jusque là c'est abuser de la situation – même s'il y a erreur matérielle il y a persistance alors de la fidélité essentielle, et cela vaut mieux qu'éviter une erreur matérielle et ruiner la structure intime des relations religieuses à Dieu, dont la toute première est justement cette jonction à Dieu par ce point de la conscience personnelle avec tous ses éléments objectifs et subjectifs.

Je voudrais une réponse, et ne la demande pas longue mais complète – sans laisser de coin d'ombre d'où sortiraient des loups dévorants.

Le plus simple, pour qu'il y ait réponse à tout, bien que brève, ne serait-il pas d'annoter en marge – ou plus simplement, de numéroter et répondre en quelques mots à chaque n° sur une feuille jointe ?

Ce qui avait été commencé dans la simplicité s'est fourvoyé dans la complication ; il n'y a pas d'autre solution maintenant que de regarder cette complication dans toute l'amplitude qu'elle a prise pour, peu à peu, retrouver la simplicité, Dieu aidant.

C'est précisément toute cette complication qui constitue la difficulté, sans parler de toutes les perturbations intérieures qui ne cessent de me hanter et de continuellement tout embrouiller – ce n'est pourtant pas cela que j'avais demandé aux serviteurs de Dieu, et je ne pense pas qu'il les juge meilleurs serviteurs parce qu'ils donnent plus de coups, se substituent davantage à Lui, non théoriquement, mais de fait et jettent dans l'affolement et l'obsession ceux qui attendaient d'eux de l'aide vers l'unité et la paix, dans la confiance et l'élan.

sr mT, op

Samedi 16 décembre 1950

La confusion entre réussir et triompher.

Voir dans Apocalypse victoire ou triomphe.

P. Motte : jamais n'a essayé de panser les blessures.

Elle-même [mère Saint-Jean ?] : sa défiance signifiée, sa suspicion.

M. M. : on a été content, elle a bien battu sa coulpe.

Je constate ma tendance spontanée à l'organisation en vue de l'achèvement du repos ; et pas de l'action : vers l'ultime de l'action.

Organisation par synthèse intellectuelle, avec symbolisation linéaire ; car le signe visuel est l'expression la plus dense, la plus précise et la plus simple de l'idée ; la plus reposante, dégagée du multiple de la succession et du mouvement.

Pensée organisant le réel concret ; ce n'est pas organisation par tendance philosophique mais tendance métaphysique.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, de Flavigny, 5 pages ½ format, dactylographiée

La Gloire-Dieu

Flavigny-sur-Ozerain

(Côte-d'Or)

Le 2 janvier 1951

Cher Docteur

J'aurais dû vous écrire plus tôt, mais j'appréhendais de le faire, comme n'importe quelle réalisation qui risque d'être marquée de mon originalité, celle-ci étant à proscrire.

Cependant, depuis que je suis ici j'écris des lettres, mais surtout pour ne pas avoir sur la conscience quelque manque de charité et me libérer d'un poids.

J'aime bien ce grand couvent où j'ai passé les seules trois années de ma vie où j'ai eu quelque paix au-dedans ; je vivais dans une grande mortification et priais à peu près tout le temps. Ce sont les seules années où j'ai vécu moi-même ; tout le reste de ma vie, avant et après, c'est une autre que moi, celle que les circonstances exigeaient qui a vécu, greffée sur ma propre vie, et puisant sa sève, comme du gui sur un arbre.

Mais ces trois seules années, déjà lointaines : 2 février 194? au 24 mars 1944 (c'est ce 2 février où j'ai quitté le noviciat, après y avoir été huit ans et demi¹) – ont été serties, avant et après tant de malaises et d'angoisses que c'est surtout de cela que les murs, le cloître et tout le reste demeure imprégné. Cela m'a prise au cœur en arrivant comme un coup de massue, l'impression de me trouver dans la chambre à gaz. Je suis allée dans ma petite cellule, tout au bout de la maison. Un petit couloir accède où j'ai passé des jours et des nuits à boucher les fentes du parquet, parce que je ne pouvais plus voir la poussière qui s'y logeait et que je ne devais surtout rien faire où paraisse tant que soit peu ma personnalité et qui ait quelque conséquence sur la terre ; ce genre d'occupation absolument inutile, impersonnelle, neutre au maximum y répondait – avec au bout le soulagement de ne pas avoir à marcher sur cette poussière stagnant dans les fentes.

En repassant par-là, j'ai tout de même eu de la peine de penser que durant des mois, des années, j'en ai été réduite, ici, à cette existence misérable et qu'absolument personne ne m'a tendu la main.

Le père M[otte] était venu ici pour Noël, comme il aime à le faire chaque année. Les fêtes ici sont solennelles pour la liturgie et très animées dans les réunions communes ; les pères sont toujours ravis d'y prendre part. Les novices chantent avec art et entraînent toutes sortes de Noël et chants en partie, et de plus, le 27 c'était la fête de Mère Saint-Jean. Il y avait donc ici, pour cette date, le père M., le père Chiffrot, et un autre venu d'Angers pour nous connaître, tout content lui-aussi.

J'ai donc vu le père Motte un moment mercredi matin. Il m'a dit ce que je n'arrive pas à croire, et pourtant il semblait le dire sérieusement et en être convaincu : « Il n'y a pas d'autre raison profonde à chercher comme cause des difficultés qu'il y a toujours eu entre vous et les autres, c'est votre supériorité qui les écrase ». Je lui ai répondu que je ne le croyais pas, que je n'ai jamais pensé et ne crois pas à aucune supériorité, ne sachant pas seulement en quoi elle consiste. Il a insisté : « et pourtant c'est évident. » J'ai dit : « mais qu'est-ce qui les écrase ? Je ne veux m'imposer à personne et je vis ici comme une taupe, je ne dis rien et ne demande rien. Il m'a répondu : « c'est votre supériorité elle-même qui s'impose, même si vous ne faites rien pour cela, et cela suffit à les gêner ». Alors, si dans la vie religieuse il se trouve qu'on ait le malheur d'avoir une personnalité un peu marquante, il faut l'écraser, la lapider, jusqu'à ce qu'elle soit en miette – et que le directeur s'évertue tellement à humilier, rabattre, couper, reprendre que le cœur en prenne une tremblote incurable. Il m'a dit aussi : « on vous voyait tellement forte et courageuse que personne n'aurait pu imaginer que vous soyez si fragile. »

Je semblais forte car pour moi quand il fallait je me serais tuée pour accomplir tous ces « il faut », et je prenais les choses à cœur plus que quiconque ; quoiqu'on me confie, on était sûr que j'y arriverais, et aussi j'avais rendu mon visage, comme Jérémie ou Elie « dur comme un caillou », figé contre ma torture intérieure ; j'avais dû dresser comme un mur d'airain entre l'épouvantable angoisse intérieure et la nécessité de faire face à une vie qui, donnée à Dieu, devait répondre à toutes les exigences des supérieures, directeurs, règle et circonstances, sans rien laisser, parce que tout cela était pour moi l'expression de sa volonté à laquelle je voulais toujours, et quoi qu'il m'en coûte, accorder la mienne. Aussi ai-je toujours fait face.

¹ MdT ne se souvient plus exactement de la date de sa sortie du noviciat qui est 1942. Elle parle de trois années mais en réalité c'est deux ans et un mois.

Quand j'en suis arrivée à cette extrémité inconcevable d'être obligée de piétiner ma conscience pour adhérer d'esprit et d'acte à ce que m'imposaient le P. M. et Mère St Jean (j'ai accompli les actes mais ne suis pas parvenue, malgré des efforts gigantesques, à réduire l'opposition de ma pensée, plus que la pensée, la direction vitale, l'orientation nécessaire sans laquelle je sentais que tout allait crouler, ce qui est arrivé)

Ce point ultime avait été préparé par tout ce qui avait précédé. J'en étais arrivée à me dire : sans doute dans les voies de la sainteté faut-il creuser jusque-là le renoncement ; car j'avais dû renoncer de plus en plus à toutes sortes de choses qui me paraissaient pourtant légitimes, même nécessaires – et toujours on me mettait en garde contre « la volonté propre », « l'esprit propre », etc

Je suis allée au chœur un peu plus qu'avant, bien que pas à tout l'Office – et souvent j'y prends une sorte de mal de cœur qui m'oblige à m'en aller. Quant à pouvoir y prier une seconde, soit durant l'office, soit toute seule : c'est toujours impossible. Je dis les paroles, mais aucune prière ne les accompagne : je reste bloquée, pétrifiée.

J'ai un peu plus mal sur ce sommet du crâne, comme s'il y avait une nappe d'eau croupie. Un peu de mal de nuque est revenu est revenu, mais passager.

Dans l'ensemble, à part une visible exception, je sens qu'on fait tout ce qu'on peut pour que ces quelques jours me soient agréables, et je crois faire aussi moi-même ce que je peux. Je ne suis pas retournée aux repas communs. Ce matin j'ai eu une crise de tristesse et de larmes, et encore ce soir, mais dans l'ensemble je me retiens mieux, et je parle moins de tout ça, sans pourtant cesser d'y penser – pas d'y penser mais d'en ressentir l'actualité persistante.

Il faut vous dire que je regrette toujours bien la brièveté de ces séances, ces coupures, ce temps-éclair me sont tellement pénibles et ajoutent à cette tension dont j'aurais pourtant si besoin qu'elle se relâche, qu'ajoutés aux frais excessifs que vous m'imposez, et que vous ne m'aviez pas du tout laissés prévoir, au contraire – que le résultat, dont je m'aperçois mieux à distance, et avec cet intervalle creux, est que, spontanément, j'élimine de ma pensée le plus possible tout cela : séances, brièveté, dépense ; c'est nécessairement soudé. Je ne suis pas du tout attachée à l'argent, mais j'ai honte qu'une telle dépense soit faite pour quelqu'un comme moi, et tout ce qui m'en rappelle le souvenir, comme en tout premier les séances et tout ce que vous pouvez m'y dire s'efface au plus tôt de ma mémoire qui est déjà trop surchargée de remords et de regrets – en sorte qu'au lieu d'avancer les choses, cela les retarde et les estompe dans l'ombre où je les repousse.

Mère Saint-Jean est grippée – avec assez de fièvre – le voyage en Saône-et-Loire ne se fera pas, mais j'attends, pour retourner à Paris, de voir comment cela va évoluer pour elle. Ce n'est pas elle qui me retient mais elle comprend que je préfère rester un peu plus. Je vous écrirai dès que mon départ sera fixé ou vous téléphonerai en arrivant.

Je vous demande encore une fois de plus après tant d'autres de bien vouloir comprendre ce que je vous écris en haut de cette page [à partir de « Il faut vous dire... »]

La première bénédiction des Matines est celle-ci, au bréviaire op :

Benedictione perpetua benedicat nos Pater aeternus

C'est ce que je lui demande pour vous en cette nouvelle année.

sr mT, op



Lettre de Marie de la Trinité au Dr Nodet, de Flavigny le 4 janvier 1951
(7 pages ½ format recto, dacty.)

Il [Lacan] ne parle presque pas. Il m'a assuré que ce n'est pas du tout trop tard et qu'il m'aidera à sortir de là. J'ajoute qu'il me comprend bien et ne me morcelle pas sans pour autant tout mélanger. Il m'a dit au début qu'il a eu l'occasion d'étudier particulièrement les problèmes de la vie spirituelle. [...] C'est là ce qui va bien mais il y a aussi autre chose qui m'a déjà fait hésiter à reprendre avec lui en octobre [1950] et continue de me gêner. Je le lui ai dit mais il n'y change rien, malgré que chaque fois qu'il me voit hésiter à continuer il me dit qu'il changera mais il n'en fait rien.

D'abord l'extrême brièveté de ces séances dont le maximum est de 30 mn, assez souvent même, pas atteint : 20, 25 mn ; 2 ou 3 fois seulement sur tant de séances 35 à 40 mn.

Le nombre de minutes m'est bien égal mais cette brièveté ne permet pas qu'il y ait jamais la moindre détente et je le quitte plus tendue que je ne suis venue : je ne me trouve jamais dans une situation qui me permette de revivre les choses ou de les dissoudre, ce qui est dit est simplement dit car je suis bien trop tendue pour le revivre.

C'est là son genre, je crois, car autant que j'ai pu m'en rendre compte dans les temps d'attente, il n'accorde pas plus de temps aux autres. [...]

Ensuite ceci : comme il ne me dit à peu près rien, je n'y vois guère plus clair. Je comprends bien qu'il faut que je parle et je le fais mais je m'attendais à plus d'éclaircissement. Les questions ou réflexions sont plus pour préciser ce que je dis ou m'en faire remarquer l'importance que pour m'aider à situer les choses... du « ça » et du « surmoi » il n'en est pas question. Il est fort cultivé et je pense qu'il l'est trop ; car j'aurais besoin de ces clartés élémentaires projetées sur moi-même comme ça se déroule. J'attends toujours et cela n'arrive pas.

Enfin, ces brèves séances sont comptées par lui aux mêmes conditions que si elles couvraient le temps d'une séance normale, ce qui me met dans la pensée gênante qu'il abuse à son gré d'une situation où je ne peux pas me défendre. Ce qui bien sûr ne concourt pas à la détente. Je lui ai dit tout cela mais il n'en tient aucun compte. [...]¹

D'autre part, il me semble tellement consciencieux que je ne sais comment concilier sa façon de faire avec ce qu'il semble qu'il est.

Les séances sont interrompues par les vacances de Noël que Marie de la Trinité passe à Flavigny. Elles reprennent le 11 janvier 1951 d'après les notes. Les notes sont prises sur les mêmes feuilles de cahier mais coupées au milieu et perforées sur le côté et non reliées. Les couleurs sont inversées : rouge pour MdT, bleue pour Lacan. Avec les feuillets, MdT a gardé un article de journal (sans date, sans titre) intitulé : Pêché et Rédemption, relevé ci-dessous. Les notes du 24 janvier parlent de l'Incarnation et de la Rédemption.]

Le thème central du Congrès diocésain de Lille (octobre-novembre 1950) était le problème péché-Rédemption. C'est sous ce titre qu'un résumé synthétique du Congrès vient d'être publié à Lille (1)

Nous donnons en trois fois le résumé de l'exposé paru en tête de cette brochure, de Mgr Glorieux, recteur de l'Université catholique de Lille.

I – La Rédemption est fonction du péché

En raison des confusions multipliées comme à plaisir, des déformations infligées à la pensée chrétienne, beaucoup d'idées perdent de leur netteté et vigueur.

1. *Qu'est devenu le péché pour les gens ?*

Pratiquement pour beaucoup, le péché est devenu un manquement au règlement de l'Église. Ils font partie de cette société, comme des gens bien élevés ; puisqu'ils assistent aux assemblées (à la messe), ils doivent donc suivre le règlement. S'ils manquent au règlement, ils commettent un péché.

Pour ceux qui ne pratiquent plus : n'assistant plus aux assemblées de la société, ils ne se considèrent plus comme coupables de manquer au règlement de la société. Ils ont quitté la société, le règlement ne les atteint plus, ils ne commettent pas de péché. Voilà pour la vie religieuse.

« La question des mœurs, cela ne regarde pas le bon Dieu », disent les jeunes gens à un vicaire. Il y a longtemps qu'on a fait la même réflexion pour les affaires. Depuis quarante-cinq ans, on a de moins en moins le respect de la parole donnée.

Dans certains milieux, les fautes contre l'autorité n'existent pas ; il n'y a de fautes que contre les "copains".

¹ Sur la brièveté des séances, cf. Gilbert Diatkine, *Jacques Lacan*, Puf, p. 69.

On pourrait conclure cette enquête en disant que « l'attitude habituelle de nos gens vis-à-vis du péché est le pharisaïsme : sévérité pour ce qui paraît extérieurement, pour ce qui n'est pas admis dans le milieu ; grande indulgence pour ce qui ne paraît pas, pour ce qui n'a pas de conséquences heurtant les coutumes du milieu. »

Il faut se remettre dans la foi.

2. *La Rédemption est fonction du péché.*

C'est parce qu'il y a dans le monde péché, déchéance, damnation, qu'il y a Rédemption ; elle sauve :

– du péché, premièrement et directement.

– De ses suites, temporelles ou éternelles, individuelles ou collectives, par voie de conséquence.

Identifier Rédemption et libération sociale, progrès humain, promotion nationale, ouvrière, etc., c'est la laïciser.

3. *Il n'y a qu'un Rédempteur, une seule Rédemption vraie et possible.*

Qu'il s'agisse d'esclavage, de désordre, d'inimitié et réprobation, la Rédemption ne libère, ne restaure, ne réconcilie qu'en détruisant le désordre foncier du péché (Col 11, 13) : « Il nous a rendu la vie, remis les péchés, clouant à la croix l'acte écrit contre nous. »

Cette libération est l'essentiel, elle entraîne logiquement le reste, et le triomphe sur la mort, la concupiscence, le mal. Même si les conséquences du péché, les maux et souffrances introduits par lui, sont plus visibles et sensibles, il n'y a de vrai remède que celui qui s'attaque au mal profond.

(à suivre)

(1) *Péché et Rédemption. Thèmes de méditation et prédication.* Brochure de 32 pages, comprenant les résumés faits par les auteurs eux-mêmes des conférences du Congrès. Autant de sermons ou d'exposés de cercles d'études, de thèmes de méditation, appropriés aux besoins de l'époque, utilisables pour les prédications de Carême et de Jubilé.

[La reprise se fait sur une feuille comportant une première ligne illisible, puis cette notation] :
« demander *Vie spirituelle* suppl. sur saint Joseph ». En dessous est écrit :

Retour de Flavigny 1951

Jeudi 11 janvier

« Mon [Petior ?] »

La séance se passe à raconter séjour.

Excitation cérébrale : problèmes que je décris.

Maternité et prêtre : présence visible de la Vierge Marie.

Développement] pour la sanctification de la psychologie féminine : [1 mot ill.] le martyr à gagner.

Presque un million de religieuses ?

« Intimité »

Dernière séance : lait

Réveillée ce matin en queue de rêve : je dis à Simone : « Je comprends, il te faudrait une vache pour avoir assez de lait.

Pour moi : sevrage ?

Ma tournure d'esprit créatrice

aide positive ou seulement négative ?

[imposé ?] au mental des pertes d'équilibre, comment le corps perd le sens de l'équilibre.

Pression intérieure intense qui ne peut déboucher ni en [1 mot ill.] aux yeux, ni en sensations sexuelles, ni en activités intellectuelles.

Abbé M[ari ?]

Hier, avait motif de reproches pour vous en donner un pour me soulager du mien.

Complexe d'Œdipe qui recommence dans la vie religieuse.

Rêves de cette nuit : avant cette vache, encore vache, grange, dormi.

∞

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 13 janvier 1951

« Aucune hésitation possible, il faut continuer :

1/ Tout plutôt qu'un épanchement de forces et de conseils

2/ Malgré le côté pénible des séances, vous avez un mieux dans l'ensemble.

3/ Cette difficulté de détente est la peur devant l'analyse. Tout analyse bien conduite – même à séance un peu plus longue – mais le Dr Lacan paraît le rattraper sur la quantité – met *obligatoirement*

en état de frustration. Il faut accepter et analyser cette frustration *actuelle* : elle peut permettre d'atteindre la frustration archaïque et fondamentale qui est la racine de votre névrose
Courage et patience dans une *seule* direction. C'est votre seule voie de salut ».



samedi 13 [janvier] 1951, 16 heures

[encre rouge] J'ai expliqué pourquoi ce retard d'hier, par remords et pour recevoir des reproches – remords pour moi d'avoir insisté pour [le] rendez-vous, reproche de lui de mon retard.

Reparlé des raisons de prolongation du séjour à Flavigny : gelée, grippe de notre Mère. Sur quoi :

Lacan : « Vous êtes de mauvaise foi. »

[encre bleue] avec développement sur mon égoïsme, que je n'en fais finalement qu'à ma tête. L'obéissance religieuse : j'y crois où je n'y crois pas : elle a pour elle toute la tradition monastique.



dimanche 14 janvier 1951

[feuille 8 bis]

[encre rouge] Les écrits de la N.A. [Nouvelle Alliance] sont une vue par le bas des desseins divins, et l'Apocalypse nous en donne une vue par en haut, et cela se passe en même temps et même lieu.

D'où : il y a liberté humaine à aborder par là où l'on a le plus de convenance la rosée divine, la recevant comme la toison sur laquelle scintille la rosée de lumière descendue du ciel ; soit en passant le seuil de la porte ouverte dans le ciel.

Le danger psychique de la vie religieuse : réinterpréter le complexe d'œdipe avec la supérieure et le directeur et revivre, à leurs occasions, de faux problèmes religieux et spirituels.

La mentalité de l'Apocalypse : [2 mots ill.] d'esprit [1 mot ill.] nous est proposée comme terminale.

La genèse nous fait donner grande attention au lieu de l'œuvre créée, l'Apocalypse nous appelle de la Demeure de l'Incréé qui s'y révèle en son lieu propre et nous révèle à nous-même [la] relation à Lui, et non la relation à [nous ?]

[feuille 8, datée dimanche 14 à 16 h 30]

[encre bleue] Il faut que je recherche des faits d'obéissance accompagnés de conflits.

Cette mauvaise foi ne visait que les motifs invoqués pour retarder mon retour à Paris, comme si j'avais prétexté des circonstances pour en faire à ma tête.

Lundi 15 janvier 1951

Préparation :

A Flavigny : mes règles, cette « intimité », ce « lait »

Rêve avec Simone Morousi : [1 mot ill.] rêve – « Il te faudrait une vache pour avoir assez de lait. »

Sevrage ? Je crois que maman m'a nourri trois mois, mais pas les autres.

Rêve de jeudi avant de le revoir :

Allé voir Madeleine, seule et couchée dans un lieu très pauvre qui rappelle l'exode ; il y a sa chambre avec seulement son lit, par terre en terre battue.

A l'entrée, la porte obstruée par du bétail d'élevage parmi lesquels une vache ; j'ai traversé et suis entrée.

J'ai voulu balayé, beaucoup de difficultés à trouver un balai.

J'ai commencé dans une pièce [1 mot ill.] elle, c'était une grange, beaucoup de terre et de poussière – Larreule où je travaillais). J'ai voulu balayer des feuillages et me suis aperçue qu'ils étaient enracinés : c'était une touffe de lierre et du fusain (feuilles permanentes). Il y avait aussi des feuillages de lilas coupé que j'ai balayé.

Puis je suis venue lui parler et je me suis dit : elle a la tête malade.

Puis, j'ai regardé mes lunettes, un bord du verre était ébréché, en regardant à terre, j'ai vu que les verres étaient tombés, cassés. J'ai pensé : elles m'ont coûté plus de cinq cents francs et il faudra recommencer.

Ma lésion à l'œil effet de l'effort sur moi-même ?
Souvenirs d'ob[servation ?] et malaise psychique :

- Ma Bible
- Déjeuner les vendredis de carême
- Veille jusqu'à 10 heures seulement
- Goûter en Normandie
- Lait du soir à Dienville
- Bois à monter
- Lectures imposées
- Voyages les jours de retraite du mois
- Tenir tête droite
- Pantoufles, édredon, oreiller
- Textes de ma [I mot ill.] Saint Jean et du Veni Creator
- Goûter sœur Agnès
- Sujets récréations
- Mièvreries du Rosaire

Séance : parlé de l'oraison

[*encre bleue*] Il dit doucement : « Votre état : adorer », comme proposant cette orientation. Souligne l'analyse à faire de cette activité contemplative.

Cette vie consacrée à Dieu doit procurer, comme l'autre, des satisfactions à tous les plans.



Mercredi 17 janvier 1951 [*MdT a noté mercredi 18*]

Préparation séance [*encre rouge*]

Me trouver devant les trois points soulevés :

1. frustration
2. conflits d'obéissance à analyser
3. oraison
4. égoïsme

Que choisir ?

Extrême mal de tête

Heures d'inexistence

Esquiver toute la vie : rencontre

Ma vie et moi.

Séance [*encre bleue*]

Est revenu sur l'égoïsme [idol. *conjecturé*], bloc figé sur lui-même.

M'a rappelé ce bouquet de fleurs où je ne tolérais pas de relation à l'autre, bouquet : isolement, aboutit à rien.

Évasion de la dialectique humaine grâce à laquelle peu à peu se modèle la personne.

Rappel de ce que j'ai dit de ces désirs refoulés, ce qui n'a pas pu être sans recours intérieur.



Samedi 20 janvier 1951 [*MdT a noté : vendredi 20*]

Préparation séance [*encre rouge*]

Tout ce qui n'a pas été dit : essai de téléphone.

Toute la séance a roulé sur P.M.

Absolument inutile.

Séance : [encre bleue]

Il a parlé du jeu passionnel.

[encre rouge] Je voudrais y revenir.

Extinction de voix a presque remplacé la mal de tête.

[au verso, MdT a noté] : samedi

Préparation séance :

Ce mal de tête : évolué en [hém... suite ill.] un jour, puis extinction de voix.

De toute ma famille : comme un cheveu sur la soupe, ne me suis jamais intégrée et ait tout fait pour cela.

Le problème de mes parents ne s'est pas posé parce que personnes étrangères.

Je suis toujours partie de la morale pour y couler ma vie comme dans un moule tout fait.

A quinze ans, en pension, tous les hivers le samedi, conférences sur le devoir.

Mon jeu préféré au bord de la mer : décoller les coquillages du rocher.

Significatif avec ce désir des yeux bandés : moins de corps et d'émotions corporelles pour transférer la vitalité au mental.

Notions de transfert et de sublimation.

Transfert au plan humain. Sublimation : passage d'un mode de nature à une surnature par inf[luence] de la finalité.

Sacrifice et adoration se tiennent.

Sacrifice : modification de finalité, sublimant une finalité de nature à une finalité d'une autre nature. Dans le cas : de nature d'humanité à nature de déité.

Sublimation élève ce qui doit être sacrifié au niveau de sa finalité.

Sublimation sexuelle plus facile que sublimation alimentaire. Plus l'instinct est vital, plus il y a de difficulté et de résistance de la nature, mais plus l'exigence montre que le rapport se resserre quand la relation a besoin de se confirmer.

D'où un ordre inverse :

d'abord les émotions sont sublimées

– puis la sexualité

– puis l'instinct alimentaire

– puis l'instinct du [2 mots ill.] sommeil

prend d'abord les fruits, puis s'enfonce de plus en plus dans les racines :

foi, sp. [espace ? *conjecturé*] charnel : fruits des [femmes ? *conjecturé*]

jusqu'aux instincts primaires.

La vie est essentiellement une relation d'un être à l'autre.

Vie corporelle primitive : relation à l'air, aux aliments, avec rejet.

Vie mentale relative à connaissance.

Vie corporelle évoluée relation à l'ordre humain, quand est atteint le niveau humain.

Si compression, refoulement, tout est bloqué aux plans qui s'échafaudent par-dessus.

La vie mentale et affective continue, mais au plan de la vie corporelle primitive où ce sont les aliments et l'air que nous assujettissons à nous, sans souplesse.

Parce qu'il y a relation de supérieur à inférieur, d'animé à inanimé.

Tandis que dans la relation corporelle évoluée, il y a relation du pareil au même.

Imbrication des faits spirituels et des comportements psychiques.

Mon foyer est en Dieu.

Lundi 22 janvier 1951

Séance : Revenue sur cette question masculin et féminin où les clercs sont juges et parties ce qui rend subjectif leur jugement. Et quand on apprend d'où procède l'idée de supériorité qu'a le petit garçon, on reste dans l'incertitude que l'adulte s'en soit dégagé, même pour les clercs – c'est plutôt simplement, dans la majorité des cas, simplement transféré [ou transposé ?]

Mercredi 24 janvier 1951

A dire : séances trop espacées.

Sujet brûlant.

Lundi soir ressenti une seconde le désir de prier, de la prière intérieure.

Relu carnet

[restauration *conjecturé*] par l'Incarnation, à laquelle nous abordons au-delà¹ de la Rédemption.
L'ordre mystique – tout à l'inverse de l'ordre chronologique : ce qui [1 *phrase ill.*]

Pour la nourriture : avant-goût [*abrév. ill.*] Dieu, c'est comme en beaucoup d'autres cas : la révélation et l'expérience, la révélation par l'expérience....

Pour nourriture et vie [père Guérard]

Séance mal commencée.

Revenue sur cette oraison et ces carnets.

Ai laissé le N° 20².

Jeudi 25 janvier 1951 – Conversion de saint Paul

Importance de retrouver une impression de vie.

L'inanité de tout ce que je fais.

Toujours coupée.

[1 mot *ill.*] : écrit à mère Saint-Jean et le regrette³.

Difficulté [3 ou 4 mots *ill.*]

Carnets, saint Joseph.

Vendredi 26 janvier 1951

Séance atroce : repris P.M. en simples souvenirs : impression que désormais je suis morte

Samedi 27 : Après cela je le déteste, c'est un [monstre *conjecturé*]

Samedi 27 janvier 1951

A dire : séances plus longues, pour les vivre, où il ne commence pas par m'assommer.

Complexe d'Œdipe

Érotisation diffuse, et castration et frigidité

Non sexualisée et dé-sexualisée

Tout m'intéresse.

Érotisation psychique (Hindoux)

Montée progressive

L'émancipation interdite.

Je le [père Motte] ressens comme de lui à moi, beaucoup plus que de moi à lui. Et lui à moi avec une sorte d'autorité sacrée et magique, mais captée à son profit pour que je n'empiète pas sur lui, pas parce que l'honneur de Dieu en pâtirait, mais lui.

D'où je ressens l'interdiction de la valeur qui, parce qu'interdite, devient coupable – parce qu'il est coupable que j'enfreigne ces interdits et ce qu'il m'interdit, de fait, me devient impossible et pas seulement défendu : je ne peux plus le vouloir.

L'interdit de l'imagination créatrice, plus de l'imagination intellectuelle.

L'interdit de la production originale.

Tous les reproches entendus se sont cristallisés sur lui :

« Elle veut faire sa vie. »

La mentalité « critique ».

La conspiration tramée par-dessous.

¹ Note marginale de MdT : Ceci se place dans l'ordre d'intention et demande des [ill] d'x [expérience ? *conjecturé*]

² Le carnet n° 20 qui n'a jamais été rendu.

³ Dans cette lettre du 24 janvier 1951, MdT n'arrive pas à prendre une décision pour l'achat d'une machine à écrire.

Nourriture et communion sont blâmées.

« Elle fait la sainte. »

« C'est de la comédie. »

Lundi 29 janvier 1951

Séance : dit toutes sortes de souvenirs du P.M. et les ai vécus. La séance a été plus longue.

Il m'a dit : « Vous êtes [comme cela ? *conjecturé*]

Mercredi 31 janvier 1951

Rêve cette nuit : dans une très grande maison toute délabrée et que ma sœur Mad me dit d'accepter (c'est un don) et d'arranger.

J'ai l'impression pénible qu'elle est intéressée et que lorsque je l'aurai arrangée elle la prendra pour elle.

Elle me demande de préparer une fête populaire à thème religieux avec des chants. J'y jouerai et je dois savoir le rôle par cœur.

Je n'y pense plus.

Arrive le jour : je ne sais pas. Heureusement, le [papier *conjecturé*] de mon rôle a un [2 mots *ill.*]

Juste avant, je cherche partout des WC [*fin de phrase ill.*]

J'ai juste mes règles, et n'ayant rien, j'ai utilisé une partie de mon tablier. Pour aller à la [1 mot *ill.*] il faut le mettre et il est tout taché.

J'allais y aller comme ça, mais une sœur m'a arrêtée en me disant que je n'étais pas présentable.

C'est sœur Agnès du Rosaire qui fait la cuisine ; elle m'a donc apporté un grand tablier bleu de cuisine et je l'ai mis : tout m'est égal.

= Cette passivité ne m'est pas normal, au contraire. Elle renouvelle un état d'enfance, je suis « langée » [*dans le grand tablier bleu ?*]

= Aucune envie de dire l'office, ni les psaumes ; je fais de l'hébreu.

= Dire ce qui est marqué à samedi 27.

= Quand je mange c'est uniquement l'envie de mâcher et d'avalier ; ni le goût à satisfaire, ni le besoin : pure bestialité.

= L'impression d'hypocrisie avec ce travail sur l'adoration. Qu'en pensez-vous ?

= C'est déjà quelque chose d'extraordinaire pour moi de pouvoir travailler l'hébreu. C'est le sommet du plan d'activité psychique auquel je puisse me livrer : au dessus c'est le domaine de l'interdit.

Interdit au-dessous, interdit au-dessus

= Peur de l'eau.

= Dans mon enfance confiance : plaisanterie ; blessure de confiance : trompée.

[*double trait sur toute la longueur de la page.*]

Séance [*à l'encre bleue*]

Alors ce qui vous intéresse dans ces lectures, c'est ce qui se rapporte à vous ?

[Rêvez ?]-en par prophétisme.

Vendredi 2 février 1951

J'ai des résistances.

Elles sont toutes consciemment reliées au P.M. Je les ressens actuellement comme [*neuves conjecturé*] et installées.

« Petite et pauvre » : médiocre, petits [*1 mot ill.*] – petit rond ;

Surtout pas d'ambition

Pas de volonté personnelle

Pas d'opinion

Pas de conscience autonome.

= Avant, sainteté de l'obéissance quand je vous [le père Motte] sentais d'accord de [penser *conjecturé*]

= Actuellement, difficulté à me dégager de la relation directeur et dirigée ; dépendance de quelqu'un d'autre.

Passivité acquise à force de lutte et maintenant obstacle.

= Surtout pas de résultats, pas d'insertion dans le monde.

Séance :

dit cela – mal comprise – séance râtée.

[haut de page suivante, quatre lignes, encre rouge stylo bille :]

voir Coignet : névrose *[suite ill.]*

Ste Cath[erine] de Gênes 25 ans sans se confesser.

[double trait sur toute la longueur.]

*Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, 10 pages recto 1/2 format 1^{ère} page dactylographiée.
les autres manuscrites.*

vendredi 2 février 1951

Je vous écris ; c'est une indépendance qui vient de la confiance –
la première fois, vous m'avez dit : « Si vous pouvez avoir confiance, ce sera plus simple – si vous ne pouvez pas, nous tâcherons de nous arranger quand même. La confiance ne se commande pas. »

oui – mais on peut la faciliter – et si elle n'est pas réciproque, elle meurt gelée.

Lundi, j'étais contente. Rare fois où j'avais pu parler tout à fait détendue ; les choses s'actualisent en moi à mesure qu'elles me revenaient en mémoire et que je les disais.

Les règles ont coïncidé avec et en ont profité.

J'ai voulu oublier tout ce qui dans ces séances m'est si pénible et que vous savez bien.

Et mercredi c'était déjà fini. Je ne sais plus ce qui s'est passé ; il ne me reste que le souvenir de reproches, et que vous ne me croyez pas – aujourd'hui de même.

Mercredi, cela a coupé court aux règles. Ce n'est pas un malheur et je n'en fais pas une affaire ; ce n'est qu'un symptôme de crispation.

J'ose à peine vous rappeler que la semaine passée vous m'avez dit : « la semaine prochaine je ne vous verrai pas une fois de plus mais je vous donnerai les quarante minutes ». Oui, lundi.

Vous ne savez pas à quel point j'ai l'esprit obtus. Je ne comprends pas du tout quelle application pratique, concrète faire à vos reproches.

Je tremble de vous lasser. J'ai peur même de sonner en me disant : « est-ce cette fois qu'il te dira : c'est fini, j'en ai assez. »

[A partir d'ici manuscrit]

Je pense que je fais gaffes sur gaffes – et la peur que tout cela se termine par un échec définitif y concourt et s'en augmente.

J'avais cru pouvoir vous dire les difficultés que j'éprouve avec vous – j'ai fait erreur.

Je l'ai dit et j'y suis revenue durant les séances, et de Flavigny, par conscience. Je fais personnellement tout l'effort possible pour ne pas m'y appesantir ni grossir la chose.

Je veux bien avoir cette confiance qui renonce tout à fait à comprendre. C'est beaucoup plus simple. C'est ma pente naturelle et j'ai vraiment bien des motifs de le faire. Dès que je me dis : « cette fois, c'est définitif, je n'y reviendrai plus », j'entends à l'autre bout de moi-même une autre voix me dire : « lâche ! tu as seulement peur des moindres difficultés » et je m'y perds.

ooooo

Je ne pensais pas non plus que vous me resteriez si étranger –
étranger affectivement car je suis de plus en plus gelée –

je vis sur un plan très inférieur – ma vie rampe par terre, dans l'impossibilité où je suis encore de reprendre contact avec les plans supérieurs de moi-même –

il me semble qu'un climat de confiance de confiance appelle un climat affectif.

C'est peut-être là quelque chose de tout subjectif – ce n'est pas une question de jouissance et un superflu inutile – seulement le suffisant pour pouvoir respirer et quitter, au moins le court temps où je suis sur ce divan, cette oppression que je ressens même physiquement comme si j'avais le cœur comprimé avec une grosse pierre dessus et un bandage serré sur la poitrine et la cage thoracique, réduisant mes poumons à aspirer un minimum d'air – lundi passé, je respirais en vous quittant – alors que tant d'autres fois je me suis trouvée plus opprimée en descendant l'escalier, la porte refermée, qu'en montant.

Je veux bien que j'en sois l'unique cause – mais alors aidez-moi à la discerner.

J'ai passé des années, avec le P. M. à vivre dans l'impression paralysante qu'il me reprochait quelque chose que je ne voyais pas et qu'il ne voulait pas me dire.

Après cela, quand a surgi cette affaire des 8 repas par jour, j'en ai conclu qu'il avait fait semblant de me croire sincère, mais qu'en lui-même il n'avait aucune confiance dans ma loyauté envers lui.

C'est exactement la même chose que je ressens ces temps-ci entre vous et moi. Alors je vis dans la peur d'une catastrophe imminente.

J'aurais voulu pouvoir m'arrêter un temps avec vous sur ce besoin affectif-là, mais je pense que c'est prohibé – toutefois cela me reste en interrogation – et je vous l'écris. J'avais aussi cru comprendre au début que, dépassant les strictes limites des méthodes d'analyse, vous m'aideriez un peu à coordonner ma vie, afin de me prendre par les deux bouts – je traduis mal = non pas « vous » me prendre, mais m'aider aux deux bouts les plus défailants (=qui font le plus défaut).

○○○○○

Si c'est la névrose qui m'empêche de profiter comme il faudrait de tout ce que déjà vous faites pour moi, alors nous sommes dans un cercle vicieux.

Je suis noyée dans l'angoisse – c'est peut-être ce qui m'empêche d'entendre ce que vous me dites – me croirez-vous seulement si je vous dis que ce n'est pas exprès.

○○○○○

Il m'est pénible que vous donniez à ce que je dis des intentions autres que celles que j'ai. Valeur d'éveil à mon attention, oui – mais après cela, ne pas penser que si je nie c'est par mauvaise foi, ou que je ne me rends pas compte.

Cette durée des séances par exemple n'est absolument pas « pour obtenir », pour faire prévaloir ma volonté sur la vôtre : un pugilat, pas du tout – c'est un besoin qui n'a rien à faire avec une prétention de domination.

○○○○○

La confiance comme je la comprends, c'est m'en remettre à vous pour l'ensemble et le détail de la traversée entreprise – ce n'est pas je pense me contraindre moi-même à me persuader que certainement telle ou telle intention que vous m'imputez, si je n'en perçois pas moi-même, en moi, l'existence – tout en commençant par ne pas me refuser d'y regarder de près – mais si après cela, j'en reste à un autre jugement, je pense que ce serait tout simplement me mentir à moi-même, en niant mon évidence intérieure.

Ai-je tort ?

○○○○○

Je suis absolument décidée à aller jusqu'au bout – avec la peur tenaillante qu'au bout soit un ultime échec s'alignant à la suite des autres.

Je vis dans la peur de vous exaspérer – et la non-omission au cours des séances m'est un problème : car si ce qui me vient à l'esprit risque d'appuyer encore sur le malaise et de le durcir définitivement, ou de rendre comble la mesure, il vaut mieux que je me taise.

Que je réagisse à l'inverse de ce qu'il faudrait c'est, il me semble, un des symptômes habituels de névrose – il faut que je fasse toute seule un triage entre ce qui peut être dit et ce qu'il faut taire – jusqu'à ce que j'arrive à rectifier le fond des choses lui-même.

Je ne canonise pas ce qui me vient à l'esprit – j'en ai honte et en souffre la première.

oooooooo

J'aurais souhaité qu'en pareil cas, où je me retrouve si actuellement, avec vous, dans les mêmes rudesses qu'avec d'autres, on puisse ensemble, sur le moment, l'analyser, en tirer parti pour voir justement, au vif, en quoi je m'égare, et surtout pourquoi, non quant à la question qui n'est que l'occasion immédiate, mais quant aux autres enchaînements psychologiques.

Vous supposez que je suis plusieurs fois revenue sur cette question d'argent parce que j'y suis attachée. J'en suis capable, de fait je ne crois pas. Dans ce cas ce serait une forme de possessivité qui aurait bien d'autres rameaux, c'est fort possible. Je souhaiterais beaucoup m'en rendre clairement compte – c'est tout un vaste champ à explorer.

Sur ce point particulier d'argent, je suis beaucoup plus prodigue par tendances spontanées, qu'avare.

Il faudrait pouvoir parler de cela avec vous *in pace* – seulement vous êtes, comme je disais l'autre jour à propos d'autre chose – juge et partie – et vous interprétez comme une atteinte contre vous ce qui est un problème refermé sur moi-même.

Depuis le 28 janvier, j'apporte chaque fois cette lettre de Mère Saint-Jean et n'ose pas vous la montrer – ce qui vous concerne commence à la dernière ligne de la première page.

Or, à Flavigny, j'ai pris soin de ne pas parler une seule fois de ces dépenses, pas même une seule allusion. J'ai seulement dit tout ce que j'ai pu trouver en votre faveur, craignant les reproches, même voilés, sur la longueur de ce séjour à Paris. Avant, pour ne pas appuyer sur la chose, j'ai, après 2 mois, demandé l'autorisation de retirer l'argent nécessaire, directement sur mes ressources personnelles – alors qu'avant, il avait été entendu que je prendrais sur l'argent de la Congrégation et rembourserais le tout une fois cette ère close. Mais voyant que les choses allaient si vite, je n'ai pas voulu que ce soit à Flavigny l'occasion de commentaires pénibles – qui m'auraient encore plus troublée et auraient risqué de faire peser une forte suspicion sur vous-même.

J'ai été au début extrêmement franche. Peut-être que si je vous avais dit que tout cela serait exclusivement aux frais de ma Congrégation, vous auriez modéré vos conditions. J'y ai pensé – mais il m'a semblé plus loyal de préciser exactement ce qu'il en était.

Je vous le redis, au lieu de faciliter les choses, ça les complique, tout comme la brièveté des séances.

J'avais à vous dire quelque chose de plus sur ce qu'un docteur m'a dit au sujet du temps accordé aux séances – mais je crains trop vos réactions pour oser – il ne faut pas penser qu'elles me sont indifférentes et contribuent à me mettre à l'aise pour la suite.

Je suppose que les névroses se greffent de préférence sur les tempéraments très émotifs, et émotifs aux réactions des autres plus qu'aux événements de la vie – et qu'ensuite la névrose à son tour stimule et amplifie cette émotivité = je le ressens pour moi. Elle m'a de plus rendue d'une nervosité et d'une irritabilité que je n'avais pas – je n'étais que très émotive aux réactions des autres sur moi.

C'est assez pour aujourd'hui – si je pouvais ainsi, à mesure, m'exprimer, il me semble que cela me libèrerait – et cela m'empêcherait de pousser par dedans des racines.

Enfin, je voudrais vous demander si vous ne pourriez pas me voir à d'autres heures que celles qui suivent le rendez-vous qui souvent me précède. Cette personne me semble particulièrement tendue et tendante. Mercredi et vendredi (hier) j'ai eu tout à fait l'impression que je venais pour recevoir la décharge de l'effort que peut-être vous devez vous imposer à propos d'elle – car la tension humaine a une limite que même des efforts de volonté ne peuvent [mot illisible].

Cette lettre n'est qu'un effort de clarté – je suis toute prête à reconnaître sur quoi j'erre, mais non abstraitement. A tout à l'heure. Je demande à Dieu sa grâce pour vous et moi.

Signature manuscrite
S M (le T traverse le M), op



Samedi 3 février 1951

Écrit et remis lettre.

Je ne sais que dire à cette séance ; gênée de ce rendez-vous qui précède.

J'avais cru bien faire de dire ces interdits qu'on aurait pu essayer de relier à ce que j'avais dit
lundi [le 29 janvier] du P.M. Pourquoi ai-je eu tort ?

Ma réaction naturelle devant les oppositions, c'est d'extérioriser.

La névrose a envahi même ça et maintenant m'étrangle.

Séance

[MdT rouge] : Si j'ai aimé le P. Motte ?

[Lacan bleu] : « Tout bonnement comme on aime un Père idéal et cela aurait pu vous aider à vous élever au Père céleste – s'il n'y avait pas eu d'accrochage.

C'était normal, ce n'était pas coupable.

En témoignage, vous avez voulu qu'il écrive lui-même cet acte. [acte d'holocauste] »

[MdT rouge] : « J'avais l'habitude de ne considérer comme bon, comme valable, que ce que quelque autorité avait approuvé.

Cet acte est simplement dans la ligne de tout le reste. »

[Lacan bleu] : « Mais pourquoi cette obéissance ?

Pourquoi avez-vous obéi en tant de circonstances où vous auriez préféré le contraire ?

Qu'auriez-vous fait, si vous n'aviez pas obéi ?

N'était-ce pas pour vous plus simple d'obéir que de faire autre chose ?

Si vous avez ainsi obéi, c'est que l'obéissance vous était plus agréable ?

Pourquoi ?

C'est une question très grave – qui a dominé toute votre vie, qui la remet toute en cause ; et je vous assure que je me sens tout petit en vous la posant.

Ce n'est pas à moi, mais à vous d'y répondre. »

[MdT rouge] : « J'ai obéi à cause de l'angoisse, parce que seule l'obéissance me garantissait de la peur et de la honte de moi. C'était ma seule assurance.

Elle ne l'ôtait pas. Elle me permettait seulement de vivre quand même.

Il n'y a que la prière qui la dépassait.

J'ai remarqué que le mouvement naturel est de me reporter à ce qui me donne la sensation de vivre le plus aigüe – même si elle est douloureuse.

Pour moi, certainement, c'est l'angoisse, dépassé portant par la prière qui atteint un lieu encore bien plus intérieur.

Recherchez des types d'obéissance et d'angoisse. »

Recherches sur moi

Les comportements contre les tendances naturelles.

La peur de la vie à cause de mon incapacité ; par doute de moi = la peur de moi dans la vie.

Quinze ans, cette résolution d'obéissance¹.

Ne pouvant pas entrer dans la vie religieuse je me suis attachée [I mot ill.] à l'obéissance qui suppléait à mon départ, et à une règle : les vœux privés.

Me faire l'histoire de mon obéissance et l'histoire de mes réactions avec P.M.

¹ Vers 17 ans, Paule fit le vœu d'obéissance au père Périer, son confesseur.

Préparation séance

J'ai toujours choisi les choses où j'étais le moins moi-même.

Une façon de me nier. Comme au début, c'est dans une intention de « conscience religieuse » que j'ai commencé à comprimer et à nier mon corps : nier et comprimer.

De même pour la sincérité : 15 – 16 ans maximum, ne pouvais dire mes pensées, le [1 mot ill.] surtout sur ce que j'avais le plus à cœur ; par exemple : pension Italie, amie la plus chère.

Une blessure et une honte à propos de photos envoyées à G. Ch. à Rome : « votre amie est une sensuelle. »

Il me semblait ne pas obéir si ce n'était pas contraire – très angoissée par les oppositions intérieures qui demeuraient : besoin de prière et de solitude.

Je trouvais que je désobéissais à Dieu en obéissant à ses interprètes.

Je ne peux pas me trouver seule, seule il n'y a rien.

Alors je remplis par d'autres : P. Motte, M. Saint-Jean.

Impression de sacrilège à vouloir me tourner vers Dieu : la voie est occupée. Il faut que je lui serve de repoussoir : c'est une façon de le grandir.

Les 24 vieillards de l'Ap[ocalypse]

Il ne faut pas que je me trouve sur la même voie que lui :

Voie raisonnable

Voie de sanctification

Voie de progrès

Ni allant vers le même but : Dieu.

Il faut que je sois le contraire en tout.

Ce qui aboutit à être une nullité.

L'enchaînement de la famille

Parce que y avoir cédé

Doute de moi ; scrupule de nuire aux autres.

Si je n'ai fait que ma volonté.

Mercredi 17 h 45

[en bleu] : Partie sur une *inversion* du moi.

[Lacan] : « Dans ce sens, je vous ai dit que vous avez été fixée sur votre moi : ce moi inversé.

Le reconnaître, c'est déjà beaucoup. »

Mercredi 7 février 1951

Journée d'hier : des heures d'angoisse ; finalement sortie vers 16 h : nourriture.

Ces trois dernières séances de la semaine passée :

① mauvaise foi : pour moi [la paix *conjecturé*]

② lettre du père Guérard : c'est très bien

paternalisme sans étreinte ;

③ ce moi inversé

④ ce paternalisme qui a servi si bien d'éteignoir

⑤ ces carnets

⑥ la peur que vous m'abandonniez

⑦ ce malaise de ne pas savoir vivre

⑧ que j'étais faite pour la vie solitaire, la peur d'après

⑨ l'infidélité fatale

= l'asservissement à cette 1^{ère} retraite ?

Il faudra tout dire

Dans sa première lettre : « vous m'écrirez vos difficultés, vos tentations, vos chutes, ce qui concerne la vie commune, votre oraison et toute chose ayant quelque importance.

Pendant des années, mon unique voie était : « mon Dieu, je me donne à vous, que jamais je ne vous refuse rien. »

Les prêtres enseignent aux femmes l'humilité de la passivité et de l'effacement.

Un scrupule pour ces cours de dessin¹ : vue d'un corps nu ; suis allée le dire : il aurait dû me dire de passer outre.

J'avais des talents en peinture, au chant, au piano [Trillet, Loyonnet *conjecturé*]

Dans les réunions mondaines, je ne faisais pas pauvre figure de chien battu, au contraire.

Ⓜ J'aurais voulu vous écrire ou vous téléphoner.

Ce refus de l'oraison

Refus du [bien *conjecturé*.]

Refus des carnets

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Après ces passages, je demandais au P. Motte de m'écrire quelques directives et je les gardais jusqu'à la prochaine fois.

La question du silence et de dire ou ne pas dire mes idées me tracassaient beaucoup.

Je garde tout au fond l'idée que tout ceci est pour l'Église et au-delà.

Que cette [épreuve ?] était nécessaire, comme Job.

Cours sur la spiritualité [*l mot ill.*] pouvant faire partie du plan providentiel.

Lu Maïmonide sur les prophètes, leur tempérament : m'y suis trouvée.

Il y a quelque chose qui diminue : les obsessions

Mais quelque chose qui [continue *conjecturé*] et s'étale par envahissement : volonté, conscience, but, tenue de ma vie et de mon temps.

Le docteur Nodet trouvait que j'avais une [structure *conjecturé*]

[un trait simple]

Je veux revivre mais j'ai peur de tout.

Par où me reprendre ?

J'ai une insurmontable horreur de moi-même.

Aidez-moi à trouver ce qui se cache sous cette négation acharnée.

Moins obsédée, mais plus négative ; ça continue par-dessous.

Où est la racine de ma mauvaise foi qui se loge partout.

J'ai ressenti une joie : ces hongrois aujourd'hui.

Sortir de là, comment ?

Tout me fait horreur ; je n'ai que de la répulsion ; tant que la nourriture sera mon seul apaisement illusoire et que j'accepterai cet apaisement, mon niveau psychique restera confondu avec celui de l'instinct.

Comment sortir de cette perversion de moi-même. Je n'ai pas accepté mon corps au-delà de l'instinct nutritif qui seul a ainsi fait partie de moi-même.

Tout le reste de mon corps m'est resté étranger. Comme m'est étrangère toute création et tout activité.

Où [*l mot ill.*] ?

Cette main par laquelle je me comprimais, elle est maintenant partout.

Je ne pense pas être de mauvaise foi, mais seulement que tout ce que je fais et dis et veux sonne faux.

¹ A Lyon, autour de 1920 ; le père Périer était son directeur spirituel à l'époque.

Vendredi 9 février 1951

Le point central : P.M.

Parce que j'ai écrit pour demander si loisible de communiquer lettres, etc.

[Lacan] : « Ça, c'est une idée délirante ; votre personne est le centre du monde. »

Samedi 10 février

Je me sens horriblement seule.

Le passé est vide et l'avenir est vide ; et il me semble que le monde entier me désapprouve.

Je ne me suis jamais arrêtée aux valeurs humaines.

Rien n'a jamais compté pour moi que relativement à la relation à Dieu ; à sa volonté.

La plus grande perturbation du P.M. et de la nourriture ça été que la nourriture s'est fait un embarras et le P.M. une barrière.

Qu'y a-t-il dessous ces deux choses ?

Et pourquoi est-ce que je n'arrive pas à les dépasser ?

Vous m'avez écrit d'Espagne¹ « faire le pas », quel pas ?

Je pense qu'au point où j'en étais de l'oraison, j'avais besoin d'une purification plus profonde : en quoi consiste-t-elle ?

Ce qu'il y a à endurer, je l'accepte mais ce qu'il y a à faire : je n'en sais rien.

La première fois que je me suis trouvée à l'aise avec vous : cette dernière fois.

Séance : centrée sur les déficiences d'évolution psychique par répression des évolutions corporelles. Mon expérience et mes constatations personnelles.

Lundi 12 février 1951

Préparation : suite de [la] dernière séance ; comment ça s'est tourné au-dedans car la vie marche et va de l'avant, d'où tendance à la contemplation ; et d'unité : de transcendance.

Ce qu'il m'avait dit : « Toutes ces choses forment comme le lit ou plus tard se consommera l'union du mâle et de la femelle. »

La cortisone : je suis suspect, c'est tout [sic]

Les résistances à l'oraison : la nature n'est jamais en état :

l'objection du corps

l'objection mentale

l'objection affective

l'objection de nature.

C'est parce qu'il ne faut tenir aucun compte du corps qui est capable de beaucoup plus qu'on ne croit quand il se range sous l'esprit.

Il n'y a rien au monde qui exige autant de force, de hardiesse, de courage que l'oraison.

L'amour de Dieu se fortifie dans tout ce qu'on abandonne pour lui et s'affaiblit de tout ce qu'on lui préfère.

Toutes les résistances d'hier où je n'ai rien fait.

A l'oraison, cette expérimentation des fac[ultés] qui se retournent vers leur centre, mouvement inverse de celui qu'elles ont spontanément.

Elles s'extravertissent sur leur objet et se marquent et se différencient par leur object[if ou ivité ?] et à la façon dont elles l'appréhendent.

A la contemplation, elles s'introvertissent et se [ressouvent *conjecturé*] et se simplifient [5 ou 6 *mots ill.*] d'où elles émanent.

Idées délirantes de la nourriture ?

J'ai moins le choc, mais éprouve la même [1 *mot ill.*] qu'il faut le néant : déviation du « renoncement » : fausse humilité ; [virement *conjecturé*] névrotique de la tendance religieuse à la

¹ Voir lettre du 4 septembre 1950

soumission ; la relativité du moi ; la question de l'autonomie, de l'égoïsme, du soi, de l'individualité ; la régularité.

Et la nourriture : cristallisation de la non-satisfaction : qui est juste.

Je ne me suis connue qu'en Dieu,

C'est en lui que je me retrouverai.

Cette cure ne me guérira pas – mais elle me permettra de retrouver celui qui me guérira.

Séance :

Parlé de toutes ces objections du corps à l'oraison : celle d'hier (peut-être aurais-je dû préciser : encombrement intestinal) ; et des autres objections : de mémoire intellectuelle, affective, puis de fuite.

Il a coupé à 25 minutes, brusquement, j'ai dit : « Déjà ? »

Il m'a répondu :

[*encre bleue*] « Pour ce soir. Prenez-le sur vous. Je ne peux pas comprendre. Étiez-vous comme cela avec le père Motte ? »

Il redit : « Je ne peux pas comprendre. »



[*encre rouge*] Je suis partie en désarroi. J'ai laissé un mot et lui ai écrit hier [*lettre ci-dessous*]

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, 3 feuillets, 1/2 format, recto, dactylographiée

Mardi, 13 février 1951

Cher Docteur,

Je vous écris ; c'est une tentative pour sortir du barrage où je suis – je suis ennuyée d'avoir été incapable de comprendre pourquoi vous étiez si déconcerté hier soir, et inquiète en craignant que vous vous lassiez.

Quel est ce barrage qui m'interdit de vivre ?

Avec les années il a pénétré de plus en plus profondément, les circonstances et le milieu y prêtant. Le P. M. a achevé en murant ma conscience et en donnant à tout ce qui émanait de moi une interprétation péjorative et coupable.

Je suis encore restée une heure ce matin figée sous le poids qui m'interdit de vivre puis je me suis surprise à me redire indéfiniment : « je vais encore agir de travers, etc. » Toutes les désapprobations accumulées me retombent dessus, j'admets que tout le monde a eu raison et moi tout à fait tort ; elles dansent la sarabande et m'étranglent – un rien de plus et j'en deviendrai folle.

J'ai tenté de reprendre la cithare et les psaumes, cela m'a donné un certain repos de conscience – mais quoi que je fasse, même cela, je n'y suis qu'en apparence : il m'est défendu de vivre en réalité ; je ne puis « faire comme si », et c'est une comédie.

Cet interdit qui me change en momie je pense que c'est une sorte d'idée délirante, ça ne tient pas debout, mais j'en suis captive. Et n'ai-je pas tort encore de vous en reparler ?

Il suffirait bien sûr de vouloir – qu'est donc devenue toute mon énergie ? où la saisir ?

Au point de vue de moi-même où j'en suis, je ne peux plus vouloir, parce que tout but m'est interdit, toute décision, tout ce qui aurait la moindre nuance individuelle, ce qui serait marqué (taché) par ce que je suis. Tout est défendu, tout égaré, tout nuisible, tout à côté, tout coupable – tout, sauf si je suis le passif reflet d'un jugement et d'une volonté qui ne soient pas mon jugement et ma volonté. Eh bien, réduire un être humain à cet état, c'est en faire un mort vivant, un monstre.

oooooooo

Je ne sais s'il faut prendre comme une indication providentielle le silence des sœurs auxquelles j'avais envoyé, pour leur profession perpétuelle, ce petit travail fait pour elles sur l'adoration. Parmi les sept sœurs qui l'ont reçu, accompagné d'un mot adressé à chacune, une seule m'en a remerciée par une lettre ; une autre, vue à Pris, m'en a dit quelques mots – les cinq autres n'ont rien témoigné. Il y a plus de quinze jours de cela. C'est significatif. Je n'ai pas à juger ce silence, mais seulement à en tirer la leçon bien claire que je leur suis inutile et étrangère. C'est sans doute tombé à côté. Elles ont dû penser qu'il y a d'autre urgence que celle d'adorer Dieu, et que je n'y suis plus du tout ; que la misère du monde m'est bien égale, et que je comprends la religion de travers. Ce qui ne contribue pas à me donner de l'assurance.

Je crois que tout est figé parce que je ne peux plus aimer, je ne peux plus parce que cela aussi est interdit – toutefois pas comme le reste, c'est une conséquence. A partir du jour où il m'a été interdit *in nomine Domini*, d'avoir une conscience personnelle et d'en répondre devant Dieu – je me suis trouvée coupée de mon amour, car il faut à l'amour une marge de liberté pour s'exprimer, et pour se déployer il a besoin de disposer de tout ce qui est en nous : du moins c'est ce que j'éprouvais. L'amour n'est pas quelque chose en soi, c'est un feu qui brûle et décuple les puissances et les entraîne où il va : coupez-le des puissances, il meurt – et les puissances meurent aussi, parce que c'est lui qui les excite.

Je ressens cela terriblement en moi, et pas comme souvenir mais comme des coups de hache qui s'abattent sur les moindres ligaments qui tendraient à se reformer entre toutes ces parties morcelées de moi-même.

Nicodème avait à naître de nouveau – mais moi, j'ai à m'acharner à rester dans la mort, à détruire la moindre manifestation de vie, parce que ma vie est une trop grande gêne pour les autres, et que devant Dieu elle n'est qu'une succession d'offenses.

Je n'ai qu'à m'enfoncer sous la terre et y mourir de peur et de détresse – les autres ne seront ainsi plus menacés et pourront produire du fruit « cent pour un », à l'aise dans mon voisinage.

Quant à Dieu, je pense qu'il me fera quand même miséricorde, malgré que j'arriverai devant lui les mains vides et avec une nature toute disloquée et en chaos jusqu'au fond ; parce que Lui, et Lui seul voit ce qui se passe tout à fait au fond ; et que c'est pour n'avoir rien voulu reprendre et rester coûte que coûte dans ce qu'on me disait, « en son Nom », être ma fidélité à sa volonté que les choses en sont venues là.

Vous, ne me laissez pas.

Mercredi 14 février 1951

[*encre rouge*] Préparation séance :

Revenir sur lundi : qu'est-ce qu'il ne comprend pas et que je ne comprends pas ?

Je ne peux pas vouloir d'objet – pourquoi ne puis-je pas dépasser ces interdits ?

L'incapacité d'aimer, de ressentir un mouvement affectif, de ressentir de la joie.

J'ai repris la cithare et les psaumes. Est-ce que je vais rester figé ?

[*encre bleue*] Vos prétentions intellectuelles, bien justifiées d'ailleurs.

Ne croyez pas que le temps que je vous accorde soit limité aux seules séances.

Ne savez-vous pas qu'aversion et affection sont équivalentes ?

Ce ne sont pas des lettres d'amour que le père Motte a envoyées au docteur Nodet, mais si elles sont d'aversion, c'est pareil.

Vous ne pouvez encore comprendre que ce que vous pensez vous-même. C'est pourquoi il est inutile que je m'explique : ça n'entre pas.

La dernière fois, c'est contre votre dû que vous estimiez ne pas avoir que vous vous êtes dressée ; parce que vous ne comprenez encore que vos raisons. C'est du reste pourquoi la psychanalyse existe.

Vendredi 16 février 1951

Préparation séance :

Hier, journée des maîtresses des novices.

Espoir et déception – affliction aiguë. J'ai ressenti comme actuelles toutes les brûlures et destructions des contraintes intérieures, et toute la force de l'enchaînement des causes et des effets.

Deux conférences d'un médecin

Sur la femme : étude du corps et de son évolution et des complexes.

Confondu « féminité » et « infériorité » ; ai tout à fait admis l'infériorité.

Je l'ai ressenti comme une blessure personnelle, une blessure de mensonge. On finissait par croire qu'il y a deux natures humaines : une masculine et une tout autre féminine.

L'impression d'un cachot qui se referme encore, un cachot de mensonge et d'abrutissement, pour que l'autre soit bien justifié dans sa domination.

J'ai rêvé : Marie-Josée savait que j'étais à demi-morte et m'a téléphoné pour m'avertir qu'elle me rejoignait, espoir ! Elle venait où j'étais de bien loin, dans la nuit, à travers la campagne, sur je ne sais quel engin. Plusieurs fois, elle a téléphoné, et je ne pouvais pas saisir ce qu'elle disait, ni où elle était. Puis, finalement, elle a téléphoné que sa machine n'avancait plus et que dans la nuit elle se perdrait, et sa voix s'est éteinte – et tout espoir en moi.

J'ai rêvé aussi de chaussures neuves que je cherchais. Je descendis vers une réserve, pour choisir ce qu'il me fallait, et vis sortir du garage toutes sortes d'engins de transport de guerre, ils étaient tous de dernière invention et de formes étranges, chacun ayant deux ou trois personnages – et de toutes les couleurs. Cela donnait une impression de force d'invention, de vitesse, de nouveauté déroutante. Je les regardais et me dis : je n'ai pas même de chaussures.

Aperçu le père Motte, choc douloureux – et qu'a-t-il fait, lui, pour m'aider à sortir de là et effacer ses coups ? Rien du tout.

Je l'ai regardé : c'est quelqu'un qui a été le plus grand malheur de ma vie ; un malheur irréparable et qui ne le gêne pas du tout.

Injustice, accablement.

Ce n'est pas une déception affective, mais ce sont les blessures et la paralysie où il m'a figée. Elle n'agit pas chez lui, mais dans ma vie spirituelle ; il a voulu intervenir comme un directeur, bouleversant les lois de Dieu ; il ne pouvait en résulter que ruine.

Enfermée dans le péché : Chevignard¹.

La victime coupable

Anorexie : d'abord corporelle

puis pas vouloir

puis pas penser (fouinarde)

puis pas vivre

anorexie : interdiction de nourriture ; quelque soit le motif de cette interdiction – quand elle est pathologique elle a quelque chose d'insurmontable.

Essayer de faire « comme si » je n'avais pas tout ce poids ? Comme si je voulais vivre.

Dans le sens de ma vie spirituelle

Comment faire sortir de là de la sainteté ?

SÉANCE :

¹ Père Chevignard, maître des novices, avait la réputation d'un grand spirituel. Il écrivit à MdT, en s'autorisant du père Motte et du docteur Nodet, qu'elle ne devait plus chercher à revoir le père Motte.

Si je me retrouverai vivante ?

Lundi 19 février 1951 – ¼ d’heure

Reprise des carnets

Il me semble qu’ils contiennent réponse à tout et remède.

Paix et [malaise *conjecturé*] : la transcendance.

Parce que j’ai parlé d’oraison

Rappelé le souvenir de ma [tenue *conjecturé*]

Parler des paroles

Les exigences du silence ? névrotique ou authentique ?

Je ne peux pas penser que Dieu ait un regard sur moi.

Idée de valeur pour [ou par ?] d’autres : ça me dépasse.

Penser et vivre maintenant.

Peut-être une certaine mauvaise foi envers Dieu, par le doute ; mais lui seul peut m’en guérir.

« Profiter » tirer à moi les avantages.

D’après quoi juger ?

Nourriture.

Si c’était dans l’ordre naturel que les femmes soient réellement inférieures aux hommes : les petites filles ne prendraient pas un complexe d’infériorité quand elles s’en aperçoivent.

Vu que cela peut s’assimiler à l’erreur de l’aîné qui se croit moins aimé quand en survient un autre.

C’est faux pourtant et risque cependant de marquer toute la vie.

Les compétitions et [malaise *conjecturé*] et sup[ériorité] et inf[ériorité] existent aussi [*1 mot ill.*]

Séance

Parlé des paroles [*paroles reçues au cours des oraisons*].

[*Lacan*] : « Eh bien, ma sœur, c’est bien sorti aujourd’hui ! »

Mercredi 21 février

Parlé de cette absence de volonté et de la liberté [liée ?] à l’amour.

Quand elle est brimée, l’amour meurt.

Comment le retrouver ?

Rien répondu – rien dit –

Solitude.

Vendredi 23 février

[*Lacan encre bleue*] « Et c’était vrai. »

[*MdT encre rouge*] reparlé de cette question de mon éveil, mon élan d’amour – et non force, non volonté.

[*Lacan*] : « Vous regardez la volonté comme un petit déclic, séparé. Quand un désir est bien orienté, la nature suit : c’est cela la volonté. Quand vos désirs seront bien orientés, tout suivra. »

[*encre rouge*] puis revenue sur nourriture : par amour de Dieu, je sentais que je devais me libérer et réduire au maximum la nourriture ; et par amour de Dieu, je voulais non moins obéir ; et l’obéissance me demandait de ne pas me libérer comme j’en éprouvais le besoin.

[*Lacan*] : « Pour la nourriture, quand vous prenez un repas, faites-le bien ; préparez-le convenablement, prenez-le dans l’esprit du Créateur. Prenez-le, quand vous en prenez, aux heures convenables, pas n’importe quand. Il ne faudrait pas que vous vous priviez totalement de boisson. Faites ainsi pour le moment, nous verrons pour la suite.

Ceux qui vous ont commandé ont voulu suivre des règles de prudence, peut-être ne les ont-ils pas appliquées à propos.

Faites, maintenant, ce que je vous dis. »

Feuillet sans date

[*encre rouge*] J'ai peur de reconnaître des désirs comme miens. Comme si c'était une culpabilité de volonté propre, de résistance à une offrande qui doit aller au plus profond de l'âme – et se contrôler par l'éloignement de tout ce à quoi l'être s'attacherait, se satisferait.

C'est une notion acquise : je crois la source centrale de mon irritation d'enfant.

Mercredi 28 février 1951

[*encre rouge*] Expliquez-moi :

Qu'est-ce qu'il y a en moi qui freine tout et comment défreiner.

Enfance ratée : affection de tous

Études ratées : sollicitude de maman

Vie religieuse – choix : raté

Charges : ratées malgré toute confiance de la fondatrice et du père Ch[auvin].

ratées pour une chimé[rrique] vie spirituelle, en [*plusieurs mots ill.*] obstruction (honte) en moi.

Séance :

[*encre bleue*] Il a préféré que je lui parle de ce passage de Jean et Mab [*frère et belle-sœur de Paule*].

[*Lacan*] Mais il y a l'espérance.

Ce sont ceux qui sont jugés n'avoir pas réussi qui reçoivent le plus de compassion – mais vous ne voudriez pas recevoir de la compassion.

Jeudi 1^{er} mars 1951

Préparation :

Ce mot de « profiter » : ramener à soi.

Ce passage de Jean m'a abattue par la honte en me comparant à lui.

Cahier Laennec : vocation et affectivité.

Reprise de vie religieuse.

Tendance ou besoin de contradiction maximum et que le corps l'éprouve : par le jeûne (qui n'est pas la faim) mais le creux, le vide, l'appel [*ce dernier mot biffé*]

Dans tout ce que vous savez, où suis-je coupable ?

Quelle tendance ai-je suivie qui soit douteuse ?

Ce que je relis [ses carnets], je m'y retrouve mentalement, mais je ne le revis pas.

Séance :

Il m'a fait encore revenir sur Jean, car j'ai commencé en disant : « Je sors à peine de la honte qu'a soulevée le passage de mon frère. »

J'ai parlé de la façon dont il a admiré le vicaire à l'enterrement [*de M. de Mulatier*], et raconté ses paroles.

Comment Jean m'avait proposé de me prendre avec lui à Chalon.

J'ai retenu ceci :

[*Lacan encre bleue*] « Les expériences amoureuses fugitives. »

« Vos carnets sont des témoignages : vous retrouvez le témoignage, vous ne renouvez pas l'expérience – c'est un fait normal, habituel. »

Vendredi 2 mars 1951 – 17 h 45

Aujourd'hui je me rends compte que je suis beaucoup plus touchée que je ne m'en rends compte habituellement,

et que le principal est d'essayer de me sanctifier dans cet état plus que d'essayer d'en sortir et devoir ainsi m'apaiser c'est comme une éclaircie

ça me délivre de la condamnation qui pèse que je suis coupable de ne pas en sortir plus vite.

Seulement, j'aurais besoin de me fixer de petits buts avec vous :

par la prière,
embryon de règlement quotidien.
Dire ce que je voulais écrire des raisons de culture – et qui tombent dès que je pense aux carnets
et que je vois que peu à peu tout ce que je trouvais urgent de mettre au point s’y met.
rester dans les carnets – m’y enfoncer dans la foi ?
Quelque chose de fixe pour la nourriture
Lettre de Notre Mère
Monseigneur Felin
Ce carnet transcendant
J’ai besoin de vous intégrer à ma vie – prendre point d’appui : comme un tremplin.
Cahier Laennec : ça me soulagerait.
Il y a toujours eu quelqu’un dans ma vie – ou une personne ou un milieu – ressenti comme un
obstacle et un soutien – c’est un préjudice et un avantage : un mal et un bien.
Expliquez-moi mon frère et moi ?
L’horrible culpabilité de cette mise à l’écart que je ressens exactement et aussi lourdement que
l’autre ; opposition d’être dans des charges et pas à la vie contemplative.
Les charges, par leur urgence, m’obligeaient à passer outre aux remords ; mais la vie
contemplative n’a pas d’urgence et je cherche à me libérer des remords.
Aujourd’hui, l’anniversaire de ma prise d’habit – mon nom – comment cela s’est passé.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, 7 feuillets 1/2 format, recto, dactylographiée.

Lundi soir, 5 mars 1951

Cher Docteur,

Je vous écris – j’espère bien arriver à comprendre ce qui m’échappe : j’ai le désir de voir, mais il se perd dans un brouillard.

Voici un amalgame de choses que je ne comprends pas du tout :

On n’a cessé, dans la vie religieuse, de me reprocher une personnalité trop marquée ; je n’ai jamais pu comprendre en quoi elle consistait, ni ce qu’elle avait d’excessif ou de répréhensible – et d’autre part, ce qui est tout à fait contradictoire, je suis paralysée pour m’affirmer moi-même, et à force de vouloir obéir, m’assujettir, me renoncer, je suis devenue de plus en plus incapable de liberté, et je ne puis être qu’une chaloupe derrière un navire – et on me reproche d’être trop personnelle : je ne comprends pas.

Vous m’avez dit aujourd’hui, que je suis incapable d’accepter une frustration imposée par d’autres, et que c’est la peur d’être frustrée qui fait que je m’impose à moi-même des privations. Mais il me semble que j’ai passé ma vie à rencontrer des frustrations et à les accepter, joignant cette forme passive de renoncement = qui accepte ce qui manque, ressenti comme privation même du nécessaire – à une forme plus active qui laisse délibérément de côté ce qui n’est pas indispensable.

Il y a une ruse qui consisterait à feindre le renoncement en cherchant ailleurs à récupérer des équivalences ; cette mauvaise foi a pu m’arriver, mais alors à mon insu.

J’ai ressenti bien des privations de la vie religieuse comme des privations de conditions vitales de ma vocation – et bien des exigences imposées, comme au contraire des encombrements, des choses qui me produisaient une sorte d’expérience intérieure de déviation – autant que je l’ai vu, et qu’il fallait passer par là et accepter, je l’ai fait – m’efforçant de remettre tout cela à Dieu, dans l’obscurité de la foi : « mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies ». Et aussi : « Ne saviez-vous pas qu’il fallait que le Christ souffrît et qu’il entrât *ainsi* dans la gloire ? » Je me disais « sûrement bienheureuse souffrance », et je luttais contre moi-même jusqu’à ce que ce soit accepté jusqu’au fond – cela n’allait pas sans luttes, sans rages, sans éclats bien souvent – pourtant je ne crois pas que ces éclats

et ces rages soient venus de la révolte, mais de l'extrême contrainte que je devais m'imposer et qui me rendait irritable à cause de l'excès de la tension intérieure.

Je ne veux pas me justifier ; je dis les choses telles que je les ai ressenties ; et je n'ai jamais trouvé d'excuse suffisante à mes emportements : j'en ai toujours demandé pardon aux personnes, et le jour-même – et je m'en confessais au plus tôt.

Normalement, ces luttes auraient dû fortifier ma volonté, car cela tenait constamment toutes mes énergies en éveil et en activités – et cela aurait dû me purifier sans me dissoudre : c'est le contraire qui est survenu.

Selon l'esprit, j'acceptais dans la foi, et avec tout l'amour (angoissé) que je pouvais. Je faisais confiance à la vertu de l'obéissance à laquelle je m'accrochais éperduement parce qu'elle était ma seule bouée dans la nuit noire et la tempête intérieure ; je serai morte plutôt que de lâcher cette bouée, d'où venait ma paix et mon tourment.

Et selon la nature, je me sentais, sous cette foi et cette acceptation, broyée, ravinée, comme si mes élans venaient sans cesse s'écraser contre un mur – comme si le fond de moi-même m'était arraché par des mains inexorables qui ne comprenaient pas, et jeté à terre comme un vase qu'on brise ; à force de brisures, je sentais que je devenais comme un tas de poussière sans forme ni consistance.

Je disais : « mon Dieu, vous ne pouvez pas me tromper, vous ne pouvez pas m'égarer, vous ne pouvez pas permettre que ce que j'endure à cause de vous, sur votre parole, m'éloigne de vous ;
« *Domine, vim patior, responde pro me.* / Seigneur, je souffre de la violence, répond pour moi » Is 38, 14

Je m'appliquais au devoir d'état, aux charges, à tout – je me confessais très souvent ; je veillais à observer la règle sans rien omettre selon la lettre et selon l'esprit et je réparais au plus tôt mes faiblesses. Un brasier d'amour me brûlait, j'acceptais et j'offrais à Dieu les douleurs atroces et les angoisses à demeure qui résultaient de l'écartèlement entre cette vie qu'il fallait mener telle sous peine d'infidélité, et l'amère infidélité intérieure que je ressentais, car autre était ma vocation.

Pourquoi n'ai-je pas pu faire la jonction entre la fidélité qui m'était demandée dans la vie concrète, et une autre forme de fidélité que je ressentais par tout moi-même comme étant la vraie, mais impossible dans la situation où j'étais – tandis que je ressentais la fidélité à cette vie concrète comme une hypocrisie, un mensonge, une lâcheté de ma part ? Pourquoi ?

C'est exactement, mais transposé sur un autre objet, le même tourment que j'ai enduré quand il a fallu prendre cette nourriture de la manière dont les supérieurs jugeaient bonne pour moi.

Plusieurs fois il est arrivé que peu après m'être conformée à leur désir, avec une sincère volonté de préférer leur désir à ce que j'éprouvais en moi, j'ai senti l'angoisse me monter à la gorge et me tordre. Cela arrivait plutôt le soir, quand, au repas, Mère Saint-Jean m'avait fait signe de reprendre d'un plat ; je le faisais alors avec tout l'acquiescement intérieur possible, mais sans pouvoir faire taire un cri d'angoisse dont je ne voulais pas tenir compte, je faisais à ce cri la sourde oreille, mais j'avais peur, car c'était comme un signal d'alarme, un cri lugubre qui montait d'un abîme d'horreur que j'avais résolu d'ignorer. Après, il y avait la récréation, ou un temps de solitude où j'essayais de m'occuper pour faire diversion – puis, à 20 h 30 les Matines. J'y allais et je m'enfonçais dans les psaumes, les leçons, les inclinations – mais il n'y avait rien à faire : « ça » montait jusqu'au moment où sentant que j'allais hurler là, en plein cœur, ou jeter mon bréviaire au milieu, ou griffer Mère Saint-Jean, je lui disais « voulez-vous me permettre de sortir ? » Elle faisait signe que « oui ». Alors je partais comme une flèche, je me sauvais au fond du jardin et je criais, trop contractée pour pleurer, tordue de douleur.

Je crois que toutes les détresses de ma vie religieuse ont fini par se cristalliser sur ce point : car il n'y a aucune proportion entre la cause toute seule et le bouleversement qu'elle déclenchait. Mais je

pense qu'à l'occasion de cette contradiction-là, j'ai revécu toutes les contradictions antérieures, selon l'expérience d'angoisse qui les accompagnait, alors cela n'a plus rien de disproportionné.

Maintenant, je suis ce que j'ai senti que je devenais, tout en ne voulant pas y croire et en m'efforçant de penser que cela n'arriverait pas : un petit tas de débris, creux, vide, inerte, une chouette empaillée.

Cela me rappelle qu'étant postulante, j'avais demandé un soir à Mère Saint-Jean de veiller après Matines pour l'heure sainte. Elle le permit, et resta elle-même à la chapelle après Matines, ainsi qu'une autre sœur, plus ancienne que moi et que j'ai senti dès le début que j'irritais. Donc je m'enfonçais le cœur en joie dans cette bienheureuse prière. Mais peu après Mère Saint-Jean vint me dire : « Allez dormir dans votre lit ». Je partis aussitôt, déconcertée, mais me disant : « Qu'ai-je besoin de comprendre ? » Le lendemain, je dis : « Sans doute ai-je mal compris, j'avais cru pouvoir rester une heure ? » – « Mais vous dormiez si fort que mère H. D. m'a dit : « Qu'elle aille donc se coucher, elle ronfle si fort qu'on ne peut pas prier. » – « Moi ? » – « Oui, vous » – « Mais j'ai bien entendu tout ce bruit : ce sont les chouettes qui logent au-dessus de la voûte. Le lendemain soir, on écouta : en effet, c'étaient les chouettes. C'est un fait qui a valeur de signe. Je l'avais oublié, et ce soir il reparait.

La question actuelle est de discerner ce qui est réel et ce qui est illusion. Je ne peux pas arriver à retrouver un besoin de vie d'oraison indépendant de celui d'une grande austérité : c'est tellement lié l'un à l'autre qu'il me paraît que je ne pourrai retrouver l'oraison qu'avec une vie très austère.

Je ressens cette exigence comme une faiblesse, une fragilité spirituelle plus accusée en moi que chez d'autres, mais qu'il faut que j'accepte comme je l'éprouve.

Il m'a semblé que ce que vous me disiez aujourd'hui au sujet de cette question de nourriture était le contraire de ce que vous m'avez dit le 23 février ? Ai-je mal compris aujourd'hui ou l'autre jour ?

Si c'est par raideur que je me suis crispée sur la nourriture, est-ce aussi par raideur (et illusion) que je me serais crispée sur ce besoin de vie contemplative, n'ai-je pas été aussi dans l'illusion quant aux faits qui l'ont marquée ?

Si j'étais seulement de mauvaise foi devant quelque chose de vrai, ce serait peu de chose, car au-delà de ma mauvaise foi qui serait un refus, il y aurait quelque chose dont je serais sûre : mais pour le moment, je n'ai plus de certitude à rien, et je ne puis en construire une artificielle pour y trouver un point d'appui : point d'où partir, ou point vers quoi aller – ce serait trop factice pour prendre.

Ce que je ressens, c'est que j'ai tant lutté pour neutraliser tous mes désirs et mes tendances personnelles, et me suis tant efforcée d'y substituer ce qu'on me présentait comme étant la volonté de Dieu sur moi, tout le rationnel s'y ralliant, mais tout le vital s'y refusant que les tensions contraires ont fini par s'annuler l'une l'autre – neutralité mortelle : *ne-uter*.

Quand le renoncement abouti à dévitaliser, c'est qu'il y a eu quelque part, au départ ou en court de route, quelque erreur. Il n'est que pour purifier, sublimer, pas pour détruire.

Ce que vous m'avez dit hier est absolument logique, si clair que c'est une évidence ; j'ai pensé cela et m'y suis cramponnée – et j'ai vécu le contraire.

Peut-être y a-t-il des cas où la nature ne peut pas plus entrer dans la pensée qu'un carré dans un rond ?

Maintenant je suis devenue informe et ne peux plus que ne rien vouloir.

Je sais bien qu'il ne s'agit que de dresser l'échelle vers Dieu et s'il peut y avoir encore en moi quelque désir, c'est uniquement celui-là, mais toute la question c'est celle des barreaux de l'échelle – et c'est devant cette question que je me sens perdue.

Je pense que vous comprenez cela ?

sr mT, op

Lundi 12 mars 1951

[encre rouge] Il est revenu [signes sténo.]

Parlé de [sténo.]

Je voudrais conclure : Jean ? Cette préoccupation.

Mercredi 14, jeudi 15 mars 1951

[signes sténo]

Vendredi 16 mars 1951

[signes sténo] d'en bas et d'en haut

L'idole et le temple

Il faut renverser l'idole.

Interruption des séances pendant les vacances pascales que M. T. passe à Flavigny. Elle écrit à Nodet qui lui répond le 18 avril 1951 : « Ne perdez pas de temps à gémir sur cette frustration [les séances courtes de Lacan] il faut l'accepter et l'analyser. C'est là le point capital de toute analyse ».

Au couvent de La Gloire Dieu, le Dr Lacan lui envoie un petit billet pour lui donner rendez-vous le 16 avril : « Je vous attendrai lundi 16 à 17 h 30 – Bien votre dévoué – Jacques Lacan » vérifier date 1950 ou 1951 ?

Lundi 16 avril 1951 – 17 h 30

Retour de Flavigny

1/ suite de cette semaine : jusqu'à retraite

2/ Pâques – rêves : on tue tout ce qui se meut.

Les maisons qui se cloisonnent à mesure que j'avance.

L'un et l'autre, la nuit.

Est-ce trop tôt pour envisager la suite ?

Très triste, beaucoup pleuré, malade,

au chœur mais absente et nulle part.

Deux choses : névrose d'enfance et choses sous cette névrose

la paralysie reste

Jeudi 26 avril 1951

Mes déceptions :

croyais pouvoir compter sur vous pour une rééducation de la volonté,

je vous en ai parlé au début.

Que vous ne soyez pas pour moi qu'un étranger.

La vie affective a été trop bouleversée, c'est elle qui est malade.

Et je ne pourrai retrouver l'amour de Dieu que si sur la terre je peux retrouver une certaine vie affective.

IL NE FAUT PAS

Vous avez dit : « continuer » ?

Que vous me rendez tout cela plus clair en le clarifiant

Coupure d'un article de journal (sans date, sans titre) signé Luc Estang :

« Oui, la volonté profonde, la force et les ressources véritables de l'amour sont cette ardeur, ce dévorant désir, et non pas le bonheur nécessairement, ni la joie ni la réussite, mais un besoin qui ne se discute pas, que rien n'arrête... Le désir spirituel de l'amour est aussi puissant, aussi nécessaire, que le désir charnel, et certainement plus tenace. C'est pourquoi Anne, la mante religieuse, peut consentir à lâcher Etienne. Nous pressentons qu'elle le rattrapera. Il y a un plan sur lequel celui qui aime le plus et prend tous les risques finit toujours par gagner. »

Vendredi 27 avril 1951

Je ne peux pas me dégager de tout cela – [*I mot ill.*] sur la tension de la situation familiale. Séances me touchent superficiellement, affection spirituelle nécessaire.

Séance :

Reparlé du P. Motte, de la situation familiale revécue en vie religieuse – tension, tampon.

Lundi 30 avril 1951

Dire : attente personnelle d'entrée au Carmel.

Revoir tout le problème du renoncement qui a faussé toute ma vie

Carnet

Toute ma vie à côté, l'extérieur est peu mais c'est toute la déformation intérieure.

La situation devient de plus en plus fausse.

Attachement à mère Saint-Jean :

tantôt devoir, tantôt infantilisme.

Je suis toute faussée au-dedans et ça rend la vie spirituelle impossible

Pour être vraie avec Dieu il faut que je le sois avec moi – et je ne peux pas l'être.

Je ne peux plus avoir de but : l'extérieur imposé et l'intérieur d'attrait se sont dévorés l'un l'autre en s'excluant l'un l'autre.

[encre rouge] Coupure

Lundi 7 mai 1951

Retour de Flavigny, revenue à 13 h 45.

Que je plafonne.

Que je ne vis plus depuis la lettre au docteur Nodet du père Motte¹ : ça a été la dernière chose « vécue ».

J'ai essayé de prier une heure hier, je sens le sommet du cerveau arrêté, inerte – et c'est là que je pensais et priais.

P. Motte se réveille aussitôt.

Obsession nourriture : j'y pense moins.

M'électrise moins – mais même besoin de destruction et de ne pas me discipliner : il ne faut pas.

Déformation de la non-restriction qui m'a été imposée.

J'ai pensé au P. M. : est-ce que j'ai cherché auprès de lui, au plan clérical de ses pouvoirs, l'équivalent de ce qu'une femme cherche [*biffé*] attend d'un homme selon leurs deux corps ?

Quel est l'idéal ?

Transposition (sublimation) ou suppression ;

et en quoi consiste cette suppression ?

✎

¹ Le père Motte, sans en informer MdT, a communiqué au Dr Nodet, quelques-unes de ses lettres.

mercredi 16 mai 1951
journée d'hier [*abrév. ill.*]
abstention de repas
descendue à la chapelle pour prier
et tout le cycle recommence
des espèces de courant ininterrompus
sensation très vive du corps et de sa force
Affolement de l'imagination
ni faim, ni pensée de nourriture
l'Écriture Sainte m'est une nourriture corporelle

Impossible de rentrer en moi.
"Il ne faut pas" que je fasse ce à quoi je suis inclinée.
Il faut que je sois impersonnelle, incolore et que je rende service.
Ces carnets sont l'image de mon âme et il faut que je les finisse.
Ce grand disque blanc.
Je piétine : ça plafonne.
Je n'y vois pas plus clair et je ne me [1 mot ill.] pour me retrouver
« [Désir ou Désert difficile de trancher] de la solitude par richesse intérieure »

[Encre bleue écriture très heurtée, les interlocuteurs ne sont pas toujours distingués. Ils sont indiqués entre crochets avec réserve]

Vendredi 25 mai 1951
Ce que j'ai compris de la séance : il cherche à éveiller, provoquer mon initiative
[Lacan :] « responsable et irresponsable »
[MdT :] « Je ne fais rien, je m'occupe. »
[Lacan :] « Sérénité synonyme de mauvaise foi.
Dépend de vous. » et en partant :
« Il faut vous laisser conduire. »

J'ai surtout compris que je ne comprends rien à rien.
Dit que je note l'emploi de mon temps :
R)¹ [Lacan] : « Certainement névrotique – rejoint la discipline des sphincters de l'enfant à la phase anale – trouvez les rapports.
Vous n'avez certainement [2 mots ill.]. Si vous trouvez que la vie religieuse est [mal organisée conjecturé], il faut jeter le froc aux orties et refaire une religion à votre gré. »
[MdT] : « Si je vous dis quelque chose vous n'en faites aucun cas. Vous êtes tout à fait content d'être ainsi en admiration devant vous-même. Vous êtes en [adoration ou admiration ?] devant vous-même. »
R) [Lacan] : « Vous me piquez et me fustigez pour me mettre en inquiétude. »

Je comprends qu'il ne faut pas que j'attende de lui, ni de moi – avec lui.
[Lacan ?] : « Vous foisonnez d'idées et vous êtes en admiration devant vos idées.
La lucidité : chance rare !
Il ne faut juger personne.
Il ne faut pas scandaliser les petits.
La plupart suivent la vie sans trop savoir comment et pourquoi – et ça arrive au bout à peu près.
Quand ça produit de trop gros remous, alors il faut porter remède : par lucidité, sinon, dans l'ensemble on peut s'en passer.

¹ Dans les livres liturgiques, ce signe signifie, en latin : Répons.

R) [Lacan ?] : « Le P. M. [confondu ?] avec la transcendance de Dieu.

Nourriture : manifestation de la sexualité, c'est parce que [abrév. ill.] ne peut pas vous soulager. »

[MdT] : « Alors, que faire ? »

[Lacan] : « Si vous ne pouvez pas retrouver la vie dans la vie religieuse, il faut en sortir. »

[MdT] : « Si je tremble devant ma propre pensée, c'est qu'il n'y a pas de pensée objective. Vous voulez m'acculer à mon néant et à mon impuissance et à mon erreur. »

R) [Lacan] : « Oui ! Vous faites tout par passion. »

[MdT] : « Où trouver le point d'appui, le point d'où partir, je ne fais plus que reculer depuis : "la fouinarde, la plus sainte"¹ »

[Lacan] : « Le temps de l'exclusive vie contemplative par incapacité à votre charge²... »

[MdT] « ... et je le voyais comme suppléance à l'autel de ce qui manque du monde à Dieu.

Ça dépend de moi : de quoi en moi ? de la réflexion ? de quoi ? »

R) [Lacan] : « Vous êtes hantée par votre culpabilité et vous reprochez à l'[autre ?] d'en parler. »

[MdT] : « Mère Saint-Jean [abrév. ill.] + "Je ne cueille pas de fleurs en chemin." [Non ce qui plaît, mais ce qui pl..., non o facil. mais o diff. ; non o +, ni o - *phrase indéchiffrable*]

Pour aller à l'origine il faut [le ou la mot ill.] de l'origine. [*une phrase ill.*]

La précipitation : impulsivité

R) [Lacan] : « Vous faites trop de psychologie, il faut en revenir aux attitudes de base : pardonnez à vos ennemis et ce n'est pas votre psychanalyste qui le dit c'est un homme et vous [2 mots ill.]

[MdT] : [4 lignes ill.]

La suite est à l'encre verte, après un trait de séparation sur toute la largeur de la page ; sans date ; l'écriture difficile à déchiffrer.

Discipline des sphincters

[2 abrév. ill.] l'important

Le choix de [le ou la puis abrév. ill.] le [contraire ? *conjecturé*]

Nourriture : ce qui embarrasse est à rejeter au plus tôt.

Cette discipline des sphincters a d'abord un rapport à autrui.

Et le foyer érotique dans la vie spirituelle ? Sublimation ?

[Lacan ?] : « Ce que vous appelez la perfection n'est pas la perfection.

L'enfant a la sensation de gagner en mangeant et perdre en rejetant, et en cela pas de contact. »

(ce qui me rappelle l'eau bénite³.)

Toute la compatibilité : le bilanisme (sic)

Les mains, les doigts accrochés »

Sortie mal au cœur ; irritée dans le métro par les personnes et par tous les objets ; mangé pâtes et cacao.

La suite est à l'encre rouge après un trait de séparation sur toute la largeur de la page, sans date.

Exaspérée après cette séance, par le seul effet du sujet.

Irritation dans le métro par tout de qui [abrév. ill.], gens et choses.

¹ Qualificatifs donnés à MdT par le P. Motte.

² L'incapacité à remplir ses charges n'est venue qu'à partir du moment où MdT fut autorisée à se retirer 3 h par jour (début 1941) pour l'oraison et les carnets. Ce qui ne diminua pas les charges qu'elle devait remplir. Jusqu'en 1942, elle resta maîtresse des novices et 1^{ère} assistante jusqu'en 1948.

³ MdT rappelle, dans ses souvenirs, que lorsqu'elle entra dans l'église avec sa mère, pour la messe du dimanche, celle-ci tendait le bout de ses doigts gantés, qui avaient effleuré l'eau du bénitier, à sa fille qui en était profondément agacée.

Exaspérée
Mangé en rentrant

Au recto de ce feuillet, deux couleurs d'encre bleue et rouge, pas de date. Le signe R) est mis pour Lacan, comme précédemment, encre bleue pour lui.

[Lacan encre bleue :] R) « L'enfantement c'est un détriment [ce qu'il perd *conjecturé*] est une perte.

Parce qu'il gagne autant qu'il perd.

C'est à l'origine de beaucoup de [contingences ?] »

[MdT encre rouge :] « [contingences ?] quand j'ai commencé à être saturée de l'hostilité du milieu. »

[Lacan encre bleue :] « par l'amour : s'il porte le même nom pour toutes ses manifestations, c'est bien pour quelque chose. »

[MdT encre rouge :] « je pense : la vie de l'esprit »

[Encre rouge :] J'aimais Dieu de tout mon esprit.

Ce qui ravit l'esprit c'est de faire pleurer le corps.

L'érotisme : stimulant essentiel et [abrév. ill.] : en esprit

[deux lignes ill.]

Le priant fait le [1 mot ill.] chacun y vit en fonction du passé et de l'avenir.

(le passé revécu, l'avenir anticipé [ou préparé ?])

Notre Seigneur a dit [abrév. ill] deux [1 mot ill.] auxquelles il nous demande [2 abrév. ill.] : [d'atteindre ?]

La Présence de Dieu être à être, nature à nature.

La génération de l'[5 mots ill.]

Dès l'Inc[arnation] [suite ill.]

Psych. d' [1 mot ill.] l'apprendre par psych[analyse ?] [1 mot ill.]

[encre verte] Jeudi 31 mai 1951

La Peur

La peur de la culpabilité [biffé] des autres

puis la peur [d'une ou de la] culpabilité

[1 mot ill.] de peur à l'oraison ;

Et si tout le désordre s'arrêtait au seuil de ma vie spirituelle : [biffé] mes relations immédiates et présentes à Dieu.

La vie négative et le souv[enir] la vie hâchée.

[Négative *conjecturé*] la sexualité entraîne l'atrophie de l'expression vitale et de l'élan.

[A la suite sur un nouveau feuillet plié en quatre, à l'encre rouge, écriture heurtée, sans date]

Je n'arriverai pas [abrév. ill.] un chang[ement] complet.

Que je ne peux pas trouver et que je cherche depuis le commencement.

[Lécetomb. : *Laisse tomber* ?]

Cette discipline des sphincters : le dernier épisode à cinq ans : « C'est votre faute. » [Est-ce une réflexion de Lacan ou une réminiscence d'un épisode lointain où la réflexion vient d'une bonne ?]

Je restais très longtemps au cabinet : parce que j'étais seule ; quand on ne savait pas où me trouver on allait m'y chercher.

Pour les [comptes ?] ils ne sont jamais justes.

[au verso, encre rouge]

Les livres [perdus ?]

et avant j'en demandais [abrév. ill.] et si j'ai raison de continuer.

Bien d'accord pour clarifier.

J'ai peur de ma peur c'est-à-dire tout moi-même et je [le ou la char...*suite du mot ill.*] à mesure.

Sur un nouveau feuillet plié en quatre et glissé dans le précédent, encre rouge, écriture heurtée, sans date.

Choisir et accepter.

Liberté :

aspect vocationnel et psychologique

acceptation de privation [*1 mot ill.*] libération

Il aurait fallu avoir l'expr. [disant *conjecturé*] à quoi nous renoncions.

Les principales décisions sont prises dans la pénombre.

Une très forte affectivité ([*1 mot ill.*] vital)

Ce qui sort de l'ombre c'est le choix de Dieu.

Ce qui est dans l'ombre c'est ce qui relève de la frustration.

D'abord la privation du sein maternel.

Qu'elle ait eu lieu ne signifie pas qu'elle ait été acceptée.

[En page 4 du feuillet]

Il n'y a pas [*1 abrég. ill. suivi d'un mot ill.*] ces choix à [*suite ill.*] on prend la responsabilité.

Pourquoi la marche, le mouvement me paralysent ?

L'ex [*la suite pourrait être : périence ou plication ou emple – plus bas : le mot : expériences*]

La resp[onsabilité] part du meilleur

Expériences et choix meilleur [*au singulier*]

A l'intérieur de ce feuillet, feuille papier pelure jaune, perforée, encre rouge, écriture heurtée, sans date.

Psychogénèse

Est-ce qu'en plus des difficultés d'enfance il y a :

– pas dans ma vocation (forme de vie) indépendamment des peurs ?

– milieu critique

– directeurs

déception : rééducation volonté

J'attends que mon cerveau reprenne vie et il ne reprend pas vie.

Au recto de ce feuillet pages 2 et 3, encre bleue, écriture fine, bien formée, sans date.

Questions :

Foyer érotique corporel et spirituel : deux foyers ?

Suivre toute la trame de la vie affective, cette trame se tisse sur une chaîne.

Serrer de près et confronter mobiles naturels et mobiles religieux.

Genèse des obsessions et des inhibitions : les obsessions régressent, les inhibitions progressent.

Les malaises vécus à l'occasion des séances : du fait du docteur.

Et après ?

« moi » et renoncements

Les refoulements et atrophies dus à la direction spirituelle.

Autre feuillet plié en quatre à la suite du précédent, écriture rapide au crayon, sans date.

Rêve : courant vite pour aller chercher des colis venus de la mer.

Il faut les défaire : ce sont des édredons.

Je les étale au fond de la [*1 mot ill.*] sur les montants, partout.

Dans un coin il y a une casserole par terre avec un peu d'eau.

Au moment de partir je vois une sœur [*2 mots ill.*] à côté du camion qui me dit : « C'est moi qui le conduirai pour revenir. »

Déception !

Alors je m'occupe de la petite casserole.

On me la prend des mains et on la vide sur le sable, et il y avait dedans un poisson vivant mais privé d'eau il n'a plus qu'à mourir.

Alors j'ai mis beaucoup de sable dessus pour qu'il meure plus vite et qu'il soit enterré, pendant ce temps le camion est parti avec la sœur.

Au verso de ce feuillet, MdT a écrit :

[*encre bleue*]

Ego sum pauper et dolens¹

Ego vero egenus et pauper sum²

DEUS ADJUVA ME [AIDEZ-MOI, MON DIEU]

[*encre rouge*]

Non mireris quia dixi tibi

OPORTET VOS NASCI DENUO

(Jn 3, 7) « Ne t'étonne pas si je t'ai dit : "Il vous faut naître d'en haut". »

Feuillet au crayon : Récit de rêve, ici. [Il peut s'agir du rêve des colis venus de la mer, ci-dessus.]

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan 3 feuillets, 1/2 format, dactylographiée.

mardi 12 juin 1951
179, rue de la Pompe

Docteur,

Je vous écris encore.

Ce que ces quelques mots lus dans *La Vie spirituelle* ont réveillé et réactivé en moi-même encore maintenant, me prouve que tout ce nœud n'a pas sa cause dans une simple déception ou déviation affective, comme je vous le disais.

Je sais bien distinguer en moi la différence ; celles que j'ai eues m'ont fait souffrir, mais d'une souffrance qui purifie, pas d'une souffrance qui mine et désagrège –

ainsi je me souviens qu'un peu après la première rencontre avec le P. M., j'ai conduit le P. Chauvin et Mère Saint-Jean à Dijon. En route, tout en conduisant je priais. Je compris alors quelque chose comme seraient ces paroles : « ne cherche ta joie qu'en moi » – A Dijon, je conduisais le P. Ch au couvent des Dominicains où il entra, tandis que Mère Saint-Jean et moi restions au parloir où le temps se passa à écrire des lettres, pour elle et pour moi. Un long temps après, le P. Ch vint nous dire : « Le P. Provincial (=P. M.) est là, je ne sais pas s'il pourra vous voir ». J'ignorais sa présence à Dijon ce jour-là, et quel désir j'eus de le voir ! Mais il ne vint pas, et le retour s'effectua, non dans une attente déçue et triste, mais dans la légèreté de quelque chose d'offert, une très grande joie de ce que je ressentais de l'exigence de Dieu ; pleinement d'accord avec ce genre d'exigence.

Plus tard, j'appris que le P. Ch s'était bien gardé de dire au P. Motte que nous étions là... car il ne voulait pas que qui que ce soit s'occupe de nous, que lui seul.

Je n'ai presque rien lu de Freud – pourtant j'en sais assez pour savoir son schéma classique. Et je reconnais bien que je porte un lourd et déformant fardeau d'instincts non éduqués, mais maltraités – à comparer avec ces branches de platanes qui ressemblent à des moignons difformes, parce que chaque année les nouvelles pousses ont été taillées – une certaine taille concourt à produire plus de fruits – une autre rend monstrueux.

¹ Je suis pauvre et malheureux. Ps 40, 18

² Moi, je suis pauvre et indigent. Ps 69, 6

Je ne pleure pas un chagrin d'amour – je ne suis obsédée ni par l'indignation d'un abandon ni par la préférence d'une autre dont je serais jalouse.

Je suis obsédée par l'interdiction de penser, décider, faire quoi que ce soit dont l'inspiration pourrait surgir de moi – et qu'il faut avant tout écraser, accuser : « quelle fouinarde ! ». Tout ce qui ne porte pas l'*imprimatur*, le *nihil obstat*, l'*imprimi potest*, est certainement contaminé par cette infernale volonté propre – j'ai osé proposer et demander d'entrer dans la forme de vie religieuse pour laquelle je me sentais faite ! et j'ai poussé l'indépendance coupable jusqu'à m'adresser à un Carme provincial, et avec l'intention d'en rendre compte au plus tôt – j'avais cru suivre ma conscience, et de l'avis de mon directeur, la dessous, il n'y avait que volonté propre.

J'ai osé dire que j'avais absolument besoin de prière : « marotte » et de pénitence, de jeûne : « lubie ».

Et tout, tout, absolument tout, a été interprété, dit, redit, publié, moqué, tourné en ridicule. Et les directeurs s'en sont donné, et les Mères qui travaillaient avec moi et dans le champ duquel (sic) je suis venue, moi la dernière, me mêler, s'en sont donné à leur aise. Exception faite pour Mère Saint-Jean, les novices sauf quelques rares exceptions, et tout l'ensemble des sœurs, des « simples sœurs ». Un psaume dit : « les laboureurs ont labouré mon dos, ils y ont creusé de long sillons ».

Vous avez lu Gn 37 : « Or, Israël aimait Joseph plus que tous ses autres fils, parce que c'était un fils de sa vieillesse, et il lui fit une robe longue. Ses frères voyant que leur père l'aimait plus qu'eux tous le prirent en haine, et ils ne pouvaient plus lui parler amicalement » (versets 3,4 et toute la suite)

Cette obsession d'interdit, je m'en rends mieux compte maintenant ; c'est une obsession muette, sourde – ce n'est peut-être pas une obsession, car ce qui est au niveau de la pensée consciente, du verbe, n'est déjà plus en plein centre, mais amarré à un organe du centre.

C'est là l'obsession la plus profonde et la plus pernicieuse, la plus rongearde : mortelle, parce qu'elle « a-néantit » tout passage de l'être à vie, elle coupe au passage. Elle est glacée et trône au centre comme une banquise : je vois ce qui dépasse mais sous l'eau jusqu'où n'atteint-elle pas.

Les deux autres, comparativement, sont à fleur de peau, tandis que l'autre, celle de mort, est dans les os, dans la moelle des os. Elles sont mouvantes et me secouent comme des vagues, toujours avec des sommets de tempête, comme ces jours-ci – et toujours elles portent avec elles toute leur histoire, un cycle qui s'allonge en spirale pour suivre le déroulement de la vie. Les roues des chérubins d'Ezéchiel étaient comme si une roue était dans une autre roue: ainsi ces obsessions s'enchevêtrent – et quand les chérubins s'élevaient, les roues s'élevaient aussi : id. où que j'aïlle et quoi que je fasse – c'est comme si celle de mort n'ouvrait la bouche que pour laisser passer de vie ce qu'empoisonnent ces objections : ce seul filet-là de vie a son laisser-passer, et tout le reste est pour Dachau et destiné aux fours crématoires ou à la chambre à gaz ; et voilà quelle vie j'ai.

Et ça, oui « ça », comme vous m'avez dit au début, c'est bien autre chose et bien pire que toutes les histoires sentimentales où les mésaventures des instincts opprimés – c'est ce que j'avais de droit dans le plus profond et le plus nécessaire de la structure de mon squelette, qui a été broyé : c'est pour cela que je vous dis que je suis un mollusque.

Je porte cela au courrier, je ne sais pas si vous pourrez comprendre – j'ai continué avec vous parce que j'ai pensé que vous pourriez comprendre, par un ensemble d'expérience, d'intuition et de divine grâce, ce qui me ronge – et que vous pourriez être pour moi ce que je vous ai dit hier de l'aide trouvée au cours de cette aventureuse excursion.

A demain

(signature manuscrite)

Note dactylographiée de 6 pages 1/2 format, datée du 30 juin 1951

Evolution psychologique et Direction spirituelle

premier directeur : 17 à 27 ans = 10 ans
deuxième directeur : 27 à 37 ans = 10 ans
troisième directeur : 37 à

Le premier directeur – choisi au moment du dilemme entre la vie mondaine dans laquelle j'étais engagée et ma vocation religieuse.

J'aurais préféré ne pas aller ainsi dans le monde – mais je n'avais pas pu me libérer de la servitude familiale qui, au nom de la délicatesse de l'affection m'obligeait habituellement à aller contre mes tendances personnelles qui n'auraient voulu que solitude, silence et prière.

Cette vie mondaine, avec ma vocation religieuse, me tourmentait – je pensai qu'un directeur m'aiderait à en sortir plus vite. Me placer sous son obéissance était pour moi une garantie de sincérité – car je doutais toujours d'être sincère avec moi-même.

Pour la vie mondaine, il considéra, comme il me l'a dit, que ces divertissements n'étant pas pour moi occasion de tentations, et mes parents préférant que j'y prenne par – par suite me conseilla de continuer d'y aller.

Ce conseil alla donc dans le sens de ma peur de manque à l'affection familiale ; je ressentais cette peur comme une barrière à toute affirmation personnelle, et cette affection, telle qu'on la comprenait dans ma famille, comme un esclavage. J'avais peur aussi d'être égoïste en allant dans la voie qui me convenait et que cela soit pris comme une désapprobation du milieu qui comprenait la vie autrement que moi. Mais mon extrême désir de vie religieuse me faisait prendre ce mal en patience, pensant qu'il cesserait bientôt.

L'inconvénient de cette direction fut qu'au moment où il est normal que la personnalité émerge et s'oriente dans son sens, tout cela fut refoulé – entraînant un tourment intérieur continu.

Je lui disais tout cela. Il maintenait son conseil. J'obéis. Tout mon effort porta alors vers la messe matinale de chaque jour, l'oraison dans la journée, la charité de toute manière – et un grand soin à éviter toute faute. Je me confessais une fois par semaine, quelque fois davantage.

Il semble bien que les conseils donnés alors par ce directeur aient été à l'encontre de l'évolution psychique normale.

Peut-être a-t-il voulu éprouver ma vocation en me conseillant positivement de continuer cette vie mondaine : il aurait dû se rendre compte que cette épreuve refoulait mon évolution psychologique, et me gardait dans une situation infantile vis-à-vis du milieu familial – les désirs de m'émanciper ne me manquaient pas ; il me disait que cette vie mondaine était pour moi l'occasion de nombreux renoncements ce qui augmentait ma peur de me rechercher moi-même en suivant mes désirs.

Résultat : je continuai à vivre à la remorque du milieu, sous la responsabilité du directeur qui m'y engageait. Et je mis à cela toute l'ardeur de mon amour de Dieu, en sorte que jusqu'au fond de moi-même j'adhérai à cette situation ressentie comme horriblement douloureuse et déroutante.

Pour la vocation religieuse, à 19 ans, je lui dis que je désirais entrer au Carmel : j'y trouvais la vie en cellule = solitaire – et l'oraison plus prolongée que dans les autres règles que j'avais vues. Il y avait aussi une extrême pauvreté qui m'enchanta et la coupure totale avec tout l'extérieur. Un grand esprit de pénitence également.

Il me dit d'attendre. J'attendis, continuant la vie mondaine, tiraillée et malheureuse, la conscience tourmentée entre mes désirs et ses conseils. Mais je pensais qu'il y avait plus de sécurité à suivre ses conseils qu'à écouter mes désirs, alors pourtant très précis – je m'appliquais donc à surnaturaliser cette obéissance, et à voir dans ces conseils l'expression de la volonté de Dieu que je voulais plus que tout.

Les années passèrent, il me disait toujours d'attendre, pensant qu'à la longue, mon désir d'entrer au Carmel céderait. Il me parlait beaucoup de l'Ordre op, vers lequel je lui disais, bien que ce fut pour moi une gêne de le lui dire, que je ne me sentais pas du tout portée. Je n'avais rien contre, mais je ne m'y trouvais pas du tout à l'aise. Je n'avais rien contre mais me sentait autre, d'une autre structure.

A 23 ans, me trouvant à Paris pour 3 semaines, passant un jour devant l'Église des Carmes, à 2 ou 3 jours de mon retour à Lyon, l'idée me vint d'aller voir un Carme pour lui exposer la chose. Ayant trouvé l'adresse, je vins voir le Provincial – il me reçut avec beaucoup de bonté et me dit que si mon directeur craignait que la règle soit trop dure pour moi, elle était adoucie dans certains couvents, et il m'en cita un où je pourrais être admise. Ce qu'il m'en dit me ravit ; on y chantait l'Office !

Revenue à Lyon, j'allais en hâte parler de cela à mon directeur ; car je ne m'étais informée que pour lui soumettre ce que j'aurais appris. Le résultat fut qu'il se montra très mécontent d'une telle indépendance, me dit de ne plus recommencer à l'avenir et de m'en tenir à ce qu'il me disait.

Je conclus de cela que je devais m'abstenir absolument de toute initiative, qui sans doute était une secrète recherche d'indépendance, de satisfaction personnelle, de volonté propre. Je m'étonnais que le renoncement à soi s'étendit jusque-là – j'eus peur de manquer de générosité – et me mis à pourchasser hors de moi toute manifestation de mes plus profonds désirs : j'acceptai jusqu'à ma mort leur irréalisation, puisque cette démarche que j'avais tentée en toute droiture de conscience était comme entachée d'une désobéissance par initiative – et je n'avais pas vu ce mal de moi-même : comme je devais donc être attentive à ne plus rien faire de moi-même !

Je réagis donc à la chose en m'appliquant à la plus étroite obéissance. Puisqu'il ne voulait pas que j'entre au Carmel, et que rien d'autre ne m'attirait, en attendant une solution, je fis le vœu d'abandon – je le fis même avant cet événement, sur le conseil de mon directeur, à 19 ans, je crois – car j'étais dans une profonde angoisse de cette vie mondaine. Je n'avais pas de tentations, mais une amitié naissait entre un jeune homme et moi, et j'avais peur – et puis pourquoi mener cette vie, puisque ma vocation était ailleurs ?

Dans la suite, quand je rencontrai cette résistance du directeur à mon entrée dans la vie religieuse, je fis les vœux d'abord de chasteté – puis d'obéissance et de pauvreté.

Cette direction me mit en contradiction avec mes tendances les plus profondes, tendances que je ressentais comme saines et saintes. Et je devais, par obéissance, me refuser à la réaliser, et plus que cela, d'y adhérer intérieurement. D'où le déchirement de moi avec moi et le renforcement de la peur : peur de manquer à ma vocation en ne la suivant pas telle que je la discernais en moi – et peur de manquer à la volonté de Dieu exprimée par mon directeur en n'adhérant pas à ses directives qui contrariaient mes tendances. Cela dura des années.

Finalement il me dit : « Tant que je serai vivant je ne vous le permettrait pas. »

Il me proposa alors d'entrer chez les moniales dominicaines d'Oullins – j'allais les voir. Après ma visite, il me dit que la Prieure serait très heureuse de me recevoir. Je lui dis que je n'avais aucun attrait pour elles, qu'elles avaient trop de vie commune, travaillant habituellement ensemble, et pas assez d'oraison – que je ne trouvais pas là la pénitence et la pauvreté que je souhaitais. Il n'insista pas.

J'étais broyée et dans un extrême désarroi – il le savait car je m'appliquais à tout lui dire – trouvant-là ma seule sécurité. Je ne pouvais que l'informer, puisqu'il ne me laissait pas décider.

J'avais 25 ans – et depuis l'âge de dix-sept ans j'attendais de mois en mois mon entrée dans la vie religieuse, et j'avais choisi un directeur pour qu'il m'aide à réaliser bien vite mon désir : et voilà !

Je n'avais qu'à m'appliquer à la soumission passive, laquelle entraînait, par contre coup, la peur de faire ce que je voulais, le jugement habituel que ce que je voulais c'était justement ce qu'il ne fallait pas accomplir, ce contre quoi je devais être en garde, à quoi je devais me refuser

Diverses épreuves de la vie familiale vinrent encore peser là-dessus. Ma vie n'était faite que de renoncements qui m'assujettissaient au milieu, je la ressentais comme un asservissement à la mentalité familiale, j'étouffais. J'offris l'étouffement au Seigneur – mon directeur me disait d'accepter cette situation, de « m'abandonner ».

Avec les années qui passaient, l'angoisse montait. Je me contraignis à renoncer au Carmel : puisque mon directeur ne voulait absolument pas, c'est qu'autre était la volonté de Dieu ; je me le répétais sans arriver à m'en convaincre et l'insuccès sur moi-même me bouleversait.

Quand je pensais au Carmel, j'avais une seule hésitation : je craignais d'y être trop heureuse, parce que je pensais qu'imiter notre Seigneur comportait beaucoup de souffrance. Je craignais qu'au Carmel mon bonheur profond ne me laisserait pas assez éprouver la souffrance. Je pris donc son refus

comme une indication providentielle : oui, j'aurais été trop heureuse ; Dieu le sait bien et c'est pour cela qu'il ne le permet pas, puisque mon directeur refuse.

Il me parla des besoins de l'Eglise. La Croix faisait une enquête sur l'état des campagnes en France. Il me dit de chercher-là ce que je pourrai faire – à force de m'appliquer à ne pas vouloir ce que je voulais – à vouloir le contraire de mon plus personnel et plus profond désir, j'étais devenue malléable, indifférente à toute forme de vie. Plutôt que de renoncer à la vie religieuse, il me parut meilleur de renoncer seulement à la « forme », celle du Carmel – je pensai pouvoir modifier mes désirs et pensai que cet attrait pour l'esprit et la vie du Carmel était sans doute une illusion – donc mes désirs les plus profonds, les plus droits étaient peut-être des illusions, des tromperies : il ne me restait qu'à me tenir dans la plus grande méfiance contre moi puisque même ce qui me paraissait légitime, ce qui était juste et bon pour d'autres, pour moi était égarement, et je ne le voyais pas moi-même !

Ainsi engagée par tout l'ensemble de la direction de ce prêtre à renoncer au désir le plus vital que je sentais en moi, j'écrivis à deux Congrégations nouvelles qui étaient au service de l'Eglise. Elles me répondirent avec empressement – mais il me donna une troisième adresse. J'avais choisi moi-même les deux premières et écrit avec son assentiment – mais la troisième, il me la proposa – et la réponse venue, me dit de choisir, sur les trois, cette dernière proposition. Il s'agissait du petit groupe réuni autour de Mère Saint-Jean. J'obéis et ne poussai pas plus loin les deux autres demandes. J'allais trouver le petit groupe, sans avertir ma famille, logeant ce voyage au milieu d'un autre pour qu'il passât inaperçu.

J'avais 25 ans, c'était la Pentecôte. Je restai quelques jours, puis reparti, résolue à ne pas entrer là, car je désirais la vie contemplative. Au cours de l'été, Mère Saint-Jean m'invita pour la retraite – mon directeur était absent. Je répondis que je n'irai pas, que je n'avais pas vocation pour ce genre de vie.

Cette retraite commençait un samedi soir. Il rentra la veille – et le samedi matin j'allai aussitôt lui dire la chose : « J'ai dit que je n'irai pas, car je ne suis pas faite pour ce genre de vie. » Il répondit à cela : « Allez à cette retraite, partez aujourd'hui, et décidez-vous à entrer là. » Le soir même, j'y étais ; je passai huit jours d'horrible angoisse ; entrer là, c'était l'enterrement de ma vocation ! Je dis « Pourrai-je prier ? » Mère Saint-Jean et le P. Chauvin m'assurèrent : « autant que vous voudrez, vous pourrez même ne faire que cela ; une fondation a tant besoin de prière. » Je dis : « Mon directeur m'a conseillé d'accepter, mais je ne me sens pas à ma place. » – « Eh bien ! faites quand même ce qu'il vous a dit. » Et ce fut décidé. J'étais plongée dans l'agonie intérieure la plus amère. Je me dis : « La vocation religieuse ce doit être cela, je n'avais pas compris. »

L'entrée fut décidée pour octobre.

Or, en octobre, mon père qui avait été malade et opéré gravement l'hiver précédent, en clinique durant des mois, eut une rechute de quelques jours qui le mit au lit. Il en profita pour demander à mon directeur de venir le voir, d'accord avec maman, et sans que je le sache – j'avais 26 ans – ce directeur étant venu le voir, mon père fit si bien valoir son état de santé précaire, que sans même se réserver de m'en parler, ce prêtre lui dit que mon entrée pouvait bien être différée jusqu'au printemps. Deux naissances étaient attendues dans la famille, je resterais jusqu'à cette date. La chose ainsi habilement obtenue, c'est par mon directeur que j'appris l'objet de cette entrevue et sa conclusion. Maman a qui je dis : « Est-ce que le Père X n'est pas venu ce matin ? Il m'a semblé entendre sa voix ? » me répondit : « Oui, comme ton père est malade, il a désiré voir quelques personnes, parmi lesquelles ce prêtre. » C'est tout. Pour moi, je n'avais qu'à, passivement, ajouter ces mois à la longue attente.

A mesure que la date approchait, le poids du genre de vie entrevu devenait plus lourd – mais j'étais extrêmement soutenue dans l'oraison et m'y réfugiais ; je faisais d'immenses efforts pour me persuader que l'amour de Dieu ne consiste pas dans tel genre de vie mais dans le don de soi ; mais l'angoisse ne se desserrait pas.

Quelques jours avant la date, j'allais de nouveau redire une dernière fois à ce directeur : « Entrer là équivaut pour moi à renoncer définitivement à ma vocation religieuse, et tout en moi y répugne. Si vous voulez absolument que j'y entre quand même, alors commandez-le moi par obéissance, car de moi-même je ne peux pas, je ne suis pas faite pour cette vie. » Il dit : « J'en prends la responsabilité devant Dieu, entrez là par obéissance ». Ainsi fut fait.

En moi-même je pensais : « quand j’aurai loyalement essayé, si vraiment je ne suis pas à ma place, il ne m’obligera pas à rester. En attendant, je vais tout faire pour m’habituer à cette vie. »

J’entrais ainsi, après avoir attendu le Carmel depuis l’âge de 19 ans, six ans plus tard, dans une formation en herbe, l’âme horriblement nue et blessée, mais le cœur prêt à tout.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Nodet, 26 juin 1951

« Cher Docteur,

Vous m’aviez parlé de votre passage à Paris en juillet – pourriez-vous m’y réserver un petit moment ? Je vous le demande parce que c’est utile, et fais confiance à votre discrétion.

J’ai bien tenu compte de tout ce que vous m’avez écrit, mais cela n’empêche pas qu’il faudrait quand même que je vous voie.

J’espère que cela ne vous dérangera pas trop ? mais comprenez que je ne puis voir personne autre que vous ».

Réponse du Dr Nodet, le 29 juin 1951

« Ma Mère,

Je passerai en effet 8 heures à Paris au début juillet, mais ce sera en coup de vent. Je doute fort d’avoir le temps de vous faire signe. Je prends en note cependant votre désir (et votre adresse).

Ceci dit, je ne vois pas bien ce qu’exactement je pourrai vous apporter, dans cette expérience très personnelle qu’est votre analyse. Surtout ne mettez pas de “discrétion” avec votre analyste et parlez-lui de cette démarche auprès de moi, et analysez-la à fond. C’est là le point capital pour vous ».

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, 19 juillet 1951

« Cher Docteur

Je suis allée voir le Dr Legendre que vous m’aviez indiqué et qui m’a reçue hier. Il n’avait rien reçu de vous, car il a dû partir pour les dernières fêtes aussi tôt après votre téléphone.

Il n’a rien trouvé d’anormal, sauf cette enflure des mains – et m’a envoyée pour complément d’examen à l’hôpital St Joseph dans le service du Dr Joly que j’ai vu ce matin – rien non plus de particulier dans les yeux, sauf cette lésion ancienne.

Le Dr Legendre m’a dit de le revoir après cet examen, mais je n’en vois pas bien l’utilité.

Je préférerais avoir n’importe quoi dans le corps que de traîner cette vie inexistante, et cette coupure d’avec tous les rythmes habituels du corps – privé de tous ces balancements, je vis comme si j’étais enfermée dans le vide.

En tous cas, pour le jeûne, c’est encourageant, puisque le peu de nourriture que je prends suffit.

Hier matin, j’ai accompagné, selon son désir et malgré ma résistance, cette religieuse que je vois à Paris, chez le Dr Simone Leuret. La sœur partie, elle m’a interrogée sur mes propres remarques. Puis elle m’a parlé de deux choses qui m’ont intéressée :

à l’EAU VIVE, la 1^o et la 2^o session, dont je vous envoie le programme

à LONDRES, ce prochain Congrès, sans doute celui auquel vous-même devez aller.

Quelle que soit l’orientation que je prendrai dans la suite, d’y avoir été ne peut pas nuire, au contraire. Mais j’hésite quand même, ne sachant pas ce que vous pensez de son opportunité actuelle pour moi – et puis c’est une assez grosse dépense, pour un ensemble de connaissances que je pourrais acquérir à moindre frais, s’il y a lieu, plus tard.

Mais aussi, il y a dans une semblable réunion, plus que la seule suite des sujets traités, que le jugement saisit au-delà de ce que chacun exprime, et qui est plus utile que tout ce qui est dit – et cela c’est précisément ce qui m’intéresse et peut m’être le plus utile pour que je puisse plus personnellement voir quelle petite place, comme une feuille au bout d’une grande branche, je pourrais peut-être occuper dans ce grand et urgent effort.

C’est bien plus pour ne pas être inutile que par conviction ou par intérêt que je regarde de ce côté-là – et parce que c’est, du côté humain, lié à ce qui remplit ma vie d’oraison. Mais j’ai peur que ce soit inutile et de ne pas y voir clair.

Je vous serais donc très reconnaissante de me dire votre avis. Les inscriptions peuvent encore être reçues jusqu'au 24 juillet. J'espère que vous aurez le temps de me remettre un mot ici, à Paris, oui ou non, pour ce Congrès de Londres.

Sans doute Mère Saint Jean s'en remettra-t-elle à votre avis, car je ne voudrais certainement pas y aller sans son approbation.

Veillez m'excuser de vous demander cette réponse hâtive : vous voyez bien que ce n'est pas exprès.

Le petit carnet¹ m'est bien arrivé. Merci

In dilectione Dei

Réponse du Dr Lacan à Marie de la Trinité postée à Arcachon et datée du 23 juillet 1951

« Ma bien chère Sœur,

Vous me demandez sur le sujet du Congrès de Londres, une réponse hâtive. Je vous l'envoie prompte mais réfléchie.

Les sujets annoncés sont grandioses, mais les patronages ne fournissent à ma connaissance aucune garantie sur la rigueur de leur présentation. C'est un premier point objectif.

Quant à l'opportunité de votre participation, disons que je ne la vois pas pressante. Loin de là.. Mettez-vous à l'épreuve dans les limites simples où nous avons ensemble tracé le programme de ces "vacances". Je crois que cette expérience ne pourrait actuellement que vous dérouter (vous sortir de la route à suivre)

Allez aux réunions de l'Eau Vive, si cela vous convient et si des gens plus informés que moi de la vie de l'Ordre vous le conseillent.

Je serai à Paris le 4 août puis quelque part entre le 10 et le 12 (je ne le saurai qu'au dernier moment). Entre parenthèses ce n'est pas à Londres que je vais.

Votre frère en Dieu – Jacques Lacan ».

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan 6 pages 1/2 format dactylographiée

179, rue de la Pompe (16^e)

mardi 24 juillet 1951

Cher Docteur,

Votre lettre m'arrive en fin de matinée – la fin d'une matinée blindée où je suis restée rivée dans ma prison, comprimée sous je ne sais quelle épaisseur et quel poids d'acier.

Le jour où je pourrai penser et me décider personnellement, sans encourir une condamnation qui fatalement m'éloigne de Dieu et épaissit le mur entre Lui et moi avec son approbation – et fait que ce que je pourrais lui offrir ne sera qu'un signe de révolte au lieu de lui être hommage glorifiant que par la fine pointe de moi-même, mais inaccessible, verrouillée, placée sous vigilante garde, je voudrais lui offrir, ce jour-là où je serai délivrée de l'accusation de principe, lancinante, insidieuse, qui prétend s'appeler « vérité » – qui juge, accuse, condamne, s'impose, casse, piétine, laboure, asphyxie, empoisonne et étrangle par mandat divin – ce jour-là je serai guérie s'il arrive qu'un jour je guérisse, car tout ce poison a envahi mon sang et la moelle de mes os.

La citerne, la fosse sont fréquentes dans la Bible : Joseph, Daniel, les psaumes – en sortir par soi-même est impossible, il faut un secours d'ailleurs, du ciel, quelque instrument dont Dieu se serve.

En attendant, les murs, le sol et le couvercle sont une terreur vivante, une pieuvre qui étouffe et suce le sang. Mais ce plomb est transparent, j'emporte partout ma cage et nul ne la voit. Le seul indice visible à d'autres, c'est, malgré l'aptitude, l'impossibilité de réaliser quoique ce soit, parce que c'est défendu et porterait ombrage à ce que d'autres réalisent, et que la seule chose que les autres ne

¹ Il doit s'agir de l'un des précieux carnets que MdT avait remis au docteur Lacan, sans doute le n° 31, le n° 20 n'a jamais été rendu.

condamnent pas à mon sujet, c'est le comportement d'inexistence – mais ma conscience le réproouve, seulement c'est un péché pour moi d'écouter ma conscience.

Mon corps est d'acier, et à mesure que je pense dans ma tête, il neutralise tout. Ce que je sens là – et c'est tout le temps – se présente toujours lié à ce que j'ai éprouvé dans la contrainte morale de prendre de la nourriture, contre un irréductible interdit de ma conscience – quelque chose dans cette lutte sauvage a cassé – mon corps et la nourriture à ingérer coûte que coûte était l'enjeu, l'arène du combat, il fallait que je m'acharne contre l'esprit en moi pour gaver ce corps qui n'en avait pas besoin. J'ai dû braquer sur lui toute ma force morale, il l'a engloutie, se l'est appropriée – il a perdu ses notes propres, faim, soif, lassitude, détente, c'est un bloc d'acier, ce n'est pas un corps humain, ce n'est pas « mon corps » – ce n'est pas un corps humain, il ne résonne plus à l'esprit – il est aussi insensible et intemporel que l'esprit. Que la nature humaine soit mentalement conçue comme corps spiritualisé ou esprit incarné, il reste que normalement le corps doit rester avec son genre, et l'esprit aussi. La perfection du corps n'est pas de devenir comme l'esprit, mais de s'harmoniser à l'esprit en restant ce qu'il est, et non en devenant autre – hors de cette harmonie, il ne peut y avoir que des états monstrueux, et j'en suis.

ooooo

Samedi soir, j'ai perdu dans le métro mon porte-feuille qui contenait une grosse somme, car j'avais pensé aller payer 20 exemplaires de Bible que je dois rapporter à Flavigny – de plus tous mes papiers d'identité, brevet de chauffeur, etc. Quand je m'en suis aperçue le dimanche je n'ai pas éprouvé la moindre secousse ; j'ai constaté ; j'ai pensé dans de la glace que c'était une affaire bien contrariante et embarrassante – comme si mon corps m'avait narguée : « pense bien ce que tu veux, je n'y ai pas de part » – or, pour moi, penser ainsi, comme un esprit sans corps, c'est penser sans vie, sans animation, cela correspond à ce qu'est une phrase écrite sur du papier, dans un livre fermé : ces caractères disent quelque chose, mais si une pensée humaine n'en absorbe pas le sens, c'est comme si c'était néant = *id* de mes propres pensées dans cette coupure d'avec mon corps qui s'est installée durant ces deux années où nul n'a compris que m'obliger à manger contre ma conscience et contre ce que mon corps éprouvait bouleversait non seulement ma psychologie, mais les liens qui unissent le corps à l'esprit – si inconnue qu'en soit encore la nature, le fait est constatable qu'ils existent, et qu'à les bousculer du dehors, contre une certaine intuition intérieure que seul celui qui la sent en lui peut apprécier, on n'aboutit qu'au chaos.

Pour ce porte-feuille, je me suis demandé comment je l'avais, ce jour-là, perdu. Pourquoi ? La veille j'avais demandé à ma sœur deux petits objets usuels pour moi, et j'en avais un certain remords flottant, qui n'était je crois qu'une forme occasionnelle du remords de vivre, d'avoir témoigné un désir – ce remords lié à celui d'avoir écrit à Mère Saint-Jean au sujet de ces sessions d'Etiolles (Eau-Vive) et de ce Congrès de Londres auquel je ne demande pas mieux que de ne pas aller. Il fallait peut-être d'avance compenser par une grosse perte pécuniaire l'avantage d'information, « d'enrichissement » que je pourrais y trouver. En tout cas, si je l'ai ainsi laissé tomber dans le métro c'est bien parce que je n'avais aucune envie d'en prendre soin.

Cela m'a servi à comparer le peu de cas que je fais du gâchis de grâce, de temps, de possibilité, qui résulte de l'état où je suis – et celle que par raison, mais pas du tout par attachement, je me suis fait de ce porte-feuille.

J'ai pensé que c'était une leçon providentielle pour mon insouciance – en même temps aussi qu'une preuve que je suis incapable de tout, que je rate tout, que personne ne peut compter sur moi ; et cela sûrement a été l'impression dominante, tellement vraie.

Pour clore cette affaire, hier soir, j'avais un mot d'une inconnue m'invitant à aller chercher chez elle ce porte-feuille trouvé par son mari samedi soir. C'est certainement là le point culminant de la chose, car une telle honnêteté est pour moi un signe de la présence de Dieu dans le monde. Je suis allée le chercher hier soir : cette femme a deux petits enfants et semble être dans une pauvreté qui confine à la gêne.

Peut-être pour me punir que tout se soit si providentiellement arrangé, j'ai renversé ce matin, sur ma robe, une tasse de café que je me reprochais de prendre (mais : « il faut¹ »). = La même chose que pour ce porte-feuille, j'ai constaté que c'était fort désagréable, et que la peur de mal faire et de rater me rend maladroite jusque dans mes gestes, alors que je suis naturellement très adroite dans les choses matérielles – mais j'ai gardé l'indifférence, comme devant un fait divers survenu au loin à des inconnus – indifférence d'incapacité à m'émouvoir de rien, qu'une valeur ou une bagatelle soient en jeu. Je vis dans un corps mort, mais qui n'a pas de signes de corruption, ces signes de corruption sont dans ce qui en moi n'est pas le corps : c'est tout bouleversé, comme si le corps avait revêtu le mode de l'esprit, et l'esprit celui du corps.

oooooooo

J'ai vu deux sœurs de passage à Paris ces jours-ci. L'une d'elle a comme d'habitude refoulé depuis des années sa sensibilité ce qui, à la longue l'a un peu désaxée – car détruire l'ordre naturel entraîne forcément des perturbations. Car il n'est jamais question d'intégrer la sensibilité à tout l'ensemble de la vie, mais seulement de la tenir en suspicion, de ne pas la satisfaire, au contraire. Les hommes ne peuvent rien y entendre, encore moins les directeurs qui pourtant donnent d'abondants conseils sur ce point – ils ne peuvent pas faire autrement que de mépriser et tenir pour suspect, ce qui, dans notre psychologie, diffère de la leur, et de l'éliminer de notre comportement spirituel. La sensibilité féminine est considérée par eux comme une tare, une infériorité. Je ne sais pas si je me trompe en pensant que notre sensibilité féminine a dans notre comportement psychologique, une influence équivalente à celle de la sexualité chez les hommes : pour elle, ils invoquent toutes les circonstances atténuantes quand ils sont lâches ; et ils fondent sur elle toute leur grandeur = d'une part, ils abusent honteusement des femmes, et de l'autre ils prennent la liberté de se livrer à toutes sortes d'excès de domination. Mais pour eux, tout est permis, c'est une entente collective et ils tiennent bon pour la défendre et se disculper les uns les autres.

Mais la sensibilité féminine a tout leur mépris – pourtant elle participe éminemment de l'esprit et souvent je pense que ce serait la plus grande force du monde si seulement on prenait soin de l'éduquer et de l'objectiver. Seulement cela accroîtrait la valeur féminine humaine – et cela porte ombrage à la plupart des hommes : ils ne demandent pas mieux que les femmes les dépassent sur certains points, à condition que cela soit dans le sens de l'effacement, du renoncement, de l'inspiration cachée qu'ils en reçoivent, etc. Plus nous sommes les modestes servantes de leur grandeur, plus y trouvent que tout est dans l'ordre. Ni le dogme, ni la morale n'obligent à penser comme eux, mais si une religieuse y déroge *anathema sit*. Encore est-ce pour son bien et pour lui ouvrir les yeux qu'ils lui font sentir leur mécontentement.

J'en reviens à cette religieuse, le docteur qu'elle a consulté lui a dit : « ce qu'il faudrait écrire sur votre ordonnance, c'est que vous avez besoin d'un directeur. ». Elle en a, en effet, un très cher, dont elle est éloignée depuis quelques années. Or je pense que si elle avait pu laisser sa sensibilité jouer normalement dans la vie religieuse, elle n'aurait pas besoin « médicalement » du petit choc sensible qu'elle reçoit de ce directeur, avec ses conseils spirituels. C'est elle qui m'avait montré une assez grande croix qu'elle porte sur son cœur, me disant : « mon directeur me l'a donnée en me disant : j'y mets toute mon âme »...

Dans ce cas, d'une part, une sensibilité strangulée dans l'intérieur de la vie religieuse et dans le comportement spirituel (peur des grâces sensibles, crainte dans recevoir, de s'y attacher, etc.) ; impression d'isolement, d'abandon, d'incompréhension des supérieures, de froideur. Quand j'ai passé à Flavigny pour voter, je l'y ai vue, et la voyant tendue, je lui ai dit : « si je savais que je puisse vous aider, je vous assure que je le ferais de tout mon cœur ». Elle a fondu en larmes et m'a dit : « depuis que je suis ici, personne ne m'a rien dit de semblable ». Et pourtant je sais qu'on est bon pour elle, mais froidement et la froideur est très souvent ressentie comme de la dureté et, à la longue, fait très mal – et

¹ Rappel des injonctions du P. Motte et de MSJ qui obligeaient MdT à manger.

d'autre part, la récupération auprès d'un « directeur » des malaises dus à cette expulsion artificielle de la sensibilité. Des cas semblables il y en a des milliers : les directeurs voient venir des femmes déséquilibrées parce que leur sensibilité a été mutilée, excommuniée ; ils disent : « nous sommes indispensables aux femmes, elles n'ont pas d'équilibre ». Il faudrait d'abord voir la cause et y remédier. Ensuite, laisser à la direction spirituelle son rôle qui est celui d'aider chaque personne à s'orienter elle-même vers Dieu sans se substituer ni à elle ni à Dieu – et sans se faire suppléant des privations affectives, ressenties dans la sensibilité, et dont le directeur n'a pas à se faire le pourvoyeur. On voit l'équivoque du mot « Père » auquel les directeurs tiennent comme à la prunelle de leurs yeux. Certaines inflexions de voix de religieuses sur ce mot trahissent tout ce qu'elles mettent dans ce mot – en plus et à côté de ce qui concerne leur vie spirituelle.

oooooooo

Quand on aura compris en pratique dans la vie religieuse qu'il ne faut pas dissocier la charité théologique et l'affection du cœur, mais témoigner de celle-là par celle-ci, le nombre des religieuses déséquilibrées diminuera grandement – et le niveau de sainteté certainement y gagnera. Qu'on pense à ce que devaient être les uns pour les autres, à Nazareth, ceux qui y vécurent plus saintement et plus unis à Dieu que tous les religieux du monde. Il suffit d'imiter.

C'est une trop longue lettre, mais je suis toujours devant ce problème de savoir s'il serait bon de m'occuper de cette question-là ; à condition bien sûr que je puisse arriver à le faire autrement que comme une thèse agressive. C'est peut-être trop tôt pour en décider – il faut laisser passer ces vacances, comme votre lettre y fait allusion.

Si je vais à ces deux sessions de l'Eau-Vive, il me sera facile d'être à Paris pour le 4 et à l'autre jour que vous me fixerez. Mais cela retardera et raccourcira le temps passé à Flavigny. Dans ce cas, je pourrais peut-être y rester un peu plus longtemps même si cela devait retarder mon retour ici en octobre. Mère Saint-Jean serait peut-être contente que je lui propose d'aller avec elle, en septembre-octobre, visiter les couvents du Midi. Il y a très longtemps que je n'y suis pas allée avec elle.

Merci des derniers mots de votre lettre, ils m'ont été les meilleurs.
in dilectione Dei

Signature manuscrite

Tout au fond de moi-même, je ne désire que reprendre une vie purement contemplative et solitaire, s'il plait à Dieu de me rendre un jour la possibilité de la prière intérieure – j'ai seulement peur que ce soit une désertion, une minimisation de la volonté de Dieu sur moi; s'il faut « faire quelque chose », il me semble que c'est pour cela que je serais le moins incapable. Mais, vous-même, m'y aiderez-vous?

Réponse du Dr Lacan à Marie de la Trinité, le 30 juillet 1951

« Ma bonne Sœur,

J'ai longuement pris part aux choses que vous m'avez confiées dans votre dernière lettre.

Je serai à Paris le vendredi 3 août, devant le lendemain être sur la route.

Voulez-vous en principe me venir voir ce jour-là à cinq heures.

Mais téléphonez-moi le matin à 8 h ½.

Croyez à mon aide fraternelle ».

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, écrite d'Etiolles au cours de la Session l'Eau Vive, le jeudi 2 août 1951, et non envoyée.

« Cher Docteur,

J'ai reçu ici votre lettre ce matin, et vous verrai donc demain, à l'heure que vous m'indiquez.

Je ne peux pas arriver à me défaire de l'idée que sous les dehors les plus dévoués vous abusez de moi – que vous n'avez pas tout compris de moi ; peut-être « le cas clinique », mais pas mon tempérament, mon rythme – et que ces séances trop courtes, rognées habituellement d'un quart d'heure sur le temps que les autres docteurs comptent comme nécessaire, me crispent, et qu'ainsi vous posez un obstacle en même temps que vous m'apportez une aide qui pourtant serait d'autant plus efficace qu'il y aurait plus de détente. Et cela est bien en contradiction avec le dévouement dont vous m'assurez.

D'autres ont tant abusé de moi que je ne peux plus croire à la sincérité, mais seulement à la sottise de m'être si souvent laissée prendre à de vaines paroles qui, autant pour les clercs que pour les laïcs, n'avaient en vue que leur propre intérêt tout en simulant qu'il s'agissait du mien. Et cela continue. Ici. »



Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lagache, le 4 septembre 1951

« De délais en délais, j'ai indéfiniment remis de vous voir – à cause de vos réticences et parce que je ne voulais pas céder à une impulsion [...]

Je juge nécessaire de pouvoir vous demander votre avis [...] Il me paraît préférable de vous entretenir de la chose de vive-voix [...]

C'est de ma propre initiative que je vous demande cela [...] dans la perplexité où je suis.[...] Je comprends bien que je suscite ainsi une situation délicate – mais je ne peux pas admettre que l'aide qui m'est donnée puisse prendre la forme d'un emprisonnement [...] »

Réponse du Dr Lagache à Marie de la Trinité, le 14 septembre 1951

« Ma Sœur,

Je ne refuse pas de vous voir et de vous éclairer [...]. Si je vous ai renvoyée à votre psychanalyste, c'est qu'il me paraissait impossible de poursuivre avec fruit une psychanalyse en cachant au médecin traitant la démarche que vous faisiez auprès de moi. Je serai donc disposé à vous recevoir, mais pas sans que vous informiez de votre intention votre médecin traitant. Lorsque vous m'aurez écrit que vous avez fait cette démarche, je vous donnerai un rendez-vous ».

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, de Flavigny, 3 pages ½ format dactylographiée

Mardi, 18 septembre 1951

Cher Docteur,

Je suis encore ici où les jours passent et les occupations se succèdent sans que je « vive » – je suis pourtant plus calme, et moins inaccessible.

Les jours passent et les occupations se succèdent sans que je “vive” quoi que ce soit – je suis pourtant plus calme, et moins inaccessible.

J'ai pu reprendre aussi l'Office choral mais ne puis y apporter une présence matérielle ; et c'est bien plus pour moi une dislocation intérieure qu'une prière – c'est comme ce que je vous disais, je crois, la dernière fois que je vous ai vu : ma seule situation possible est une réduction à zéro – et pour l'Office cela oscille entre l'inattention ou des vagues d'obsession qui me viennent à l'occasion des prières mêmes, si j'essaye de m'y appliquer. La gêne de tous ces saints qui se succèdent chaque jour et empêchent l'attention aux grands mystères essentiels pour entrer dans leur profondeur. Je ne veux rien déprécier, c'est une difficulté personnelle, et insoluble.

Depuis que je suis ici, il y a eu plusieurs retraites et beaucoup de Sœurs m'ont demandé de les y aider, même de celles que je n'avais jamais vues, car nous sommes trop nombreuses maintenant pour nous connaître toutes.

Je suis loin d'avoir le tact, la souplesse, l'intuition qu'il faudrait, encore moins la purification qui illumine les yeux. C'est tout un monde où s'enchevêtrent la nature et la grâce, les difficultés surgissant soit de leur rencontre, soit d'une nature non pleinement harmonisée ni évoluée, plutôt que vicieuse. Il y aurait, dans cette aide, de quoi occuper une vie, en repensant tous ces problèmes que

chacune apporte – pour l'utilité commune et avec une certaine méthode ; mais elle me manque et je ne sais où ni comment l'acquérir, je n'ai que mon expérience personnelle, avec mes connaissances scripturaires et théologiques, c'est insuffisant, presque déloyal.

Je ne me suis pas hasardée à revenir au réfectoire avec la Communauté ; nous sommes environ 80 en temps habituel – ces repas me restent une terreur, je les prends quand il n'y a plus personne, comme un forçat irait à son travail, une brebis à la boucherie = à sa propre destruction ; je n'en éprouve aucun besoin et cela continue d'être une capitulation vertueuse – je ressens pour cela au maximum l'émiettement intérieur résulté d'années et d'années de contrainte à ce propos – et cela recommence tous les jours sans que j'arrive à me redresser. Le « renoncement à la volonté propre » qui est l'objectif des directeurs est un désastre quand il aboutit là : mais eux sont en paix dans leur conscience car leur intention était pure, et les principes sur lesquels ils ont appuyé leurs conseils sont traditionnellement reçus et même illustrés par les vies de saints. Seulement, comme vous dites, les principes valent par leur application.

J'ai appris des choses très tristes : le frère d'une de nos sœurs est devenu fou, il y a quelques mois – père de famille et de conduite excellente – et la mère d'une autre sœur s'est pendue chez elle, il y a à peine quinze jours, une femme bretonne, très chrétienne, de vie irréprochable. Sa fille religieuse, en séjour chez elle, l'a trouvée pendue au grenier, un de ces derniers dimanches à son retour de la messe. Samedi, j'étais en Saône-et-Loire et dans cette journée-là une jeune fille de 26 ans est allée se pendre dans un bois ; au moment de mon départ, l'une de nous partait vers sa mère, parce qu'on allait ramener le pauvre corps.

Il me semble que le plus souvent cela arrive dans des cas de trop grande souffrance morale, justifiée ou non, mais ressentie horriblement, mortellement. Quand le corps souffre trop, il meurt, de même en soi-même quelque chose qui n'est pas le corps, meurt quand la douleur est trop intense et surtout trop concentrée, qu'il n'y a personne à qui la dire. Dans ce cas, se supprimer, c'est seulement achever ce qui est déjà mort. Mais quelle responsabilité pour le milieu ! et jamais on en parle.

Et maintenant, il faut vous dire une chose qui m'ennuie, mais dont je dois vous parler. Avant de vous revoir, je désire consulter le Dr Lagache, comme je vous l'ai déjà dit plusieurs fois. Je lui ai donc écrit. En réponse, il m'écrit ceci : « ... Je suis disposé à vous recevoir, mais pas sans que vous informiez de votre intention votre médecin traitant. Lorsque vous m'aurez écrit que vous avez fait cette démarche, je vous donnerai un rendez-vous. »

Je vous demande donc quelques mots en réponse à ce que je vous dis-là.

J'agis ainsi parce que je pense devoir le faire, et je ne vous l'ai pas laissé ignorer. L'impression d'emprisonnement que j'éprouverais si vous vous opposiez à cela serait bien pénible, et plus nuisible pour la suite qu'il n'y aura d'inconvénient à cette démarche qu'il faut que je puisse faire sans menaces de votre part : cela rééditerait trop durement les emprisonnements de conscience antérieurs.

in caritate Dei

(signature manuscrite) S MTrinité op

Réponse du Dr Lacan à Marie de la Trinité, le 21 septembre 1951

« Ma chère Sœur,

Vous m'écrivez une lettre bien composite.

Vous êtes libre de toutes vos initiatives, encore que pendant l'analyse il y en ait de plus ou moins contre indiquées.

Je ne m'opposerai pas à celle dont vous me parlez dans vos dernières lignes.

Mais je voudrais avoir un entretien *avant* : l'entretien même que je projetais avoir avec vous à la rentrée.

Que Dieu vous garde ».

J. Lacan

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, de Flavigny, 27 septembre 1951

La Gloire-Dieu
Flavigny-sur-Ozerain (Côte-d'Or)
Jeudi 27 septembre 1951

Cher Docteur

Je vous remercie de votre réponse et de la liberté qu'elle me laisse.

Rien de sérieux ne me retient actuellement ici, bien que ces jours-ci, je vois encore des Sœurs venues nombreuses pour leur retraite annuelle ; ce que j'en apprends confirme mes remarques précédentes. Mais sans solution actuelle.

Il faut que je sois ici le 7 octobre pour le vote. Le 3 octobre il y aura une réunion assez importante pour nous, dans le Jura, et Mère Saint-Jean aimerait que j'y sois – toutefois elle préfère que mon voyage à Paris ne soit pas retardé à cause de cela, s'il devait résulter un certain détriment de ce retard.

Ma préférence serait de retourner à Paris après le 7 seulement.

J'ai fini par solutionner la question de l'Office en y allant mais je ne suis pas les Psaumes selon l'ordre du Bréviaire, ni tout ce qui est propre aux saints – je suis les psaumes comme je les ai disposés, j'ignore si je dois subir mon originalité ou l'étrangler et m'étrangler avec.

Voudrez-vous me préciser quand vous pourrez me recevoir, à partir du 7 octobre.

Custodi nos, Domine, ut pupillam oculi¹ !

sr mT, op

*
**

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lagache : Jeudi 27 septembre 1951

En résumé, elle dit à Lagache que, suivant son conseil, elle a averti Lacan de son intention de le consulter. Ceci étant fait, elle demande un rendez-vous à Lagache (c'est un peu embrouillé parce qu'elle n'a pas encore le R-V de Lacan). Elle ajoute : « Superficiellement, je vais mieux – mais au dedans cela n'a guère bougé [...] je ne peux me fier à mon jugement [...] d'autant plus que la question me dépasse de beaucoup, et qu'au delà de moi-même, il y en a une autre de bien plus grande portée ».

Billet de Lacan à Marie de la Trinité, le jeudi 4 octobre 1951

Ma chère sœur, Venez lundi à 19 heures. Votre dévoué.

J. L. le 4 – X – 51

Les rendez-vous demandés sont ainsi fixés : Dr Lacan, le lundi 8 octobre à 19 h ; Dr Lagache, mercredi 10 octobre à 15 h 45.

Séance de reprise du lundi 8 octobre 1951

[*encre rouge*] Reprise : 19 heures

[*encre bleue*] – 1 heure

Moins obsédée

Moins sensible

Pas plus de gouvernement de moi.

¹ Que le Seigneur nous garde comme la pupille de l'œil. Cf. Za 2, 8 ; Ps 17, 8

Retraite des sœurs.

[*Lacan bleu*] « Ce serait tout recommencer¹.

Retarderait de trois mois.

Avant de décider, parlez-en à Dieu. »

[*double trait sur toute la largeur de la page.*]

[*encre rouge*]

Il me crispe, il ne m'apprend rien, est-il juif ? Je ne concorde pas avec lui, ni lui avec moi, il m'éteint.

Il n'a d'éveil que dans l'intelligence, et [le] raisonnement, et la logique, mais une logique qui n'a aucune prise sur moi.

L'impression qu'il m'exploite – si peu de temps et si cher – après m'avoir dit autre chose au commencement.

Aide de mes sœurs et au-delà.

La direction spirituelle refoule ou atrophie.

Voir les différentes méthodes.

Il s'est carrément opposé et moi j'avais peur.

[*double trait sur toute la largeur*]

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, le vendredi 12 octobre 1951

« Je me suis retrouvée dans la rue plus contractée que jamais – et je vous écris après une heure et demi sur mon lit à ne pouvoir rien faire – avec la nuque qui craque et me tire toute la tête en arrière ;

Il fallait me dire que la “technique” consistait à achever de démoraliser – à combler la mesure des déceptions, à accumuler de nouvelles difficultés sur celles qui déjà étouffent et écrasent

à donner tout l'aliment possible à l'aversion, tout en disant faites-moi confiance : la confiance à qui se montre adversaire, ennemi, exploiteur.

Je ne demandais ce soir que de reprendre les choses au mieux, de trouver des points de rencontre, d'accord – j'avais l'illusion d'attendre encore une aide !

Il fallait m'avertir au début que l'analyse est une comédie – mais c'est sinistre de se jouer comme cela d'une âme humaine.

Ce désarroi n'arrange rien – il me crispe sur moi-même ; les séances font monter à la surface les difficultés, c'est pour jeter sur elles une grêle de pierres.

Pourquoi faire ainsi tout ce que vous pourrez pour me raidir ? Vous voulez continuer la tactique du P. M. ? N'a-t-elle pas donné des résultats assez déplorables pour maintenant, à votre tour, la reprendre ? Encore autrefois avais-je une certaine vigueur d'âme pour réagir – mais il a usé ma résistance – et s'il vous plaît de continuer ce jeu d'enfer, vous me deviendrez, comme lui, une obsession ajoutée à la sienne – mais lui, du moins, était inconscient des conséquences, car il n'avait pas la compétence pour juger des répercussions de sa conduite, tandis que vous, c'est en toute clarté d'esprit que vous agissez ainsi avec moi. – si c'est pour me faire comprendre, en m'en donnant une nouvelle expérience, que la terre est remplie d'exploiteurs – et que vous prétendez me guérir par ce moyen là, il n'y a qu'à me le dire.

Le Dr L [Lagache] m'a dit que vous-même lui aviez dit que vous étiez pleinement d'accord pour que je le voie ; mais avant, vous avez été toute douceur pour m'en dissuader, exactement comme faisait le P. Ch[auvin] quand il craignait que je demande avis à d'autres qu'à lui – et aujourd'hui, je suppose que cette dureté était une sorte de représailles de la liberté que j'ai prise : il me semble que cette démarche ait eu sur vous bien plus d'effet que sur moi.

J'apporte la bonne volonté que je peux – mais j'aurais besoin de rencontrer la vôtre, plutôt qu'un buisson d'épines.

¹ Si MdT allait voir Lagache pour la suite de son analyse.

Tout ce que j'ai dit ce soir – et que vous m'avez contrainte à dire – m'étais fort pénible, ce n'était pas la peine d'y ajouter encore ; et il y avait des réponses à donner.

Jusqu'où donc voulez-vous me tendre ?

pourquoi faut-il que j'ai la pire des maladies dont se moquent les gens qu'elle a épargnés, et qu'exploitent ceux qui se proposent à en guérir,

Si je ne dis pas tout cela que je pense, que je sens – et que je ne suis plus capable que de sentir cela – je manque à la loyauté qui est convenue – et en le disant, je pense que j'achève de tuer le frêle espoir qui me restait en vous et auquel je veux me cramponner : car si je ne guéris pas, je ne pourrai plus jamais reprendre de vie spirituelle – et mon existence n'a pourtant pas d'autre raison d'être.

Que le monde exploite tout ce qu'il voudra, mais pas la confiance – pas la maladie.

Si vous vouliez, vous pourriez être tout autre – agir tout autrement. Chassez ce personnage inique – soyez pour moi au moins un être humain, celui que vous prétendez être – mais dont l'attitude pratique dément les promesses.

Il ne faut pas demander la confiance, quand c'est pour la décevoir – est-ce que vous ne vous rendez pas compte de ce que vous me faites endurer ?

Ce n'est pas de souffrir que je me plains – ceux qui m'ont proposé leur aide m'en ont abreuvée à pleine mesure, et j'ai tout accepté, au delà de ma résistance humaine – mais il me semble que je dois trouver auprès de vous autre chose qu'un surcroît de peine et de difficultés : je croyais que vous vouliez m'aider à dénouer celles qui existent, et autrement qu'en les submergeant sous de nouvelles...

Mais pouvez-vous comprendre ? car vraiment, si vous compreniez, vous agiriez autrement.

Je me suis dit tout l'été que ces difficultés n'étaient que de l'imagination de ma part, qu'en fait, elles n'existaient pas : et voilà qu'à mon retour je les trouve accrues !

Comprenez-moi, je veux bien souffrir n'importe quoi, pourvu que cela amène à me sortir de mon sépulcre – mais si c'est pour en cimenter toutes les issues, dites-le moi tout de suite – il vaut mieux étrangler d'un seul coup, plutôt que d'asphyxier à petites doses – à moins que vous y goûtiez une plus agréable distraction ?

C'est à cause du reste de confiance que je veux, par devoir, garder en vous, que je vous écris tout cela, et vous l'envoie.

Je prie Dieu que vous fassiez son œuvre auprès de moi – et pas celle de son adversaire. »

Notes de la séance du 17 octobre 1951 – *De ea* [de la férie]

[*Encre bleue pour Lacan, rouge pour MdT*]

A l'encre bleue : ce qu'il m'a dit

Parlé de l'égoïsme

[*rouge*] J'avais dit que toutes ces matinées je suis incapable de décider une occupation et ce durant toute la matinée. Et la 1^{ère} fois que j'en ai pris conscience c'est à Bourg, quand je suis allée voir le Dr Nodet et que j'avais hésité une heure à lire St Thomas, prier ou écrire à Mère St Jean.

[*bleu*] Il m'a dit que ce pouvait être une autre expérience d'une situation ambiguë où je suis depuis l'enfance – il m'a rappelé ce désir de voir écrabouiller des gens par accident de train.

L'a rapproché, ou seulement fait suivre, des raisons qui m'ont fait préférer rester à la maison pour aider plutôt que de réaliser ma vocation. A comparer : les valeurs et les instances, celles de suivre ma vocation primaient : cependant j'ai cru devoir choisir l'autre.

Non seulement motivation [personnelle *ou* passionnelle] mais *substitution* = lui¹ devenait moi = ce qui est une forme d'égoïsme et on s'autorise pour l'autre ce qu'on ne se serait pas autorisé à faire pour soi-même.

[*rouge*] Est-ce que cette identification à mon frère peut se retrouver à l'autre extrême, dans ce souhait de mort ?

souhait de mort (= de malheur) aux voyageurs

¹ Son frère Jean

souhait de bonheur (= de vie) à mon frère.

Souhaitant pour moi-même à la fois mourir et vivre, être heureuse et malheureuse et m'y activant.

[bleu] Il a plusieurs fois insisté sur ceci : qu'on s'autorise à faire pour les autres ce qu'on ne se permettrait jamais pour soi-même : jusqu'à passer outre à la morale.

[rouge] (J'applique : provoquer volontairement la mort des voyageurs = retarder l'entrée en religion quand la vocation est certaine.)

La liste de ce que j'ai substitué à moi :

Maman et Papa

M + P : je cherchais à compléter leur bonheur, parce qu'ils avaient souffert par leurs enfants : Marthe folle et perte de la fiancée de Jean – et par ce qui manquait entre l'un et l'autre.

Le bain affectif familial : peur de l'égoïsme.

Maman, la décharger de ses soucis (par les menus : histoire des escargots).

Papa : ce qui lui donnait de la détente esthétique.

Mes sœurs : prétexte ou raisons des mondanités ?

Jean : que la maison lui soit vivable.

Avant tout cela : au positif, recherche de Dieu seul intérêt, seul point de convergence, seul amour conscient, seul et définitif choix.

Occupations : allemand, dessin (pour que mes parents n'aient pas trop honte – talent) ; musique, chant, cours d'art (pour m'échapper du milieu et y [ill.] en faisant quelque chose qui lui plairait).

Dessin aussi en vue du Carmel :

comme excuse à moi-même de ne plus avoir d'efficacité humaine

dépenses de cadeaux : comme excuses d'être encore dans le monde et d'avoir encore de l'argent.

Dans la vie religieuse :

« *Abneget semetipsum et tollat crucem* / Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime¹. » = de substituer la valeur « prochain » à la valeur « moi »

Une certaine pitié pour le P. Chauvin et pour M.S.J. ; je retrouvais en eux, mais sous une toute autre forme, la tension entre Papa et Maman et moi entre les deux ; moi au service de l'un et de l'autre [1 mot latin ill.] *pacifici*.

Les charges : Assistante, Maîtresse des novices

en même temps : tyrannie d'une vocation irréaliste (ma vocation : dans l'exercice d'une vocation imposée, artificielle ; fidélité à l'artificiel, à l'étranger, à des volontés de créatures – et abandon de la volonté de Dieu dans ma vocation rendue impossible par les créatures.

La nourriture et le train, c'est pareil.

Elle est vie en elle et destruction relative à moi.

Je la mange non pour vivre mais pour la détruire.

Complètement désorientée.

Les docteurs n'ont pas servi de substituts à moi : place latérale.

[*encre verte*] Pour les prêtres, on dit qu'ils sont Pères.

Et voir la femme en dessous d'eux, leur donne de l'assurance.

Double trait vert sur la largeur de la page

bleu : de la dernière fois : « Et vous avez été déçue ? »

rouge : « Ne trouvant rien en moi, l'identification à d'autres était un moyen d'échapper à l'horreur de ce que je ressentais que j'étais.

P. Motte [tous ?] mes sentiments

¹ Jn 15, 13

Je ressentais dans mes parents la honte que j'avais de moi-même ; je souffrais de ma honte qui était la honte de celle qu'eux-mêmes avaient de moi.

Par derrière je copiais les gestes des gens et surtout leurs signes pour avoir comme l'expérience de leur mentalité.

La copie des autres était un moyen de passer dans l'autre pour en tirer n'importe quoi qui diminue ma honte.

En dehors des personnes : la « convenance »

convenances familiales par peur d'être blâmée ou de faire de la peine.

puis les convenances religieuses et là en contradiction avec ce que je ressentais que réclamait impérieusement ma vocation.

Identifié les exigences religieuses avec les ordres des directeurs, pas comme une fin mais comme un moyen ; les ordres m'ont repliée sur les points les plus périlleux : faire aller la volonté à la rencontre d'un instinct avec tout le contenu de forces spirituelles pour coaguler l'un avec l'autre.

C'était parfait pour provoquer le déchaînement de l'obsession.

Satisfaction d'un instinct quand je devais vouloir de toute ma volonté spirituelle alors que mon corps éprouvait le besoin contraire.

Ce corps dans lequel est l'instinct à satisfaire et qui frémit de toutes ses cellules sous le poids de cet instinct qui les nourrit toutes et qui est à la base de toutes les avidités sublimes.

Celui qui m'imposait cette contradiction, en moi.

Note de Marie de la Trinité à Lacan du jeudi 18 octobre 1951

(4 feuillets 1/2 format dactylographié)

- Abordé hier le point capital, celui qui existe « en arrière » : égocentrisme.
- Shakespeare dit : *to be or not to be* = en pareil cas c'est simple – la complication est quand *or* est remplacé par *and* = *to be and not to be*.
- J'ai relevé une fois, dans le Nouveau Testament, les textes comportant *semetipsum* appliqué à notre Seigneur :

semetipsum exinanivit, formam servi accipiens ; Phil 2

humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem ; Phil 2 5-8

per Spiritum Sanctum, semetipsum obtulit immaculatum Deo ; Heb 9 14

et tradidit semetipsum pro me ; Gal 2 20

qui dedit semetipsum redemptionem pro omnibus ; 1 Tim 2 6

dedit semetipsum pro peccatis nostris, ut eriperet nos de potestate... Gal 1 4

Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis, oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis ; Eph 5 2

...ut duos condat in semetipso in unum novum hominem, faciens pacem, et reconciliet amabos in uno corpore, Deo pro cruce, interficiens inimicitias in semetipso ; Eph 2 15-16

Et lui-même donne ce conseil : *Si quis vult post me venire : abneget semetipsum – et tollat crucem suam quotidie – et sequatur me.* Luc 9 23

J'ai remarqué que les deux *quotidie* de l'Évangile sont : *panem nostrum quotidianum da nobis hodie* et *tollat crucem suam quotidie*.

« *quotidie* il m'a donné le pain », selon toutes les réalités que symbolise ce pain – *quotidie* il a permis la contradiction, car la croix métaphysique, c'est bien la contradiction.

J'écris ceci, parce que c'est ce qui a dirigé ma vie consciente – et je me suis toujours – et actuellement encore – reproché un accueil insuffisant et amer de cette croix pourtant aimée, désirée, demandée.

Longtemps le 9^o répons de la fête de St André m'a transportée d'allégresse : *Videns crucem, Andreas exclamavit dicens : O crux inenarrabilis, o crux inestimabilis, o crux quaeper totum mundum fulges, non me dimittas errantem, sicut ovem non habentem pastorem. Biduo vivens pendebat in cruce pro Christi Nomine beatus Andreas, et decebat populum et dicebat – O crux inenarrabilis...etc*

et la 1^o antienne des Laudes : *Salve crux pretiosa, suscipe discipulum ejus, qui pependit in te Magister meus Christus !*

Tous ces *semetipso* du Christ Jésus me sont apparus comme une sorte d'expoliation [sic] de lui-même, constituant précisément la face active et humaine du « Mystère » de la Rédemption, sans lequel celui de l'Incarnation n'aurait jamais pu nous atteindre.

Ce mystère de Rédemption ayant une portée d'efficacité universelle = capable d'atteindre toute créature humaine = réalisant l'universalité de la charité théologique.

J'ai été très frappée, les ayant réunis, de la convergence de ces textes dans le sens de cette contradiction contre soi-même qu'est la croix ; le signe lui-même le dit : † = les deux traits s'opposent, et c'est leur opposition qui constitue la contradiction, en est la réalité.

Il faut distinguer « renoncement » et « croix ». Le « renoncement » est une ascèse du « moi » par le « je », une sublimation indéfinie, une tension de tout le contenu du « soi », y compris le « moi » vers l'autre – pour moi : Dieu.

La croix est un mystère qui survient comme le couronnement du renoncement, purifiant par le feu, la destruction, la mort – c'est le passage, une seule fois, par un gouffre, et ce qui survient de l'autre côté n'est pas œuvre humaine, mais exclusivement divine.

C'est là ma vie consciente depuis toujours, jusqu'à l'excès d'écartèlement où m'a conduite la contradiction = quand se sont rencontrées le maximum de contradiction extérieure venant peser sur le maximum de contradiction intérieure.

Je précise encore que cette question de nourriture est survenue de façon aigüe quand je me suis corporellement sentie dans un autre état biologique – et que l'instance pour le jeûne n'a pas été mentale en premier, mais somatique et le demeure.

oooooooo

En face de ces données conscientes acceptées et vécues « sans condition ni limite volontaire » parce que relevant de la foi. Il y a sûrement le contexte de tendances dont je ne puis dire quand elles ont commencé, car je les ai toujours ressenties.

La forme d'égoïsme par l'identification à d'autres, avec la permission implicite de faire envers ces « autres » ce que ma conscience m'aurait interdit – cela semble clair si cette identification s'applique à l'extrême satisfaction goûtée d'avance d'une tuerie d'étrangers grâce à un accident provoqué par moi dans de bonnes conditions pour que l'accident arrive sûrement et atteigne le maximum de voyageurs, puisqu'à l'endroit choisi, le rocher formait muraille des deux côtés : je voulais la mort de toute une collectivité = souhait de malheur, de douleur, de mort.

A l'autre extrême, cette substitution possible avec mon frère, souhaitant au contraire le bonheur, la paix, la joie, la vie ;

souhaitant pour moi de souffrir et de jouir, de mourir et de vivre = mais une collectivité pour représenter mon désir de mort – et une seule personne pour celui de vivre.

La substitution par la souffrance n'a eu qu'un temps, celui de ce temps où j'arrachais aussi les coquillages du rocher avec le plaisir qu'ils ne pourraient plus jamais s'y raccrocher, et que je les vouais à être malheureux, errants en mer = ce que je ressentais que j'étais dans ma famille et dans la vie.

Samedi 20 octobre 1951

(*encre rouge*) [Retour en arrière ou retournement ?] formidables ces deux jours : comme si l'obsession mentale en s'en allant revenait dans le corps ; écartèlement des côtes et le soir à leur enracinement dans la colonne vertébrale ; avec paralysie de tout désir, toute réaction, toute activité. Comme une angoisse mentale ressentie par le corps.

[double trait bleu sur toute la largeur]

Lacan bleu : « J'allais vous le dire, mais j'ai gardé le silence par prudence psychologique, et la psychanalyse, elle, n'y est pour rien. »

MdT rouge : Toute la séance passée à dire cela et que cela est psychologique parce que mental et cristallisable, c'est-à-dire l'intelligence ; tandis que cet état corporel est animal et barre la montée au-delà.

Raconté le rêve de Papa en arrivant cet été à Flavigny¹, lui malade moi seule avec lui et pour lui éviter les souffrances du dernier moment je l'ai couché... dans une bière. Il avait un corps mental et transparent.

Et quand il fut installé, je voulus fermer le couvercle et voilà : je m'aperçus qu'il était vivant et devait savoir que je l'avais mis dans cette bière et ne pas comprendre mon attitude.

Lacan bleu : « J'allais dire de l'avoir mis dans un lieu pour lui éviter de souffrir... »

l'agressivité

MdT rouge : « Mais je croyais que l'agressivité était liée à l'irritation. Je voudrais que mes cellules se dévorent et qu'il ne me reste que l'essentiel, et les cellules utiles dévoreraient les inutiles.

A Flavigny, j'ai constaté l'utilité des stimulants : me rendre compte de mon utilité pour d'autres, parce que nous sommes faits pour vivre en société. »

Lacan bleu : « Je ne vous le fais pas dire. »

L'obsession mentale est tout de même une activité du domaine de l'esprit. Tandis que l'obsession corporelle n'est qu'une servante et rabaisse un peu plus et restreint uniquement sous le corps toute la capacité d'attention et aspire, pour cela, toutes les forces.

Toute la séance passée à en parler avec [2 lignes ill.] notés.

Notes de la séance du lundi 22 octobre 1951

rouge : J'ai eu si peur d'être en retard que j'ai confondu les aiguilles du réveil – et j'ai pris un taxi, sûre de mon retard et j'arrive 25 mn en avance.

Depuis ce matin, je suis dans la culpabilité

Éteint à 1 h 30, lente à dormir

Réveillée à 5 h 20 ; prolongement du repos ; ai dormi pendant 1 h 30

Remords de ne pas me lever ; rendormie

Réveillée à 7 h 40

[arrive ?] au lavabo [ill.] : remords ; partie aussitôt après : remords ;

Pris les [1 mot ill.] : remords

Fait les comptes par remords.

Au courrier : mot du P. Guérard.

Et [1 mot ill.] de cours de préparation au cours de psychologie.

Remords

¹ Elle reprend ce rêve à la séance du 17 décembre 1951.

Passé la matinée à faire les comptes non relevés depuis le mois de juin : remords du retard.

Copié avec remords de m'y prendre si tard le texte sur les fraternités de Foucauld.

Appris hier soir la mort du frère du docteur Nodet, par Mme Servaz ; de cela j'ai ressenti l'[ill.] et comme l'autre jour : la peur.

La peur de [dévier ou dériver ?] ou, si c'est fait [(1 mot ill.)] de ne pas pouvoir retrouver la voie droite.

Qu'est-ce que la volonté de Dieu ?

Le livre d'Etienne de Greef : *Notre destinée et nos instincts*¹

La nécessité d'une culture affective.

Notes de la séance du mercredi 24 octobre 1951 – 16 h 30

Encre bleue : Question sur la Relation Nourriture-Eucharistie – si discrètement et délicatement posée.

Encre rouge : Aucun lien. – Souvenirs : ½ hostie pour la fête de la T. Ste Trinité et reproches Motte – nuit de Ste Catherine et tant d'hosties, Guérard.

Besoin spirituel de cette grande hostie, pas de lien conscient.

St Benoit [ill.] manger ?

mais je mange tout le temps !

Pleuré durant la séance au souvenir de cette lutte atroce.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan 4 pages ½ format dactylographiée.

179, rue de la Pompe
Mercredi soir, 24 octobre 1951

Cher Docteur,

Ce n'est pas tant mon comportement avec les directeurs que je reproduis avec vous – que celui que j'ai avec moi-même, et cela se tient.

Je patauge dans le noir – je cherche autour de quoi noyauter quelque chose, et je ne trouve pas.

La séance d'aujourd'hui m'a un peu plus embourbée dans la honte et la peur, cela ou je ne sais quoi – le malaise d'être incapable et de tout gâcher qui est dans mon sang, dans la moelle de mes os.

Il n'y a pas de suite intérieure dans ma vie, il n'y a que des îlots successifs de terreur, d'appréhension d'un échec inévitable qui va me tomber dessus en même temps que j'en suis la cause fatale et aveugle, car nul n'est aussi stupide que moi.

La question d'aujourd'hui était, je crois, quant à moi, une tentative d'échapper à cette angoisse et à cette perpétuelle accusation de moi-même : un dérivatif, quelque chose à mettre devant mes yeux et à quoi m'agripper.

jeudi 25

Depuis des années je ne vis que sur la défensive de mes obsessions – maintenant qu'elles se calment l'angoisse se déplace : je sens que devant moi s'ouvre la possibilité de vivre de nouveau, et en même temps mon incapacité à rien comprendre à la vie, de m'unifier, de m'orienter.

Je ne comprends rien à la vie parce que d'abord je ne comprends rien à moi-même.

J'attendais des directeurs qu'ils m'aident à me comprendre, à m'organiser en moi-même – mais les uns après les autres, ils se sont tout simplement substitués à moi.

En cela, vous le voyez, j'attends de vous ce que je n'ai pas reçu d'eux, et quelle aide attendrais-je de vous sinon celle-ci.

¹ Paris, Plon, 1945 – Coll. « Présences », in-12, broché, 241 pages.

Vous êtes la seule chance qui me reste de mettre dans ma vie de la cohésion, et d'avoir sur moi un regard lucide. Et il me semble que je commence seulement d'en devenir capable avec l'atténuation des obsessions qui me bouchaient la vue et liaient ma pensée.

Mais je me retrouve absente de moi, et hostile à moi-même. Comment me réintégrer, comment me réconcilier ?

La question d'hier surgit directement d'une angoisse : celle de me trouver toujours frustrée de pouvoir être une personne humaine. [*Ajout manuscrit dans le texte à l'encre bleue*] avec une unité et une raison d'être ontologiques.

Vous avez soulevé cette question d'égoïsme ; elle reste suspendue sur moi comme une menace. Si ce que j'ai cru être de l'affection désintéressée, poussée jusqu'au détriment de moi-même n'était qu'un égoïsme camouflé, la prétention d'être un sujet personnel et sans doute tout autant contaminée d'égoïsme. Et là, je me perds – car si l'unité personnelle est interdite il ne reste que la dislocation de l'incohérence – et les autres n'en ont rien de plus.

D'autre part, chercher un équilibre conditionné par les besoins des autres auxquels je peux tenter de répondre, n'est qu'un leurre : toute ma vie cependant a été partagée entre ces deux attitudes-là : celle d'attendre des directeurs qu'ils m'aident à m'unifier, car j'attendais cette unification de la vie spirituelle, unification par en haut ; en cela ils m'ont aidée, mais au plan de mon comportement humain, ils se sont substitués à moi. Cela aurait pu être bon comme point de départ, m'aidant ensuite peu à peu à devenir moi-même, mais ils ont suivi une méthode contraire. C'est peu avant que tout s'effondre que le père M. pour m'exhorter à une obéissance inconditionnée m'avait dit : « Sainte Gemma Galgani était arrivée à une telle dépendance envers son directeur qu'elle s'endormait et se réveillait exactement aux heures qu'il lui prescrivait. » Sur quoi, j'ai cherché à m'engager dans une plus grande dépendance, que lui-même encourageait.

Mais laissons cela, car il ne s'agit pas d'hier et du passé, mais d'aujourd'hui et de demain.

Si j'ai avec vous le même comportement qu'avec d'autres, c'est que le problème de fond demeure : et c'est celui-là qu'il faut analyser et solutionner – mais comment m'y prendre ? par quel bout le saisir ?

C'est au fond ma propre relation avec moi-même qui n'a jamais pu se faire – ce n'est pas pour m'y confiner que je la désire, mais pour la dépasser, l'orienter hors de moi ; il faut d'abord qu'elle soit. Il faut être « je » pour pouvoir dire « tu ». S'il n'y a pas un « je » structuré, et un « tu » qui le soit aussi, il n'y a qu'un « nous » informel.

Je crois au mystère de l'Incarnation dont l'essence est l'union, dans une Personne unique, de la nature divine parfaite, et de la nature humaine parfaite – la nature humaine y subsiste sans confusion ni mélange, ni diminution. *Perfectus Deus, perfectus homo : ex anima rationalis, et humana carne subsistens. Unus autem, non conversione divinitatis in carnem, sed assumptione huminitatis in Deum.*

La condition de notre propre participation à ce Mystère, inauguré au baptême, n'est donc absolument pas que l'humain soit comme volatilisé sous la grâce – mais plutôt que toutes les virtualités de la nature humaine soient envahies et « informées divinement » par la grâce.

Ce n'est pas pour mon propre bien-être, mais pour réaliser au mieux les conditions même humaines de ce mystère de Dieu sur moi que je recherche cet équilibre de ma propre nature en moi-même.

S'il n'y a pas à expulser la nature humaine pour que règne la grâce, mais plutôt que la nature humaine soit présente à la grâce avec toutes ses richesses bien coordonnées – il faut aussi que cette nature soit de plus en plus sublimée – que toute la trajectoire possible des instincts de nature à leur ultime sublimation soit poursuivie, bien qu'il soit impossible, je crois d'atteindre au terme de cette sublimation qui est indéfinie.

Mais pour cela je voudrais pouvoir fixer sur moi-même un regard lucide – tenter de faire le point entre un instinct, tel ou tel (et je voudrais pouvoir les dépister tous en moi), et le point de sublimation où je puis actuellement l'amener.

Est-ce que je m'illusionne en attendant de vous que vous m'aidiez en ceci – et si vous ne le faites pas, qui donc m'y aidera ? Et cette lucidité-là sur moi-même, d'autres à travers moi en bénéficieraient sûrement.

Je résume donc ici mon attente envers vous : une aide pour savoir en quoi consiste l'unité de la personne dans sa nature. Unité antérieure à celle du but auquel elle choisit de s'orienter, et sans laquelle, incapable de réunir ses énergies, elle ne pourra jamais parvenir. Sans unité intérieure, il n'y a que des velléités.

Et pour parvenir, par le dedans, au plan de la nature, à ce but, qui est à l'autre extrémité de la trajectoire – de la lucidité sur les instincts, ceux que je porte en moi, leurs travestissements, leurs transpositions, leurs sublimations.

Vous pouvez mieux que moi mesurer combien j'ai besoin de votre aide pour tout cela – bien que, dans un autre sens, plus proche de mon chaos, je mesure mieux que vous quelle menace d'échec et d'angoisse il reste de demeurer toujours pour moi, et de rendre ma vie de plus en plus stérile, si je n'en guéris pas – et seule je ne m'en sortirai pas : c'est l'évidence la plus crue résultant de toute cette grande longueur de vie déjà vécue, et pourtant non-vécue !

Je ne peux pas vous témoigner plus de confiance qu'en vous écrivant tout ceci, m'excusant de la longueur – ni mieux vous dire que je ne veux pas me laisser arrêter par les difficultés et impressions souvent si pénibles, déprimantes, qui me semblent, presque à chaque séance, s'interposer entre vous et moi.

Je prie Dieu, qui sait le pourquoi de tout cela, qui a aussi disposé ainsi toutes choses, de vous aider à m'aider, en vue de Lui-même et de ses desseins sur vous et sur moi.

Séances du samedi 27 octobre 1951

[encre rouge] (oraison)

Préparation :

Quand je suis seule avec moi-même, le corps envahit l'âme et c'est comme si elle ne pouvait plus opérer qu'à travers lui et en vue de lui. C'est ce qui me rend l'oraison impossible.

L'analogie expérimentale n'est pas pour moi entre eucharistie et nourriture mais était : d'oraison et nourriture en ceci :

Premièrement, absorption non pour s'approprier mais supprimer la distance qui est une phobie humaine : de même nourriture, de même acte sexuel.

[3 lignes en latin]

Un moment venait où il n'y avait plus de distance mais contact : maximum d'ignorance et de connaissance – la connaissance n'est pas sur le moment mais après, quand l'expérience a passé et que je réalise ce que j'ai connu de l'incompréhensible : comme une bouchée mangée.

L'âme grimpeait (était élevée) à l'extrémité supérieure de la nature, mais sans coupure du corps. Maintenant, depuis que j'ai été « forcée », elle s'immerge dans le corps comme une substance matérielle. Elle n'est plus capable que de faire l'expérience de cette substance matérielle.

Ce n'est localisé dans rien : ni oral, ni génital ; si, dans les seins qui me deviennent intolérables – et plus j'essaie de me recueillir, plus ça m'exaspère.

Toute la forme de l'âme coule dans le corps et le rend d'airain et l'oppose à l'union spirituelle à Dieu.

[encre bleue] : Vous aider dans vos propres démarches pour en ôter les ombres – recommencer de prier.



Séance du lundi 29 octobre 1951

Encre bleue : « Vous attendez de moi ce que vous attendiez de vos directeurs : que je vous mette dans une cage. »

Encre rouge : [2 lignes ill]

Communion et nourriture

me suis mise en cage ou plutôt n'ai pas pu en sortir – égocentrisme.

rêve : une petite fille moins haute que les foins dans un grand champ plein d'odeur de vie – les foins sont humides et chauds.

Quelqu'un l'a conduite près d'une petite butte toute couverte aussi de foin et là-dessus on l'a abandonnée. Elle a cherché à marcher seule mais dans la terreur, et soudain s'est trouvée dans un creux au bas d'une butte, pleine de foin aussi.

rêve en couleur

et il n'y avait pas d'autre issue que de mourir sous le foin étouffée et noyée.

Encre bleue: « Peut-être briser la coquille au lieu de la renforcer en la “noyant” comme vous le demandez.

La coquille serait peut-être l'amour propre (opposé à l'amour d'une valeur ?)

Les autres vous sont un danger et vous leur apparaissez comme un danger – pourquoi cette réciprocité ?

Que trouvez-vous de dangereux en elles et elles en vous ?

[ill.] Ces valeurs que vous représentez et qui sont ressenties comme un danger... devant les exigences du vœu de pauvreté ? »

Finit là.

[Prochaine séance] Mercredi à 16 heures

Séance du mercredi 31 octobre 1951

rouge : ① Vu hier Mère Th. J¹ dans un autre esprit, mais dans le malaise d'elle à moi ①

③ au thé depuis hier soir, ça va mieux – lutte atroce mais mon corps change et laisse ainsi de la place à l'esprit au lieu de l'éliminer – ce soir mon esprit pouvait de nouveau l'investir ③

② le pire que le P. Motte a fait a été de braquer toute ma peur sur cette question de nourriture ②

③ Je sens mon corps se dissoudre dans les membres comme la glace au dégel.

J'ai la même peur à propos de la privation de nourriture que pour « entrer » dans l'oraison. J'ai peur que ce soit vrai, que je sois réellement acculée à « entrer » dans le jeûne pour pouvoir « entrer » de nouveau dans l'oraison. C'est la même terreur qui doit être la terreur du noir de la mort = la terreur d'un mystère.

Je sens se fondre le mur entre la perception des sens et la pensée.

Les sensations résonnent jusque dans la pensée et pas seulement dans la perception.

① Hier vu Th. J. accablée en la quittant de son indifférence.

② et d'investir cette peur de toute ma volonté.

J'ai dû refuser ma conscience et vouloir selon l'instinct ; comme l'instinct reste sous la grâce, j'ai dû vouloir sous la grâce.

Le pire que le P. Motte a fait a été de braquer toute ma peur sur cette question de nourriture et d'investir cette peur de toute sa volonté. J'ai dû refuser ma conscience et vouloir selon l'instinct, et l'instinct reste sous la grâce – j'ai dû vouloir sous la grâce

③ Le cerveau aussi par à coup se détend et mes pensées reprennent le goût du neuf ③

④ ces études de psychologie : je ne peux plus rester dans toutes ces obscurités, l'ignorance me fige, et dans la nuit impossible de marcher.

¹ Mère Thérèse Jehanne, prieure du couvent de Flavigny

- ③ cette suite de rêves de mort a peut-être ce sens ③
- ⑤ Est-ce que je suis encore dans la névrose ?
- ⑥ Ce [ill.], tournant les pages d'une revue avec le papier qui crisse me cause une irritation, une contradiction gastrique, immédiatement liée au cerveau.
- ③ La sensation que le corps et l'esprit, grâce au jeûne se ressoudent.

Séance :

rouge : « suis-je encore dans la névrose ? »
bleu : « Bien sûr ! »
rouge : « et ce dégel, que signifie-t-il ? »
bleu : « ce n'est pas un mauvais signe. Vous posez des questions sans lien, par exemple : suis-je encore dans la névrose ? »

séance du vendredi 2 novembre 1951

rouge : Rêve du testament de Papa. Je voyais la famille, il demandait la signature. Ce fut à moi qu'on s'adressa en premier. Je me récusai mais on insista et je le fis.

Je n'y vois pas plus clair sur moi ni sur ma situation.

me semble plutôt vouloir éliminer les questions que les [répudier ?]

Vu Mère Th. Jh. : pleuré

Egocentrisme

amour-propre

questions soulevées restant sans réponse.

Je ne peux pas trouver de situation en moi-même.

pour après ?

bleu : « Continuer ; cours de psychologie : pas opportun.

Il dit que dès qu'un sujet est amené, je bifurque sur un autre.

AVIDITE : mais a refusé d'ajouter quoi que ce soit.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan samedi 3 novembre 1951

(5 feuillets dactylographiés, 1/2 format)

179, rue de la Pompe (16^e)
samedi 3 novembre 1951

Je vous écris ce matin in maritudine animae meae, malgré votre ironie d'hier : l'ironie ne guérit rien – s'il pouvait suffire de me moquer de moi et de me secouer, il y a longtemps que je serais debout, tant je l'ai fait et le continue ; mais ni mon ironie, ni la vôtre, ni celle de tant d'autres n'y font rien sinon ajouter leur petite part à un poids déjà trop lourd.

Je suis noyée dans une angoisse qui me réduit à l'hébétude – je fais l'expérience que ces obsessions sont un rideau tissé sur ce fond d'angoisse diffuse, invivable, insaisissable ; elles n'ôtent pas l'angoisse mais la coagulent sur quelques points, et la figer ainsi c'est au moins la circonscrire : savoir où elle est et sur quoi elle porte – et le rideau empêche de voir le fond.

Il faut que l'angoisse soit vraiment quelque chose de mortel, d'invivable, pour que spontanément la nature organise ainsi sa défense et construise elle-même ce mur.

Je me retrouve exactement dans la même terreur à demeure qu'avant d'être encerclée par les obsessions. Ce n'est pas un moment, c'est un état.

C'est pour cela que je suis paralysée, que ma pensée ne peut pas se remuer, qu'elle erre dans le vide, prise de vertige, assommée d'angoisse.

Je vous écris comme c'est, sans amplifier – j'ai la tête et le corps contractés de terreur.

J'attendais de vous que vous m'aidiez à sortir de ce gouffre : en vain – et pourtant vous me l'aviez promis et écrit.

Chaque fois que je crois avoir trouvé une prise où m'accrocher, d'un coup sur les doigts vous me la faites lâcher et je retombe.

Vous vous plaisez à me détruire et chaque fois que vous avez pu casser quelque chose de plus et me désorienter davantage, vous êtes visiblement content, et je vous quitte chaque fois un peu plus tendue, un peu plus déçue.

Si la psychanalyse consiste à démoraliser, à murer dans l'angoisse, à noircir l'obscurité, à couper tous les chemins, à poursuivre une œuvre complètement négative – à étrangler l'autre en silence en lui ôtant le peu qui lui restait pour apprendre finalement à l'autre que dans la vie c'est comme ça... avec au début, un tout autre langage, afin de bien masquer au début, ce qui suivra...

Si c'est cela, pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite – et m'avoir trompée par vos paroles, jusqu'à ce que moi-même, avec trop de lenteur je le découvre ?

Si vous voulez achever de m'encercler dans cet état infernal, c'est bien facile : il suffit de continuer ainsi.

Je persévère quand même, presque plus par espoir, mais de plus en plus par peur – parce que vivre jusqu'à la mort dans cette terreur est par trop lourd.

Vous ne me répétez qu'une chose, que vous n'êtes pas un directeur, et je ne vous le demande pas – et pourtant vous en revenez, quand vous dites quelques mots, uniquement à l'aspect moral des choses – mais je sens trop qu'il y a un obstacle psychologique entre moi et le plan moral – un plan infra-moral, para-moral ; et vous m'accablez un peu plus en me faisant simplement mieux saisir la distance qu'il y a entre l'attitude morale saine que je devrais avoir et mon chaos ; refusant d'y voir plus clair sur ce plan de par en dessous où tout est crispé et enchevêtré.

Vous m'avez parlé d'égoïsme ; je vous ai demandé de me préciser afin que je puisse être plus lucide sur moi-même : refus –
de même pour l'amour-propre,
de même pour l'avidité –

Après cela c'est moi qui ai tort de ne pas continuer sur ces chemins ; ce ne sont pas des chemins mais des bornes, à l'entrée de déserts ou de forêts vierges.

Je suis assez personnelle pour ne pas m'emprisonner dans des notions que je substituerai à ma réalité personnelle.

Plus que d'autres, je l'ai souvent remarqué, je m'incorpore les choses acquises du dehors et les assimile, comme le corps fait des aliments.

Ou j'entre dans une sorte de relation vitale, ou cela reste comme n'existant pas.

Au moins en psychanalyse y aurait-il l'avantage que je ne me façonnerais pas à l'image de ce que vous me diriez, mais ce que vous me diriez me servirait comme de canevas, d'esquisse, sur quoi je préciserais mes propres contours.

Je comprends très bien l'importance du plan moral encore plus celle du plan religieux – mais il ne faut pas mélanger les choses, et la difficulté ne réside pas dans ces plans, elle s'y manifeste seulement – mais son lieu est ailleurs, comme je vous l'ai dit : mais de cet ailleurs, qui est en moi,

j'ignore tout et si je viens vous voir, c'est parce que justement vous avez toute la compétence pour m'aider à le découvrir et à l'organiser.

L'une des angoisses présentes consiste en ceci : si cela n'aboutit pas, si cela se termine par un échec, soit que vous me disiez : « je n'y peux rien » soit que Mère Saint-Jean me dise : « l'essai suffit, il faut maintenant revenir parmi nous » – soit que finalement moi-même je finisse par avoir l'évidence que mon attente sera indéfiniment déçue, qu'au fond c'est en quoi consiste cette méthode que vous avez adoptée avec moi et à laquelle vous me demandez de faire confiance...

Si un jour, peut-être proche, cela arrive ainsi, non seulement je n'aurai plus d'espoir d'en sortir jamais, mais je resterai inapte à quoi que ce soit, craignant que tout ce que je penserai, déciderai, ferai, soit contaminé par mon déséquilibre qui m'empêche sans doute de voir les choses comme elles sont et la vie comme elle se passe – et je ne pourrai pas non plus reprendre de vie spirituelle, craignant que cela aussi soit contaminé, gauchi :

ce qui signifie qu'il ne me restera plus qu'à endurer l'existence dans l'interdiction de la vivre ; plutôt l'impossibilité définitive de la vivre. C'est vous qui écrirez ma dernière condamnation, ou m'aidez à trouver la libération.

Je crois que le corps sert d'acteur à l'esprit : hier en vous quittant, tout mon corps était comme une cuirasse d'acier, ma pensée était aussi complètement figée: dans cet état il est impossible que surgisse une idée, que se fasse aucun travail – encore bien moins que quelque chose évolue, se transforme : la première condition à cela étant la détente par au-dessous ; la crispation fige, et c'est tout.

Sans doute est-ce ce qui arrive habituellement lorsque je quitte un sujet esquissé pour en introduire un autre qui fait diversion : je cherche instinctivement ce qui me donnera l'état de détente indispensable à une révision qui changera mon attitude intérieure.

Prenons l'exemple de cet égocentrisme : je n'ai pas compris ; vous m'avez affirmé que mon attitude avec mon frère en était tout inspirée – et vous avez refusé d'ajouter quoi que ce soit. Le mot tout seul n'était pas suffisant : vous ne manquiez pas, vous, de connaissances pour m'aider à le développer : vous, m'en parlant de façon plus abstraite, et moi en dégageant ce qui coïncide avec moi : cela m'aurait aidé à découvrir ce qu'il y avait à revoir. Si vous vouliez essayer ?

Vous m'avez précisé l'autre jour que vous aviez à accompagner mes propres démarches des éclaircissements nécessaires : un seul mot ne suffit pas. Il suffirait si j'étais dans un état normal.

J'ai une peur affreuse de votre silence. Chaque fois (et c'est habituel au cours des séances) j'en ressens un désespoir d'avoir à côté de moi quelqu'un qui peut m'éclairer, que je viens voir pour cela et qui s'y refuse. Et devant votre refus permanent, je n'ai que la vue de mon incapacité à en sortir, de ma stupidité de toujours qui fera encore échouer cette analyse, comme tout a échoué dans ma vie : seulement là, chez vous, j'attends justement ce secours qui m'a toujours manqué et que vous pouvez me donner ; au lieu de cela, après presque chaque séance, je sors un peu plus désorientée et enténébrée.

Vous me direz que c'est moi qui dois changer. Encore faut-il que je le puisse – et c'est une autre angoisse aussi, que ce trou entre ce que je devrais et ce que je peux.

C'est parce que je pense qu'il faut quand même continuer que je vous écris cela, passant par-dessus la peur que vous me disiez, comme vous l'avez fait plusieurs fois l'an passé, de m'en aller.

Je vous dis tout cela comme une difficulté de chaque fois, comme quelque chose qui me démoralise, parce que je n'ai plus de résistance – que j'ai dû exterminer toute résistance intérieure, autrefois pour obéir, et que j'en suis maintenant mutilée.

Vous parliez hier de cette avidité ; je veux bien y réfléchir tant que je pourrai, mais aidez-moi. Et partir¹ là-dessus tombe mal.

Il faut que je reste encore ici jusqu'à lundi ou mardi soir, pour des choses à faire avant mon retour, qui m'ont été demandées au dernier moment.

Aussi si je pouvais vous revoir encore avant ce départ, je le voudrais bien.

Si Mère Saint-Jean ne m'attendait pas pour cette retraite, commencée hier soir déjà, je resterais ici jusqu'à son départ dans le Midi.

Je partirai donc lundi soir ou mardi soir, et si elle le veut bien, reviendrai avant son voyage. Qu'en pensez-vous ?

Est-ce que vous me comprenez ?

Sr mT, op

Séance du samedi 3 novembre 1951

AVIDITE

bleu : la situation triangulaire

« Si vous pouvez être à l'aise avec 3 personnes dont 2 ont entre elles une 3^{ème} relation qui vous est étrangère. Vous pouvez y inclure vos relations avec Dieu. »

rouge : « Avidité, angoisse, désir »

bleu : silence

rouge : « inchoation et incohérence »

bleu : silence

rouge : « Est-ce que mêler la connaissance spirituelle au psychologique c'est reculer ? »

bleu : silence

rouge : « lui écrire ? »

bleu : Oui

rouge : « École psychologues » (2)

bleu : « pas opportun »

rouge : « ma position : crainte en réfléchissant sur moi de me replier » (1)

rouge : « maladie et personne »

bleu : silence

rouge : « comment être le plus utile ? »

bleu : silence

rouge : « mettre au point des questions dans les séances »

bleu : silence

rouge : (1) « C'est pourtant la seule manière de cerner le problème. »

bleu : silence

rouge : « Ce qui manque aux docteurs c'est d'avoir été, eux-mêmes, névrosés. »

bleu : silence

EGO

rouge : relation univoque : « est-ce relié à la jalousie ? »

Oraison : relation équivoque (Champagne²)

Pas de relation particulière entre Papa et Maman – aucun lieu détendu.

J'ai toujours eu pour eux une affection angoissée – et de même, celle pour mon Père seulement plus élargie que celle pour ma mère.

¹ Partir pour Flavigny où la retraite est commencée

² Champagne-sur-Loue (Jura), première maison mère des dominicaines missionnaires des campagnes, où Marie reçut, en 1929, la grâce in sinu Patris. Mère Saint-Jean lui avait dit alors que cette grâce n'était pas pour sa pauvre petite personne mais pour la Congrégation tout entière.

Je ne pouvais pas être moi dans ma famille.
Je leur faisais toujours un cadeau, pour mon anniversaire, en reconnaissance.
Je n'ai jamais pensé à leur relation
Encre bleue : pas dialogue mais dialectique
inutile ou pas opportun
imbécile (sic)

Encre rouge : Le type où je me suis trouvée :
[ci-dessous croquis de 4 triangles]
1 / *pointe* : Dieu – à gauche : Directeurs – à droite : moi
2 / *pointe* : M.S.J. – à gauche : Conseillères – à droite : moi
3 / *pointe* : P. Chauvin – à gauche : MSJ – à droite : moi
4 / *pointe* : moi – à gauche S. M. [?] – à droite : novices

Situation triangulaire intérieure
1 / *pointe* : Grâce – à gauche : principe spiritualité – à droite : principe animal

Triangle ouvert
1 / forme de V avec la pointe en haut
2 / forme de T

Encre rouge : « Oh, pour ce qu'elle vaut !¹ »

L'analyse est suspendue jusqu'au 10 décembre. Après la séance du 3 novembre, départ de MdT pour Flavigny – voyage à Beaulieu et au Thil, avec Mère St-Jean. Elle ira voir le docteur Nodet à Bourg-en-Bresse le 27 novembre.

Lettre du Dr Nodet à Mère Saint-Jean du 28 novembre 1951

« Ma Mère,

J'ai vu hier soir Mère Marie de la Trinité. Elle me demande de vous dire mes conclusions.

Je crois qu'il n'y a pas à hésiter : il faut continuer.

Vous savez que j'étais peu enclin il y a deux ans à lui proposer une psychanalyse complète et orthodoxe. Cela me paraissait difficile et aléatoire.

Mais du moment que la chose a été tentée, il faut la mener au bout. Elle paraît du reste mieux, moins tendue et angoissée.

Deux ans d'analyse c'est un minimum pour des cas banals chez des sujets jeunes. Mais Marie a une névrose grave, avec de puissantes forces agressives.

Le fait d'être encore non guérie ne peut être qualifié d'échec, loin de là. Il faut aller jusqu'au bout.

Je ne peux que la dissuader, pendant son analyse, de travaux trop centrés sur la morale, et encore moins des études [...] sur des questions psychologiques. Cela ne peut que nuire à son traitement.

Croyez, ma Mère... »

Séance du lundi 10 décembre 1951

Encre rouge : Reprise

Vu Nodet : continuer

J'ai extrêmement peur de vous et de vous dire ce que je pense [1 ligne ill.]

Parce que j'ai toujours peur que ce soit pour vous une cause de cesser, que vous n'attendiez que l'occasion, comme Nodet.

¹ Lacan vient de dire à MdT qu'il lui donne sa bénédiction.

J'ai dit que je [2 *lignes ill*].

J'ai peur que vous me méprisiez et peur d'être artificielle.

Vos derniers mots : « Partez avec ma bénédiction ! »

– « Ce n'est pas une malédiction. »

Encre bleue : Séance :

A la fin en m'accompagnant : « La peur, une petite »

(impossible de me souvenir : il ne me revient que « comédie » qui n'est pas cela ! ma mémoire a fermé les volets). Ce seul mot-là ! est-ce « petite histoire » ?

La terrorisée terrorisante !

rouge : commencé :

« Je suis allée voir le Dr Nodet.

En vous quittant vous m'avez dit : " Je vous donne ma bénédiction." – J'ai répondu : "pour ce qu'elle vaut !" J'ai ressenti cette bénédiction comme une malédiction et une ironie. J'ai pensé que ma réponse : "pour ce qu'elle vaut", achevait le comble de la mesure et que vous êtes saturé de moi. »

bleu : « En quoi vous voyez que vous-même composez toute l'histoire. »

rouge : « Mais est-ce vrai que vous en avez assez de moi ? »

bleu : « Le fait que vous soyez là donne la réponse. »

rouge : « Cette bénédiction m'a rappelé toutes celles du P. Motte, surtout les dernières où il me disait avant que je le quitte : "Voulez-vous que je vous bénisse ?" et ses lettres qu'il terminait "je vous bénis paternellement".

J'ai peur de tant vous déplaire que finalement vous m'abandonniez. C'est déjà l'impression que j'ai eue quand j'ai compris que vous ne me verriez seulement que trois fois par semaine.

Je ne peux pas dire les choses comme je les pense, parce que si je le fais, elles se tournent contre moi. C'est ce qui est arrivé avec le Dr Nodet. J'ai toujours peur. »

bleu : « C'est pour cela que vous êtes ici. Maintenant vous plaidez le plus par peur du moins.

Vous avez peur que je ne vous voie que 2 fois par semaine... Eh bien ! ce sera 3 fois et pas plus¹. »

rouge : « Parce que vous ne voulez pas plus ou ne pouvez pas plus ? »

bleu : « 3 fois parce que 3 fois, c'est tout. Continuez. »

rouge : « Mais cette peur, qu'en faire ? »

bleu : « Justement, il faut savoir pourquoi. »

rouge : « Faut-il continuer d'en parler ou dire autre chose ? »

bleu : « Vous avez bien fait d'en parler, on reverra ça quand elle reviendra. C'est inutile de rester toute la séance là-dessus. Continuez. »

rouge : « Il y a eu 3 choses principales qui m'ont éclairée sur les difficultés : le voyage de [l'O...] – le retour du Thil de Mère Th. J. – la lecture de la relation que N. Mère a écrite cet été sur la Congrégation de 1914 à 1932. »

bleu : « Oui, allez-y. »

rouge : « Le voyage de l'[O ?] et l'incident du camion – puis de l'accompagnement de M. St Jean mal compris des 2 autres : on a toujours mal interprété le retour du Thil de Mère Th. J. – les souvenirs qu'elle m'a racontés : sa plus grande peur, sa situation en classe à 12 ans.

Cela m'a expliqué bien des choses mais je ne lui ai dit aucune de mes remarques.

La lecture de la relation de M.S.J. et ses difficultés avec le clergé : cette retraite dont elle était exclue avec défense de parler à son groupe. »

bleu : « En somme, vous vous êtes bien amusée. »

rouge : Cette réponse m'a irritée. C'est après cela, séance terminée, qu'il m'a dit : « la terrorisée terrorisante.

Double trait en travers de la page, en bleu.

¹ Le 13.12, MdT écrit à MSJ qu'elle a repris les séances et que cela sera trois fois par semaine : les lundi, mercredi et vendredi à 16h30. Elle ajoute que Lacan est plus accessible et qu'il parle davantage.

Encre rouge : Entre deux :

« Je pense que je fais une tache parmi vos malades et qu'aucun n'est si bête ni si mal élevé ni si impoli et pesant que moi.

Vous disiez : "cela en vaut la peine" et sûrement maintenant vous ne le pensez pas.

J'ai peur que ce que je suis se voit trop : car ce que je suis est odieux aux autres.

Exemples de peur : donner de la lumière à la chapelle de Flavigny où le P. Motte parlait.

Peur de décider par moi-même.

La question ou la responsabilité de nos actes.

Confession à Flavigny, pas d'écoute.

[*ill.*] bénédiction ? »

Juste avant :

« Vous aussi vous interprétez à côté = je n'ai pas voulu obtenir ces séances.

Ce n'est pas par diplomatie que j'ai parlé, par consigne de sincérité c'est tout.

Une interprétation fausse, faut-il la laisser croire ? »

Impression de bois sec cassé, comme des sarments [*1 mot ill.*] de sève

ou d'écorce d'arbre qu'on enlève pour trouver le tronc vivant :

responsabilité – égocentrisme – amour-propre.

Séance du lundi 17 décembre 1951

Écriture devenue lisible, stylo encre bleue jusqu'à la fin des notes, texte plus aéré.

Préparation

L'oubli, sur quoi ?

La peur de la culpabilité : impureté à tort ou redoutée ?

quand il m'a dit : « toute cette peur, un petit chantage ? »

« chantage » a disparu, par peur de duplicité.

Et je ne suis pas double – je ne plaide pas une chose pour en obtenir une autre.

J'ai toujours cette gêne que nos pensées ne concordent pas.

Nos mentalités ne se rencontrent pas : ou la pelote basque avec son silence ; ou il renvoie la balle hors de ma raquette.

Souvenir de la prière : « O bon et très doux Jésus » (en quittant la séance) dite par la voix de tante Paule dans la petite chapelle de ma 1^{ère} communion.

« Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os. »

la pire des méchancetés

la pire des culpabilités.

J'écoutais cette prière comme si c'était moi qui l'avais prononcée.

En écrivant ceci je pense : « Il a percé mes mains et mes pieds, il a compté tous mes os. »

L'influence cléricale sur ma vie spirituelle

Je voudrais retrouver l'authentique décanté de l'influence subie.

J'ai pris l'horreur du « caché » pas comme tel, mais comme servant la thèse des clercs envers les femmes, surtout les religieuses.

« petite et pauvre » : avis du P. Motte.

Mots restés de la dernière séance : choix, amour, stérilité

la purification de votre âme : ce que vous avez choisi

dispersion

l'épreuve est toujours un détriment.

Un trait sur toute la largeur

M'a fait remarquer que j'avais utilisé la lecture de l'article sur la mère Couderc¹ pour nourrir mon obsession : je l'ai lu sous cet angle.

Y ai-je cherché la justification de mes revendications ?

Presque toute la séance a roulé sur ce thème.

En partant : « N'avez-vous pas entendu parler d'une certaine encyclique *Humani Generis*² qui a coupé court... (sic) des hommes penchés sur leurs propres travaux. »

Reprendre la question de l'amour, que maintenant, dans la vie religieuse, la complémentarité (qui est l'amour) est avec Dieu et avec lui seul.

La fécondité survient par la grâce de Dieu seul – et non de ses serviteurs.

Ma pensée m'épuise – fatigue [*ill.*] ma pensée est trop forte.

J'ai dit l'Office presque régulièrement la semaine passée.

Séance

Je commence : « J'ai l'impression de manquer de cohésion dans toutes ces séances, toute la suite, ça ne se tient pas, je ne trouve pas de structure. »

Il coupe aussitôt : « Et puis ? Avez-vous des rêves ? »

Je dis le dernier : « Obligée de monter au sommet d'un immeuble, je prends l'ascenseur de service pour ne pas passer pour rechercher le luxe. Ensuite il faut redescendre mais on a enlevé ascenseur et escalier. J'arrive en bas je ne sais comment et voit descendre l'ascenseur de l'immeuble entièrement démonté – on le retire – on me retire tout moyen de monter. Des gens m'observent avec malveillance.

Me rappelle l'autre rêve d'ascenseur à Lyon, je voulais monter, mais il ne fonctionnait pas – regardant au-dessus je vis les 2 tubes d'acier cintrés au-dessus, étranglant le passage et restai là. »

« Je me suis souvenue de la prière : "O Bon et très doux Jésus" dans la petite chapelle de la rue Duquesne, dite par tante Paule pour notre 1^{ère} communion, puis pour les autres messes. La cérémonie se terminait sur ces derniers mots : "Ils ont percé..., ils ont compté...". C'était moi qui avais fait cela. C'était trop lourd et impardonnable. »

« J'ai cherché pourquoi j'ai cette défaillance qui m'oblige à m'étendre quand, dans un travail personnel, je ne trouve pas ma pensée. C'est comme une étincelle, c'est trop fort, je ne peux pas le supporter, cela m'épuise et me tue. »

« Il me semble que c'est quelque chose d'analogue à ce qui se passait à l'oraison – mais alors, je pouvais le supporter. Cela se passait comme... c'était la même chose – c'était ça ! »

(et je suis restée en silence parce que cela me gênait de l'exprimer) – cela a duré un peu.

Puis il s'est levé et m'a dit : « Alors à votre prochaine séance. »

Je lui dis : « Mais pourquoi me coupez-vous comme ça ? »

« C'est parce que c'est justement le bon moment, vous continuerez à la prochaine séance. »

FIN

Je suis sortie et suis allée acheter du rouge puis du pain et du beurre – et revenue j'ai fait des étuis pour les psaumes répartis pour la semaine avec ce rouge – et j'ai dîné – puis j'ai travaillé au procès de St Dominique³ jusqu'à 22 h 30. Puis j'ai lu les psaumes au lit. J'ai éteint vers 1 h.

¹ Thérèse Couderc (1805-1885) – fondatrice des Sœurs de Notre-Dame du Cénacle à Lalouvesc (Ardèche). Elle a été béatifiée le 4 novembre 1951 et canonisée en 1970 par Paul VI.

² Encyclique de Pie X, parue le 12 août 1950, sur les dangers encourus par l'Église catholique à l'époque moderne.

³ Ouvrage édité par les Éditions du Cerf, en 20

A 2 h 30 je me suis réveillée en plein rêve, je venais de dire le mot de [*signe sténo*] que je n'ai jamais dit et qui m'a réveillée comme une bombe, effaçant tout le contexte du rêve.

J'ai mis longtemps à me rendormir. Au réveil j'avais rêvé de nouveau.

J'étais allée chez mes parents et l'appartement était à l'abandon. Il n'y avait plus la belle tenue de toutes choses d'autrefois.

J'allais au WC et vis, jetés dans un coin, des linges de femme

puis je sortis et je vis Maman, elle me dit que Papa était bien malade.

Entrée dans sa chambre je vis les 2 lits et d'abord, dans le plus éloigné, un homme comme Papa mais ce n'était pas lui. « Comme Papa » = c'était un homme.

« Les deux étaient une ressemblance de lui et de vous. »

Il était assis sur le lit, penché en avant, il avait la respiration difficile, un air obscur et me fit peur.

Puis je vis Papa, exactement dans la même position – et Maman s'approcher pour le soigner. Par terre c'était blanc par place, parce que Maman avait répandu en abondance du talc afin que s'il allait au cabinet de toilette il ne touche aucune poussière avec la plante du pied.

Je regardai Papa et le mépris (que je n'ai jamais connu pour lui) me monte au cœur. Je pensai en moi-même : « Il mourra en horrible égoïste, comme il a vécu. »

Puis je remarquai même dans sa chambre ce même manque de tenue. Maman jetait dans les coins ce qu'elle aurait dû jeter dans des corbeilles à papier.

Trop de tension, trop de fatigue : on laisse aller.

Je m'approchais de Papa – un trou dans mon souvenir.

Autre cène (sic) : j'allais dans la salle de bain et remplis la baignoire projetant de passer la nuit dans l'eau chaude pour me détendre. Ce que je fis et j'y dormis. Au matin, cela me semble tout naturel mais voici la difficulté : la salle de bain avait une fenêtre de chaque côté de la baignoire – une fenêtre qui descendait jusqu'au sol – il n'y avait que l'ouverture des fenêtres mais pas de boiserie = on ne pouvait pas les fermer.

Et de chaque côté, je voyais par ces ouvertures si grandes, des maçons construire une maison d'un côté et une maison de l'autre. Je pensai : impossible de m'habiller devant eux. J'attendrai dimanche où ils ne seront pas là.

Mais quelqu'un m'avertit : « l'Église maintenant a cessé d'imposer le repos du dimanche à cause du rythme de la vie moderne, les ouvriers travaillent par équipes afin d'assurer le travail continu.

Alors je m'habillai sous leurs yeux, mais occupés à leur travail ils n'y prirent pas garde – et je me réveillais.

Plus question du rêve précédent.

Le livre que j'ai vu ce soir en librairie rejoint le rêve [*titre du livre en sténo*].

Je me suis souvenue que lorsque Maman nous emmenait dans les grands magasins pour acheter robes ou manteaux, elle disait toujours comme indication pour l'ascenseur : « rayon fillette » et cela m'exaspérait, d'autant plus que j'étais grande et formée et rien ne m'allait.

Il me semblait que j'aurais dû aller en arrière ; mon corps me devenait intolérable, par contre si j'avais à porter quelque chose de tailler pour les femmes je me sentais parfaitement à l'aise comme un jour de printemps – mais je ne disais rien.

Du temps du pré-noviciat j'ai découvert tout l'espace blanc du développement sexuel qui aurait dû avoir lieu et a été escamoté.

Mes parents avaient deux lits.

Pourtant bien des spirituels l'ont comme enjambé : Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, Ste Bernadette – un saint polonais fêté au Bréviaire a préféré la mort à une opération qui mettait sa chasteté en péril ; cela me semblait donc chose à traiter comme inexistante ; en moi-même [*suite illisible*]

J'ose à peine penser à moi. Il ne faut pas confondre obsession et réflexion sur soi-même ; ni réflexion et repliement. Le P. Chauvin me disait, en péjoratif : « Vous avez une tendance dangereuse à l'introspection. » J'ai lutté contre.

Une queue de rêve : Mère M. B. et Mère Th. J. voulaient aller voir le Dr Nodet pour lui parler de moi : lui demander si oui ou non je resterais comme cela. Je pense toujours que cette psychothérapie irait tout autrement si vous-même vous y preniez autrement.

Je voudrais savoir s'il a de l'affection pour moi ?

Voyage à Flavigny du samedi 22 décembre 1951 au vendredi 4 janvier 1952

Mercredi 4 janvier 1952

Reprise

à Flavigny : [barrière ?] intérieure ; mon frein se bloque¹

Mieux : présence au chœur

Deux fois au réfectoire

Rencontre mère St-Jean

Réunion chez elle.

Lettre Feltin²

La résistance intérieure – par où la prendre ?

La vie affective : comme telle est une expérience vécue (par opposition à la vie intellectuelle qui est un concept abstrait).

L'interdiction vaut aussi pour ces séances.

J'ai l'impression d'avoir été toute ma vie écrasée par le sentiment de mon infériorité, il n'y a que Mère St Jean qui me l'ôte.

Mais les directeurs l'ont largement accru – et le milieu aussi par ses critiques.

Et c'est ce qui a prévalu.

Finalement, avec les crises de conscience c'est tombé sur mon jugement, mes intentions et a atteint des couches de plus en plus profondes.

Et j'en suis encore là.

Je m'en sors temporairement, que par le stimulant de quelqu'un.

Autrefois, j'avais la notion du devoir : de ma propre obligation morale mais depuis que le P. Motte s'est substitué à ma conscience je l'ai perdu, et le devoir ne peut plus me servir de propulseur.

Je ne sais quel il est.

Le dilemme : vie solitaire et rôle dans la congrégation renaît (sic)

Lettre de Sr M. de Jésus ce matin : « Nous comptons sur vous – demain nous aurons besoin de vous ».

Je ne me suis pas rendue compte de ce que je représentais pour M.S.J. et de ce que je signifiais au milieu des autres : un autre genre de valeurs, et le plus nécessaire.

Je n'ai plus vu que mes défauts et leurs conséquences pour les autres : disparaître.

Le conflit : contemplation – vie active

En moi, et au-dehors : par l'autorité religieuse.

La contemplation, plan plus profond, parce que l'action fait pression pour s'y [retirer ?] et le sert dans ce cas.

¹ Est-ce une allusion à l'accident de voiture de janvier 1952 dont sœur Ch. Sanson dit qu'il s'agit peut-être d'une tentative de suicide ?

² MdT prépare une lettre au Cardinal en vue d'un futur travail d'aide psychologique auprès des religieuses. Elle doit solliciter son approbation.

Etude des psaumes : mes découvertes

Séance

J'ai raconté tout cela puis il en est revenu au mur, mur intérieur et mur extérieur (du milieu déprimant) et j'ai dit : le résultat c'est la stérilité et ma pensée alors m'a échappée.

Je le lui ai dit, après un long silence il a dit : « C'est peut-être ce qu'il faut pour en sortir, que vous ne sachiez pas. »

Mais c'est autre chose et je ne m'en souviens pas : la trappe s'est fermée dessus.

Revenir sur ce 3ème qui me bloque¹

Pas de nourriture depuis ce matin.

P. Motte est à Flavigny – indisposée puis j'ai éliminé du sang par le rectum.

L'angoisse du jeûne dans mon expérience physique.

ANNÉE 1952

Séance du vendredi 11 janvier 1952

La stérilité, le lait

Mihi autem adhaerere Deo bonum est².

Mais que fait la nature par-dessous ?

L'important est que je n'ai pas choisi cette vie de l'âme par mépris de celle du corps

Ni la vie spirituelle par mépris de la vie humaine.

Quelquefois, le regret des expériences que je n'ai pas faites, non pour elles-mêmes mais pour les idées que cela peut procurer à l'âme.

Toutefois, l'expérience spirituelle, comme elle dépasse, compense au-delà et le corps lui-même y participe.

Après ?

A Flavigny, du vendredi 11 janvier au mardi soir 15 janvier

Séance du mercredi 16 janvier 1952

Retour de Flavigny

La peur d'user de ma liberté, greffée sur la peur d'user de mon corps – et de ne pas me comporter selon la discipline extérieure qui convient.

Dans la complexité psychique : quel est le noyau central ?

Je me suis irritée 2 fois.

Tous les usages de ma liberté me sont interdits – même en ce qui me concerne intérieurement comme :

l'oraison

l'orientation du mouvement intérieur

le choix d'un but

D'où la non décision.

Nouveau : je n'ai plus cette sorte de fascination des aliments, ils m'hallucinaient.

Mais c'est aussi le champ de la non-décision.

Séance

Comment me saisir ?

S'est passée à discuter :

¹ Voir : la relation triangulaire, la 3^{ème} relation, au 3 novembre 1951.

² Pour moi, être près de Dieu, c'est mon bonheur. Ps 72, 28

Il dit : « vérité » et j'oppose « réel ».
Avant j'ai raconté séjour à Flavigny :
irritation à propos de cette clé¹
bonté de M.S.J.

absence des sœurs H.D. et Th.J.

Il dit les paroles : « Je suis la voix, la vérité et la vie – et le Verbe porte le nom de Logos². »

Je dis : « la vérité comme telle, seule, est une distraction, une création mentale, et en tant que distincte du concret.

Et je suis un être concret dès l'instant que Dieu m'a créée, en me créant il a créé du réel : je pars de là. »

Il dit : « Le concret est obscur – nous ne le saisissons qu'en y projetant une lumière comme pour toute science. Si vous ne voulez pas cette lumière, marchez à quatre pattes comme un petit animal. Il fallait que quelque chose entrât en vous pour qu'une faille se produise pour y donner entrer : la faille d'origine. »

Je n'ai pas compris.

Reparler de cela.

Avant : marasme devant l'hébreu

perte et gain

le plan intérieur est extrêmement fragile : la moindre tension, l'excès de surcharge psychologique le fait fuir.

une perte en quantité, un gain en valeur

Téléphoné à Mad.³ : invitée, pas osé refuser.

Chercher lumière

Quelle est la lumière [initiale ou véritable ?]

la raison

la conscience

la liberté

aussi interdit que l'usage sexuel de mon corps

mais l'usage sexuel de mon corps je me le suis interdit pour un plus grand amour.

tandis que l'usage de ma conscience, de ma raison, de ma liberté, ce sont les autres qui me l'ont interdit.

Toutes mes initiatives personnelles, ils les ont coupées – s'y sont opposés.

Ils se sont annexé les dons que Dieu a fait à ma [valeur ?] comme à toute autre.

Ils auraient dû commencer par respecter l'ordre naturel établi par Dieu.

Pour ce qui est de la « pénitence » (terme générique mais qui est pour moi « allègement ») je crois que mes jugements et mes demandes étaient parfaitement saines – mais pas à leur mesure.

Exemple de la ceinture de fer et du cilice :

ceinture de fer beaucoup portée en famille, parce que pas de tension nerveuse, mais presque plus dans la vie religieuse.

Cilice porté au début de ma vie religieuse mais presque pas : ne faisait que drainer mon attention sur la souffrance de mon corps. Ce n'était pas l'axe de ma recherche.

Gardé : discipline – veille pour Écriture Sainte et oraison – jeûne, moyen par excellence d'alléger le corps sans pourtant l'affaiblir, mais seulement le frustrer d'une [obésité ?] inutile et le garder insatisfait.

J'attachais plus d'importance au silence, à l'emploi du temps, sans rien en gâcher, et plus que tout à la ferveur de l'Office. Toujours dans le cadre des Constitutions, de l'obéissance aux Supérieurs –

¹ Clé de voiture égarée. Voir corr. MSJ, janvier 1952.

² Logos écrit en grec

³ Sa sœur Madeleine Belloy qui vit à Neuilly

et la charité – et quand j’y manquais, souvent je réparais avant le soir – et l’accomplissement intégral du devoir d’état, complexe et écartelant.

Suffit-il, avec mon terrain prédisposé de 15 années de tension intérieure, devoirs d’état contradictoires, antipathie plus malveillance du milieu.

Et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum¹.

Je me suis surprise à dire : « Qui me délivrera du Christ ! »
qui serait un blasphème si je ne savais ce que mon âme voulait dire dans ce cri.

MdT se rend à Flavigny le vendredi soir [14 décembre] – retour à Paris le dimanche soir [16 décembre]

Séance du 21 janvier 1952

vacuité – lumière – transcendance-

la relation ou tendance – l’adoration comme la relation sont la vacuité de la transcendance.

Voir le P. Beirnaert² (?) – Je me trouve sur une autre rive. Ce que je sais que j’ai vécu, je le ressens comme ne l’ayant pas vécu : c’est sorti de ma vie, mais je ne sais pas où elle va. La vie ne peut pas consister à éviter ce qui fait peur : la peur de l’égoïsme – de l’orgueil – du *subjectif*.

Je n’ai pas plus osé user de ma liberté que de ma sexualité. Je me sens allégée, mais pas moins inquiète – inquiète et maladroite avec la vie.

*Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, (4 feuillets dacty. ½ format)
179, rue de la Pompe – 16^e –*

Mercredi, 23 janvier 1952

Cette lettre est pour essayer de m’expliquer parce que, au cours des séances, votre ironie m’en a empêché.

Si je me sentais d’aplomb, si mes seules réflexions suffisaient à me sortir de mon cachot, je ne vous dérangerai pas, je ne vous demanderai rien ; je serais à Flavigny, occupée aux tâches qu’on me donnerait – et satisfaisant normalement à toutes les obligations de la vie religieuse.

Je suis ici parce que quelque chose ne va pas ; je le sens bien mais ne le saisis pas – je n’ai nulle autre raison de vous voir que l’aide que vous pouvez me donner : aide que théoriquement, vous m’avez promise et que pratiquement vous me refusez.

J’ai essayé de suppléer à ce que j’espérais recevoir de vous en parcourant des livres de psychologie, pour servir de guides à ce que je cherche : vous avez jugé cet effort inopportun ; je l’ai laissé.

Il y a eu ensuite la possibilité de suivre des cours de psychologie à l’Institut catholique, vous m’en avez encore dissuadé et je n’ai pas insisté.

Ce soir, je vous ai parlé du Père B[eirnaert], nullement comme une option possible entre vous et lui, ni pour m’enchaîner à ses conseils, mais pour deux autres raisons :

– parce que je ne pense pas que mes difficultés relèvent principalement de l’ordre religieux ; elles sont un tel obstacle à ma vie spirituelle qu’elles ont fini par la rendre impossible ; par suite, je regrette que tout en déclinant toute action commune avec un « directeur » vous fassiez appel aux

¹ La lumière de mes yeux m’abandonne, mes plus proches se tiennent loin de moi (paraphrase du Ps 38, 11-12).

² Jésuite, professeur de morale, intéressé par la psychanalyse.

réalités surnaturelles, que je suis bien loin de rejeter, mais qui ne me semble pas devoir être invoquées par vous pour élucider mes difficultés.

Je sais bien quelle doit être l'orientation d'esprit qui convient à l'état religieux, et qu'il tend à nous placer immédiatement sous la Lumière de Dieu – mais, comme dit saint Thomas : *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*¹, et tant que je serai murée dans le malaise que je ressens quelque chose ira de travers dans le *modum recipientis*.

Je suppose que c'est par conscience envers l'état religieux que j'ai choisi, qu'au lieu de prendre les choses sous leur face « naturelle », « humaine », vous me renvoyez aux données de la foi. Cet appel aux lumières de la foi me gêne, parce que je ne pense pas du tout que ce soit ce que je leur dois qui soit en défaut. L'Eglise a toujours enseigné que, dans le Christ, il n'y a aucune confusion entre la nature humaine et la nature divine : ni confusion, ni mélange, mais coexistence. Le symbole de saint Athanase insiste ainsi : *Unus, omnino, non confusione substantiae, sed unatae personae ; nam, sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus*². Je préfère m'en tenir auprès de vous à ce qui constitue la nature humaine ; ce n'est pas des exigences de sa finalité surnaturelle que proviennent mes troubles, mais d'un désordre dans ma nature humaine, indépendamment de sa finalité la plus haute.

Chaque fois que vous invoquez les réalités surnaturelles, cela me paraît une évasion hors de propos, un refus de votre part de m'éclairer d'une lumière de moindre valeur, bien sûr, mais que j'attends de vous, et que vous me refusez – me refusant, à cause de mon caractère religieux, l'élucidation progressive des choses où je m'embrouille vues selon leurs plans respectifs, avec une lumière de même nature qu'eux.

C'est à moi, après cela, à faire le joint entre une meilleure lucidité sur mon chaos – et les données de la foi ; mais substituer ce que dit la foi à ce que peut éclairer la simple psychologie humaine n'avance à rien – je sais ce que dit la foi, mais j'ignore presque tout de ce que peut m'apprendre votre connaissance de la psychologie humaine, et des lumières que je pourrais en recevoir par vous : et c'est très précisément de cela que j'ai le plus besoin, et cela justement que vous vous plaisez à me refuser, jouissant à l'aise, comme une amusante distraction, de mon désarroi – qui, bien sûr n'est qu'une comédie dont vous vous moquez bien, « du chantage » comme vous dites ; et après l'ironie, pour compléter, il faut encore m'accuser : « Vous n'êtes pas de bonne foi » : il y a trop longtemps que vous ne me l'aviez pas dit.

J'ai donc pensé que si je voyais le Père B. vous vous sentiriez dégagé de ce devoir à faire appel aux vérités surnaturelles, comptant que ce Père, sans doute, me les rappellerait.

Vous vous plaignez que les directeurs fassent trop de psychologie – et moi je regrette que vous ne vouliez pas, avec moi, en rester à ce plan là qui est directement le vôtre.

Vous avez bien su, pour me fixer vos conditions, me répéter : « comme tout le monde » (s'il existe un tout le monde...) ; je voudrais que vous me considériez aussi « comme tout le monde » pour éclairer « ça » qui m'empêche de vivre, non par les lumières du ciel, mais d'abord par celles de la terre qui ne sont pas à dédaigner, car elles sont aussi de Dieu.

– L'autre motif, c'est que ce Père B. est professeur de morale – et je voudrais en revoir avec lui les bases, les étapes, ce qui pourrait m'aider, du côté religieux, à retrouver une vie morale personnelle que j'ai entièrement perdue, et que je ne sais pas par où reprendre.

Cela m'aiderait à réveiller ma conscience sans pour cela me mettre à la remorque de la sienne.

A mon dernier passage à Flavigny, j'ai continué d'errer de lieu en lieu, sollicitée par plusieurs travaux, mais incapable de me mettre à aucun, malgré leur intérêt et leur utilité : ou sans doute justement à cause de cela – car je suis rayée des œuvres des vivants, je ne dois pas y figurer : le monde où les vivants vivent m'est interdit – et vous me démontrez pratiquement que même le domaine de la

¹ Tout ce qui est reçu est reçu selon le mode de celui qui reçoit (adage scolastique).

² Symbole de saint Athanase (*Quicumque*) : Un de toute manière, non par une substance issue d'un mélange, mais par l'unité de la personne ; car, comme l'âme rationnelle unie à la chair est un homme un, de même Dieu et homme est un Christ un.

psychologie humaine doit rester scellé pour moi : je n'ai pas le droit d'en rien savoir, même si cela devait, plus que tout, contribuer à me guérir. Ma guérison n'importe pas, il faut d'abord m'entourer de clôture et me bander les yeux ce qu'on fait tous mes directeurs et que vous continuez exactement comme eux. Mais eux me disaient : « mes pensées et mes volontés sont certainement les pensées et les volontés de Dieu sur vous », et j'avais où poser les pieds bien qu'ils aient fini par m'égarer et m'étrangler – mais vous, vous coupez court à toutes mes recherches, à tous mes essais – et quand vous m'avez coupé toute source et tout sentier vous jouissez bien à l'aise du tourment que j'endure.

Vous devez bien comprendre de quel plaisir ont dû se délecter les tireurs d'arc qui envoyaient leur flèche sur tout le corps de saint Sébastien. Cette manière de la faire souffrir n'était-elle pas la meilleure bienveillance par tout le bien que son âme pouvait en tirer ?

ooooo

Vous ne pouvez pas me trouver tort d'attendre quelque chose de vous ? et de ne pas l'attendre à titre de religieuse mais de malade, tout simplement – ce n'est pas en m'efforçant d'être « plus religieuse » que je sortirai de là – mais quand j'en serai sortie que je deviendrai enfin « pleinement religieuse ».

S'il ne s'agissait que de s'appuyer sur « les valeurs religieuses ou spirituelles », alors je devrais aller de retraite en retraite, et surtout rester à Flavigny, en milieu exclusivement religieux : et c'est là justement que je suis tombée malade – là encore, quand j'y reviens, que je ressens le plus de désarroi.

Quant aux retraites, depuis des années, entendre des sermons me démoralise parce que je me sens exclue pratiquement de ce qu'ils exposent ou de ce qu'ils exigent – je crois, j'admire, mais je ne peux pas en vivre, puisque je ne peux même pas vivre normalement ma vie humaine : je ne peux pas dire : « je décide », « je ferai » – mais seulement « il ne faut pas que je », parce qu'il ne faut pas que « je » existe – c'est pourquoi ce que « je » ferais, tout ce à quoi « je » serai mêlé – tout ce qui serait une production venant de lui ne doit pas paraître sur la terre, pas encombrer la terre – il faut que « vivant, je sois comme ne vivant pas » – car « je » est dans ma voix, mes gestes, ma pensée, ma présence et s'agglutine à tout ce que je fais – et comme il faut bannir ce « je » il n'y a pas d'autre solution que de le jeter tout le temps dans le néant : et le rejeter dans le surnaturel, c'est [2 mots illisibles] à vous, comme celle des directeurs, de lui refuser le droit d'existence. Si le degré de souffrance mesure pour vous celui d'ironie, vous pouvez y aller largement... seulement, au lieu de guérir, cela enfonce le mal plus profond : ce qui est peut-être aussi pour vous une manière de vous divertir. Mais je n'ai pas vu dans l'Evangile que Jésus le recommande.

Séance du vendredi 25 janvier 1952

Quelque chose m'empêche de vivre, de penser, de vouloir. Je pense hors de moi et je veux hors de moi.

On ne se situe que par relation à autre chose.

Les obsessions ont coupé toutes mes relations.

Je n'avais de compte à rendre qu'à Dieu.

La responsabilité implique la libre disposition de soi-même, je ne l'ai jamais eue.

La personne se situe entre la nature et sa fin : exactement et dans un rapport aussi immédiat.

Or c'est comme s'il y avait eu quelqu'un entre ma personne et ma nature – peut-être pour cela que dans la relation de la personne à la fin j'avais un sentiment de vide s'il n'y avait pas aussi quelqu'un.

Vous dites : « L'enfant ne se distingue pas de l'autre. » mais j'ai déjà ressenti cette distinction comme une défense, comme liberté coupable de ma part – offensant pour les autres (offensant au point de vue affectif).

Je crois que c'est la cause de mon irritation perpétuelle dans l'enfance – et des phases où elle était habituelle et insurmontable dans la vie religieuse.

C'était un désordre en moi – et j'y étais contrainte par le milieu familial d'abord puis par l'autorité religieuse

La situation avec Mère Th. Jehanne ; les personnes en cause : P. Chauvin, Mère S.-Jean, moi.
Les charges : assistante, maîtresse des novices
Je ne me suis pas [énervée ou évincée ?] : voulait dire pas dans ma vocation.
P. Chauvin et M.S.J. : longue attente, [entière ?] confiance.

Rapprochement du bouquet de lilas – c'était une bonne – j'avais 10 ans¹.

Il y avait 15 ans qu'elle² était religieuse : en 20 ans, 8 personnes étaient venues rejoindre MSJ³ – Nous ne sommes pas du même calibre.

Je savais tout faire, (accompagnement à l'effort entretenu par P. Ch et M.S.J.) – je paraissais surhumaine : et moi je gémissais de mes défauts et me confessais tous les 2 ou 3 jours.

[Lacan] : « Le clocher – voyez le coq sur le clocher : ce n'est rien à côté de votre orgueil ! »
Ce n'est pas moi, mais ce que je représentais.

Chez elle [toujours M. Th.-J.], elle était l'aînée et n'avait jamais eu au-dessus d'elle que sa mère. C'est à mon existence qu'elle en voulait. Je l'aimais bien. J'ai fait ce que j'ai pu.

Le bureau : quand je n'ai plus été conseillère, souvent quand M.S.J. était absente je guettais une occasion de parler – de lui demander son avis :

jamais un remerciement

jamais une excuse

jamais une parole.

« Une seule est sainte, une seule est parfaite, une seule fait bien tout ce qu'elle fait. »

C'est le mot de jalousie qui convient – [*ill.*] l'attitude et le dénigrement qui est la défense des faibles.

J'ai eu l'explication de son enfance – et par elle.

Le Bréviaire : ne peux pas le dire encore, le P. Motte ressurgit aussitôt

Les sœurs qui se tournent vers moi et remplissent leurs lettres de « maternel », je les giflerais !

Séance du vendredi 1^{er} février 1952

Je me rends compte que j'ai à demeure une angoisse intolérable.

Avec les sœurs de Flavigny c'est le moindre.

Le P. Motte un peu plus ;

moi, pire que tout.

La question de l'achèvement qu'apporte l'amour humain total.

L' « Aimez-vous les uns les autres » qui doit en tenir lieu pour tous et surtout pour ceux qui ont choisi une autre voie.

Dans l'Évangile, Notre Seigneur n'indique pas que ce soit Dieu qui appelle : mais c'est lui qui est choisi.

Et saint Paul n'inscrit pas au compte « droits sexuels » la différence de satisfaction mais les soucis qui l'accompagnent⁴.

A Flavigny, prière jusqu'à 1 heure.

¹ Episode ne figurant pas dans le document autobiographique figurant en annexe.

² Il doit s'agir de Mère Thérèse Jehanne, MdT fait le point de la situation vis à vis d'elle.

³ Voir : Mère Saint-Jean, *Vingt ans d'histoire, de 1912 à 1932*, Dominicaines missionnaires des campagnes, Flavigny-sur-Ozerain (Côte-d'Or), France, p. 24 s.

⁴ Voir : Première épître aux Corinthiens, chapitre 7

Cette coupure de la vie réelle ?
Ce qui me manque c'est la participation concrète.
Qu'est-ce qui en moi est bloqué ? et ne s'y prête plus ?
Mère Thérèse-Jehanne, Mère François-Dominique
et j'ai pleuré.

Je reviens avec l'impression aigüe d'être inutile, incapable, gênante et ratée.

Cette sensation de n'avoir aucun besoin de nourriture est réelle comme sensation. Est-ce qu'elle correspond à cette coupure de participation vitale au déroulement du réel, et en est la traduction corporelle ?

Je pense que c'est le signe de l'aliénation : ne plus pouvoir me situer.

Je crois que ce qui m'a conduite là est l'excès d'angoisse et de blessures affectives, le milieu a déteint même sur Aaron et Myriam¹.

Toute la séance passée à parler de ces 2 jours à Flavigny. Il n'a rien dit du tout.

Séance du mercredi 6 février 1952

[MdT] : « Est-ce que je suis comme les autres ou différente ?

Je veux dire dans les besoins ?

Il est évident que saint Dominique avait des besoins autres que ses frères.

Vous ne m'aidez pas :

ni à mieux voir, ni à mieux vouloir. »

[Lacan] : « Quand vous dites : j'aime, je veux, qu'est-ce que cela signifie ? »

... mur, silence pour en venir au fond et qu'il sorte (sic).

[Lacan] : « Nous avons vu ensemble ce qui entoure votre moi – et qu'il n'est pas mal et n'a qu'à tenir compte de lui. »

Aimer : est-ce trouver sa convenance ? Elle a fait relier à soi l'objet qui est la nourriture. C'est une seule expérience affective.

mais je dois savoir que ce n'est pas une seule possibilité et me conduire selon cette possibilité.

Séance du lundi 11 février 1952

Je ne suis pas vraie.

C'est peut-être la même conséquence que si j'étais de mauvaise foi, mais la cause est autre.

Je suis défendue à moi-même. L'usage de ma nature est défendue à ma personne – sinon revêtu d'une approbation qui me dépossède.

Je ne recherche plus cette approbation, mais ne me possède pas davantage.

Ce n'est pas le désir de puissance mais celui de perfection qui suppose un exercice de force.

La projection automatique de ce qui me semblerait coupable : comme d'avoir été influencée par de l'affection naturelle, encore moins par une tendance amoureuse de mes relations avec le P.M. due à cette volonté de puissance.

[3 lignes illisibles]

La charité fraternelle doit apporter le compte de stimulant dont la nature humaine a besoin pour s'épanouir, quand ce n'est pas l'union conjugale qui procure ce stimulant.

¹ Aaron et Myriam, frère et sœur de Moïse, se mirent à dire : « Dieu ne parlerait-il donc qu'à Moïse ? Ne nous a-t-il pas parlé à nous aussi ? » Dieu leur répondit qu'il parlait aux prophètes en vision, mais qu'il parlait à Moïse d'une manière unique : en face à face. Voir Nb 12, 1-10

Les notes se poursuivent sur un nouveau support, un cahier à couverture bleue, écriture régulière, encre bleue uniquement.

Séance du mercredi 13 février 1952

J'essaie de voir où j'en suis.

Recul régulier des obsessions

mais à leur place : nébuleuse ;

du côté spirituel : une extrême défiance envers tout ce qui touche au renoncement – car il m'a été imposé sans discernement. J'ai voulu avoir confiance, par esprit de foi, et j'ai été mystifiée.

ma faculté d'aimer reste paralysée : c'est un souvenir – souvenir d'aptitudes et d'expériences : du passé.

Avec le docteur : exactement ce que j'éprouvais en allant en classe : ce qu'il désire me dépassera – je ne comprendrai pas, et je suis incapable de trouver seule.

Je le redoute de plus en plus.

Le passé s'estompe et ne me bouleverse plus, mais je n'ai rien devant moi.

Le Renoncement n'est que relatif à une adhésion.

Le malaise d'éprouver qu'aucun sujet n'est traité à fond – mais seulement effleuré, perçu, jamais solutionné, liquidité, nettoyé parce que jamais solutionné, liquidé, nettoyé.

Tout n'est pas que renoncement : il faut faire valoir les talents.

Il faut produire 100 pour un – avoir en soi du sel et être en paix avec les autres – être sel de la terre et lumière du monde.

Le dévergondage psychologique : rien ne peut s'édifier sur rien.

Je suis saturée des renoncements intempestifs qui m'ont été imposés.

Etre adulte signifie être capable de discernements et de choix personnels – sans que le fait de choisir produise une insupportable angoisse.

Je ne suis pas de mauvaise foi mais je suis fausse.

Séance

Les interlocuteurs ne sont pas distingués, nous les indiquons avec une certaine réserve.

Il a beaucoup parlé mais qu'ai-je retenu ?

[Lacan] : « C'est que votre renoncement n'était pas du vrai renoncement. »

[MdT] : « Je comprends que j'ai confondu (et personne ne m'a éclairée) entre le renoncement à un acte vers lequel se porte une tendance et la tendance elle-même. »

[Lacan] : « Vous ne laissez aucun temps – le temps d'écoute – entre ce que je vous dis et votre réponse – parce que vous voulez me coincer. Vous êtes tellement sûre d'avoir raison ? »

« Votre préoccupation c'est le "bénéfice" – l'avarice – les avares ne gardent rien pour eux – ils se privent de tout. »

[MdT] : « La personnalité n'a été découverte qu'après notre Seigneur. »

[Lacan] : « Ne cherchez pas comment "vivre" – vivez : c'est bien plus simple. Vous avez choisi la purification de l'âme. Lisez North¹, il dit tout ce qu'il ne faut pas penser de l'Évangile. »

[MdT] : *Rêve* : « J'ai été replacée au noviciat – mais je me suis aperçue que j'étais indifférente aux novices et occupée de moi dans cette charge ;

puis on m'a amené un enfant : il devait avoir la lèpre aux deux mains – et dans les cheveux – on ne le soignait pas et n'y faisait pas attention ;

il a passé une quantité de personnages – et des prêtres qui s'occupaient de tout et savaient tout.

Je savais que j'aurai la lèpre de cet enfant, mais cela ne me faisait rien à cause du bonheur que je lui ai donné. »

[MdT] : « Je ne suis pas fausse – mais je ne suis pas vraie non plus. »

¹ S'agit-il de Robert NORTH auteur de : *Le catholicisme dans l'oeuvre de François Mauriac*. Éditions du Conquistador, 1950.

[Lacan ?] : « Vous avez parlé de la personnalité ! L'avarice, c'est la possession sans jour, réaction contre les formules d'abandon à Dieu, de renoncement à la volonté propre. »

[MdT] : « ...de dépouillement, de renoncement qui ont abouti au chaos : et je ne suis pas la seule. »

Les notes ci-dessous ne sont plus sous forme de dialogue mais une remémoration de la séance.

Voir ce qu'il y a de mélange [*1 mot illisible*] à mon amour.

Est-ce que j'ai trop peur de voir que je ne vois rien ?

(confronter racines : évoluer et développer)

J'attends de l'affection des autres un remède contre ma peur, un encouragement – quelque chose qui me mette en état de confiance.

Est-ce de l'avarice ?

Que ce que j'ai fait ait été agréable ou ait rendu service comme moyen de vérification.

[Lacan ?] : « Le renoncement tout seul fait aller au hasard. »

Je n'ai jamais prié pour ma joie : j'ai prié parce que Dieu en est souverainement digne.

J'ai toujours dû dépasser, à chaque fois, de la terreur et de l'horreur.

Je suis tournée vers la négation et le retrait ;

alors que je l'étais vers la vie et le progrès ;

effet des directeurs et du milieu critiquant.

L'opposition entre l'encombrement et l'acquisition – et l'intériorisation pour trouver la substance.

Ecart entre la décision réelle par l'esprit et la vie pratique,

doute de moi qui entrave l'activité de l'esprit.

C'est ce doute beaucoup plus que les tendances adverses qui fait sombrer l'esprit.

Il me semble que je suis en léthargie :

deux points où je ne suis pas, un seul où je suis ma conscience – ou pas : instincts et jugements remis à d'autres, remis à d'autres sans autorité.

[Lacan] : « Réfléchissez à ceci, prenez cela de vous : ce n'est pas vrai que vous doutez ainsi de vous et ne dites pas alors : “ je suis double” ».

[MdT] : « Ma réaction c'est que je n'ai pas droit à des pensées personnelles. »

[Lacan] : « Si vous continuez à mettre la faute sur les autres vous n'en sortirez jamais : il faut regarder en quoi vous y avez prêté. Les instincts primaires, comme vous dites, sont tout prêts d'être domestiqués. »

[MdT] : « Je ne comprends pas. » [*souligné trois fois*]

A Flavigny, du vendredi soir 22 février au jeudi 28 février

Séance du jeudi 28 février 1952

Durant le séjour, 2 essais au réfectoire le soir – après chacun une sorte de remontée de l'obsession comme une boule qui monte mentalement avec l'angoisse qui me fait chavirer.

Très excitée partout, sauf au cœur ;

Terminé « procès de St Dominique »

Vu beaucoup de sœurs : M. Xavier ; Joseph-Dominique ; Catherine-Dominique, entrées en relation personnelle.

J'ai de la joie pour elles, non sentie, mais seulement le motif – mais par pour moi.

L'affaire des lunettes – qu'est-ce qui me prend ?

Le remords et la conscience

La personnalité

Cette espèce de volupté ?

Crispation continue qui me choque à la prière et à toute sensation.

Mère Thérèse-Jehanne

[Lacan] : « Il vaut mieux lever les obstacles que solliciter. »

Vu mon travail ?

[MdT] : « La difficulté par la diversité des occupations, je ne peux en prendre qu'un[e] à la fois ; mais maintenant je peux prendre des occupations de valeur tandis qu'avant, il les fallait sans valeur. »

[Lacan] : « Vous ne dites pas la vérité, quand vous dites que votre jugement n'a pas de valeur. »

{MdT} : « Je crois avoir une valeur supérieure à celle du milieu où je suis : une valeur d'idées et de richesse spirituelle ; mais le jugement des autres m'anéantit. »

[Lacan] : « Si les autres ont si fortement réagi c'est que votre présence comptait pour eux. »

Séance du mardi 4 mars 1952¹

Sur ma personnalité : jamais indifférente, attrait ou répulsion toujours, pour les autres ; ce qui attire : affectivité ; et ce qui répugne : potentialité.

– Est-ce qu'à peu près tout a passé à l'analyse ?

– peur de ce qui serait une culture – comme d'une prétention ou d'un égoïsme : je me laisse de côté, je pense que c'est lié à la répression de la sexualité qui est un progrès corporel.

– mon style personnel : la voie horizontale est une route où l'on marche – ou la voie verticale comme un puits qu'on creuse avec le risque de ne rien trouver.

Je ne donne ma mesure que dans une certaine intensité : par exemple : chant ; travail.

J'ai extrêmement besoin de la qualité et de la proportion ; la plupart des gens me semblent être indéterminés et sont conditionnés du dehors – moi je le suis du dedans : et conditionnée par l'objet et par le mode.

Comment me désintellectualiser ?

La question de la volupté : sensation d'extraordinaire bien-être vital qui polarise la valeur et l'anime avec ardeur ? J'ai goûté cela en amitié, dans l'action de la vie intellectuelle et dans la vie spirituelle.

J'ai pris du Sonaryl [?] : réveil avec la sensation que pour une fois mon cerveau avait dormi, que j'avais dormi de la tête autant que du corps !

Je suis gênée en lisant des livres de spiritualité de retrouver des comparaisons touchant de quelque façon à la sexualité – Notre Seigneur a complètement évité cela.

Séance où j'ai parlé de tout cela. Il n'a pas dit un mot – à la fin seulement :

« Cela commence à se clarifier ».

Ce qui me manque en tout c'est la note personnelle.

C'est d'assumer ma personne – car d'autres l'ont assumée, à ma place, indûment, ils ont abusé de ma confiance.

Séance du vendredi 7 mars 1952

ordo[nnance ?]

J'ai une psychologie. à obsessions – actuellement celle des lettres ;

les désirs au ras du sol : les lunettes

¹ Par erreur, Marie a écrit 4 février.

ce livre de psaumes – la phobie de cet Office, Bréviaire ;
les phases de volupté : le bain chaud, la griserie de la nature.

Séance du lundi 10 mars 1952

Passé une matinée d'hésitations
irréalisation de ma vocation : incertitudes
autant être utile : mais comment ?
et la vol[onté] de Dieu
Mère St Jean ? ou l'aider ou aider les sœurs
lui proposer ou pas ?
illusion sur moi ?
et pour aujourd'hui : la prière, l'office ou psaumes
lâcheté.

Je dis tout cela et il ne dit rien – a un moment il a complètement disparu :

[MdT] : « Pourquoi ne dites-vous rien ? »

[Lacan] : « Parce que vous faites des progrès de géant. Sentez-vous à quoi vous cédez
aujourd'hui ? Sentez-vous la "frange" ? »

Votre décision doit relever de vous-même, le fait des questions que vous vous posez montre que
vous commencez à reprendre conscience de votre responsabilité. »

[MdT] : « Ce que je sens c'est un vertige physique et mental qui m'agite et m'obnubile. C'est
sans doute l'invasion névrotique mentale et somatique. Je me sens dans une transe. Ce n'est pas
moi qui cède, c'est elle qui m'envahit par-dedans, c'est comme un flot qui déborde.

Est-ce que c'est la transe qui lève ces problèmes pour me tourmenter, pour se trouver une pâture
– ou ces problèmes qui font surgir l'angoisse ? En tout cas, elle est là. »

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan du mercredi 12 mars 1952

(6 pages dactylographiées + 5 pages ms. ½ format, recto)

179, rue de la Pompe (16^e)

Mercredi 12 mars 1952

Pourquoi est-ce que ces séances m'accablent d'un surcroît de malheur ?

pourquoi ce que vous me dites m'arrive-t-il comme du chinois, sans aucune concordance en
moi ?

S'il avait suffi de l'Évangile pour me tirer d'affaire je ne serais pas venue vous trouver – et ma
vie n'aurait pas eu cette coupure, car elle n'est pas résultée de ce que je n'aie pas voulu m'y
conformer – et ce qui est en cause, je le sens bien, n'est pas une question « religieuse »

C'est peut-être l'une des causes pour lesquelles ce temps si court que je passe chez vous me
laisse le plus souvent plus tourmentée encore en vous quittant qu'en arrivant ; parce que vous
me parlez d'Évangile et que je sens trop que la difficulté n'est pas là, mais ailleurs ; et je pars
avec le remords de trop vivement sentir que ce n'est pas l'Évangile qui m'en tirera et
m'éclairera, comme si j'étais coupable de vouloir minimiser la valeur des paroles de notre
Seigneur, de leur refuser ma confiance – je sens pourtant très bien que ce n'est pas cela.

Vous croyez que je m'amuse à simuler l'angoisse et à inventer des complications pour me
rendre intéressante ; et aussi que par paresse d'esprit ou infantilisme j'attends de vous des
solutions toutes faites à mes difficultés ; si c'était cela, vous auriez bien raison de ne pas y céder.
Mais j'ai tout de même assez de lucidité et de droiture pour ne pas jouer cette petite comédie-là.

Pourquoi est-ce que la moindre décision, si elle me concerne, m'angoisse-t-elle ?

Pourquoi est-ce que souvent, à longueur de journée cette espèce d'affolement aigu vient-il s'installer. Vous me reprochiez lundi d'y céder : mais qu'est-ce que c'est ? peut-être que si je savais mieux ce que c'est je m'en dégagerais plus facilement – vous me reprochez de partir dans les abstractions et les concepts, mais sur toute cette vie obscure dont je ne saisis que les manifestations gênantes, mais pas la cause, vous ne voulez rien me dire ; comme je vous l'ai écrit une fois, ce n'est pas pour l'Évangile que je viens vous trouver, mais pour « ça ».

Vous me reprochez de manquer de discipline élémentaire ; je pense que c'en est une de ne pas mélanger les problèmes, et par exemple si quelque chose me cause une inquiétude paralysante m'aider à comprendre ce qui se passe et à m'en dégager plutôt que de la refouler et de vous en moquer ; je me ressens alors coupable de l'endurer, et cela y ajoute un nouveau poids.

Vous disiez aujourd'hui que je cherche à échapper à l'instant présent, au devenir actuel, en cherchant à me retrouver dans le passé, ou m'en évadant par une bonne intention dans le futur ou en cherchant un abri dans les concepts : c'est vous qui m'acculez à ces concepts, je ne cesse de vous demander de m'éclairer sur ceci ou cela de très précis que je vous dis – vous laissez tomber ce que je « vis », et je vis dans le trouble, la crainte, me sentant alourdie de toutes sortes de parasites ; vous m'abandonnez toute seule avec ce fardeau qui me gêne à tous les pas, pour, après, me reprocher de trop penser. Que voulez-vous que je fasse d'autre ? Lundi vous avez souligné l'importance qu'il y avait à ce que je prenne conscience de ce que vous avez appelé « cette frange » ; mais vous ne m'en redites plus rien.

Soyez bien sûr que je ne cesse de me reprocher que les choses aillent ainsi ; et cependant, à chaque fois, je repars avec cette impression de trouble d'un malaise qui est venu à fleur d'eau, et que d'un mot ou d'un silence, vous avez refoulé ; cela s'accompagne toujours pour moi d'un sentiment de honte, de maladresse, de bêtise incurable.

Je ne sais pas si c'est moi qui vous exaspère, ou le nombre de personnes vues avant mon heure qui vous fatigue ; mais il me semble que j'achève la mesure de votre agacement et que vous me le faites payer par votre silence pour m'apprendre, la prochaine fois, à vous dire que tout va pour le mieux ; que je ne me suis jamais sentie aussi alerte pour vivre, combattre, me renoncer ; et que vraiment il n'y a plus aucun problème, me sentant enfin en équilibre pour tout supporter et tout entreprendre.

Je croyais que la psychanalyse était principalement une analyse de l'inconscient ; je ne demande pas que vous employiez le terme, mais que vous m'aidiez à faire la chose – j'aurai certainement ensuite l'esprit plus apte à la simplicité de l'Évangile.

ooooo

Ce n'est pas au hasard que je vous interrogeais aujourd'hui.

Je me demande si c'est consciencieux de proposer ce que je vous ai dit, à Mère Saint-Jean ? et consciencieux d'une double manière :

si ce n'est pas aller au-devant de difficultés auxquelles je crains de ne pas pouvoir faire face : les repas avec toute la communauté, dont j'ai peur d'avance qu'ils ne fassent de nouveau crépiter l'obsession de la nourriture ; la grande diversité de soucis et de préoccupations à prendre avec la charge et qui, j'en ai fait l'expérience, entraîne une grande dispersion d'esprit ; la nécessité de voir beaucoup de monde, de s'extérioriser sans cesse. J'ai extrêmement souffert de tout cela – et me suis sentie, tout le temps où j'ai dû le vivre, complètement en dehors de ma vraie vocation. Cette angoisse de conscience-là, ne m'a pas lâchée un jour pendant les 15 années où j'ai rempli semblable charge.

Mais je suis très tourmentée à cause de Mère Saint-Jean qui m'avait si étroitement associée à sa tâche – je me demande s'il y avait là une volonté de Dieu à laquelle j'ai été infidèle, en fait peut-

être, mais je ne crois pas avec une conscience coupable – et il me vient à l'esprit d'envisager ma proposition comme une réparation, ou une garantie contre le malheur de cette infidélité qui me pèserait dessus jusqu'à la mort, s'il y a eu vraiment infidélité, et même si cette infidélité a été non-volontaire.

Je me dis que peut-être Mère Saint-Jean a eu une perspicacité de fondatrice, et que je suis coupable de l'échec de ses projets sur moi – et que, si ce n'est pas trop tard, je dois lui rendre possible l'accomplissement, même modifié peut-être, de ses projets sur moi.

Mais n'est-ce pas une sottise d'interrompre là l'effort que je poursuis pour éliminer ce qui me paralyse ?

il y a un résultat partiel, du côté des obsessions qui ont régressé, mais que je sens encore à la porte –

je voudrais plus de lucidité sur ces anxiétés et tout cet obscur qui me menace et désorganise continuellement ce que ma raison essaie d'organiser.

je n'arrive pas à dire l'Office régulièrement ; je ne le dis même pas deux jours de suite – je n'arrive pas à ordonner le temps, les occupations, je les subis.

Je n'arrive pas à me rassembler, non sur moi, mais vers un but, car il y faudrait un amour et l'affectivité en moi est éteinte.

ooooo

La dernière fois que je suis revenue de Flavigny, je vous ai dit cette souffrance que j'ai ressentie tout le long de la route faite à pieds : le malaise de sentir que ces séances distendent justement ce que vous me reprochez, ce domaine des concepts ; car sur les faits que je vous rapporte vous ne voulez rien me dire, il faut que je trouve tout par moi-même, alors que je pense dessus au lieu d'entrer dedans, ce que j'espère toujours que vous m'aidez à faire.

Le malaise, si j'étais une balance, d'avoir un seul plateau qui porte toute la charge à chaque séance, et de devoir laisser à la porte avant de sonner, tout ce qui pourrait être mêlé d'affectif ; l'affectif est proscrit, refoulé aussi loin qu'il peut l'être comme un banni qui n'a qu'à mourir de faim et de soif, qui n'a pas droit à l'existence.

Vous me faites une peur épouvantable ; et il ne faut même pas que j'en exprime rien – je ne suis jamais à l'aise avec vous ; c'est la raison principale pour laquelle j'ai une telle difficulté à comprendre ce que vous me dites, parce que j'ai beaucoup trop peur, et qu'il est interdit que vous soyez une présence proche – votre glace me fige, et au lieu que je puisse vivre par tout moi-même le temps de ces séances, cela se réduit à une tension intellectuelle exclusivement et je sens trop que cela me divise d'avec moi-même.

Bien souvent il me semble que vous vous plaisez à me rendre cette psychanalyse aussi difficile que possible.

Si vous êtes lassé de moi, dites-le moi, c'est bien plus simple.

Cette glace m'est tellement pénible, sans que j'aie le droit de rien en dire, mais seulement de la subir, qu'elle achève de détruire ce qui pouvait rester en moi d'affectivité.

Aussi, ne me parlez pas d'Évangile, car le commandement de l'Évangile c'est d'abord d'aimer ; et pour l'amour il y a deux choses : un objet, et dans le sujet une aptitude à aimer ; cette aptitude-là, je l'avais reçue puissante, elle a été lapidée de toutes manières et vous achevez de la tarir.

Notre Seigneur n'a pas dit : « glacez-vous les uns les autres, afin de n'aimer que Dieu seul ». Il a commandé au contraire l'amour mutuel qui, mettant l'affectivité en exercice dispose à l'amour de Dieu – je ne parle pas de mièvrerie que j'ai en aversion, mais tout de même d'un minimum de sympathie bienveillante, de compréhension cordiale.

On dirait que ce que vous me reprochez le plus – car vous ne me faites que des reproches – c'est d'attendre quelque chose de vous.

Souvent quand je vous quitte il me semble avoir passé une demi-heure avec la personne qui m'est le plus hostile. J'essaie, comme je peux, de me défendre contre cette impression, mais c'est sûrement parmi les choses que je ressens le plus durement.

Je pense aussi que vous êtes trop évolué pour moi, trop habile praticien, pour me parler de notions élémentaires, que j'ignore, mais que votre science a bien trop dépassées. Une seule fois vous m'avez dit quelque chose de très simple : que les en-fants (sic) commencent par ne pas se différencier des autres : cela m'a aidée à comprendre une quantité de choses – je me souviens aussi que vous m'avez parlé en deux mots d'un jeu de miroir dont j'ai essayé de retenir au vol ce que j'ai pu, car si vous vous y êtes attardé deux minutes, c'est tout ; et une autre fois, vous m'avez parlé de situation triangulaire, aussi rapidement. Ces trois choses m'ont beaucoup éclairées – c'était justement, enfin, quelque chose qui n'était pas des concepts, mais comme des clefs qui ouvrent beaucoup de serrures. Ce sont là pour vous, des notions trop primaires ; mais pour moi, ce sont certainement les plus utiles ; c'est ce genre de choses-là dont j'ai le plus besoin et dont je fais ensuite le plus large usage : en l'espace de presque deux ans, vous avez eu la largesse de m'en offrir trois... Ces choses-là n'ont dû être trouvées et précisées, élaborées, qu'à l'aide de multiples expériences, je ne peux pas les découvrir moi-même sur moi-même ; mais quand vous me faites la faveur de m'en dire quelques mots, je les retiens mieux que tout et insère la chose dans ma vie vécue – peut-être aurais-je dû vous le dire plus tôt, car certainement c'est ce qui m'a été le plus profitable.

Quand je sens qu'il se passe quelque chose d'anormal, de flou, quelque chose qui va de travers, je voudrais pouvoir repérer avec le plus de lucidité possible ce qui est en cause.

Vous parlez de « devenir » ; or, bien souvent, quand je descends le petit escalier et traverse la cour pavée, je ne sais justement plus du tout que devenir, je ressens que vous m'avez figée dans mon désarroi. Vous savez la parabole du Semeur : quand la graine tombe dans les épines, elle y étouffe – ôter les épines, aider à discerner les racines, et dans ce qui mûrit, à distinguer le blé de l'ivraie, tout cela est ordonné au bon grain, à sa croissance et à sa moisson. Vous comprenez ce que je veux dire, qui exprime exactement, non pas un concept que j'élabore, mais une exigence que je ressens en moi comme très intense et toujours en attente – quand ce que vous me dites est dans le champ de cette attente-là qui est vécue et me tourmente, je le retiens et l'intègre aussitôt parce que cela répond à l'appel le plus vivement senti – tandis que, dans les autres cas, je ne ressens guère que la frustration d'une attente légitime et ne peux rien digérer d'une nourriture qui n'est pas celle dont je ressens la faim.

Je vous ai écrit ce que je vis, et que le plus souvent je n'ose pas exprimer – j'ai très peur de vos mécontentements, de vous exaspérer, et que vous me renvoyiez – c'est vrai, il y a presque toujours la menace de ce renvoi qui flotte.

Lundi, à un moment, ne voyant plus rien de vous, pas même vos pieds derrière ce petit fauteuil rond, j'ai eu quelques secondes une sensation de panique et depuis avant-hier elle m'est revenue des centaines de fois, ramenant à chaque fois cette sensation de peur-là qui a submergé tout le reste – à chaque fois que j'ai voulu repenser à ce que vous aviez pu me dire, il ne m'est revenu que cela – quant à ce halo, je l'ai bien repéré – et puis après ?... A vendredi, j'ai besoin d'une petite miette de sympathie et de douceur – est-ce donc impossible ?

[feuilletts manuscrits]

Jeudi 13.3.52

J'ajoute aujourd'hui ceci :

Avant tout ce que je vous dis – et avant ce que vous me dites – il y a vous et moi – et ce que je suis pour vous et ce que vous êtes pour moi –

et cela obstrue tout, gêne tout, noie tout. Je suis absolument sûre d'un fond d'extrême indifférence qui est pire que n'importe quoi d'autre parce qu'il me réduit à de la non-existence, à une non-valeur absolue –
et quand cela peut évoluer de l'indifférence à quelque sentiment, je suis sûre que ce n'est que de l'aversion ou bien du mépris –
votre silence me rend la chose intolérable –
quand je vous dis : « Dites-moi quelque chose », la chose dite m'est bien égale, mais à travers elle, par ce que, derrière les mots, elle véhiculera, j'ai l'espoir que le malaise où cela me met s'atténuera – que je pourrai découvrir un peu de sympathie, quelque chose, n'importe quoi, qui de quelque manière démentira ce que je ressens et qui m'est insupportable.
Au fond, je crois que c'est cela qui me rend imperméable à ce que vous me dites. Je vous ressens comme un ennemi et tous vos silences ne résonnent en moi que comme une confirmation que c'est cela. Rien ne peut me nuire plus que mon ignorance sur moi-même, et vos silences m'expriment que vous voulez m'y enfermer – c'est toujours une détente pour moi quand je prends conscience des liaisons que je ne percevais pas et de leurs significations – mais vous ne voulez rien me dire – vous préférez pousser mon désarroi jusqu'au bout et bien vous en moquer – ironiser –
Tout à l'heure, après le téléphone – j'ai pensé : des étudiants ont le droit de savoir ce qui concerne les malades – mais les malades n'ont rien à savoir – ils servent de terrain d'expérience, de source d'informations et c'est tout.
Lorsqu'au lieu de m'éclairer au ras du sol, là où est ma difficulté, là où je vis, vous me rappelez quelque point de morale, quelques paroles de l'Évangile, je le ressens comme un vol de votre part – une manière de me nuire en évitant d'éclairer mon ignorance là où j'en souffre – je le ressens comme une cruauté, et encore imposée au nom de l'Évangile.
C'est un artifice de me laisser dans mon ignorance et intensifier mon malaise par cette attente déçue de ce à quoi j'ai droit et dont vous me frustrez.

ooooo

Cet *abneget semetipsum* je l'ai trop entendu dire par ceux qui lient de lourds fardeaux sur les épaules des autres, mais ne veulent pas les remuer du bout du doigt – trop employé à des fins utilitaires.

Et j'en ai poussé l'application dans ma vie jusqu'à en perdre l'équilibre.

Les clercs l'utilisent à merveille pour maintenir les bonnes sœurs dans une mentalité infantile qui leur procure une docilité admirative pour eux-mêmes. Car il ne s'agit de renoncer à sa volonté que pour leur laisser le champ libre pour affirmer le leur, renoncer à son jugement personnel pour s'en remettre au leur – et ainsi de suite.

C'est le refoulement dans la médiocrité et l'incapacité et l'inexistence [*mot illisible*] la pénitence, de faire figure de vivant. Il faut être un vivant-mort, un vivant qui se tue, se rogne et se diminue tant qu'il peut.

Vous m'avez dit cela parce que je ne suis bonne à rien, incapable de rien – et que c'est une manière de me le faire accepter – et de me le signifier surtout – par un mot de l'Évangile.

ooooo

J'en viens à désirer que vous me traitiez comme une incroyante ; ainsi peut-être y aurait-il l'espoir d'aborder les choses à leur niveau.

ooooo

La religion finalise les sciences mais n'y supplée pas, ne s'y substitue pas.

ooooo

L'autre jour, je vous posais une question sur ce qui se passe quand je suis prise par l'impérieuse envie de ceci ou de cela et que ma raison ne domine plus. Vous m'avez simplement répondu : « N'avez-vous pas entendu parler d'un certain péché originel ? »
Ainsi la question est close, l'attente refoulée, la menace empirée ; je me sens menée dans un peu plus d'ignorance et des forces, qui en moi me menacent et dont j'ignore ce qu'elles sont – Rien n'est plus déprimant pour moi qu'une attente déçue – rien ne m'annihile davantage qu'un milieu de glace.
C'est dans un tel milieu que s'est formée ma névrose et que mes obsessions ont germé. J'entre chez vous comme dans un frigidaire, et ma première secousse, à chaque fois, est cette porte qu'on claque si fort – je l'appréhende en arrivant. J'en sursaute à chaque fois – et cela ouvre la petite attente de la séance.
Le froid fige la vie : c'est le principe et l'utilité des frigidaires – mais sûrement, pour d'autres cas, c'est un détriment et je l'éprouve ainsi.

oooo

Vous me dites encore que vous ne comprenez pas comment une bonne sœur se laisse aller à de telles impressions. Je vous demande seulement de l'admettre.
Vous me reprocherez demain de n'avoir pas assez réfléchi à ce que vous m'avez dit sur cet *abneget* – et vous me reprocherez mes concepts à ce sujet si j'en ai – mais je ne sais pas réfléchir sans user de concepts.
Cette lettre vous dit pourquoi je suis en tel malaise, je pense que vous ne m'en voudrez pas.

Sœur M. Trinité¹

Marie de la Trinité à Lacan, 18 mars 1952

Retour de Flavigny – des Riceys

Messe dimanche de ce prêtre ;

Notre Mère à mon âge : elle « va »

Je lui ai parlé – elle ne pourra pas proposer de noms ; elle ne demande rien pour elle.

Attendre mai – ne rien faire pour me mettre en évidence. Je pense à la *valeur* et à la valorisation des sujets. Je m'y sens humainement plus ou moins à l'aise.

Soulever le problème du plaisir et du renoncement ; du devoir et de l'inclination spontanée.

D'où vient la difficulté à me « déterminer ? »

Peut-être parce que je n'ai pas eu en son temps un corps déterminé avec ses valeurs et ses fonctions déterminées qui canalisent vers un choix.

Maintenant ? la conséquence de la suite des options ?

Les religieuses ont une plus grande difficulté que les mères de famille à devenir adulte – et le clergé y concourt.

Il y a des difficultés qui viennent du seul fait qu'une supérieure non pleinement majeure a autorité sur une sœur qui a plus de maturité – la supérieure se sent confusément inférieure et réagit comme sous l'influence d'un complexe d'infériorité. Ce qui rend la situation compliquée et tendue et met l'une et l'autre en malaise et inquiétude.

Séance du mardi 18 mars 1952

J'ai chaque matin un très vif malaise de la journée qui commence ;
un malaise confus et diffus ;

confus dans l'impression que j'en reçois, diffus dans ses ramifications ;

Je m'aperçois que « ramifier » est à l'autre extrémité « d'enraciner ».

L'enfant cherche à s'enraciner, l'adulte a besoin de ramifier

¹ Marie a barré son nom.

J'ai l'impression, chaque matin, que je ne sais absolument pas de quoi il s'agit.
Un sentiment de « sauve-qui-peut » plus que de concours.
Chaque matin recommence le problème du devoir objectif et des tendances subjectives : en conflit l'un avec l'autre.
Aux Riceys, j'ai rencontré le besoin d'un milieu :
deux situations : y faire nombre ; le valoriser

lundi : je crois en Dieu créateur : du monde céleste, du cosmos (mystère de toute-puissance) – relations à lui de l'un et de l'autre – notre situation à l'un et l'autre et notre participation à leurs relations à Dieu.
mardi : les menaces qui nous encerclent : l'agressivité qui jaillit de nous : les forces destructrices, antagonistes, haines, malédictions, guerres
mercredi : la bienveillance : la Providence perçue comme adjuvant – la rectitude de la vie – l'amour, la bénédiction, la paix
jeudi : paradoxes et ambivalences, fidélités et infidélités – confiance et défiance – colères et pardons : le maximum de tension et de contradiction
vendredi : la résistance du mal à Dieu – de Dieu à tout ce qui s'oppose à ses Desseins – motif de la Rédemption qui ôte l'obstacle à la relation à ses plans de Déesse, de sa créature à lui-même par l'Incarnation.
samedi : l'éveil au-delà – la paix – la louange
dimanche : le Repos – la Relation expérimentale

Séance du [mercredi] 19 mars 1952 – St Joseph

Impossible de me décider à quoi que ce soit. Tout passe dans ma tête : office, oraison / lecture, Ecriture sainte, lettres.
Tout cela suscite un désir – mais un désir inerte : le devoir / la conscience / le don de moi-même ne fonctionnent pas ; je suis dans le vide.
Ce que je me demandais aux Riceys : « Qu'est-ce que je fais là ? », s'étend à ceci :
« Qu'est-ce que je fais dans la vie? » [*souligné 3 fois*]
Je pourrais changer et dire : « Qu'ai-je à faire de la vie ? » Je n'en sais rien.
Mais ce qu'il faut que je fasse aujourd'hui n'a de sens que s'insérant dans un devenir dont la voie me soit claire.
Recouvrir d'un devoir artificiel ce vide le laisse subsister – C'est ce qui s'est passé.
Les tendances ou inclinations que je sais avoir, je ne les éprouve pas – je les ai de souvenir.
Elles demeurent du convenu, mais ont perdu la vie.
S'il y a eu des obsessions c'est parce que tout le reste s'est crispé – maintenant qu'elles sont dissipées je me trouve face à la non-vie.
Réveiller la vie par l'extérieur est faux, factice.
Au-dedans, c'est bouclé et cependant cela vit – mais verrouillé.
Comment parler d'amour avec qui y contredit ?

J'ai fait ce travail sur l'affectivité et maintenant je juge malhonnête de m'y aventurer : est-ce que c'est vrai ou faux ?
En prenant appui et direction du dehors, je n'arrive pas à la constance parce qu'il n'y a pas de continuité entre cette règle prise du dehors et moi-même.
En prenant direction du dedans je sens que je suis coupée du dehors – isolée – désertique et je me sens inadaptée – comme si je ne devais jamais rencontrer les autres vivants, ni eux moi.
Je n'ai pas de « mouvement vers » en moi – et je ne reçois rien du dehors : je sais seulement qu'il existe et que j'existe.
Il me semble que recouvrir tout cela de religion par le camouflage est une irréligion, une atteinte à sa vérité.

Que j'essaie de m'y prendre par une raison d'agir extérieure à moi – ou par une intérieure à moi, rien ne m'émeut assez pour me décider ;
exemple d'aujourd'hui : la fête de St Joseph et son office ; ni par conscience, ni par dévotion je n'ai pu ouvrir le bréviaire.

Je me sens aujourd'hui sous la névrose et tout est perturbé.

Rien n'est simple, rien ne va de soi. Il faut que je réfléchisse sur tout et je ne vois que partiellement ; il me manque le rapport vivant des choses à moi et de moi aux choses.

Quelque fois, je pense qu'il vaut mieux que je sois artificiellement dans l'existence, mais que j'y sois – plutôt que d'être moi-même et hors de l'existence – mais cela me paraît un mensonge.

J'ai voulu, pour obéir faire céder en moi-même toute résistance [souligné 3 fois] et j'ai perdu l'usage de cette résistance.

L'amour et la résistance

perdre la résistance, c'est perdre aussi l'amour – car je crois que l'amour est le 2^{ème} temps de la résistance.

C'est par résistance à la mort que le vivant se nourrit et par résistance à l'isolement qu'il aime.

L'avidité et l'amour expriment la mesure de la résistance. Otez la résistance, il n'y a plus d'avidité ni d'amour, elles ont perdu leur sens qui est de sauver.

Séance :

J'ai dit tout cela.

Il a retenu la fin : l'origine de l'avidité dans une résistance, il m'a dit :

« Vous retrouvez là vos problèmes alimentaires. Essayons de serrer de plus près : pourquoi êtes-vous venu plutôt jeudi [?] – Si vous pouvez faire face à la tension où vous êtes sur ce divan et l'exprimer en paroles et non en gestes – Dans cette résistance que vous sentez, vous touchez le fond. »

– « Quel fond ? » pas de réponse.

– « Venez me voir vendredi prochain. »

Lui dire comment je ressens tout comme malveillance ; quand il m'a dit : « Eh bien ! faites votre petit voyage¹ » = la satisfaction de mon éloignement (l'interprétation que j'en ai faite).

Mad.² qui doit se demander ce que je fais pour avoir ainsi le temps d'aller chez elle, même ce matin – et ainsi de tout le reste.

Ce que je ressens de façon constante quand il n'y a pas de stimulant extérieur, c'est une opposition intérieure indéterminée – je la ressens, précise, mais indéterminée = l'opposition comme précise, son objet comme indéterminé, mais venant justement s'insinuer dans ce qui naît en moi.

Je pense à la conception qui fait éclater l'ovule d'où naît un être neuf qui finalise l'ovule : c'est l'opposé qui se produit.

L'opposition annihile.

Qu'est-ce que c'est ?

Même si ce sont les défenses des éducateurs venues du dehors et absorbées, assimilées comme défense indéterminée, comme un principe, une règle de vie que d'abord il faut défendre : en quoi cela s'est-il enraciné en moi ?

¹ Du 22 au 28 février, MdT était retournée à Flavigny où elle participait à la préparation du chapitre sur la révision des Constitutions.

² Madeleine Belloy, la sœur de Marie de la Trinité.

La différence entre l'intelligence et l'amour c'est que l'intelligence est simple : c'est connaître, elle n'a qu'une fonction. – L'amour en a deux : aimer et haïr, et il a besoin des deux, d'où toutes les peines : peur et confiance – crainte et désir – bien et mal etc.

L'intelligence n'a rien de tout cela.

On dirait que l'amour c'est l'ovule et l'intelligence le spermatozoïde

Il y a opposition entre intelligence et amour parce que leurs deux fonctions sont irréductibles – mais inséparables – tout ce qui ne comporte que l'une avec élimination de l'autre, tend vers le monstrueux.

Séance du vendredi 21 mars 1952

Au-dessus de tout ce bio-psychique il y a la Sagesse spirituelle.

Je sens en moi cet interdit beaucoup plus fort que mes inclinations – est-il relié à l'interdit sexuel ?

Pourquoi ne m'avez-vous rien dit des projections intérieures sur l'x ? [sic]

Quand j'ai vu Lag[ache] vous m'avez dit que cela me ferait perdre des mois et vous me faites traîner dans mon ignorance indéfiniment.

Ce n'est pas un refus, mais une impuissance d'existence par ce qui s'y oppose.

Je n'arrive pas à avoir assez d'aversion du contraire, qui aide à ce qu'on veut. A 14 ans : « Je préfère aller dans le midi. »¹ – cela reste comme cela.

Comment voulez-vous que je parle d'amour ici et avec vous ?

P. Motte : Je crois qu'il est nécessaire de me laisser suivre mon jugement et ma conscience – telle que je peux en rendre compte à Dieu. Si je donne assentiment à votre interprétation inamicale ① je m'aliène à nouveau, je reperds mon autonomie, que je n'ai plus, mais que je dois conquérir.

Si vous voulez maintenir cette interprétation, elle me restera comme une accusation – vous la maintenez en en faisant comme une condition de ma droiture.

① En soi, cela n'a rien d'inamical – c'est vous qui le ressentez ainsi, mais je peux vous affirmer devant Dieu que ce n'est pas par ressentiment, ni pour vous résister.

Je ne suis tenue à aucune obéissance envers vous.

Vous m'avez proposé d'en référer à Mère St Jean ; la situation est trop délicate, il lui est difficile de donner son approbation à ma conduite contre vous. Elle pourrait ne le faire que pour vous éviter de la peine. Si son jugement était autre, elle ne voudrait pas me donner l'exemple de vous résister.

Il suffit que je vous ai dit les motifs – je n'ai pas à les lui dire, même si je les lui dis, elle ne peut les voir que du dehors.

② Suspendre l'assentiment à votre désir n'est pas comme vous envoyer au visage « fouinarde » ou « épier » – ni accepter contre vous une calomnie sans m'informer et en la transmettant à d'autres.

Imputer une intention malveillante c'est développer le sentiment de culpabilité ; la maintenir c'est l'enfoncer.

Séance du vendredi 21 mars 1952

[Lacan] « Le langage est illusion en ceci qu'il n'est pas le réel – qu'il s'en distingue, mais qu'il est indispensable pour le concret. »

¹ Sa mère lui donne le choix entre retourner en Italie ou aller dans le midi, et la réponse de Paule est à l'inverse de ce qu'elle désire réellement.

J'ajoute : « Il ne vaut que s'il réfléchit le réel, s'il est miroir, s'il est « idée » du réel – sinon il est illusion et il mystifie. »

Il a proposé de fermer la fenêtre :

- « Qu'est-ce qui vous gêne, le bruit ou l'air ? »
- « Seulement ceci : qu'elle soit ouverte. »
- « Voulez-vous reprendre les dernières séances ? »
- « Voilà, j'ai dit ce mot d'amour et avant j'avais pris le mot d'affection – et vous avez ironisé ; (Il a dit : pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom et prendre des détours ? affection, affectivité, affectivité). Après cela, le soir j'ai ressenti dans mon corps un point sensible et le lendemain je me suis trouvée indisposée plus tôt que la date normale. Ici, entre vous et moi, la situation est irréaliste. C'est une situation artificielle de vous à moi, mais pas de moi à vous. Pour moi et en moi, c'est réel – mais en vous c'est artificiel, professionnel – vous êtes là fictivement. »
- « Exactement – la situation du psychanalyste est une situation irréaliste – mais je suis aussi un homme qui représente une personnalité humaine. »
- « C'est à elle que je m'adresse. « Je ne peux pas parler d'amour avec quelqu'un que je ressens comme ne cherchant pas mon bien, comme malveillant. Je vous l'ai écrit tout au long. Si vous étiez bienveillant avec moi vous me faciliteriez cette analyse et vous ne le faites pas. Vous ne m'avez jamais parlé, par exemple, de cette projection qui est quelque chose de capital. »
- « Si je ne l'ai pas fait c'est que le moment n'était pas venu. Je vous ai dit d'autres choses qui sont fondamentales et que vous avez bien retenues. »
- « Trois en deux ans ! Que voulez-vous que je vous dise de l'amour ? Pour moi qui suis ici dans une situation artificielle et dans l'état religieux, toute ma conscience dresse une barrière. Mais aussi, selon ma nature humaine, ses propres lois jouent indépendamment de ma conscience. Et ce que j'éprouve, je l'ignore [*On pourrait aussi bien lire : je l'éprouve ou je l'ignore*]. »
- « C'est très juste. »
- « Eh bien, je ne sais pas si j'éprouve réellement le désir sexuel, ou seulement en imagination ? Comme aujourd'hui, j'ai reçu la nouvelle qu'une sœur que je devais voir demain ne viendrait pas. Cela a été une déception, mais je n'ai pas éprouvé de sentiment de souffrance – et cela je le trouve anormal. J'ai seulement souffert de ne pas souffrir. Souffert de me sentir anormale.
Et ici, je ne sais pas si j'éprouve ou pas ce désir sexuel, si vraiment je le désire ou si j'imagine le désirer. »

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Nodet, le 21 mars 1952

« Cher Docteur,

Je vous écris pour vous dire un peu où les choses en sont, depuis que je vous ai vu au moment où j'hésitais à continuer ou non –

j'ai donc persévéré dans cette ascèse inconfortable et obscure ; plutôt, nous avons persévéré à deux, ce qui est à la fois l'aide, l'obstacle et le problème !

pour les obsessions, cela va beaucoup mieux – mais je m'attendais, avec leur diminution de plus en plus sensible, à me retrouver « comme avant » ; mais c'est plutôt comme si, les banquises étant à peu près dissoutes, je me trouvais dans les glaces du pôle nord : j'espère qu'elles fondront aussi en leur temps – mais c'est long et lent.

Cette année je vais plus fréquemment à Flavigny, environ tous les 15 jours ou 3 semaines et le temps que j'y reste, cela se passe bien.

Ce qui m'aiderait beaucoup, ce serait de pouvoir me centrer sur quelque chose. Cela peut vous étonner qu'une religieuse parle ainsi parce que la tradition habituelle est de remettre la chose aux Supérieures, le sujet s'abandonnant à l'obéissance.

Mais le cas où je me trouve est un peu spécial ; et bien que j'aie plusieurs fois demandé qu'on fasse de moi ce qu'on voudrait, Mère St-Jean et les Sœurs qui sont auprès d'elle pour le gouvernement préfèrent que je leur propose – tout comme il y a des Sœurs qui demandent à aller dans les missions, ou d'autres d'être jardinières d'enfants. Proposer n'est donc pas envisagé chez nous comme une rupture à l'obéissance monastique, mais comme un concours du sujet aux décisions que l'autorité religieuse prendra à son sujet. Il y a bien des précédents à cela dans l'Évangile et la vie des Saints.

Je corresponds avec un certain nombre de Sœurs, qui l'ont demandé spontanément et attendent de moi une aide personnelle – tous les sentiers que j'ai parcourus m'aident à les comprendre et à les servir à peu près chacune suivant leurs besoins – mais je sens aussi avec acuité que la plupart de leurs problèmes les dépassent : je veux dire que, sous des manifestations variées, ce sont des problèmes qu'il faudrait étudier de très près parce qu'ils ne sont que dans leurs modalités ceux de telle ou telle Sœur – sous cette modalité-là selon laquelle telle Sœur les vit, et il y a tel ou tel genre de problème qui reparaît, le même, mais avec d'autres couleurs, dans la vie d'une autre Sœur.

J'éprouve une peine extrême en constatant certaines régressions, certaines atrophies, des stagnations, des efforts énormes de vertu à propos de difficultés qui ne sont pas saisies par le bon bout ; des incompréhensions ou des tensions prolongées qui laissent parfois des traces paralysantes – un capital de bonne volonté sincère et l'amour de Dieu authentique dans des psychologies d'adultes, mais d'adultes mineures et qu'il faudrait aider à devenir majeures.

Quand nous prions Dieu en lui disant : « que votre volonté soit faite », je pense que cela comprend, avant bien d'autres choses, que sa volonté de Créateur s'accomplisse dans ce qu'il a créé ; et que ses créatures humaines, sans excepter les religieuses, ne soient pas adultes de corps seulement mais parviennent aussi, avec plus de difficultés et d'efforts, bien sûr, à devenir mentalement majeures.

A bien observer les choses, il me semble que la plupart des difficultés de vie commune, etc. tiennent à ce que le comportement psychologique de mineure perdure indéfiniment, parce que les Sœurs ne sont pas aidées à parvenir à leur maturité – et que tout un ensemble de choses concourt à favoriser l'instauration ou le développement des sentiments d'infériorité ou de culpabilité qui sont les meilleurs bouillons de culture pour l'orgueil et la jalousie – ainsi tout en luttant d'arrache-pied contre ces défauts, on leur offre un terrain d'élection pour proliférer en tous sens.

Tout cela, vous le comprenez, me préoccupe - et quand ma vie s'est effondrée, j'ai désiré en sortir et utiliser mon expérience personnelle pour épargner à d'autres semblable épreuve ; dans l'ensemble, grâce à Dieu, les états maladifs aigüs restent une exception – mais les mentalités pleinement saines et majeures le sont aussi = à l'autre extrémité ; entre les deux il y a de tout... vous le savez mieux que moi.

Quand des Sœurs me voient, ou m'écrivent, ce qui les met à l'aise et leur est le plus profitable, c'est qu'elles sentent ma préoccupation de les comprendre comme elles sont, avec leurs difficultés telles qu'elles les ressentent – et que j'évite toujours de me substituer à elles, de leur imposer ma personne ou ma personnalité ou je ne sais quel ascendant qui leur donnerait l'illusion d'une sécurité qui ne pourrait que leur être préjudiciable. Ce ne serait pas les aider mais les tromper.

J'ai remarqué en plusieurs occasions combien les problèmes de la vie spirituelle : les problèmes spécifiquement religieux sont solidaires de « l'état d'âme » – souvent je me suis demandé si cette ultime épreuve de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus qui ne pouvait plus croire à l'existence du ciel (elle voulait quand même y croire) n'était pas psychologiquement liée, mais à son insu, à tout ce qu'elle a enduré de froideur et de douleurs dans la vie commune : la somme de toutes ces expériences accumulées à longueur d'années, acceptées de volonté mais n'en blessant pas moins chaque fois toute sa structure affective, a peut-être fait irruption dans ce plan plus profond d'elle-même où elle vivait selon le mode théologal – au moment justement où ses forces physiques déclinantes limitaient peut-être sa force de résistance ou de sublimation. Ce n'est peut-être pas cela du tout qui s'est passé, mais ce n'est pas impossible non plus. Les modalités d'une épreuve spirituelle peuvent bien être en continuité avec le vécu concret du sujet ; comme aussi les dominantes positives de sa vie spirituelle – sans rien retrancher de la liberté de Dieu ; mais Lui

oublie moins que nous que le Dieu de la Création et le Père de la grâce ne sont qu'un seul ; et qu'il n'y a de grâce que dans la créature.

Pour leur malheur, il y a des créatures sans grâce – mais il n'y a pas de grâce en dehors de la créature ; et c'est la créature que la grâce valorise divinement.

Dans le symbole « *Quicumque*¹ » qui est au Bréviaire, l'Église dit : « *perfectus Deus, perfectus homo* », en parlant du Christ. Et sa Mère, qui fut « pleine de grâce », n'a pas été touchée par le péché originel : l'équilibre et le développement humain étaient parfaits en l'un et l'autre ; et c'est le milieu que Dieu a jugé le plus favorable à ses plus grands mystères intéressant l'ordre créé – car au-dessus il y a son Mystère de Déité.

Ainsi, si la grâce perfectionne la nature humaine en respectant son intégrité de nature, plus cette nature humaine est harmonieuse et conforme à ce que Dieu a voulu, dès l'origine, qu'elle soit, plus elle offre à la grâce un milieu favorable.

La question que je me pose est de savoir comment réaliser cela au mieux – je me le demande et je vous le demande ?

Je ne vous interroge pas sur la manière d'aider les Sœurs – mais pour moi-même ; pour me rendre le plus apte possible à la chose ?

Pour cette année, j'ai renoncé à toute étude de psychologie puisque cela aurait pu compliquer la psychanalyse ; j'ai fait ces derniers mois un travail sur Saint Dominique, pour les Sœurs ; je suis donc redevenue capable de travail.

De tout cela, et de cette préoccupation je parle au Docteur, bien sûr, et il est favorable à cette aide que je donne aux Sœurs qui me le demandent. Comme il ne veut pas que je décide rien d'après ses conseils il ne m'en donne aucun ; mais comme il me dit que les demandes des Sœurs et l'avantage qu'elles y trouvent peuvent éclairer ma décision, je pense qu'il ne m'en trouve pas incapable absolument – mais pour le moment c'est mon propre équilibre qu'il faut assurer . Du moins c'est ce que je crois comprendre.

Comme vous êtes plus au courant que lui, je crois, des milieux religieux, etc. je voudrais savoir ce que vous en pensez ?

Vous m'avez vue aussi pendant deux ans et, névrose mise à part, vous avez pu voir si j'ai les aptitudes de fond nécessaires.

Pour moi, quand je pense à cette possibilité d'orientation , cela me met à l'aise ; et c'est la seule pour laquelle je me sens une certaine inclination spontanée.

Je voudrais que vous compreniez bien que je cherche ; parce que les circonstances, les aptitudes et les épreuves aussi peuvent être des indications de la volonté de Dieu.

Et je pense que je peux compter sur vous pour m'aider dans cette recherche qui n'est pas prématurée comme telle – et qui est actuellement ma principale préoccupation.

Pourriez-vous me dire aussi si, en principe, vous voudriez bien m'aider à me rendre aussi capable que possible, si cette orientation-là devait être choisie ?

Voilà – je suis contente de vous avoir écrit tout cela ; si vous le trouvez un peu long, excusez-moi ; cela aurait été plus simple de vive-voix, car les composantes du problème sont multiples.

Si vous deviez venir à Paris pourriez-vous m'en avertir et m'y réserver un petit moment ? Sans doute, à l'occasion de Pâques resterai-je plus longtemps à Flavigny – si vous ne venez pas ici, pourrais-je alors aller vous voir ; je ne pense plus que le Dr L[acan] s'y refuse, parce qu'il sait que vous m'avez suivie, et je le lui demanderai avant, si vous le voulez bien vous-même.

J'aurais voulu voir ici, à Paris, le P. Beirnaert – mais le Dr L. a préféré pas – si bien que je suis dans cette grande Babylone comme dans un désert. J'ai une sœur, mariée, qui habite à Neuilly et chez qui je vais assez souvent ; mais ma vie quotidienne se passe dans une petite chambre seule qu'on m'a prêtée dans ce grand immeuble.²

¹ Appelé aussi « Symbole d'Athanase »

² 179, rue de la Pompe – Paris 16° : chambre prêtée par Mme Lapeyre, la mère de sœur Marie-Marthe.

Encore ceci. Dans les Etudes Carmélitaines *Direction spirituelle et Psychologie*, on dit que sœur Th. de l'E.-J. n'eut pas de directeur. Au Congrès où il en a été question, la question de sa sœur n'a pas été soulevée parce qu'elle vivait encore. Mais Dieu l'a rappelée de la terre l'an passé. Et c'est elle qui a soutenu Sœur Thérèse tout le long de sa vie. Chose curieuse, il semble qu'elles aient eu besoin l'une de l'autre ; car l'aînée paraît avoir eu un tempérament porté à la tristesse et c'est peut-être sa sollicitude pour sa jeune sœur qui l'a sauvée de la neurasthénie – et que serait devenue la plus jeune si elle n'avait pas eu ce fidèle appui jusqu'à sa mort ? Si cela vous intéresse de voir cela de plus près, je tâcherai de vous obtenir quelques documents précisant ces relations.

Que la prochaine grâce de la Résurrection vous soit donnée en abondance et vous vivifie pleinement, avec tous les vôtres.

sœur Marie de la Trinité, op.

Je garde une grande reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour moi – et je crois que j'ai besoin de pouvoir compter sur vous jusqu'à ce que j'ai trouvé une vie et un équilibre normal et une utilité sur la terre où ce que j'ai reçu de Dieu, comme tout le monde, fructifiera au bénéfice de l'ensemble.

C'est encore la tendance vers la mort qui prédomine : je me suis réveillée hier matin au moment où ayant à conduire seule une auto et sans y voir derrière moi dans une manœuvre de recul, elle était tombée par l'arrière dans une fosse et j'étais sur le point d'être engloutie avec, sans pouvoir en sortir ni recevoir de secours. Et ce matin, même réveil avec la différence qu'il s'agissait d'une barque prise dans des remous et des vagues et s'enfonçant sous l'eau avec son passager, ce qui m'a réveillée.

Sans doute est-ce pour faire contrepoids que je sens le besoin d'aider les autres à vivre, à découvrir les voies de la sagesse et à y progresser dans la lucidité et la confiance.

Vous m'êtes un petit coin de confiance sur la terre, vous le savez bien, il faut me le garder.

Reprise des notes

Vendredi/samedi [21-22 mars 1952]

Rêve :

Dans une auto, obligée à marche-arrière et seule. M.-Josée m'indique de reculer, mais je ne vois pas derrière moi ; je recule et braque pour tourner : et je sens l'auto glisser par l'arrière dans une fosse à purin – elle s'y enfonce et je ne puis sortir. Je me réveille au moment d'y disparaître, en appelant.

Samedi/dimanche [22-23 mars 1952]

Rêve :

Dans un train, je cause avec un voyageur – devant un étang des Dombes où je vois un homme debout sur une barque légère. Je sens le danger, il y a des vagues ; l'homme a l'air tranquille, mais la barque fait eau par derrière et peu à peu s'enfonce avec l'homme. Je m'éveille au moment où on ne voit plus qu'à travers l'eau, complètement recouverts par elle, l'homme et la barque.

La peur du schéol ?

Lu dans de Greeff (*Les Sources de l'humain*)¹ que si la révélation d'un bonheur total se fait vers 7 ou 8 ans, le sujet risque de passer indifférent à ses évolutions ultérieures, et gardera toujours la nostalgie (ou l'attirance) de cet état privilégié et uni à ce qu'il a expérimenté :

¹ Etienne de GREEFF (1898-1961) – Psychiatre et écrivain belge, professeur de criminologie. Dans *Aux sources de l'humain*, Plon, 1949, de Greeff insiste sur le rôle joué par les grandes tendances instinctives dans le développement et l'orientation de la vie psychique et sociale. Pour lui, les tendances instinctives proviennent soit de l'instinct de défense, soit de l'instinct de sympathie. Par les instincts de défense, l'homme développe son intelligence créatrice de technique ; par les instincts de sympathie, sont, quant à eux orientés vers l'amour et la vie affective. Un compte-rendu de l'ouvrage est disponible sur internet dans la *Revue philosophique de Louvain*, 3^{ème} série, t. 47, n° 14, 1949, sous la plume de G. de MONTPELLIER qui met en doute le développement de l'intelligence par le seul instinct de défense.

j'y trouve ma propre histoire et je pense qu'il y a là l'explication humaine des tendances de ma vie spirituelle – et de mes besoins personnels. Ne pas en tenir compte était rompre l'harmonie entre l'appel et la réponse : l'appel a régressé, la réponse est indéterminée.

Les expériences de l'amour divin excèdent celles de la nature humaine. Si elles devancent les satisfactions humaines sexuelles, celles-ci perdent en partie leur fascination – le sujet les traverse sur un pont (Ste Catherine de Sienne).

Mais alors, pour l'accomplissement de sa vocation personnelle, il faut tenir compte de cette donnée – et ne pas la contraindre à ce qui n'est pas inscrit dans sa destinée à travers la vie humaine.

Je lis de Greef et cela me désaltère – tandis que les séances m'assoiffent et m'esseulent.
parce que vous me niez – vous niez mon existence individuelle, mes problèmes ; en niant la valeur de mes interrogations vous les faites tomber dans le néant et moi avec.

Avant tout, être quelque chose pour quelqu'un.

Ces séances intensifient mon sentiment d'inexistence et de culpabilité. Que ce dont j'ai besoin c'est ce qui m'est défendu – et que mes choix sont mon malheur.

Je vais de plus en plus à ces séances comme à un examen que je vais rater. Il y a des psychanalyses qui ratent, vous me l'avez dit. Qu'est-ce qui rate ? et pourquoi ?

J'ai de la difficulté à dégager ma réponse de la réponse conventionnelle, impersonnelle.

Je vais ici de déception en déception. Ce n'est pas ce que vous m'avez dit au début. Je me sens seule maintenant et seule après.

J'ai surtout besoin de voir ce qui se passe en moi – de pouvoir nommer les choses et les distinguer.

Il y a un vivre triangulaire aussi : le ressenti – la conscience du ressenti – la confrontation avec les modes humains primitifs.

comme cette structuration triangulaire ou la confusion entre soi et les autres.

Jeudi 27/vendredi 28 mars 1952

(6 feuilles manuscrites recto, grand format)

« J'ai rêvé ceci :

J'arrivais pour ma séance, comme d'habitude – mais je sentis qu'il y avait quelque chose d'inaccoutumé et songeai qu'il valait mieux me retirer –

toutefois je fus introduite dans la pièce que je traverse chaque fois en quittant le petit salon – la porte de communication entre l'un et l'autre n'y était pas, il y avait un rideau à la place.

J'ai été assez frappée du rideau lui-même qui me laisse une impression de blanc et de gris argent comme si c'était lamé soie et argent avec des reflets blancs de soie et de métal : cette tonalité domine tout le rêve – les personnes l'avaient sans distinction des habits et de ce qui n'en a pas, visages et mains, et tout était de même ce qui rendait le discernement des personnes entre elles et des choses plus difficile.

La tonalité faisait que toutes les formes y étaient enchevêtrées, confondues dans une même apparence et cependant distinctes les unes des autres,

cela contribua à mon malaise – je trouvais que je n'étais pas seulement capable de distinguer avec précision et que cette difficulté devait m'être personnelle – je souhaitai que nul ne s'en aperçut.

En lisant les psaumes j'ai souvent été frappée de l'expression “revêtu, vêtement” – “*Domine regnavit, decorum indutus est*¹” – cela revient très fréquemment pour Dieu et pour les hommes, même les pécheurs : “Il s'est revêtu de la malédiction comme d'un vêtement.”[Ps 109, 18]

¹ Le Seigneur a établi son règne, il s'est revêtu de splendeur. Ps 93, 1

Dans mon rêve, cela avait une signification de valeur, mais pas éclatante, pas tapageuse – une sorte de valeur par l'intérieur – et en même temps une séparation, un voile, une illusion : moyennant une réalité jusqu'à un certain point de valeur – et illusion au-delà de ce point.

Derrière ce rideau, dans le petit salon, il y avait va et vient et bruit – de temps à autre la fente du rideau s'entrouvrait et je voyais ce qui me semblait être des enfants qui se déguisaient avec une étoffe semblable à celle de ce rideau – ils ne se détachaient pas du fond qui était semblable aussi – c'est par leurs mouvements que je les apercevais.

J'avais durant ce temps d'attente assez peur que quelqu'un vienne et me demande ce que je faisais là – et d'être qualifiée de curieuse – j'aurais répondu qu'on m'avait introduite là sans rien me demander étant venue moi-même à l'heure accoutumée, ce qui est légitime.

J'aurais dit aussi que j'avais respecté ce rideau et ne m'en étais pas même approchée, car je me tenais vers la fenêtre.

On m'appelle vers l'entrée, un rideau la séparait également du petit salon, à la place de la porte.

Quelqu'un me dit que c'était une réunion de famille, assez nombreuse – que pour loger tout le monde il avait fallu placer un lit sur la gauche, et je le vis : il était plus large que pour une seule personne, mais trop étroit pour deux. Il était recouvert de cette même étoffe dont la grande valeur avait une apparence si discrète qu'elle n'avait de valeur qu'aux yeux des connaisseurs capables de l'estimer : et j'en étais – mais je me demandais aussi si ce n'était pas moi qui me trompais dans cette estimation de sa valeur et cela m'inquiétait.

Je faisais ce que je pouvais pour que cette inquiétude ne se voit pas et avait l'air comme tout le monde car il me semblait que pour les autres cela leur était bien égal que cette étoffe ait de la valeur ou non – mais pour moi, c'était capital parce que c'est tout mon jugement personnel que cela mettait en cause.

Donc, je vois ce lit qui se trouvait à l'emplacement du poêle en faïence – au-dessus duquel est saint-Joseph¹ qui paraît un îlot dans ce petit salon où, à l'autre extrémité, se trouvent des objets dont le symbole est trop clair.

Le lit justement n'était pas du côté du radiateur, mais à celui de saint-Joseph – et le pan coupé avait disparu : l'espace était carré.

On me dit aussi (personnage invisible) qu'à ce repas de famille on donnerait la communion et que par suite, comme je suis religieuse et me trouvais là, ma place y était indiquée – je pensai que cela m'était dit de votre part, ne connaissant là que vous – mais je craignais aussi que cela soit une proposition de politesse à laquelle je devais comprendre qu'il fallait répondre par un refus. était-ce bienveillance ? n'était-ce pas plutôt malveillance pour me prendre au piège ?

Il n'y avait en somme que des choses très simples, mais la peur montait de plus en plus – et n'était-ce pas malséant de partir, de m'esquiver, de disparaître sans qu'on me voit – mais c'était trop tard, il ne me restait plus qu'à faire face.

J'entrai donc – les tables étaient ainsi disposées

¹ Dans son livre *Le jour où Lacan m'a adopté* (Grasset, 2002), Gérard Haddad qui commença une psychanalyse avec Lacan en septembre 1969, décrit le petit salon en question : « Je jette un coup d'œil sans curiosité sur le lieu, un petit salon à la moquette élimée, une cheminée en faïence sur laquelle je remarque une image d'Epinal représentant St Joseph portant un enfant et un poisson en porcelaine bleue, la gueule béante. Deux fauteuils recouverts de velours vert, usé, un petit canapé de même facture, une table ronde, un porte-revues avec quelques magazines d'art. » (p.94)

Les réunions de famille ont toujours été pour moi une hantise. Surtout celle du jour de l'an où nous étions tous réunis. Ce jour-là, il m'arrivait toujours d'être indisposée dans l'après-midi – malgré la plus grande irrégularité des dates.

C'était habituellement les situations qui me tendaient, qui provoquaient le choc – ou bien celles où elle était plus contrariante, ainsi cela ne manquait pas de correspondre le plus souvent avec des voyages, des sorties de ski où je devais avoir l'air contente alors que les personnes, le froid, le genre de distraction m'y étaient à charge.

Il y avait aussi un certain bien-être que j'éprouvais aux soirées où je savais devoir rencontrer M.C¹. – la pensée de le rencontrer provoquait la même chose.

Ainsi cela ne survenait jamais sans qu'une circonstance extérieure de plus grande tension ou de plus grande détente l'ait provoqué – jusqu'au 24 mars [1944] où je sentis que je n'avais pas besoin de me nourrir – il y a eu 8 ans cette année – depuis la régularité s'est installée. Est-ce grâce à un meilleur équilibre physique (somatique) – est-ce au contraire parce que je suis, depuis ce temps, coupée du monde sensible, mon corps m'isolant de lui au lieu de m'y relier – si bien que les causes qui jouaient avant n'ont plus eu d'influence dans la suite – car je n'en ai plus qu'une perception mentale = une « représentation », pas une participation.

Cela s'est trouvé quelque fois devancé par quelques détentes : à quelques séances de narcoanalyse avec le Dr N[odet] et quand j'avais vu le Dr C[ourchet] dont le type ressemblait au jeune homme que j'aimais retrouver.

Ayant pris la place la plus discrète, j'essayais de me mêler à la conversation. Surtout d'avoir un certain air de fusionner, complètement artificiel, mais qui convenait à la situation.

J'étais assez fascinée par cette couleur des tentures dont les tables, les couverts, les mets, les personnes, les murs étaient revêtus – ma tension allait en croissant et il ne convenait pas que cela se voit, au contraire.

Je projetais mon attention en avant, vers la communion eucharistique qu'on avait annoncée et qui était ma seule raison d'être là.

Cela me rendait absente du moment présent – et je n'étais présente à rien à force de vouloir me mettre à l'unisson.

Cela dura –

après un temps, je fus certaine qu'on avait dû donner à tous la communion, et à moi aussi, puisque c'était annoncé – mais aucun souvenir ne m'en restait et à la honte s'ajoutait le remords : je n'étais restais là que pour cela, et voilà !

J'avais peur qu'à côté de moi on s'en rende compte et s'en scandalise j'essayai de tenir jusqu'au bout bien que de plus en plus coupée des autres et de ce qui se passait.

Le repas achevé vous vous êtes levé – c'est alors seulement que j'aperçus votre présence, vous voyant alors le seul faisant à votre place une tache sombre, et je fus étonnée que vous n'ayez pas la couleur et l'habit qui s'étendait à tout le reste – vous aviez un habit tout noir – vous avez dit quelques mots d'action de grâce pendant lesquels on s'est tu. Heureusement vous n'avez fait aucune allusion à moi.

Hier soir je suis allée chez ma sœur, à Neuilly – après le repas, Hélène qui attend des jumeaux est allée se reposer. Peu après, les premiers symptômes de la naissance sont survenus. J'ai aidé à préparer sa valise et le docteur étant venu la voir, à 10 h elle partait pour la clinique. ①

Je ne sais si c'est cet incident ou le rêve précédent qui en a amené un autre, sans doute les deux conjugués.

¹ Le jeune homme que MdT aimait à rencontrer autrefois lorsqu'elle allait en soirée avec ses sœurs.

① J'ai pris extérieurement part à l'état d'âme de la famille en pareille circonstance, tout en me sentant personnellement complètement indifférente, sauf mentalement. Je ressens très péniblement cette coupure du monde extérieur, je me sens anormale et appauvrie de tous les stimulants qu'elle contient et qui ne m'atteignent pas : je les pense, mais ils me restent étrangers malgré l'immense désir que j'ai de les ressentir, de les accueillir, d'éprouver toute leur efficacité vivifiante.

Je crois qu'il n'y a que le jeûne jusqu'à l'obtention d'une sanction de faim très vive qui réveillerait mes réactions sensibles en les reliant à ma conscience psychique.

Je crois que c'est un besoin pour retrouver la correspondance nouvelle – et c'est un besoin pour mon équilibre, cela devient un devoir ? Qu'en pensez-vous ?

[Reprise des notes sur le cahier bleu]

Le rêve ici noté sur des feuilles – raconté à la séance, puis y suis revenue.

Je remarque que les personnes ne se distinguaient que par leurs lignes extérieures visibles comme des feuilles de métal semblables à ceux de l'étoffe qui couvrait tout et au-dedans, c'était vide.

Est-ce que c'était une manière de représenter mon insensibilité ? Tout le rêve marque qu'il n'y avait aucune communication du milieu à moi ni de moi à lui –

et ni vous ni moi n'avions cette tonalité, et la vôtre commune à tout le reste, personnes et choses ;

et quand vous vous êtes levé j'ai eu le sentiment que nous émergions : que je vous rencontrais au-delà, moi en blanc et vous en noir, le gris argent, teinte neutre, entre vous et moi.

les 2 tables, 2 séparations – et les 2 formes à la fois [*illisible*] : la sexualité et la Cène, les 2 formes d'amour ; et les 2 nourritures, la corporelle et la spirituelle : tout est superposé.

Séance du lundi 31 mars 1952

Remarqué que tout le rêve est superposé. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Parlé de l'insensibilité affective qu'éveille l'Ortédrine – il me dit : très important, mais rien de plus.

Il me dit que je ne l'ai pas perdue puisque l'Ortédrine le réveille, et qu'elle ne crée rien en moi.

Je reparle de ce que j'ai écrit sur ma pensée, relativement à cette insensibilité pour les règles qui a remplacé l'état précédent – devenue d'un coup insensible au corporel.

Que je n'ai pas le contact avec les gens et ne les sens plus, pas plus que le monde sensible : je le pense, je perçois intellectuellement, c'est tout – et cela c'est anormal.

La prochaine fois, parler de l'amour – et surtout du passage de l'avidité à l'amour.

Dis aussi que je ne suis pas allée à ce baptême : aujourd'hui, j'ai pensé dans la rue que c'était par peur d'une réunion préparée, quelque chose de cérémoniel – peur de m'y trouver – et impression de gaffe insurmontable et en y pensant dans la rue, mes yeux se sont remplis de larmes.

« Si vous voulez saboter votre séance... »

Ce n'est pas une séance que je sabote, c'est ma vie – et je ne peux pas faire autrement, je ne peux pas l'ordonner. L'amour seul ordonne et je n'ai plus d'amour.

Quand on descend au fond d'un acte, on y trouve la tendance fondamentale à l'état simple.

L'avidité a reculé au 1^{er} stade et comment la faire remonter jusqu'en haut ?

J'ai perdu le désir en inhibant l'aversion et la résistance – le sabotage de l'avidité, le sabotage de la vie, la vie étant ressentie comme une avidité.

Dire ceci : ce qui me gêne le plus, c'est un sentiment d'obstacle qui m'entoure et surgit du dedans – les cours, les voyages, cette sœur, mon corps : je ressens tout comme un obstacle et vous-même plus que tout.

Jeudi 3 avril 1952

Le lieu de l'obstacle est mental, il ne m'est pas défendu d'agir mais de penser, de réfléchir, de juger.

Je peux le faire pendant la séance parce que vous m'écoutez, cela valorise ma pensée – mais quand vous ne répondez rien, elle retombe dans le néant.

Quelque chose m'empêche de faire cas de ce que je pense, juge, désire – et quand je peux faire le pas je me sens mieux.

Inertie totale hier matin et aujourd'hui : est-ce que l'intervalle de 4 jours est trop long ? L'idée des occupations me traverse du dehors, c'est une considération étrangère à moi-même.

Je sens que la partie mentale est bloquée, quand elle fonctionne, elle le fait bien mais avec un frein énorme.

Est-ce la pensée de Flavigny ?

J'ai fini par prendre 4 comprimés d'Ortédrine.

Votre silence me pèse très lourd – je pense que vous trouvez qu'il n'y a rien à faire de plus.

Vous me dites sur ce que j'ai dit la dernière fois, de cette insensibilité qui ne s'éveille qu'avec l'Ortédrine : « C'est très important ! » mais de quoi cela m'instruit-il ?

Aussi je me ronge de « constater » sans savoir comment « échapper ».

Ce retour à Flavigny – avec des séances groupées ici 3 jours de suite, est-ce possible ?

La SÉANCE a été très pénible. J'ai dit cela et parlé des rendez-vous groupés, après quelques minutes il m'a dit que je perdais mon temps ; que j'avais abordé quelque temps avant des sujets très importants, et que naturellement, je parlais d'autre chose pour ne pas y revenir.

En partant je lui ai écrit la lettre que je laisse ici – et la lui ai portée. Je l'ai vu quelques minutes à 7 h et lui ai dit que c'était impossible de continuer ainsi, que je lui demandais de trouver lui-même quelqu'un d'autre et qui soit consciencieux (ce qui l'a blessé ou peiné, je ne sais). Il m'a dit : « Je lirai cette lettre très attentivement et nous en reparlerons demain. » et j'ai répondu : « Oh ! je sais ce que cela veut dire ! » et je suis partie, n'en pouvant plus d'attente et de déception – et dans le désarroi car je ne sais que faire. Mon Dieu, éclairez-moi, illuminez mes ténèbres.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan le jeudi 3 avril 1952

(4 pages recto 1/2 format manuscrites)

« Une séance comme aujourd'hui ne fait qu'accentuer mon malaise. Si je l'ai dit c'est parce que je le croyais utile pour que vous vous rendiez compte de la densité de cette opposition qui paralyse tout une partie de moi-même, celle justement qui régit l'autre.

J'attendais que vous m'aidiez à analyser cela qui était le vécu actuel, et à traverser cette barrière.

Elle me pèse en sortant un peu plus lourdement, avec le détriment d'une souffrance que je croyais devoir vous dire et que vous n'avez écoutée que pour vous en moquer. Vous ne pouvez pas ignorer que votre attitude, quand je vous parle, ne peut pas m'être indifférente et qu'elle compte pour beaucoup soit en aide soit en poids.

Si ce que je vous dis vous est indifférent, la manière dont vous y êtes présent ou pas compte beaucoup pour moi – et je pense que cette réaction a une grande importance dans l'analyse – je n'y suis rien pour vous, mais je ne peux pas faire que vous ne soyez rien pour moi.

Je n'ai peut-être pas abordé le sujet qu'il fallait – j'ai parlé de celui que je vivais, et parler d'autre chose aurait été artificiel. Après cela, votre seule réflexion est que je venais de gâcher la séance.

Je ne viens jamais pour me faire plaindre. Si je parle de choses qui me sont douloureuses c'est parce qu'elles sont ce que je vis.

Pour vous, cela ne compte pas, c'est à éliminer, aussi je vous quitte en me reprochant de ressentir ce que je ressens, de souffrir ce que je souffre, de vivre ce que je vis, de vivre tout court.

Cela alourdit le poids déjà trop lourd, et je n'ai plus qu'à me raidir contre cet accablement qui vous énerve et dont vous refusez, quand je parle, de chercher avec moi la cause et le remède.

Vous n'avez pas vécu l'expérience personnelle de la névrose. Vous la connaissez d'en face, vous en êtes indemne, elle ne vous a pas meurtri, ça se sent trop cruellement ! Ce n'est pas de me piétiner qui me guérira. Je ne cherche pas un témoin qui ajoute son accusation à celle que déjà je porte contre moi, mais une aide. Comprenez-vous la différence ?

Je souffre horriblement de cette insensibilité affective qui me rend étrangère à tout : une séance comme celle-ci la durcit encore et ainsi ces séances l'aggravent, m'y figent et m'y enfoncent définitivement.

Vous ne comprenez donc pas ce paradoxe de séances qui, au lieu de m'éclairer et de m'orienter, m'obscurcissent, me tourmentent et rendent mon mal plus lourd, avec vous pour toute aide ; trouvez cela très drôle et moquez-vous de moi. Vous ne savez pas quel mal on fait à se moquer d'une souffrance qui brise l'autre ?

Je persévère parce que je veux en sortir mais je ne vous sens pas avec moi pour cela ; vous êtes toujours contre moi. Peu importe que je guérisse un jour ou jamais pourvu que vous ayez le plaisir personnel d'être ironique et moqueur et que je vous paie en billets le temps que vous y passez. Il fallait m'avertir au début que la psychanalyse, du moins votre méthode, consiste à apprendre à ceux qui ont la candeur d'en attendre quelque chose, que les hommes sont des loups les uns pour les autres : c'est tout – et que ce que vit et ressent le malade ne compte pas humainement, n'existe pas. Que les rôles sont renversés, le malade étant là pour le seul bénéfice de l'autre qui reçoit de lui un complément d'informations psychologiques, accompagné du geste qui termine la séance.

Quant au malade, une fois que son médecin en a tiré ces deux choses d'intérêt majeur, il n'a qu'à déguerpir : qu'il soit mieux ou moins bien, tant pis !

Je continue, parce que je refuse de toutes mes forces de me rendre à cette évidence qui est trop cruelle, mais chaque séance m'en donne quelque preuve de plus. Et je continue à cause du déséquilibre que je ressens encore plus fortement à mesure que passe le temps et que je n'arrive à en saisir ni la cause, ni les remèdes – mais seulement les manifestations déprimantes.

Vous ne me dites jamais un seul mot d'encouragement, de bienveillance. Vous vous taisez ou vous vous moquez. Je crois que cela suffirait à me déprimer jusqu'à la névrose, si je ne l'étais pas. Ce n'est pas étonnant si elle peut au contraire se développer plus à l'aise grâce à vous, et me tenir de plus en plus prisonnière dans son filet.

Je n'avais aucun besoin de « prendre conscience » de l'état où je suis depuis hier, et plus accentué aujourd'hui – mais je cherche pourquoi et comment en sortir.

Vos derniers mots ont fait allusion à l'utilité que je prenne conscience de cet état : c'était fait – car si je n'en avais pas une conscience vive je n'en aurais rien dit.

J'avais besoin de sortir de cette oppression n'ayant aucun besoin de venir à cette séance pour m'en rendre compte ; et le seul résultat, en sortant, c'est que vous avez augmenté son poids et mon obscurité.

J'accepte indéfiniment de vous laisser faire, comme vous ne cessez de le revendiquer. Eh bien ! je vous écris à quoi aboutit cette méthode parce que j'ai le droit et le devoir de le dire comme j'ai le devoir de sortir de ma maladie et d'attendre de vous ce qui doit m'aider à me guérir – et que ce serait manquer de conscience que de trouver bon que je serve vos intérêts et que vous desserviez les miens, tout en le niant et en essayant, parfois, de me donner l'illusion du contraire. Et bien que je sente qu'il n'y a pas l'ombre de vérité il faut que j'endure cela aussi avec le reste ; vous pouvez rire à l'aise, vraiment !

sœur Marie de la Trinité

P.S. Voilà, je mentirais si je vous disais que je vous sens prêt à m'aider et bienveillant – ce qui serait la première chose dont il faudrait que je puisse être sûre, que je puisse voir et croire. Je mentirais si je vous disais que ces séances m'éclairent, m'apaisent, me donnent l'espoir d'en sortir. Je vous quitte en me disant : quand donc comprendras-tu que depuis deux ans il se joue de toi, et je pense que c'est un signe de sottise ou de maladie d'accepter que vous abusiez de moi à ce point. Ne m'en voulez pas de vous dire tout cela, je pense que cela ne vous apprendra rien car vous devez bien, et le premier, savoir que vous vous jouez de moi, tout en trouvant normal que je m'efforce de penser le contraire. Je ne pense rien. Je constate l'évidence ; et vous ne pouvez pas ne pas être d'accord que tout cela est vrai et que vous le voulez et le savez. Les 3 fois, en 2 ans, où vous m'avez dit quelque chose qui m'éclaire cela vous a comme échappé – et cela seul m'a aidée : 3 fois sur combien de séances ?

Je sais qu'en lisant cela – si vous allez jusqu'au bout, vous vous moquerez – la plus grande, la plus raffinée des moqueries c'est de se gausser de la souffrance humaine et de la provoquer pour ironiser, à cela vous excellez. Mais je croyais que la psychanalyse était autre chose, et que si, parmi les psychanalystes certains manquent de conscience, vous, au moins, vous n'en étiez pas. Je ne pensais pas que les névrosés, angoissés de trouver quelqu'un qui les écoute et les aide étaient, par là même, les plus faciles à *duper*, et je vois que vous ne vous en privez pas.

Sœur Marie de la Trinité »

Séance du vendredi 4 avril 1952

La séance a été très dure et il a été très bon.

J'ai senti pour la première fois, pour m'aider, une personne humaine. Il m'a dit qu'hier il a eu quelques mots d'impatience, qu'il avait de la fièvre à cause de la surcharge de ces derniers jours et que la fièvre développe l'amour narcissique. En écrivant ceci je pense à ce mot d'amour – y revenir pour savoir ce que c'est quand il n'est pas tel entre lui et d'autres, moi.

Il m'a dit : « Il y a une défaillance de quelques séances, le malade en marque le contre coup – ça ne manque pas, ainsi [l'ai-je fait ?].

Vous seriez bien contente que cela me fasse de la peine que vous alliez voir le Dr Lagache !

Je ne peux pas vous dire mes raisons d'agir ainsi car vous ne pouvez pas les comprendre. La psychanalyse c'est la recherche du subconscient, pas le subconscient universel, ce serait indéfini, mais le subconscient personnel.

Nous nous approchons de côté, mais comme vous le prenez, vous faites diversion.

Tout cela est recouvert de coquilles qu'il faut traverser et qui font des barrières – nous en avons déjà beaucoup traversées et il en reste encore. Mais il faudra bien que vous atteigniez jusqu'à l'animal.

Et soyez sûre que je suis obligée de prendre garde à tout afin que vous poursuiviez le traitement avec le moins de détriment pour vous. »

Je suis revenue à 20 h 30, il a été très bon et très doux, nous avons descendu l'escalier ensemble, je me suis trouvée à l'aise. Il semblait [2 mots illisibles]. Je lui ai dit : « J'ai senti ce soir bien des choses. Je vous remercie. Pardonnez-moi ma lettre » — « Mais vous n'avez pas à me demander pardon. »

Mon Dieu, bénissez-le, bénissez-nous.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lagache de Flavigny le 11 avril 1952

« Docteur,

Je n'ai rien pu ajouter – et pour cause – à cette fugitive communication de jeudi passé [3 avril].

Je n'ai rien voulu précipiter, ni passer outre à l'opposition d'une manière qui aurait pu être ressentie comme désobligeante – mais je crois être au bout d'une vaine attente que je supporterais bien encore si ce n'était qu'une déception, si pénible qu'elle soit ; mais la simple déception est dépassée et la manière dont les choses se passent me démoralise.

Après avoir fait tout ce que j'ai pu pour m'adapter au principe de ces séances trop courtes et parfaitement silencieuses j'en arrive à être absolument saturée de cet effort tenace et sans contrepartie.

Cela je l'ai dit, redit, écrit. Tout tombe dans le silence.

Je ne veux critiquer ni cette méthode invariable, ni celui qui s'y confine – je constate seulement que le résultat est une nouvelle angoisse s'ajoutant aux autres et pesant sur elles de tout son poids – et que ce détriment m'enfoncé dans mes difficultés.

Je constate aussi que pour les très rares fois (trois fois en deux ans) où une explication m'a été donnée, si schématique que cela ait été ; cela m'a aussitôt mise à l'aise – mais ce sont des choses qui sont arrivées comme par surprise. Ces trois seules fois ont cependant suffi à m'assurer que je ne suis pas incapable de tirer parti d'une aide réelle ; et que lorsqu'un éclaircissement m'est donné, cela m'est bien utile. Mais ces trois fois ont été des exceptions. J'ai dit cela et, comme je le prévoyais, aucune suite n'y a été donnée.

Aussi je juge qu'il serait bien utile que je vous voie pour examiner que faire de ce troisième trimestre.

Je compte être libre d'aller à Paris à partir de la semaine qui suivra Pâques. Le Docteur m'a donné un rendez-vous à 16 h 30 pour le lundi 21 avril.

Une chose qui m'ennuie beaucoup, c'est la pensée que ces deux ans ont été à peu près inutiles et de plus seront un obstacle contre moi – car soi-disant il s'agit d'une certaine collaboration qu'apporte le docteur à l'effort de l'autre ; mais elle est parfaitement inexistante, elle n'a pas d'autre effet que le malaise croissant de déceptions accumulées.

Je pensais que lorsque je serais moins obsédée, il changerait un peu de méthode, car les obsessions me fermaient à tout ce qui leur était étranger – mais maintenant qu'elles se dissipent c'est exactement la même chose ; seulement cette méthode du mutisme complet m'est encore plus pénible parce que je sens bien que je suis maintenant capable d'utiliser ce qui me serait dit.

Mais par lettre c'est impossible de s'expliquer, c'est pourquoi je voudrais vous voir – et je pense que je garde tout de même la liberté de le faire et que les raisons qui m'y invitent sont assez graves pour que je m'y détermine.

Veillez recevoir, Docteur, l'expression de mes sentiments religieux.

sœur Marie de la Trinité op

PS. Je préfère parler moi-même au docteur de cette lettre que je vous écris aujourd'hui – et pense que je puis compter sur votre discrétion ; je ne vous dis du reste rien que je ne lui ai dit à lui-même un bon nombre de fois – c'est seulement son refus d'essayer d'agir différemment, et le détriment que je reçois de la méthode dont il use, qui m'ont décidée à vous écrire. J'aurais bien préféré arranger tout cela avec lui, mais c'est impossible. »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 11 avril 1952¹

« Ma Mère,

Je suis avant tout heureux de vous savoir mieux. Du reste toute votre lettre s'en ressent.

¹ Réponse à la lettre de M. de la Trinité du 21 mars 1952 (cf. ci-dessus p. 117)

Je crois en effet que votre maladie et sa thérapeutique vous donne une sensibilité particulière pour comprendre bien des problèmes de religieuses, exposés en termes moraux et qui sont avant tout des problèmes de maturation psychologique, d'infantilismes [*I mot illisible*], plus compensés que dépassés.

Vous pouvez très heureusement détecter, orienter. Restez peut-être encore prudente en laissant une certaine marge d'incertitude, du fait que votre propre équilibre n'est pas encore atteint.

C'est cela qui doit demeurer votre préoccupation majeure. Indépendamment du bien objectif que vous pouvez faire à vos sœurs, n'oubliez jamais d'être attentive à tout le bénéfice subjectif que vous pouvez en retirer : cela peut aider grandement votre analyse.

Je ne vois pas que vous dire d'autre. Je crois inutile que je vous revoie. Marchez avant tout dans le sens de votre analyse. C'est le Maître-fil d'or.

Croyez, je vous prie, en mes sentiments respectueux et dévoués. »

Ch. Nodet

Séance du lundi 21 avril 1952

Le vécu et la traversée de la vie.

Le sommet du vécu subjectif qui est la volupté : valeur d'expérience indépendante de l'objet : alcoolisme.

Mais quand les deux sortes de valeurs concordent l'empire de la volupté devient souverain, parce qu'on peut s'abandonner à l'objet et il devient le seul désiré – d'un désir que tout justifie.

La séance sur l'amour [*I signe sténo*] et lui.

à 7 ans l'expérience ineffable

ma perméabilité au milieu

Séance du jeudi 24 avril 1952

Toute la séance sur l'expérience ineffable, pure et comblante, une volupté, une possibilité enfin pour moi d'aimer librement et une certitude : le sentiment d'être aimée moi-même.

Il dit : « La certitude de la chose, du fait, de sa réalité est incontestable – mais il faut chercher sa signification. »

Je dis : « Je m'étonne que la raison et la sagesse aient sur moi si peu de prise. »

Il répond : « Vous les mettez peut-être à trop haut prix. »

— « Je ne comprends pas. »

— « Vous comprendrez après. »

— « J'ai peur que j'aie toujours inconsciemment cherché cette volupté que j'ai vécue et qui m'a comblée – elle a mis aussi une gravité dans ma vie. »

Postulation de Mère St Jean – 8 mai 1952 – jeudi

La demande du P. Motte : « Pourriez-vous la nommer Conseillère ? » et d'une autre sœur.

L'influence de mon intervention : j'ai été très calme, mais j'ai eu très peur de complots, tout le temps.

Question : honnêtement, suis-je en état si mon nom est proposé ?

Je crois que tout le problème de ma vie, c'est ma culpabilité qui me paralyse et la fuite, la timidité et l'échec qui en résultent.

C'est une culpabilité pathologique et une paralysie de décision qui ne me conduisent pas à la fidélité, mais à l'anéantissement de moi-même par inhibition : preuve [*I signe sténo*] si je n'ai pas dit l'Office et commencé une lettre. C'est sur cette culpabilité que tout se greffe.

[Lacan] : « Cette culpabilité est réelle – vous seriez la seule créature qui y échappe – il faut l'accepter – moi aussi j'accepte la mienne et il faut accepter la vôtre.

Reprendre une charge est le meilleur moyen de vous réajuster.

Il ne faut pas d'abord nous équilibrer, comme si l'équilibre était quelque chose en soi – l'équilibre se crée par la vie – une charge peut vous y aider. Et que faites-vous de la grâce ?

Vous n'avez pas peur quand vous exercez l'autorité et aidez vos sœurs.

Au revoir ma petite sœur. »



Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lagache, le samedi 10 mai 1952
(Lettre non envoyée)

« Docteur,

Si vous jugez utile de vous expliquer de ces difficultés avec le Dr Lacan, je voudrais être présente ou bien que vous ou lui m'écriviez ou me disiez exactement ce qui a été dit entre vous.

Il est trop souvent arrivé dans ma vie que ce que je pense et dis comme je peux a été retransmis déformé – sans qu'on le veuille, mais parce qu'il est impossible que chacun ne comprenne pas à sa façon ce que dit l'autre.

Je vous vois embarqué sur cette interprétation de conflits de 2 volontés, la mienne se raidissant contre une autre.

Je ne me raidis pas. Je constate que ni je ne le rejoins, ni lui ne me saisit : c'est là la difficulté ; et qui ne mène à rien qu'à perdre du temps et me faire douter de plus en plus de moi-même.

Tour à tour, les problèmes sont effleurés, jamais cela n'aboutit, pour moi, à une lucidité nette ; c'est vague, flou, et ajoute ainsi nuages à nuages, ombre à ombre. Il n'y a jamais de conclusion, de solution : quelque chose comme le sol.

Je sais d'avance ce qu'il vous dira . C'est trop facile de rendre le malade responsable de ce qui ne lui convient pas, et cause de ce qui le fait souffrir. Essayer d'en sortir c'est comme un pendu dont les efforts ne font que resserrer la corde autour du cou : c'est impossible de se faire comprendre. Je suis sans défense : lui et vous pouvez abuser de la situation comme il vous plaira, avec l'assurance de la meilleure bienveillance.

Si la psychanalyse n'est qu'un exercice de soumission à une volonté étrangère, d'où sortira la guérison ? Je n'ai plus qu'à rentrer dans mon couvent où l'obéissance accomplira la même chose. Il n'y avait qu'à le dire tout de suite.

Je lui ai dit souvent l'impression que j'ai qu'il me déteste et qu'en agissant comme il le fait, c'est pour se jouer de moi.

Je fais tout ce que je peux pour penser le contraire mais maintenant, il y a trop longtemps que c'est tendu. Je le regrette. J'ai persisté aussi longtemps que j'ai pu. Maintenant, il ne reste que l'effort stérile de continuer. Continuer quoi ?

Accentuer le désarroi des questions sans réponses ou avec des réponses à côté, des rappels d'Évangile, comme si je l'ignorais, ou des railleries.

De temps à autre, il change, une fois par hasard – alors je me reprends à espérer que tout va s'arranger, mais ce sont des exceptions et ne dure pas.

Il me l'a dit qu'il agit ainsi pour que je m'en tire avec le minimum de dommage. Mais il y a autre chose à faire qu'à éviter les dommages.

Quand il m'arrive que des désirs d'affection me traversent je le lui dis – mais je crois qu'ils ne sont qu'une manière pour moi de lutter contre l'impression de désespérance dans laquelle je quitte la plupart des séances.

S'il vous dit que tout va bien et qu'il est très content vous le croirez : c'est comme cela que les choses vont sur la terre, au lieu qu'un seul me donne tort, il y en aura deux, qui se seront entendus ensemble pour cela – et j'aurai eu tort une fois de plus d'essayer d'en sortir. Mais si je n'étais pas venu vous voir je me serais reproché ma lâcheté et ma peur de déplaire comme une faiblesse, une sottise de plus, je sais que quoique je fasse ou dise j'aurai tort – d'après les autres.

Mais il me semble que j'ai tort de poursuivre une situation ou la confiance que je veux avoir me semble faire le jeu d'une duperie. Si je pouvais croire à de la vraie bienveillance et que de fait elle soit réelle ! mais cela ne suffirait pas ; j'ai besoin qu'on m'explique pour voir clair. »

sœur Marie de la Trinité

[Marie de la Trinité rencontre le Professeur Lagache le samedi 10 mai à 15 h 45 et lui écrit le lendemain une lettre manuscrite de 5 pages recto, grand format.]

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lagache, le dimanche 11 mai 1952

« Docteur,

Je ne voudrais pas que vous donniez un sens de plainte à rien de ce que je vous ai dit.

Il s'agit de "difficultés", c'est autre chose. Et je veux bien penser que j'en suis cause, bien que ce soit le contraire que je ressente, à tort sans doute.

Je reconnais tout ce que le Dr Lacan a fait pour moi et je ne voudrais pas qu'il pense que je le méconnais. C'est au contraire parmi les causes de tourment, me disant que c'est probablement par ma faute ou mon incapacité qu'il en est ainsi, sans cependant voir ce que je pourrais faire de plus.

C'est pourquoi son mutisme me pèse comme une accusation, une raillerie, l'abus d'une situation où je suis sans défense.

Ce sens d'accusation me démoralise, car c'est alors sans issue : mon concours est sans doute insuffisant mais je ne peux pas plus. Et ce sens de la raillerie me fige, et celui d'abus me devient de plus en plus intolérable bien que j'en réproûve l'impression.

Si j'en parle, la réponse est l'invariable : "Et puis" – ou : "je ne vous réponds pas", "continuez", "Et puis". Alors je retombe sur moi-même encore plus lourdement. Dans le noir, j'avais cru trouver une prise, je reçois une tape sur les doigts pour lâcher.

Quand vous me l'aviez indiqué, il y a deux ans, j'ai cru bien faire de suivre votre conseil : il y avait le choix entre lui, catholique, libre de me voir immédiatement d'une manière suivie, et, me dit-il, ayant particulièrement étudié les problèmes de la vie spirituelle ; cet ensemble m'a paru une indication suffisante pour que je le suive.

Aux premières séances, il me donna beaucoup de temps, et il était conciliant sur tous les points. Il me vit tous les jours, même le dimanche, d'avril à juillet. Mais la brièveté des séances m'a aussitôt gênée, ainsi que quelques autres choses.

Après plusieurs mois, je lui ai demandé de vous revoir : il m'a répondu que si je voulais vous voir (une fois) j'étais libre, mais qu'alors lui-même cessait tout avec moi – alors je n'ai pas insisté. J'avais peur de l'irriter, car plusieurs fois, il m'a parlé tellement vivement que je ne savais plus ce que je devais dire et ce qu'il valait mieux faire.

Sincèrement, je n'ai jamais été bien à l'aise avec lui – je suis artificiel. (sic)

Je le ressens comme quelqu'un de tendu, et cela me tend. J'ai beau vouloir, ce qu'il me dit les rares fois où il me parle, me reste étranger, comme si son plan ne concordait pas avec le mien. Bien souvent, il m'est arrivé de constater qu'il faisait tout ce qu'il pouvait (et je suis convaincu qu'il le fait habituellement) mais cela me reste étranger, lointain.

Lui me reproche de ne pas prendre garde aux quelques mots qu'il dit quelque fois en fin de séance – et c'est exact – comme la tension monte au cours des séances dont un grand nombre se passent à me laisser parler seule, sans aucune réponse, avec la seule coupure de la fin : "Revenez me voir, etc.", je suis, au bout de 27 à 30 minutes beaucoup trop raidie pour pouvoir comprendre et assimiler les 2 mots qu'il me dit alors, quand il en dit.

C'est une faiblesse de ma part, une lacune, mais je n'ai pas encore trouvé comment échapper à l'état surtendu où je le quitte habituellement.

Je ne crois pas m'être décidée à la légère – vous m'avez écrit son éloge – et très justement – je vous ai dit que je l'estime beaucoup – et j'ai, depuis le début, fait tout ce que j'ai pu pour que cette estime soit accompagnée de confiance, parce que cela me semble indispensable.

J'ai très vite senti qu'une certaine correspondance n'existait pas – j'ai pensé qu'à la longue elle s'établirait, je constate que non.

Pourquoi je me sens très simplement à l'aise avec vous, je n'en sais rien – mais je le constate – et cela change tout.

Quand je vous ai vu, il y a plusieurs mois, quand je partais, vous m'avez dit : "Il n'a pas la même méthode que moi."

C'est pourquoi je pense qu'étant tellement plus à l'aise avec vous, comme "personne", il faudrait que je puisse à l'essai voir si je m'adapte mieux aussi à la "méthode".

C'est parce que je me défie, peut-être à l'excès, de mon jugement et de mes réactions, que j'ai voulu persévérer comme je l'ai fait – mais il me semble que maintenant l'expérience est suffisante.

Je me suis trouvée ce matin au réveil parfaitement détendue, ce qui ne m'arrive jamais. Si je pouvais vous revoir, maintenant, deux ou trois fois, je crois que je me rendrais vite compte si cela peut aller mieux avec vous ou pas – vous en jugeriez aussi. Serait-ce possible ?

Actuellement, je suis assez dangereuse et pénible pour les autres, parce que je vis comme sous la menace d'une coalition occulte contre moi et j'ai peur de tout : des autres et de moi.

Quand vous m'avez dit que vous avez vu le Dr Lacan mardi soir, j'ai aussitôt pensé que vous alliez vous liguer les deux contre moi – et je reste sous cette peur. En plus il y a cette peur de l'inconnu croissant que je suis pour moi-même qui fait que si je redoute tout le monde c'est encore de moi, de mes pensées et de mes décisions que j'ai encore le plus peur – de sorte que je vis dans la terreur.

La question n'est ni vous ni lui, mais comment sortir de cet état stupide où je suis emprisonnée, afin de pouvoir mener une vie saine et pleine – au lieu qu'elle est encore égarée et vide. Je puis bien jouer un rôle extérieurement convenable, comme je l'ai fait ces derniers jours, mais c'est artificiel, plaqué sur un fond pourri, et je me sens trop en déséquilibre intérieur pour oser m'aventurer à remplir un rôle efficient.

Donc, je pense que ce qu'il faudrait, pour juger concrètement de la solution à adopter, c'est que je puisse vous voir 2 ou 3 fois – comme je l'ai écrit plus haut.

Je redoute extrêmement une explication entre le Dr Lacan et vous – parce qu'il m'est arrivé dans ma vie, de semblables explications, par exemple entre Directeur spirituel et Docteur – ou entre le premier (Directeur spirituel) et un autre prêtre – et chaque fois cela a tout compliqué, embrouillé, dévié. J'ai horriblement souffert aussi, pendant de longues années des interprétations données à mes intentions, actions, paroles – et je redoute à l'extrême tout ce qui pourrait réitérer les conflits qui sont résulté de ces interventions (toujours d'intentions bienveillantes) mais dont les résultats ont été funestes et contre la vérité.

Une chose bien gênante pour la vie de tous les jours, et paralysante, c'est ma volonté et mon jugement prisonniers, murés. Il me semble qu'il faudrait si peu de chose pour leur rendre leur liberté, mais je ne trouve pas le verrou.

Je dois donc repartir à Flavigny le plus tôt possible. Mais si vous aviez encore le temps libre de ce lundi, que vous m'aviez proposé, je pourrais en bénéficier – puis, je repartirai à Flavigny – d'où, peut-être, je pourrais revenir samedi et lundi prochain.

Après cela, la question sera nécessairement solutionnée : si je continue avec le Dr Lacan ce sera sans regrets, sans arrière-pensées et donc avec beaucoup plus de disponibilité.

Si au contraire, à l'essai, il résulte de cette brève expérience que cela peut mieux s'achever avec vous, je pense que le Dr Lacan l'acceptera ; mais je voudrais que, quelle que soit la solution prise, cela se passe bien, sans froissement pour personne. Je lui dois trop pour ne pas vouloir que toute indécatesse soit exclue.

Quant à la fidélité, il ne s'agit pas de celle à une personne, mais à un but – n'est-ce pas ?

Il m'avait dit de lui téléphoner demain matin – lundi 12, vers 8 h 25. Je ne me rends pas compte de ce qui est possible entre Docteurs ? Par exemple que vous lui téléphoniez avant ma communication ?

Je vous porte cette lettre ce soir, et essaierai de vous téléphoner ce soir aussi, ou demain matin, dès l'ouverture de la porte, afin de savoir que faire.

Je vous remercie d'essayer de comprendre, et m'excuse de cette longueur et de toute ma maladresse. Surtout, je vous en prie, que rien de ce que vous pourriez dire, ne fasse penser au Dr Lacan que je me plains de lui – je constate une situation difficile où je suis toujours en malaise, c'est différent.

Et que Dieu dirige tout cela au-dessus de mes pauvres tentatives, comme il voudra. »

Sœur Marie de la Trinité op
179, rue de la Pompe – 16^o

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lagache, le lundi 12 mai 1952

« Docteur,

Je viens de voir le Dr Lacan qui a pu me réserver ce soir une rapide séance.

J'avais à lui poser quelques questions au cas possible où une charge me serait de nouveau donnée ; et quelques autres.

J'en sors avec le malaise habituel, même plus accentué, sans pourtant que j'arrive à voir en quoi j'en suis cause, ni comment en sortir.

Sans doute était-il au courant de ma visite auprès de vous – dont je lui ai parlé aussi moi-même. J'ai très peur qu'il vous dise à mon sujet des choses trop décourageantes, me demandant si lui-même l'est pour moi ?

C'était un peu abusif de vous porter cette lettre dimanche soir. Veuillez m'en excuser.

Je ne me sens pas encore à flot, bien qu'améliorée ; mais à tout moment guettée par les obstacles qui restent et me paralysent – et j'ai une peur affreuse d'en rester là.

Est-ce que des questions de personne vont jouer ? J'ai peur de tout ; et pourtant je pense qu'il en faudrait si peu pour que j'arrive à exister en sérénité – à sortir de cette perpétuelle oppression.

Je repartirai en Côte d'Or demain soir. Puis-je vous demander de m'y adresser la lettre où vous me direz le résultat de votre convention, ce même soir.

Veuillez recevoir, Docteur, l'expression de mes sentiments religieux.

Sœur Marie de la Trinité op

S'il ne vous donnait qu'un avis pessimiste, puis-je vous demander de bien vouloir quand même juger vous-même de ce cas que je suis et voudrais arriver à ne plus être. »

Lettre du Dr Lagache à Marie de la Trinité, le 19 mai 1952

(dactylographiée)

« Ma Sœur,

Je n'ai pu voir votre médecin traitant que très brièvement, mais je dois le revoir jeudi prochain. Je n'ai pu vous répondre plus tôt en raison d'un deuil familial.

Je vous prie d'agréer, Ma Sœur, l'expression de mes sentiments dévoués. »

Lagache

Lettre du Dr Lagache à Marie de la Trinité, le 6 juin 1952

(manuscrite)

« Ma Sœur,

D'après ce que vous m'avez dit, le traitement que vous avez suivi chez votre médecin vous a améliorée. Lui-même se montre confiant dans l'avenir. Dès lors, je ne puis que vous encourager à reprendre votre cure à l'automne comme il a, je crois, été convenu.

Je vous prie de croire, ma Sœur, à mes sentiments très sincèrement dévoués. »

Lagache

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Nodet, le 24 juin 1952

(dactylographiée)

« Docteur,

Je vous remercie de votre lettre à laquelle je n'ai pas pu répondre plus tôt : car nous avons eu un Chapitre Général qui ne s'est terminé qu'hier soir, et auquel j'ai dû prendre part.

Ma pensée reste la même : que j'ai reçu du Dr L. ce qu'il pouvait me donner, et que ce n'est pas lui qui pourra m'aider à trouver l'équilibre qui me manque et que je dois pouvoir trouver. C'est curieux comme le moindre rappel de ces séances trop courtes toujours avec le même poids de ce silence, me déprime ; j'estime que j'ai continué déjà bien trop longtemps. Cela tient sans doute à moi et je croyais pouvoir m'adapter. J'ai fait ce que j'ai pu sans y aboutir. Deux ans d'effort suffisent. Sa pensée, quand par hasard il l'exprime est trop dense, je n'y entre pas ni ne peux la suivre, et la peur de ne pas comprendre m'ôte le peu de moyens que j'ai, augmente ma honte et ma gêne, et c'est tout.

Ici, la Mère Générale me dit qu'elle me trouve améliorée, mais pas encore redevenue comme elle m'a connue et qu'elle préférerait que je continue de voir un docteur ; je lui ai parlé de mes difficultés qu'elle comprends bien. Je vous écris donc pour vous demander si je pourrais vous voir avant les vacances ; je suis maintenant libre de repartir à Paris et pourrais m'y trouver pour samedi, si vous pouviez me recevoir ce jour-là, puis au cours de la semaine suivante. Vous verriez bien qu'il y a quelque chose de plus à faire, ou si ce qui me reste n'est pas améliorable. Je trouve inutile de m'y étendre dans ce mot.

Cela me permettrait de prévoir la suite, et peut-être d'être moins inquiète durant cet été si ce qui se passera en octobre a pu être prévu.

Absolument rien ne m'obligerait à dire au Dr L. la suite des choses, car je ne voudrais pas du tout être cause de la moindre difficulté entre vous et lui. De toutes façons je ne continuerai certainement pas avec lui. Ce serait bien plus simple d'agir autrement, de ne pas changer ; en apparence ce serait plus sage, etc. J'ai tout essayé pour me convaincre moi-même de continuer ainsi : je n'ai pas réussi ; parce que ce n'est pas une question d'appréciation abstraite, mais d'expérience vécue, et c'est de cette expérience-là que je dois faire cas.

Je ne sais pas ce qu'il vous aura dit ; et dans cette ignorance, je suis sans défense. Il n'est pas moi. Et c'est impossible de parler d'un autre.

J'attends un mot de vous, si vous voulez bien m'écrire dès que possible, car si vous êtes libre samedi, je partirai vendredi soir. Peut-être vous téléphonerai-je demain soir.

Religieusement. »

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lagache, le 12 juillet 1952

(manuscrite)

« Docteur,

Je n'arrive pas à dépasser l'imprévu d'hier – pourtant j'ai eu dans ma vie des malaises et contrariétés bien plus durs : je crois que c'est leur durée et les conflits intérieurs où ils m'ont mise qui m'ont réduite à ce que je suis et d'où il faut que je sorte.

J'ai accepté tant que j'ai pu jusqu'à ce que ça s'écroule, et pourtant j'avais en moi une très grande force pour réagir, je l'ai encore mais je la sens liée.

Il y a quelques semaines, quand je vous ai vu, vous étiez disposé à accepter. Est-ce moi qui ai dit ou fait quelque chose – ou bien est-ce ce que vous a dit le Dr L. ? Pensez-vous que je ne sois pas discrète et que je parle inconsidérément des uns ou des autres ou des uns aux autres ? Je ne crois pas. Je n'ai parlé de lui qu'à vous, parce qu'il le fallait bien.

Vous me détendez parce que vous êtes simple et gai. J'étais très gaie avant de traverser l'excès de souffrance et de contradiction – mais maintenant j'ai la mort dans l'âme. Si j'étais en état de réagir toute seule, je le ferais – mais je suis liée, je ne peux pas, et cela me démoralise.

La peine d'hier ravive toutes les autres : cela fait un grand brasier qui m'étouffe et me tue – et je ne peux pas m'en évader parce que je suis liée.

Avec vous, cela irait vite et je ne vous encombrerais pas longtemps. Au moins si je n'arrive pas à guérir complètement, vous m'aideriez à y voir clair, être lucide sur ce qui se passe, et cela seulement serait une telle délivrance.

Vous comprenez bien que si je pouvais m'en tirer seule, je ne ferais appel à personne. De même, si le milieu religieux pouvait suffire.

Ce petit chat ne vous aide-t-il pas à comprendre ? Si vous êtes si sensible à ses petits problèmes, comment une détresse humaine vous échappe-t-elle ? Ou vous en détournez-vous ?

Je ne veux pas larmoyer ni dramatiser, mais je suis figée de douleur et de peur et je sens bien qu'il en faudrait pourtant si peu pour que ma glace fonde et que ma terre refleurisse. Je suis sûre que vous y pouvez quelque chose, et j'espère encore.

Serait-il possible que je vous revois deux ou trois fois cette semaine ? J'en porte trop lourd pour repartir ainsi à Flavigny. Aidez-moi à trouver un peu de paix pour traverser ces trois mois. C'est la plus haute béatitude qui est promise aux "*pacifici*". Je suis prise dans un vertige de détresse – donnez-moi un peu de paix – le Seigneur est fidèle, ce qu'il a promis, il l'accomplit envers nous. »

Sœur Marie de la Trinité op

Lettre du Dr Lagache à Marie de la Trinité, le 15 juillet 1952

(dactylographiée)

« Ma Sœur,

Puisque vous avez quelque confiance en moi, je vous engage à persévérer dans la voie que je vous ai indiquée, persuadé que c'est la meilleure. Rendez-vous compte que vous répétez avec moi, sous une autre forme, le conflit qui vous oppose à votre médecin. Il faut que vous retourniez chez lui ou que vous vous adressiez à un tiers. Croyez-moi, les considérations sur lesquelles je me fonde, sont en complète conformité avec votre intérêt.

Je ne crois pas utile que vous me revoyiez ; cela ne pourrait que vous engager davantage à supposer que je suis disposé à accepter de vous prendre en traitement, alors que je n'ai même pas assez de place pour faire face aux engagements que j'ai déjà pris.

Je vous prie d'agréer, Ma Sœur, l'assurance de mes sentiments sincèrement dévoués et de ma sympathie [*ces quatre derniers mots manuscrits*]

Lagache

[Reprise des séances avec le docteur Lacan]

Séance du mardi 15 juillet 1952

Quelque chose m'empêche de vivre et toutes les analyses du monde n'y feront rien.

Je supporte mieux les différents caractères par effort d'accoutumance au vôtre.

Un sentiment positif s'étaye sur son contraire : le désir sur la crainte.

mieux : obsessions, support des autres

stagnant : obsessions reviennent dans la prière, prière impossible, errance intérieure et dans ma vie, impossibilité de me fixer à un règlement et même de le fixer.

pire : dévitalisation, absence totale de réaction de joie, de peine, de désir, je simule au dehors, je me remémore au-dedans, de déceptions en déceptions je n'attends plus rien.

[MdT] « Il faut avoir une faculté d'aimer, une faculté d'espérer. Semez la meilleure graine au Sahara : rien ne poussera. »

[Lacan] : « Vous faites trop de psychologie. »

malaise

Vos réponses ne sont jamais dans la ligne de mon attente, elles passent à côté.

Le choc a été trop fort et trop vécu pour être compensé par des séances de simple conversation où le stimulant à en sortir serait la rencontre ou la lucidité : ni l'un ni l'autre.

exemple : il n'y a pas d'instincts

J'ai raté tous les stades du développement et ils se chevauchent en moi, mais c'est flou.

Avec les Sœurs je me sens femme et avec les femmes je me sens homme.

Etayer mon autonomie.

rêves

ces ossements – Flavigny

Ce matin : en auto sachant où il faut que j'arrive. La route monte, j'indique au chauffeur, il tient le côté gauche qui est tout dénivelé et frôle l'abîme – et ne tient pas compte de ce que je dis. A un embranchement, il prend la droite quand je disais à gauche. On s'égare, finalement il revient où j'avais dit mais tout en gardant la gauche.

Ces trois types de noyés : trois enfants dans une péniche – un prêtre en blanc que je crois être un évêque et qui porte la tiare : occupé à se sauver lui seul – cet homme et cette femme assis sous l'eau, expression d'impuissance et d'attente.

Séance du jeudi 17 juillet 1952

J'ai dit tout ce que j'avais contre lui : les promesses non tenues des séances plus longues, des conditions autres.

Il me dit que des séances plus longues auraient été inutiles et n'auraient servi qu'à étaler les idées délirantes.

Le reproche de « trop de psychologie » quand ce sont des idées ou des systèmes que je substitue à moi-même.

« Il faudra bien en arriver à ça. »

« Vous êtes brûlante de désir. »

[Un trait sur toute la largeur de la page]

[Les propos qui suivent proviennent sans doute du docteur Lagache.]

[7 signes sténo]

Il y a des états négatifs qui ne sont pas rien. Il s'y construit un mur : et ce mur est quelque chose. Il me semble qu'il y a un transfert sur le docteur de vos difficultés avec vos directeurs.

La situation de malaise n'est pas nuisible, bien que douloureuse, pénible – car dans ce malaise vous cherchez et si vous vous trouvez bloquée chez le docteur c'est qu'il y a une résistance : il faut savoir ce qui vous bloque et pourquoi. Le docteur Lacan connaît très bien son métier. La psychanalyse vous permet de revivre votre malaise avec votre docteur sans que cela crée des incidents avec votre milieu de vie.

∂

Séance du vendredi 18 juillet 1952 – 16 h 30

Mystique et continence – la petite fille de 7 ans à sa mère : « Je ne pourrai pas le faire si je sens que tu ne veux pas. »

[un trait en travers]

[2 signes sténo]

[un trait]

Les composantes sociales de la personnalité.

L'autocritique des aspirations personnelles : celles qui montent du fond, d'après quoi discerner ?

La méthode empirique a montré qu'elle est néfaste – c'est celle qui m'a été imposée par l'obéissance et qui a abouti à l'échec pour ceux qui ont usé de l'autorité et à la névrose obsessionnelle pour moi.

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le lundi 15 septembre 1952
(*manuscrite*)

« Ma Mère,

Je ne connais pas personnellement le Dr Loo mais il a la réputation d'être bon et honnête praticien. Vous pouvez lui faire confiance.

Je ne peux que vous dire du bien du Dr Schlumberger qui est un analyste très fin. Berger, plus jeune, est aussi un bon analyste.

Je ne peux m'empêcher de vous dire : attention au changement ! Le Dr Lacan vous a glacée et cependant, il vous a fait du bien. Peut-être même en fonction de cela. Ce n'est pas un simple paradoxe !

Je ne refuse pas de vous voir. Mais actuellement je n'ai pas matériellement le temps. Votre propre expérience analytique vous donne de nouvelles lumières. Mais il faudra plusieurs générations pour changer un certain climat ecclésiastique. Et chaque cas particulier est un monde.

Croyez, je vous prie à mes sentiments respectueux et dévoués. »

Nodet

Lettre du Dr Lacan à Marie de la Trinité, le vendredi 19 septembre 1952
(*manuscrite*)

« Ma bien chère Sœur,

Je prends connaissance de vos trois lettres¹ en même temps et vous réponds aussitôt.

Venez donc au début d'octobre, je vous attends.

Soyez en paix et croyez-moi votre tout dévoué. »

Jacques Lacan

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Nodet, de Flavigny, le 21 septembre 1952
(*dactylographiée*)

« Docteur,

Excusez-moi de vous écrire encore – mais voici : les écluses de la souffrance sont rouvertes et je suis submergée.

Avant de reprendre la suite du long traitement commencé, je voudrais consulter à Paris un psychiatre : pourriez-vous me dire qui je pourrais aller voir – quelqu'un qui traite la pathologie autrement que par la psychanalyse.

La psychanalyse aurait suffi pour moi avant les chocs trop violents que j'ai subis, et qui ont déclenchés les obsessions.

Elle est trop faible pour faire contrepoids à ces chocs, dont je suis sûre qu'ils ont laissé dans mon cerveau des marques sur lesquelles la psychanalyse ne peut que glisser.

Je reconnais tout le bienfait que, sur les autres points, elle est pour moi – bien que, dans les conditions glacées où je l'expérimente, elle consiste surtout dans un effort intellectuel – et par suite très superficiel – et non pas du tout dans une re-vie si factice soit-elle, des faits intérieurs qui m'ont bouleversée. C'est pour cela que je regrette tant que cela se passe ainsi ; il ne s'agit pas du degré de sympathie, etc. entre le Dr et moi, mais de moi avec moi-même, avec la présence de l'analyste. Le Dr L. me fige au point que j'en suis glacée avec moi-même, de sorte qu'au lieu de pouvoir me ressouder avec ce qui a été brisé, broyé, cet état où la peur me met augmente la crevasse entre les deux bords de moi-même. Il est possible que vous ne compreniez pas, et pourtant c'est ainsi.

Même avec un autre, je ne crois pas que la psychanalyse puisse remédier à l'*intensité* des chocs que j'ai reçus, et des actes que j'ai dû faire pour tenir dans une situation trop écartelante.

¹ La copie de ces trois lettres de Marie de la Trinité ne figure pas au dossier

C'est pour cela que je voudrais voir un psychiatre, parce que je sens bien que je porte en moi un état anormal. Même si, l'ayant vu, il me dit qu'il n'y a rien autre à faire que de continuer la psychanalyse je ne regretterai pas de l'avoir consulté.

Peut-être pourrais-je voir un neurologue ?

Il y a cette chose bizarre, c'est que lorsque je prends de l'Ortédrine (au moins deux comprimés, et j'en prends souvent) je sens se réveiller quelques mouvements affectifs ; ce qui me fait penser qu'il y a là-dedans quelque chose de somatique. Je suis dans un état à peu près normal (artificiellement) avec 2 ou 3 comprimés.

Du dehors, on ne peut pas voir ce shéol intérieur pire que la mort : dans la mort la nature humaine n'éprouve que la scission entre l'âme et le corps – mais là, c'est l'âme qui est coupée d'avec elle-même et qui sent combien lui manque cette partie d'elle-même qui est coupée d'elle – et que cette partie est pourtant là, mais morte, éteinte, la vie n'y circule plus.

Est-ce que les gens dits "normaux" sont comme ça ? Je ne pense pas ; car tout ce que j'ai de force est absorbé à supporter, à tenir contre ces tentacules de mort – et c'est difficile avec cela de faire quelque chose de plus – bien que j'y réussisse davantage, mais avec des difficultés impossibles !

Je pense que vous comprenez la raison de ma demande, comme j'essaye de l'expliquer.

Si même vous ne comprenez pas, je vous demande de m'indiquer quel psychiatre je pourrais voir à Paris où j'irai sans doute vers le 29 septembre ou début octobre.

Je pense que si vous le pouvez, il vaudrait mieux m'indiquer plusieurs noms, au cas où l'un ou l'autre serait absent quand j'irai.

D'avance je vous remercie.

Il me restera toujours cette reconnaissance envers vous, que vous avez bien voulu me considérer comme une personne vivante – et accepter que je sois présente à votre attention avec toute ma détresse. De personne je n'ai reçu semblable charité. C'est cette charité exceptant et considérant la vérité de l'autre telle qu'elle est, qui est la plus rare – et qui m'a été la meilleure aide.

Que Dieu vous bénisse.

sœur Marie de la Trinité

Merci de votre réponse à ma lettre précédente. »

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le jeudi 25 septembre 1952

« Ma Mère,

Je vous conseille :

Dr Montassut qui je crois vient de prendre un service à l'hôpital psychiatrique de Villejuif

Dr Lionel Vidart, Paris – adresse ? cf PTT

Néanmoins, ne vous dispersez pas. Schlumberger est de grand bon sens : il ne vous poussera pas systématiquement à l'analyse s'il vous en estime saturée.

Respectueusement vôtre. »

Charles Nodet

Lundi 13 octobre 1952

Consultation du Dr Montassut,

Ce qui s'est passé – à la suite de quoi 2 choses :

crises : bloquée par crispation

obsession : survoltée

psychanalyse a diminué les obsessions

s'il y a quelque chose à faire autre que l'analyse ?

le blocage reste.

je l'éprouve du moi extérieur au moi intérieur
du moi à la joie et à la douleur
du moi à l'ambiance à laquelle je ne peux plus participer
du moi à mes activités qui me restent étrangères
il y a une crispation qui reste et sur laquelle la psychologie n'a pas de prise.
je ne sais pas ce que c'est qu'avoir une affection sinon par souvenir d'états passés
Ortédrine réveille un peu
① ma pensée est dévitalisée – comme si la vie de mon corps n'atteignait pas ma tête
je n'ai pas de rapport avec mon corps
pas de fatigue ni de repos
pas de faim ni de satiété
je sens mal à la tête quelque fois nuque
② je ne peux pas « exiger » de moi
l'obsession P.M. reste en ce que je ne peux plus trouver Dieu directement
je sens cette crispation dans ma tête.

Reprise du cahier d'analyse avec Lacan

Séance du vendredi 17 octobre 1952

Je ne peux pas retrouver le désir à l'existence personnelle, à la justification de ma vie par ce que je suis. Les difficultés de base restent : celle-ci et celle de la nourriture et celle de la prière.
Chez vous, s'augmente ce sentiment de défense de mon existence personnelle parce que tous vos refus de répondre équivalent à un non-droit pour moi dans le monde – et de vivre.
Le P.M., ma Bible et mon carnet
Avant de se donner il faut avoir le droit d'être à soi-même et de disposer de soi-même.

SÉANCE : reniement et renoncement

Il [Lacan] reparle de celui qui meurt et de l'Évangile.

Je dis : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et surabondante. »

J'ai beaucoup reparlé des clercs et de leur oppression psychologique.

La plus profonde et universelle de nos lois serait-elle l'identification à laquelle notre nature aspire par ses pulsions et s'oriente par la sagesse ?

Le mal est que mes efforts m'ont identifiée à mes pulsions.

Pulsions = instincts ?

C'est d'abord du vécu – puis du sentiment puis du conscient.

Les mouvements du cœur sont du vécu seulement.

La faim est du vécu et du senti.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Nodet, le 21 octobre 1952

(manuscrite)

« Cher Docteur,

Vous avez dû recevoir un mot du Dr Vidart que je suis allée voir et qui préférerait s'en remettre à votre avis – ou du moins pouvoir le connaître pour éclairer le sien.

Il pense que cela vaudrait la peine que j'aie vous revoir et je suis toute prête à le faire si vous pensez que cela peut apporter quelques précisions de plus que ce que je vous ai écrit il y a quelques semaines – et à quoi j'aurais peut-être à rajouter mais rien à ôter.

Je reste persuadée que si la psychanalyse m'a été utile et peut m'aider encore beaucoup – sur certains points, elle ne suffira pas – pour me renflouer, il y a autre chose qui me manque et que

la psychanalyse ne me procurera pas – des traces trop profondes et paralysantes des conflits où je me suis débattue. Et toute la dépression et l’inertie qui en résultent.

Je constate avec confusion, mais sans trouver en moi de ressort pour réagir – ce qui est l’opposé de moi-même – mais j’ai dû par obéissance, devenir une autre que je n’ai pas pu être non plus.

Il y a quelques mois seulement, j’ai compris ce qui s’est passé à mon arrivée dans le petit groupe religieux qui m’a reçu – car Mère Saint-Jean a écrit l’histoire de ce petit groupe depuis ses débuts, avec toutes les difficultés et oppositions et lenteurs qu’elle a dû traverser. J’ai vu que lorsque je suis entrée j’ai été pour elle l’aide qu’elle attendait depuis 20 ans et qu’elle n’avait pas trouvée dans ses premières compagnes. Cela éclaire étrangement tout ce qui s’est passé, pourquoi elle m’a tant demandé et pourquoi aussi, alors qu’elle se réjouissait de ce qu’elle pouvait faire avec mon aide, d’autres s’en irritaient et me critiquaient à tout propos comme si les résultats de ma peine les blessaient et plusieurs y persévèrent encore.

Cela m’a rassurée aussi sur l’opinion fausse répandue par d’autres sur moi que je ne cherche qu’à m’imposer, etc. – car ce n’est pas vrai.

Je n’ai rien fait qui ne m’ait été demandé, et dans le sens où cela m’a été demandé.

Mais tout cela est loin – et je suis depuis tant d’années inerte et inutile.

Vous avez dû lire Job. Il commence par adorer Dieu au premier moment de ses épreuves. Puis, on tourne la page et on lit : “Alors Job ouvrit la bouche et maudit le jour de sa naissance”- parce que la résistance psychologique à la vrille de la douleur peut être moindre que la force d’acceptation. Job ne dit jamais rien d’exagéré et à la fin, malgré que ses amis n’aient cessé de lui donner tort et de l’accuser, Dieu lui donne raison.

Mais tout cela est bien inutile à dire, autant qu’il est pour moi inutile de vivre.

J’attends donc votre réponse au Dr Vidart. J’en parlerai après au Dr Lacan.

Quant à ce voyage à Bourg, c’est vous qui pouvez en juger – si vous pensez que c’est utile j’irai directement d’ici, entre deux trains, et vous pourrez me fixer un rendez-vous.

Je vous remercie encore pour tout et ne puis m’acquitter en priant de cette reconnaissance puisque toute prière m’est impossible – mais Dieu voit bien, et il bénit la charité. »

Sœur Marie de la Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, le mercredi 22 octobre 1952

(20 pages recto dactylographiées, ½ format)

« Docteur,

Il est 13 h 40, et depuis ce matin, je n’ai pu me lever, aller à la Messe, et hésiter dans un brouillard impossible.

Dans l’Évangile, il y a d’abord le devoir de fructifier et de grandir, celui de la mort et du renoncement n’en est qu’une condition – dont l’emploi n’est justifié que si cela concourt à une plus haute valeur. “C’est la volonté de mon Père que vous alliez et que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure. » Celui qui n’a pas fait valoir son talent n’est jeté “dans les ténèbres extérieures” qu’en raison de son inutilité, inutilité qui a consisté justement à ne pas faire fructifier le dépôt reçu.

Mais je ne peux pas faire fructifier ce que j’ai si j’ignore ce que c’est, de quoi je dispose, et comment cela s’organise.

Je vous en supplie n’augmentez pas la défiance que j’ai de moi-même : il y a trop d’années qu’elle me met dans un état de suicide mental.

Vous savez très bien que je ne rejette pas le renoncement – mais des renoncements indiscrets m’ont été imposés, au nom d’une autorité cléricale qui a exagéré ses pouvoirs, et m’a commandé sans discernement, au nom de l’obéissance et de l’esprit de foi, usurpant ce que Dieu se réserve : car ce ne sont pas les clercs qui peuvent créer une vocation avec toutes ses

composantes de nature et de grâce : cela, Dieu se le réserve – leur tâche à eux n’est que d’aider à discerner et à répondre pour le mieux – de même pour la conscience.

Et leur “direction” qui a été une substitution, et non une éducation, m’a contrainte au reniement, à la négation de moi-même. Ils ont aussi provoqué en moi une défiance excessive, surtout à propos de mon jugement et de ma conscience. J’en reviens toujours là, ne m’en voulez pas.

Repensant à tout cela, parce que je le ressens dans les traces trop profondes qui m’en restent, et qui, chacune, est reliée à telle réflexion, tel conseil, telle interdiction, tel ordre, tel appel à une confiance inconditionnée, à une remise totale, à une sécurité de conscience que je devais avoir en soumettant à leur grâce d’état, etc.

Quel malheur pèse donc sur moi ?

Ils ont tourné contre moi tout ce que j’avais reçu de Dieu – et je le vois maintenant dans une douloureuse lumière :

- le premier, très attaché à son Ordre pour la restauration duquel il a beaucoup travaillé, me trouvant des qualités dont cet Ordre pourrait bénéficier, a éliminé tout ce que je lui proposais d’autre ; il ne voulait pas pour moi le Carmel, mais m’aurait admise dans un monastère de Dominicaines contemplatives – et finalement m’a obligée, par pression sur ma conscience, à entrer dans ce petit groupe qui ne répondait pas du tout à ma vocation, mais qui, rattaché à l’Ordre de saint Dominique, avait besoin, pour être lancé, de quelqu’un comme moi. Ainsi a-t-il disposé de ma vocation selon ses vues humaines pour l’avantage de son Ordre, et non selon la nature de ma vocation.
- le deuxième, qui a travaillé à la fondation avec Mère Saint-Jean mais qui se défiait d’elle, a reporté sur moi toute la confiance qu’il lui refusait – me savoir là était pour lui une sécurité dont il avait besoin. Mais quand il a vu que mes forces humaines étaient épuisées, et que j’avais, comme tout le monde, des limites, l’aversion, née de cette déception, a dépassé la confiance qu’il m’avait donnée. C’est lui qui, pendant sept ans, a refusé que nous ayons un confesseur extraordinaire, comme l’Eglise l’exige, et qui, au moment de ma profession perpétuelle, a fait aussi pression sur ma conscience, au titre de directeur, pour que je n’aie pas vu l’évêque, ni ne lui écrive : nous étions un petit arbrisseau trop fragile pour que mes difficultés personnelles vailent la peine d’être examinées par l’évêque et surtout, cela aurait pu nuire à l’opinion qu’il était indispensable qu’il ait de nous pour nous soutenir. Ce Père Ch.[Chauvin] avait consacré la fin de sa vie à cette œuvre, et c’est par rapport à ce qui lui était avantageux ou non qu’il jugeait de tout. Il était assez pessimiste, et mon départ aurait été, à ses yeux, une catastrophe ; il aurait été connu au-dedans et au-dehors ce qui aurait été très préjudiciable à “son” œuvre.
- et le troisième, constatant que j’avais une vocation contemplative, laquelle demande une grande pureté de conscience, s’appliquait à ne me montrer que ce qui, en moi, était défectueux, ou pouvait l’être, et ne me parlait de ce que je demandais ou disais ou désirais, qu’en termes péjoratifs – et tout ce qu’il me disait contenant toujours le soupçon du mal possible – de plus ma personnalité humaine était, je crois, plus forte que la sienne : ce sont des impondérables, mais pour un clerc, c’est presque un désordre, car en tant que prêtre et qu’homme, qu’une femme et surtout une religieuse ait une personnalité plus dynamique et, naturellement, plus riche que la leur : c’est une erreur de la Providence qu’il fallait bien rectifier, aussi ne manquait-il pas une occasion, que je sois seule avec lui ou avec d’autres, d’opposer son avis au mien, de me critiquer. Le motif conscient qu’il m’a, dans la suite, donné de cette manière d’agir, “c’est, disait-il, à cause des dons que j’avais reçus de Dieu, et du précepte donné par notre Seigneur de se renoncer.” : ainsi m’a-t-il détruite. C’est lui qui, pendant deux ans et demi m’a obligée à agir contre ma conscience et a refusé que je demande, sur ce point, conseil à un autre Père. Au bout de ces deux ans et demi, la névrose était assez avancée pour qu’il se retirât en m’écrivant : “Je frémis de votre enfer.” – mais il s’est

bien gardé de me tendre la main pour m'aider à en sortir, lui qui m'y a
"paternellement" jetée dedans.

Voyez le mal qui est résulté de tout cela, que je n'ai pas pensé, mais que j'ai vécu, c'est l'installation en moi du trouble – et la déviation des fonctions psychologiques qui sont dévoyées.

C'est cela que je ressens tout le temps : ce trouble intérieur – et cette anarchie de fonctions déviées, disloquées.

Vous ne me connaissez que sous ce jour – mais je n'étais pas ainsi ; je sentais bien, comme tout le monde, toutes les possibilités de désagrégation que je portais en moi, mais j'allais vers l'unité de mon élan, dont je m'aperçois maintenant qu'il était intense et dépassait de beaucoup la moyenne, et n'était pas arrêté par les possibilités d'erreur ou de fautes : je commettais bien des erreurs et des fautes, mais elles me stimulaient à plus d'ardeur, et je les reconnaissais sans angoisse ni désespoir : elles m'indiquaient seulement sur quoi me tenir en garde. La joie du pardon de Dieu dépassait infiniment la peine de ma culpabilité, et ce pardon, je le demandais très souvent dans le sacrement de pénitence, habituellement deux ou trois fois par semaine. J'étais donc bien loin de me prendre pour une excellence, ni pour une sainte, ni pour une personne de valeur – d'autant plus que j'avais en permanence cet aiguillon douloureux dans ma conscience : "Tu sembles accomplir ton devoir en répondant à tout ce qui t'es demandé et ce n'est qu'un mensonge, car ton premier devoir serait d'être ailleurs qu'ici, dans la vie contemplative – et tu restes ici, sachant bien que tu devrais être ailleurs." Mais quand j'en parlais, et il ne se passait jamais quinze jours sans que cette angoisse me terrasse, les deux qui avaient autorité sur moi me disaient : "Puisque vous avez les qualités nécessaires pour faire ici ce dont on vous charge, c'est le signe que vous y êtes selon la volonté de Dieu, et aller ailleurs ne serait que de la volonté propre – tous ces retours vers la vocation contemplative ne sont que des recherches de vous-même ; aimez donc un peu plus l'Église, et voyez la détresse des campagnes."

J'ai donc fait tout mon effort pour me convaincre que tout ce que je portais au plus profond du cœur était illusion, piège de mon amour-propre et égoïsme – et tout ce qui pouvait être marqué d'illusion, d'amour-propre ou d'égoïsme, je le rejetais et le purifiais de toutes mes forces.

Et j'ai fait cela sans aucune arrière-pensée, de tout mon cœur, dans un effort de confiance continu – la confiance du reste ne me coûtait pas, elle m'était naturelle ; ce qui me coûtait c'était d'avoir à résister tout le temps aux tendances profondes de ma vocation, pour que cette confiance soit sincère et effective.

Et quand est survenue la question de la nourriture, avec toute son acuité, j'ai agi de même : mais la névrose se préparait depuis trop longtemps, dans cette situation impossible dont personne ne s'est rendu compte autour d moi, pas même moi. J'ignorais qu'une vie humaine et son équilibre ne peuvent pas résister indéfiniment à de tels conflits.

Le mal, c'est que ces conflits, justement aient été situés à de telles profondeurs, et aient atteint les bases mêmes de ma structure et de ma vie : ma conscience morale (qui seule fait l'unité personnelle) et ma vocation (qui commande du dedans toute l'orientation originale d'une vie .)

Je vous redis tout ceci pour que vous sentiez bien les points sur lesquels je reste extrêmement sensible – et qui font que certaines de vos réflexions se canalisent d'elles-mêmes aussitôt dans des ornières profondément creusées par les choses passées.

C'est bon peut-être, dans la mesure où cela aide à repérer ces ornières ou à les niveler, mais certainement nuisible qu'en cela ne sert qu'à les creuser encore ; ce qui arrive parfois et que souvent je n'ose pas dire – ou bien je le dis : alors si vous me raillez ou vous taisez ou me le renvoyez dessus comme une pierre, cela empire – parce que c'est dans une plaie vive que cela tombe, et pas sur une peau saine.

Pratiquement, je ne reviens jamais à ces choses par manière de souvenir des faits, ni rappel à ma mémoire des personnes.

Mais dès que quelque chose heurte les traces qui demeurent ou fait appel à l'une des fonctions mutilées, déviées ou refoulées comme n'ayant pas droit d'être exercées, le conflit d'origine me revient avec ceux qui l'ont noué : c'est un tout. Et avec le conflit, l'attitude "vertueuse" qui m'a alors commandée et à laquelle, toujours, j'ai acquiescé malgré tout ce qui en moi faisait instance pour s'y opposer – si bien que maintenant j'y reste déterminée.

Toute l'énergie que j'avais alors, je l'ai mise dans ces actes et sous deux modes : l'un pour accomplir la chose demandée ou m'établir dans telle disposition d'esprit, telle attitude intérieure – et l'autre pour ne pas tenir compte des instances opposées qui montaient du plus profond de moi-même au point de se confondre avec moi, si bien que les renier, c'était (et cela a réellement été accompli) me renier.

Ces choses ne se sont pas passées à l'insu des trois directeurs que j'ai eus, car je leur ai dit et redit – mais eux n'ont pas compris. C'était trop facile de dire : orgueil, obstination, volonté-propre, lubie, marotte, etc.

A cette école, le trouble, le désarroi et la division d'avec moi-même se sont installés – et je ne peux plus en sortir.

J'aurais besoin de savoir ce que c'est qu'une mentalité saine, qu'un fonctionnement normal de toute cette complexité humaine.

Comment distinguer en moi le normal de l'anormal, le sain du pathologique, si j'ignore en moi le schéma de ce qui est sain et dans l'ordre de la nature ?

Savoir que telle chose fonctionne mal ne m'éclaire que sur son fonctionnement normal et ne m'aide pas à mieux m'orienter, puisque j'ignore et ne peux pas trouver par moi-même quelle est la bonne orientation.

C'est pour cela que je voudrais ou que vous m'expliquiez plus clairement – ou que vous m'indiquiez des livres à lire.

Par exemple j'ai lu dernièrement, dans la vie spirituelle, un article sur les ermites. L'auteur y remarquait qu'ils ont "renoncé aux composantes sociales de la personnalité". Ces quelques mots m'ont paru une clé capitale – mais soulevant en même temps de multiples questions : lesquelles de ces composantes sociales sont valables et à utiliser, lesquelles dont il est bon de se libérer, quel compte convient-il d'en tenir ? Lesquelles dans notre société sont encourageantes ? lesquelles nuisibles ? lesquelles vraies ? lesquelles fausses ? lesquelles injustes ?

(Par exemple dimanche, à Notre-Dame, le Père OP qui dirigeait la cérémonie, pour les quelques dizaines de chapelet qui ont été récitées par la foule, n'a pas manqué de dire chaque fois : "Le clergé et les hommes diront la première partie, les autres diront le reste...")

Et je me suis aperçue que dans la vie religieuse, cela joue terriblement.

Les occasions n'ont pas manqué où vous auriez pu m'en parler – par exemple quand je vous ai dit tout ce qu'avait eu de démoralisant pour moi l'attitude du "milieu religieux" envers moi : cela soulevait exactement ce problème-là – et je pense qu'alors il aurait été très bienfaisant que vous y alertiez mon attention, et le précisiez ; à cette lumière l'affaire se serait mise en place et j'aurais su sur quoi me baser pour apprécier mes réactions.

Quand vous me refusez des explications que je demande parce qu'elles se rapportent au sujet en cours et qu'elles éclaireraient mon jugement – cela me fait le même effet que lorsque ces directeurs, au lieu de me donner des principes d'après lesquels ma propre conscience aurait été éclairée, ils me donnaient des ordres tout faits – si alors, à cause d'une angoisse de conflits entre ma conscience et leurs ordres, j'essayais de m'expliquer ou d'interroger, ils refusaient et se retranchaient dans le "allons, obéissez".

Ils croyaient que j'interrogeais pour murmurer ou parvenir à mes fins, alors que c'était pour dissiper l'angoisse.

De même vous, quand vous pensez que j'interroge par curiosité inutile – comme pour cette affaire des instincts. Si vous trouvez bon de dire que "ça n'existe pas", je veux bien – en soi cela ne me fait rien, et le nom ne m'importe pas, mais la "réalité" qui a été nommée "instincts" et qui maintenant est nommée autrement : qu'est-ce que c'est ? et à quoi puis-je la reconnaître, la

dépister, l'éduquer ? Cela, c'est une question légitime. Vous avez refusé d'y répondre, et ce refus est entré dans tout le champ du "défendu d'interroger, de savoir". Mes directeurs ont tracé à ce champ des limites qui les accommodaient le mieux pour sauvegarder leur prestige, faciliter l'exercice de leur autorité, et me mettre en face d'eux dans un état d'ignorance qui les assurait davantage de ma dépendance et de mon recours à eux.

Agissant ainsi, ils ont largement abusé de la situation – quand vous faites de même je le ressens pareil ; avec la différence qu'il m'a fallu vingt ans pour me douter de la chose, tant j'étais loin d'y penser, tandis que maintenant, elle me saute aux yeux immédiatement.

Plusieurs fois, j'ai entendu des Pères dire : "On ne peut plus agir avec les jeunes filles comme autrefois". En effet, les clercs n'agissent pas avec les femmes selon les principes généraux de morale, mais selon l'opinion que chacun d'eux se fait du rôle de la femme sur la terre, auquel rôle, selon qu'il se le représente, chacun accommode la morale à son gré.

Tant que cela a pu tenir ainsi, pas un ne s'est demandé si c'était juste ou injuste – pas un ne s'est élevé pour dire ce qui était équitable ou abusif. Lisez dans Judith 10.18 et Esther 1.15-22, les arguments qui ont valeur : les femmes existent pour le plaisir ou le service des hommes – pour les clercs le plaisir consiste dans les satisfactions de paternalisme et de domination auxquels ils sont extrêmement sensibles, et sur lesquels ils sont très susceptibles. C'est pour eux, un des points très importants de la religion, d'après lequel souvent ils jugent du degré de vertu des religieuses : leur valeur vertueuse se mesure aux deux extrêmes : jusqu'où elles honorent et s'abaissent devant eux – et eux, jusqu'où ils peuvent les assujettir et les mépriser.

Cependant, je ne vois pas que notre Seigneur ait agi ainsi ; il a même souvent pris parti pour elles contre le mépris des apôtres.

Je vous le redis, c'est ce que j'ai "vécu" qui m'a appris cela – car avant d'avoir fait sur moi-même l'expérience de ce qu'ils sont, je les croyais à l'opposé de cela – et je crois que beaucoup ont l'illusion de se croire ce qu'ils sont si loin d'être.

Je ne peux pas ne pas avoir l'aversion de leurs abus – l'amour et la haine ne peuvent pas coexister sur le même objet – mais ils peuvent bien exister dans le même sujet, appliqués à des objets distincts.

Il y a dans l'Évangile, aimer Dieu et haïr son âme – bien qu'il faille trouver le sens juste, l'hébreu manquant de nuances. Mais haïr le contraire du bien concourt à ne plus aimer ce bien.

Je déteste cette mentalité cléricale dont ma vie est une triste preuve – mais saint Augustin parle dans sa règle de "l'amour des personnes et la haine des vices" : c'est à quoi je m'applique.

Pardonner n'efface pas les traces du mal causé – j'ai pardonné depuis longtemps à tous ces clercs le mal qu'ils m'ont fait – mais ce mal continue de me ronger dans la moelle des os ; il y a une injustice actuelle qui dure et pourrait être supprimée : celle d'avoir causé un grave tort dans la psychologie de quelqu'un, et de ne rien faire pour restaurer cette psychologie dans l'ordre – je ne dis pas y réussir, mais au moins le tenter.

Quelqu'un qui en aurait volé un autre au point de le laisser continuer sa vie dans un état de consommation voisin de la mort, parce que ses ressources ne lui permettent plus de se nourrir, ni chauffer, ni vêtir ; et qui se contenterait de lui écrire : "Je frémis en pensant à votre état", sans lui envoyer un sou : qu'en penseriez-vous ? Nathan a été envoyé par Dieu à David – mais la conscience d'un clerc ne peut pas lui tenir lieu de Nathan pour lui ouvrir les yeux ?

Si je pouvais seulement me lever et marcher, je ne demanderais rien – mais je demande le minimum pour pouvoir reprendre une vie religieuse réelle et saine.

Je ne demande pas réparation pour le plaisir de me donner raison et de prendre une revanche ; ce n'est pas dans l'esprit de l'évangile. Mais il s'y trouve : "Si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande..." mais ce ne serait pas digne d'un clerc d'agir ainsi, c'est bon pour qu'ils le recommandent à "la foule" des fidèles – mais pas pour qu'ils en donnent l'exemple.

Je ne demande que pour effacer les traces du mal que j'ai reçu, et cela uniquement pour pouvoir vivre – parce que vous voyez bien que telle que je suis, je traîne ma mort à travers le temps et c'est tout.

Il faut vivre, il faut porter du fruit : et cela m'accuse, parce que je ne peux pas. Ils m'ont ôté ma sève, comment le fruit mûrirait-il ?

C'est peut-être aussi pour cela que je ressens d'une manière qui me démoralise vos refus de me fournir des moyens plus positifs d'en sortir – je veux dire ce qui éclaire mon esprit et m'aide à m'orienter : comme par exemple cette seule fois où vous m'avez parlé de cette relation triangulaire – comme ce que je vous dis ici de ces composantes sociales de la personnalité – et autres semblables.

Il y a aussi, comme je vous l'ai dit, tant de vos silences qui réveillent en moi ce sentiment que je n'ai pas le droit d'exister telle que je suis, avec mes difficultés, mes problèmes, et aussi ce qui est bon et bien en moi : ça, c'est surtout le milieu religieux qui en a tracé en moi les sillons – mes directeurs ont fait de même puisque je n'ai pas eu le droit d'avoir une vocation personnelle, ni une conscience personnelle.

Je vous en prie, ne vous fâchez pas que je revienne sur tout cela : c'est mélangé à mon sang. Je voudrais ne plus en parler – je vous vois pour que les suites s'en effacent – et je vous dis ce qui les réveille, de vous à moi.

Je vous remercie beaucoup de la manière dont vous avez été ces deux dernières – et premières fois. Tout ce que j'ai écrit ici vous précisera peut-être pourquoi j'ai tant besoin de ne vous trouver ni glacé et absent, ni railleur, ni réticent et dur : derrière vous, alors, il y a tous les spectres qui se promènent et toute leur malédiction qui me fond dessus et qui m'écrase, parce que, alors, vous la résumez, la confirmez, et en faites la pierre qui ferme mon sépulcre, non comme une martyre, mais comme une réprouvée qu'aucune aide ne peut plus tirer de son gouffre.

Dans ma vie, c'est comme dans un dessin, il y a les masses et les détails, les ombres et les lumières, et les coups de crayon.

Dans les masses, il y a la première empreinte familiale qui a été ratée – huit à table, le soir, cela faisait l'effet d'une foule menaçante, surtout quand j'étais l'objet du rire commun ; Maman s'est beaucoup occupée des aînés, mais j'étais la dernière et fus remise aux bonnes et gouvernantes – j'existais dans ce milieu selon le nombre et rien ne me manquait, mais je n'avais pas de place pour ma personne, mon être personnel. Je crois que toute mon enfance s'est passée à sentir à demeure que l'inexistence était infiniment plus souhaitable que l'existence – l'être sans la personne n'est que l'ombre de l'existence. Je pense qu'il y aura quelque chose de cela dans l'enfer.

A 13 ans, il y a eu une éclaircie, quand j'ai demandé d'aller en pension et que je suis partie en Italie. Je n'avais demandé conseil à personne, et je pris cette décision avec calme, assurance, pas d'hésitation, pas de trouble – je n'ai plus jamais dans la suite éprouvé de sentiment semblable.

C'était fragile et ne dura que trois mois. Je revins dans ma famille à Noël, j'avais pris 10 kg, on en rit, on s'amusa de moi – et tout le malaise de l'enfance me retomba dessus.

De 19 à 25 ans, je dis à mon directeur que je voulais quitter ma famille et entrer au carmel. Il s'opposa – il ne me parlait que de dévouement à ma famille et d'abandon à la providence. Il me donna un livre sur l'abandon à Dieu et je m'y appliquai – je ne manquais pas de m'accuser comme de fautes contre cet abandon des désirs véhéments qui me brûlaient, de suivre ma vocation au plus tôt ; et le conflit s'installa entre les élans de ma personne vers une vie qui lui convenait, et la soif dévorante de cette vie – et d'autre part cet abandon auquel je m'évertuais, et les exigences de la vie familiale et mondaine qu'il fallait mener parce qu'ils étaient, selon la pensée de ce directeur : la volonté actuelle de Dieu sur moi..

Après un passage de quelques jours auprès du petit groupe où il m'envoya, à 25 ans, je fus invitée à venir prendre part à la retraite commune ; ce directeur était absent, je répondis que je

n'irai pas, que telle n'était pas ma vocation : je ressentis en écrivant cette réponse la même assurance libre et saine, calme et sereine, que j'avais eue à 13 ans comme écrit plus haut. A son retour, je lui dis ma décision – à quoi il répondit que j'avais eu tort, que je devais y aller et décider mon entrée. Je lui dis que ce n'était pas ma vocation, qu'entrer là équivalait pour moi à y renoncer définitivement. Il me répondit qu'il en prenait la responsabilité.

Alors, oui, je me dis tout ce que l'Évangile contient de renoncement, de mort, de tout perdre, et dans la pire détresse j'y allai et décidai de mon entrée. Dix mois s'écoulèrent encore, où je ne cessai de dire que ce n'était pas ma place. Il me répondait toujours, il me disait que je pouvais me fier à l'obéissance, qu'il savait bien ce qu'il faisait, qu'il avait beaucoup prié et réfléchi : sur quoi toute résistance de ma part me paraissait dictée par de l'esprit naturel, et un manque complet du sens des choses de Dieu. Pour apaiser l'angoisse je pensai que sans doute je me trompais – et que le mieux, pour juger exactement de la chose était d'en faire l'expérience, du reste j'y étais contrainte par cette pression morale du directeur.

Une fois-là, après quelques mois d'essai, j'écrivis lettres sur lettres pour dire qu'en effet ce n'était pas ma place. A chacune, il me répondit de rester. Mère Saint-Jean me prit pour son *socius* ; et il est certain que je la complétais parfaitement. Mais jamais un jour l'angoisse d'être en dehors de ma vocation ne s'est levée : j'avais fait ce que j'avais pu, par les seuls moyens religieux dont je voulais user. Il ne me restait que la voie de l'obéissance, seul refuge contre les contradictions intérieures.

Je m'y suis donc appliquée en toute bonne foi et dans tous les détails, jusqu'à ce que finalement, tout sombre dans la névrose obsessionnelle – qui, elle, m'a enlevé jusqu'à la possibilité de prier.

Mon dernier effort a été de demander au moins pour les points qui m'angoissaient le plus la permission de recourir à un autre avis : permission qui me fut refusée, et que pourtant il était mieux de demander, comme saint Jean de la Croix le dit pour semblable cas.

Je ne voulais surtout pas prendre la tangente. Le conflit, je le sentais bien, me ravageait et me disloquait, mais je pensais à Hébr 12 : “Courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, les yeux fixés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi, Lui qui, au lieu de la joie qu'il avait devant lui, méprisant l'ignominie a souffert la Croix” – et Phil 2 : “Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus. Il s'est anéanti lui-même... Il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix.”

Que ne suis-je morte ! Du reste je le suis, et c'est pire d'avoir l'âme morte dans un corps vivant, plutôt qu'une âme vivante détachée d'un corps mort. Le démon peut bien en rire et s'en réjouir, car tout cela, c'est de la parodie.

L'ascèse et la Croix ne sont pas la même chose : l'ascèse représente l'effort humain, les initiatives personnelles, celles des directeurs et des âmes ferventes ; elle relève du jugement prudentiel que Dieu a donné à toute créature : “Au commencement il a créé l'homme, et il l'a laissé dans la main de son conseil.” (Eccli. 15.14)

La Croix, c'est un Mystère – nul n'est en droit de le manier que Dieu seul ; et ses ministres le trahissent quand ils se substituent à lui – Il ne peut pas bénir leurs ingérences sur un domaine qu'Il se réserve – pas plus que la substitution de leur conscience personnelle à une autre conscience humaine, pas plus que leur désinvolture à décider que telle vocation sera comme il leur plaît et non autrement – mais ce ne sont pas eux qui paient les frais de leur enflure ; comme dans l'affaire de David et d'Urie, c'est David qui a commandé et Urie qui est mort.

Tout ça, ce sont les masses.

Et les coups de crayon dont je suis balafmée en voilà :

A 23 ans, à Paris, désirant toujours aller au Carmel, ma visite au Provincial pour lui demander s'il y aurait un Carmel où la règle me serait possible – et sa réponse affirmative. Au retour à Lyon, aussitôt, le compte que j'ai rendu de cette visite à mon directeur : “Vous avez eu tort, vous n'auriez pas dû aller le voir” – pas d'initiative personnelle dans l'orientation de votre vocation – par contre : “croyez-moi, faites-moi confiance, obéissez-moi, etc.”

A 25 ans, quand mon entrée était décidée dans cette congrégation pour laquelle je ne me sentais pas faite – sur le désir de mes parents, secrètement communiqué à ce directeur, à l’occasion d’une maladie de papa qui lui demanda de venir le voir, l’apitoya et lui demanda de reculer la date de mon entrée – sans me consulter du tout, il retarda d’octobre à juin. Suis-je donc une “chose” ou une “personne ?” Il m’avait appris à obéir et à m’abandonner, j’acquiesçais, me reprochant mon désarroi et mon étonnement qu’il ait ainsi réglé la question, et cela chez moi, sans que je le sache, alors que j’étais dans la pièce à côté.

Quand j’eus commencé d’écrire les carnets, mon directeur les montra, sur ma demande qui rencontra son propre désir, à un autre OP du Saulchoir. C’était pendant la guerre, et toute vie humaine était menacée. Quand il reçut, plusieurs mois après la réponse de cet OP, il m’en lut quelques passages, très rassurants. J’avais décidé en moi-même, avant de le revoir, que je lui demanderais le nom de cet OP, uniquement au cas où lui-même serait tué par quelque bombardement ; et cela par désir d’unité. Je me disais : comme c’est lui qui a choisi ce père, autant en pareil cas recourir à lui qui sera au courant. Je hasardai donc : “Voulez-vous me dire son nom ?” Il hésita, me le dit, puis ajouta : “Eh bien, êtes-vous contente ? Maintenant, qu’avez-vous de plus (=que la satisfaction de votre curiosité). Il ajouta : vous ne connaissez pas ce père, et vous voyez bien que son nom ne vous dit rien.”

J’essayai de dire pourquoi j’avais demandé, mais il me braqua sur ma curiosité coupable, selon son habitude envers moi de toujours souligner uniquement le côté par où cela pouvait être défectueux.

Or, j’estime que j’avais simplement agi avec prudence. Mais quand un prêtre se dit “directeur” de conscience, il entend que son avis influe sur le jugement de conscience : est répréhensible ce qu’il dit être répréhensible, et bien ce qu’il dit être bien. Moïse fut plus large avec Aaron, il écouta au moins ses explications et accepta de changer d’avis à la suite de l’explication : jamais un seul directeur n’en a agi ainsi avec moi. Lisez Lév. 10.16-20.

Un temps où cela allait bien, et où je le savais très occupé, je passais je crois deux mois, peut-être moins, sans lui écrire – sur quoi, il m’écrivit pour me rappeler à l’ordre : “Le silence où vous vous enfermez...” – un silence qui cache sûrement quelque noirceur, noirceur qui sans doute motive ce silence puisque “je m’y enferme”

Sur quoi, j’ai redoublé d’attention à tout dire, rendre compte de tout et demander pour tout. Et jamais une seule fois il ne m’a dit ou écrit : “Cela, décidez-le par vous-même ; suivez votre conscience” – mais seulement : “faites ce que je vous dis.”

A 40 ans¹, ayant jeûné au pain et à l’eau, à Paris, la veille du 19 mars – lui étant à Flavigny, et moi n’ayant ni le temps d’écrire pour demander la permission à lui ou à Mère Saint-Jean, ni la possibilité de téléphoner à cause du prix trop élevé de Paris à Flavigny, je présentai la permission (ce que saint Thomas appelle l’*épikie*) avec la condition de le dire en tout premier soit à lui, soit à Mère S. Jean, le premier des deux que je verrai. Ce fut lui. Je le dis avant toute autre chose : “J’ai jeûné au pain et à l’eau la veille de saint Joseph, j’y ai pensé trop tard pour écrire, et c’était trop cher de téléphoner – je n’en ai pas même éprouvé de mal de tête, et j’ai résolu d’en rendre compte dès que je verrai ou vous ou M.S.J.” (Cela avait été dans la même ligne que mon départ à 13 ans loin de chez moi, sur mon initiative, que cette demande au Provincial des Carmes ; j’avais décidé selon ma conscience, et avec une soumission intérieure entière – s’ils m’avaient défendu, je ne l’aurais pas fait ; ils n’y étaient pas, je présentai, et rien ne me prouvait qu’ils auraient refusé, sans quoi je n’aurais sûrement pas préssumé). Il répondit froidement : “Il fallait demander la permission.” Je repris que c’était impossible. Il renouvela : “Il fallait demander la permission”, et n’accepta pas que je dis rien de plus.

Je renouvelai donc ma résolution de ne pas même lever les yeux sans demander la permission puisque, même en pareil cas il se trouvait que j’avais mal agi.

¹ C’est-à-dire en 1943

J'en arrivai à demander si, quand je conduisais l'auto, je pouvais de temps à autre me permettre de regarder un peu en dehors de la route, pour me reposer les yeux ou si c'était de la curiosité ou de la dissipation. Et il réglait "paternellement" toutes ces questions.

Je me levais alors à 4 h du matin pour aller prier sans qu'il y ait personne et dans le calme de la nuit. Parfois il faisait très froid, et vers 5 h, il fallait que j'aie un moment courir dans le cloître pour me réchauffer, puis je revenais prier. Le soir, je veillais jusqu'à 11 heures. Cinq heures m'allaient bien. Quand je m'endormais à 10 heures, je me réveillais l'esprit empâté, parce que ce long sommeil m'avait alourdi tandis qu'en m'endormant à 11 heures cela ne se produisait pas. Il vint une fois, et je lui en parlai, car Mère S. Jean préférait qu'il soit au courant de ce genre de permission qu'elle m'accordait – car je ne faisais rien sans permission. Donc je lui exposai la chose. Il me dit : "Couchez-vous à 10 heures." J'expliquai la difficulté qui survenait alors le lendemain matin : cet esprit alourdi par un trop long sommeil. Il n'y prêta aucune attention et me dit : "Sainte Gemma Galgani s'endormait et se réveillait exactement à l'heure que lui ordonnait son directeur." C'était péremptoire, je me tus, j'acquiesçai du fond du cœur, gémissant de n'avoir encore rien entendu à l'obéissance, prête à faire n'importe quoi pour enfin comprendre comment bien obéir. Je me couchai ponctuellement à 10 heures juste, je me réveillai à 4 heures, empâtée, alourdie, descendait au chœur, et ressentais comme un nouveau déchirement le conflit entre l'obéissance qui m'imposait de mauvaises conditions pour prier, et ma volonté d'obéir quoi qu'on me demande – de plus l'incapacité de prier qui résultait de la lourdeur où m'enfonçait le long sommeil et de la distraction que me causait ce conflit.

Une fois, étant restée longtemps à prier pendant qu'il confessait, la tête dans mes mains, sans regarder personne, uniquement occupée à demander à Dieu la grâce d'une contrition sincère et d'une accusation bien complète – quand j'arrivai au confessionnal, il me dit : "N'est-ce pas pour épier le temps que chaque Sœur passe à se confesser que vous êtes là depuis si longtemps ?" Mon cœur chavira... Il fallait donc que toujours et toujours et toujours tout ce que je faisais soit soupçonné de perversité. J'ai en horreur d'épier les gens par derrière, et qu'est-ce que cela pouvait me faire qu'une sœur reste peu ou beaucoup au confessionnal ? Je hasardai une explication qui ne fut pas reçue : du reste ne venais-je pas me confesser pour avouer ma culpabilité et m'humilier ? L'angoisse de manquer de sincérité en choisissant parmi les humiliations celles que j'acceptais et celles dont je souhaitais de m'évader me saisit, et je sortis de là avec la pire angoisse et le conseil de ne plus jamais recommencer à épier ainsi mes Sœurs. Quelle audace avais-je donc de m'occuper de ce qui ne me regardait pas et de consentir si longtemps pareille curiosité sous le couvert de la prière ? C'était vraiment le comble de l'hypocrisie !

C'est là-dessus que, plusieurs mois après est arrivé "la fouinarde !"

Quant à ce jeûne au pain et à l'eau, c'est six jours plus tard qu'arriva l'incident à la suite duquel je demandai – au moins pour un temps – de ne pas manger : si j'avais eu tort de jeûner un seul jour au pain et à l'eau qu'elle n'aurait pas été la culpabilité de mon indépendance en me contentant d'écouter ma conscience : il acheva de la déchirer. Quinze mois après¹, la névrose obsessionnelle était installée : je ne savais pas ce que c'était ni que cela existait – je m'aperçus seulement que l'idée de nourriture avec son angoisse m'étaient continuellement présentes et que rien ne pouvait m'en distraire.

Je le dis et demandai de m'adresser au père qui avait vu mes carnets et avec lequel j'avais, avec la permission de mon directeur, fait une retraite : ce père-là me comprenait bien. A mes demandes réitérées il [le P. Motte] il répondit toujours par des refus : "Non", me disait-il. Il se passa encore deux ans et demi durant lesquels je lui demandai la permission de ce recours tous les trois mois, quand il venait à Flavigny – la réponse était toujours la même. En dernier lieu, craignant de céder à ma volonté propre, je lui fis demander par Mère Saint-Jean. Il lui répondit encore : "Non".

¹ Eté 1944 ?

Durant ce temps, ma volonté déclina, l'indécision s'installa, l'obsession empira et je tombai dans le chaos ; je le lui écrivais, lui rendant compte de cela comme de tout.

Alors il se décida à lever sa défense, mais c'était trop tard : j'étais mûre pour les soins des psychiatres.

C'est pour cela, voyez-vous, qu'il ne faut pas trop me parler de renoncement et de mort : d'autres s'en sont assez chargés et y ont réussi parfaitement.

J'ai besoin de voir les voies qui me sont ouvertes pour vivre, et les droits qui sont inhérents à ma nature, parce que c'est Dieu qui les a donnés.

Je reste sous le coup de tout ce que j'ai écrit ici, non pour y revenir, mais pour préciser tout ce qu'il faudrait effacer, en soulignant toutes les traces qui restent.

Je ne voudrais plus qu'il soit question de tout cela – mais vous comprenez combien de crans d'arrêts je porte en moi.

Jacob vit une échelle qui allait de la terre au ciel, et les anges montant et descendant – pour moi, la source de ma vie est comprimée dans une prison avec des verrous de fer, et quelque pas que je tente de faire, ne serait-ce qu'en moi-même, sans qu'il en paraisse rien au-dehors, je sens à mes pieds de tels boulets d'acier et vois devant moi un tel vide et tant de menaces, où que je veuille poser les pieds, que le vertige et la peur me paralysent.

Ce ne sont pas des phrases ni de la littérature, je dis comme c'est, comme je constate.

Vous disiez "imaginaires", mais vous voyez bien que tout cela s'enracine dans des faits réels – et que les traces qui m'en demeurent sont aussi réelles.

Vous avez nié "illusoires" : d'accord. Si "imaginaires" est au sens de "faisant image, et image tirée du réel", d'accord aussi – mais si cela veut dire : "assemblage d'éléments hétéroclites pour composer une image qui n'a pas d'existence dans le réel", alors là, je ne suis pas d'accord.

Je ne dis pas et ne pense pas que les directeurs aient "voulu" consciemment ce qui est arrivé mais je dis qu'ils en ont été les instruments persévérants – et que la première qualité d'un directeur, comme son premier devoir, est de se rendre compte de l'effet que produit sa direction : si elle angoisse ou si elle libère, si elle mutile ou oriente. Et qu'ils doivent témoigner par leurs paroles et leur manière d'être du respect pour la dignité de la personne humaine, le caractère d'enfant de Dieu donné par le baptême, et la consécration à Dieu donnée par l'Eglise – et ne pas traiter les dirigées comme des "choses".

Croyez-moi, j'ai plus de trouble que de haine, le trouble d'une culpabilité inévitable dès qu'intervient ma participation ou mon initiative "personnelle" en quoi que ce soit, à commencer par la prière – du reste, c'est devenu au point que cela n'est même plus "possible".

Et trouble aussi du chaos, car faire régresser ce qui devrait grandir, mutiler ce qui doit faire partie des composantes humaines, prohiber les fonctions normales qui peu à peu instaurent l'équilibre, c'est rendre aveugle, boiteux et muet, paralyser la vie dans sa structure même, réduire au nanisme en refoulant dans l'infantilisme ceux que Dieu a faits pour qu'ils deviennent des adultes.

Ce qui est fait pour grandir et ne le peut devient un monstre.

Ne revenons plus sur tout cela, que la porte en soit éternellement close – mais ce n'est pas de ne pas y revenir qui en ôtera les traces.

Si je pouvais voir vers quoi tendre, comprendre de quoi il s'agit – de quoi je dispose en moi de sain et de sûr, et comment tout coordonner, cela me sauverait.

Il faudrait que vous m'aidiez à m'analyser en fonction de ce qui "devrait être" et que je ne sais pas, n'ayant pu y accéder, et non en fonction de tout ce qui s'est mal passé et que je n'oublierai (plutôt qui ne s'effacera de ma conscience actuelle) qu'autant que ce sera redressé, remis en place et rendu à la vie.

Je pense que vous me comprenez.

Vous serez fatigué de lire tout cela, et je le suis de l'avoir écrit !

Veillez m'en excuser. A demain. »

[Reprise du cahier bleu]

La plus profonde et universelle de nos lois serait-elle l'identification à laquelle notre nature aspire par ses pulsions et s'oriente par la sagesse ?

Le mal est que mes efforts m'ont identifiée à mes pulsions.

Pulsions = instincts ?

C'est d'abord du vécu – puis du sentiment – puis du conscient.

Les mouvements du cœur sont du vécu seulement.

La faim est du vécu et du senti.

Séance du jeudi 23 octobre 1952

[Question MdT :] « A quel niveau les pulsions se personnalisent-elles ? »

[Réponse Lacan :] « imagination et illusion = imaginaire et non illusoire où sont tombées toutes ces défenses ?

C'est ça qui compte : le point vulnérable : lequel, pourquoi ? »

MdT : « La dernière séance avant l'été [18 juillet], la question mène à une défense sex[uelle]

Mon malheur c'est l'interdiction d'une personnalité qui seule fait le nœud – car même pour tendre à Dieu il y a un mode personnel. »

Lacan : « ce passé désespéré désespérant et plein d'esprit

l'autre face de la nourriture c'est la prière

bloquée de tous côtés, il ne vous restait que la nourriture

cela ne se serait pas passé tout seul. »

MdT : « à mon sens c'était la voie qu'il fallait que je prenne. »

Lacan : « Les aspirations ne se justifient qu'après leur réalisation et sont essentiellement subjectives. »

MdT : « C'est comme les prophéties (pas pour l'élément subjectif mais comparativement pour la réalisation.) »

Lacan : « Comme vous le dites, ces fausses voies, inutiles en elles-mêmes à repenser, sont utiles à connaître pour trouver – non ce qui aurait dû être, comme vous dites, puisque c'est passé et impossible à ne pas avoir été vécu – mais en vue du devenir qui peut se réaliser.

C'est dans ce sens qu'il faut s'orienter. Je ne peux pas rééditer, mais dans une autre direction, ce qu'on fait les directeurs – mais, comme psychologue, vous accompagner dans votre propre recherche.

Ce sentiment de liberté, ce que vous avez ressenti comme tel et que vous retrouvez en y repensant surtout pour ce départ de petite enfant en Italie, montre que cela peut être, que cela est possible.

Le Moi est toujours en partie une réaction, une défense pour vous comme pour tous, par où se retrouve sans doute la réaction narcissique dans le moi – avec ses aversions et son agressivité.

Il faudrait savoir ce qu'il y avait peut-être et sans doute sous ce qui prêtait à des interprétations de comportement névrotique qui cachaient peut-être une autre réalité profonde. »

MdT : « La cause de ma névrose c'est l'impuissance à être responsable de ma vie n'étant pas en droit de la diriger – et quand je la dirigeais, étant condamnée : c'est l'histoire de toute ma vie.

Maintenant je ne peux pas la diriger, et je suis sans réaction devant une condamnation que j'admets.

La nourriture s'est trouvée être le seul point de rencontre d'une réalité précise voulue par l'autorité – et d'une réalité correspondante en moi-même : la fonction de nutrition.

Mais cette réalité, je ne pouvais la satisfaire (comme réalité et non comme besoin) qu'à travers l'opposition de ma conscience que je n'ai pas pu vaincre mais renier – et ce reniement volontaire et conscient a opéré sur ma conscience la même chose qu'une faute mortelle sur la divine grâce : le retrait, la suppression.

Et cela demeure ; je réprouve et j'accomplis parce que la réprobation n'a plus de forces et que l'accomplissement a été instauré par les actes les plus forts de ma volonté que j'ai accomplis dans ma vie.

Car j'avais deux forces : la volonté et ma conscience – et il a fallu que ma volonté terrasse ma conscience.

Tout ce que je demande c'est que vous me prêtez un secours de surcroît qui rende réel ce que je pense et qui n'a pas vie – ce qui n'a pas vie est irréel, du moins équivaut à l'irréel. L'x [existence ? exigence ?] du corps demande de le renflouer – secours de surcroît – besoin urgent de manger quand je vous quitte.

J'ai essayé de vous regarder tout le temps pour me rassurer sur votre présence et la conserver : et vous n'avez pas pu ne pas vous en rendre compte – mais vainement.

Encore que je penserais les choses les plus justes, ma pensée même est dévitalisée et sans efficacité.

Tout ce que je ressens et expérimente, c'est l'apathie, l'atonie :
des cycles immuables : lever, coucher, repas, inertie,
pas de programme, pas d'exécution ;
repandre ainsi une vie religieuse d'où je serai étrangère – je ferai les cours, les traductions du bréviaire, etc.
étrangère à moi-même, je continuerai à traverser la vie et d'y produire des cours d'où je serai absente –
et moi dans le schéol.

ou continuer l'analyse – mais avec mon apathie – les 30 minutes maximum et trop espacées, qu'en résulterait-il ?

ou faire une coupure pour un traitement plus énergique et reprendre après l'analyse ?

ou remettre à un prêtre : par exemple Carme.

Cette question de nourriture : je fais tout le possible pour substituer une autre fonction à celle-là.

Que devient l'agressivité bien cultivée ?

L'amour narcissique ne peut pas disparaître : ou par quoi est-il remplacé ?

Le cèdre et le palmier :

Le cèdre est finalisé par l'harmonie de toutes ses branches.

Le palmier est finalisé par sa perpétuelle croissance au-dedans de lui-même, les feuilles précédentes étant coupées – c'est de cela que je suis.

J'ai très tôt, trop tôt, été finalisé par l'amour de Dieu et par la finalité de cet amour.

Je n'ai jamais aimé Dieu ni notre Seigneur comme un époux mais pour la communication de vivre le face à face.

J'ai toujours préféré l'union par la grâce sanctifiante à celle par l'Eucharistie.

J'ai toujours été attirée par le mystère de foi pas comme rupture mais comme contenu qui répondait en moi à la pointe de l'esprit.

J'ai toujours tenu ceci : que la religion permet la relation de deux natures différentes : on sexualise tout !

A la SÉANCE j'ai parlé des possibilités notées plus haut : continuer ou traitement actif etc.

Une fois de plus, il m'a redit que dès qu'il condescend à une attitude plus proche et conciliante, aussitôt j'en prends à l'aise pour agir à ma guise et prendre du large. Que depuis le retour [17 octobre] la première séance avait été, comme d'habitude avec moi, assez difficile, puis les suivantes meilleures et qu'aussitôt je m'évadais.

Il faut que j'analyse cette évasion et pourquoi – parce que je reproduirais la même situation qu'avec P.M. – parce que j'ai si peur de lui.

« Vous avez toujours eu peur de quelqu'un. »

A quelle peur d'enfant se rattache cette peur actuelle – sans doute événement de la très petite enfance.

Exactement analysée comment m'y prendre ? le schéma d'une analyse.



J'ai laissé la lettre au P. Kopf¹.

J'ai dit ce qui va mieux – et ce qui n'est pas guéri – il [Lacan] m'a affirmé qu'il fallait continuer parce que pas fini.

Analyser mon agressivité.

A/ Préciser le symptôme ou le comportement ou la situation comme je la ressens. L'emprisonnement et l'abus de la situation me coincer – me traquer – c'est ce que je ressens – c'est pour moi le réel

B/ Comparer avec des situations antérieures : P.M. [père Motte] P.P. [père Perrier]

C/ Rechercher sur quoi s'est fait la trame profonde de ma vie.

Toute attitude spirituelle est faite d'une divine grâce venant d'en haut et d'une sublimation de la nature.

Sublimation : le fait que je ne puisse plus prier n'est pas le mélange de haine et d'amour, mais l'impuissance à sublimer le besoin de nutrition qui demande à être refoulé pour établir la tension.

Comment distinguer sublimation et refoulement ?

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 25 octobre 1952
(*manuscrite*)

« Ma Mère,

Je reçois un mot du Dr Vidart : je lui réponds en le mettant au courant de ce que je sais, ce que vous avez du reste dû lui dire.

A mon sens, c'est le Dr Lacan qu'il faut voir. Il sait (seul) le trajet exact que vous avez fait depuis 2 ans. Naturellement, il vous laissera entièrement libre de continuer ou non : mais il vous dira, en connaissance de cause, s'il estime qu'il y a bénéfice pour vous à continuer.

Personnellement, il me semble, à distance, que ces séances vous ont fait un bien réel. Rien que votre écriture en témoigne. Et que du travail – d'ordre psychologique – reste à faire, car il me semble que vous laissez bien des obscurités, dans tout votre début de travail, avec Mère Saint-Jean. En admettant toute l'incompréhension possible de certains éléments de votre entourage, je suis sûre que votre phrase : “Je n'ai rien fait qui ne m'ait été demandé, et dans le sens où cela m'a été demandé.” résume exactement et totalement votre attitude. Votre intelligence et vos vertus étaient sous tendus par toute votre agressivité, ce qui vous donnait une opiniâtreté très vigoureuse pour obtenir et réaliser ce qui vous paraissait bon.

Que de fois avec moi, en affirmant que vous ne ferriez que ce que je vous dirais, cherchiez-vous, par toute une dialectique très serrée à obtenir exactement ce que vous désiriez. Il faut une force certaine à votre interlocuteur pour vous imposer un point de vue qui n'est pas le vôtre.

Je m'empresse de dire que cette agressivité paraît actuellement nettement amendée.

¹ Joseph KOPF (1912-2007) – fait profession dans l'Ordre en 1933 ; élu provincial en 1957, après l'affaire des Prêtres-ouvriers. Il tente de défendre les exigences de la vie apostoliques des frères et les nécessités de la vie contemplative.

Vous avez des raisons peut-être fondées de ne pas continuer votre analyse. Il s'agit certainement de résistance obscure, inconsciente, très [*1 mot illisible*]

Si vous ne continuez pas, je ne vois qu'une psychothérapie plus active, telle que le Dr Vidart peut vous l'offrir.

Quant à moi, vous savez que je considère que j'ai, avec vous, désormais épuisé toutes mes ressources. Et il faut que, même les régions les plus obscures de votre esprit, accepte mon refus pour être sans arrière-pensée, [*2 mots illisibles*] conscient ou inconscient, quand vous vous coupez d'un autre médecin.

Croyez etc. »

[Reprise du cahier bleu]

Le vendredi 7 novembre 1952

manque de [*1 mot illisible*]

peut être bien physiquement et psychologiquement d'un traitement autre

j'ai en moi quelque chose d'égaré qui fait que rien ne me relie

dans le train, ce monsieur au chocolat

rêves ou s'associent images et [*1 abrég. ill.*] dans cet ordre :

cet été succession de trois rêves :

1/ ?

2/ Mad ?

3/ canard et canne, en l'air, dans le sens

1/ [*ill.*] blancs : [*ill.*]

2/ réponse : non, ce sont les intestins

1/ parapluies fermés que je cherchais sur un comptoir

Séance du samedi 8 novembre 1952

Retour de Flavigny

1/ « Je me rends compte que toute une partie de moi-même est normale et toute une autre partie est égarée. »

Lacan : « Cette prise de conscience claire est très importante.

Deux choses : la clarté de cette prise de conscience et la conscience que vous ne pouvez pas y échapper.

C'est important pour vous que ce soit une connaissance de lucidité. » (sans doute par opposition à la psychose ?)

MdT : « Le fait de me retrouver dans mon milieu normal de vie m'en fait prendre une conscience plus aigüe.

2/ L'angoisse de ce monsieur dans le train prenant un tout petit peu de chocolat, à côté de moi.

3/ La difficulté larvée du jeûne du 14 septembre – l'affolement et la détresse intérieure jusqu'à ce que je l'élimine : c'est maladif.

4/ La difficulté de prier qui ne vient pas tant d'un conflit : affection, aversion, que de la régression du besoin patant (=spirituel et corporel) de nourriture, fixé par régression au seul jeu de la nutrition corporelle – je ne dis pas faim car je ne l'éprouve pas – mais seulement que ne pas manger et aussi manger, m'angoissent.

Que dès que je veux prier : ce qui est toujours aussi un appel – cela tombe dans le seul appel du corps, même quand je communie.

5/ Que je sens que c'est dû aux ordres donnés qui m'ont obligée à aller contre mon besoin.

6/ Les rêves qui prouvent cette régression à l'a[nalité], notés à la page précédente.

Lacan : « S'il n'y avait pas eu une fixation antérieure cela ne serait pas arrivé : fixation, sensibilisation, ce qui vous a été demandé a analysé votre s[exualité]-gén[itale]. »

MdT : 7/ « Je pense qu'un traitement plus vigoureux aurait aussi un effet psychologique, par compensation, de la tension trop forte que j'ai endurée, et des crispations trop aigües. »

Lacan : « Certainement, si vous n'aviez rien vous ne seriez pas ici – et je ne vous y recevrais pas. Ce besoin d'un traitement particulier pour annuler les chocs antérieurs fait partie, sur une plus grande échelle, de votre comportement habituel qui va et vient d'un contraire à son contraire, perpétuellement, à propos de tout – ce désir n'en est qu'une manifestation de plus, plus marquée...

Séance du mardi 11 novembre 1952

Rêve – cauchemar ; je me suis réveillée en criant : « Mais donnez-moi donc la main, vous voyez bien que je vais tomber. »

J'étais avec de la famille anonyme parmi lesquels Hélène, dans une pièce dont les murs étaient enfumés et le plafond aussi. Un ouvrier fabriquait un lit d'angle d'un côté du mur et on en avait mis un de l'autre côté : il y avait le mur entre les deux.

Je dis à Hélène : « Tu pourras y coucher tes trois enfants dans la largeur. »

Puis il fallait qu'elle rentre chez elle et je lui proposai de l'accompagner.

Les trois enfants n'en firent plus qu'un, un petit garçon, encore en langes, qui s'était sali dans son linge et avait sali ma robe : j'étais religieuse mais mon costume était celui de tout le monde.

C'est pour éviter que la robe d'Hélène soit aussi salie que je pris l'enfant.

On réparait un mur qu'il fallait traverser et des gradins avaient été échafaudés : c'était des planches pas solides et mal fixées. Je montais sur une, puis l'autre, avec le poids de cet enfant.

J'avais peur, tout tremblait et je pris le vertige – en bas, trois jeunes filles (qui étaient aussi des religieuses) venaient me retrouver et elles me regardaient sans bouger.

Je les appelais mais elles ne bougeaient pas, elles regardaient seulement comment je m'en tirais, elles assistaient. C'est alors que je leur ai crié. Et je me suis réveillée.

Rêves : Cette lettre en rêve au P. M. « Vous avez bien fait de m'être tout cela et cela a été pour moi une grâce de le vivre. »

Jeudi 13 novembre 1952

Vu Vidart, à 17 h 30

Il se retranche derrière Nodet.

Retourné chez Lacan.

Séance du vendredi 14 novembre 1952

Je mange parce que je ne veux pas manger.

C'est la même situation qu'avec Lacan : il ne veut pas que j'en vois un autre et m'enferme dans sa méthode.

Il ne voit pas que toute mon intelligence surnage (comme ma volonté d'obéissance surnageait) – qu'il n'y a rien dessous, que l'érosion continue et que c'est implacable.

Si une fixation physique ne s'est pas achevée, il faut que j'essaie d'y remédier comme je peux.

Samedi 15 novembre 1952

Réveillée par l'impression d'être étranglée.

Dernière séance : il me dit : « votre [cou ?] est noué – et de là de petits nœuds autour qui sont les obsessions, non les obsessions en terrain neutre, antérieur à elles, mais générateur de ces petits nœuds. »

Derniers rêves :

MMB [Mère Marie Bernard] dormant la tête haute, sans quoi elle meurt.

[1 mot ill.] le lit par terre, sans qu'elle meurt.

L'imp[ression] – moi – au réveil, d'étranglement

Trop de choses à dire :

Cette ambivalence : dimanche

Pourquoi venir vous voir ?

Ces [1 mot ill.]

Ce gros nœud

Redis des souvenirs d'enfance : pas marcher sur les jointures de pierres¹ – doute sur ma foi et Fourvière² – colère en réponse aux propositions d'occupation – isolement – infériorité.

Vendredi 21 novembre 1952

Hier rêve d'une immense usine où je travaillais ; on m'y envoyait des meules entières de paille et des machines les broyaient.

Vendredi 5 décembre 1952

Les causes extérieures : milieu, personnes, circonstances

Les causes personnelles :

malaise avec mon corps : pas d'équilibre ni de souplesse ;

aux jeux : toujours prise, peur de tomber ;

sentiments d'infériorité à cause d'un corps différent de mes sœurs ;

malaise avec l'instruction et les conventions : ça n'entraîne pas et je ne comprenais pas.

malaise diffus, constant : je crois que l'irritation toujours sous pression en était le signe majeur.

malaise moral de cette irritation : accusation ;

malaise avec la partie défendue de mon corps : j'ai interprété l'apparition de mes règles comme la conséquence accusatrice de mes péchés avec mon corps : qui n'étaient pas des fautes matérielles mais seulement par mon jugement sur elles, confirmé par celui du prêtre qui me confessait.

[Lacan] : « Il me semble que vous n'avez jamais pris votre vie en mains – ce qui du reste est assez rarement pleinement réalisé – parce que ce n'est pas « donné » comme un bien de nature.

[Ce n'est pas une composante, mais un achèvement]³.

[Lacan] : « Maintenant, restons bien dans le sujet. Il y avait autre chose que l'amour de Dieu. S'il n'y avait eu que l'amour de Dieu, ce ne serait pas arrivé. »

Sous le coup d'une condamnation.

Samedi 6 décembre 1952

¹ Voir : *Souvenirs comme ils me reviennent*.

² *Idem*

³ Les crochets sont de Marie de la Trinité.

SÉANCE – Au fond, je vis dans une condamnation de moi-même sans appel : qui tient à mon existence, et par conséquence à ma vie.

Si je vis, vivre est condamné avant ce qui le particularise.

Si je ne vis pas, je suis condamné.

Mais je suis encore plus condamnée d'être que de ne pas vivre, et c'est cette condamnation qui l'emporte.

Il n'y avait que Dieu qui pouvait me sauver de cette condamnation, parce que ce n'était pas lui qui me condamnait mais seulement moi qui était condamnable.

Il n'a rien dit. Seulement, au départ, à la porte :

« Ecoutez la réponse du cœur et de la grâce. Il vaut mieux que la réponse vienne de vous que de moi. »

voir un Carme

Les obstacles à prendre ma vie en main

La peur – puis glissé de la peur à la culpabilité quand j'ai commencé de me confesser à 7 ans, parce que je ne me corrigeais pas – l'irritation était invincible.

La correction m'apparaissant impossible, le progrès aussi m'a semblé impossible ;

« Tu fais une tache dans la famille. »

Dissociée du milieu par mon infériorité et mes défauts du côté naturel, corporel et mental, et du côté spirituel parce que je ne trouvais pas du tout dans les autres quelque chose qui ressemble à l'amour que j'avais pour Dieu.

Séance du 8 décembre 1952

Je sens la différence entre se fermer à la joie par égoïsme et l'inaptitude à se réjouir, à ressentir.

« Voir un radiesthésiste ? » – « Oui, si vous voulez. »

Impossible de ressentir une joie.

Insensibilité aux piqûres : pas normal.

[Lacan] : « Je ne m'oppose pas aux électrochocs mais vous les déconseille. »

Motifs de défiance ①

De la peur à la culpabilité :

de la culpabilité à l'angoisse = remords vain

de la culpabilité à l'incapacité = efforts stériles.

De la peur à l'impossibilité :

de l'impossibilité à l'écartèlement

de l'écartèlement à la négation – et au raté.

C'est l'irritation qui a été à la base parce que incoercible : le malheur.

L'attraction intérieure vers un seul à seul pour lequel je me sentais créée : la douleur

Après Notre Mère : la profondeur.

Où trouver un noyau personnel ?

Sexualité et génitalité

Devant ma vie coupée et ce désespoir perpétuel :

réponse du cœur et de la grâce : quoi ?

Jeudi 11 décembre 1952

① Je n'ai rien trouvé qui compense les motifs de défiance.
Reparlé des peurs, plus culpabilités, plus malheur de colère
douleur d'appel intérieur.

« J'en suis restée à cette douleur à cause de cet appel, identifié dans la vie religieuse. »
et parlé du « Je »

Il dit : « Le "Je" ne se perçoit qu'en se prononçant dans une parole. »

[On peut le résumer dans « la charité »]¹

« Si vous dites : "J'aime, je veux", c'est une création. Le "Je" se crée, cela ouvre la porte à toutes les espérances. Peut-être faut-il bénir cette névrose d'avoir mis au jour l'obstacle à cette création. »

Revenir sur cet obstacle

– et puis, depuis malade le "Je" est sans vie et ne peut plus créer de paroles : c'est ce que j'appelle dévitalisé, c'est ma maladie.

« Si je crée que fait la sexualité dans cette création ? »

[Lacan] : « Elle porte à créer à plusieurs. La sexualité est une tendance à créer – pas seul – un bonheur, y trouvant et y donnant du bonheur. »

[MdT] : « Serait-ce comme une in-carnation de la charité – ou la charité est-elle, par anthropomorphisme, ~~une sexualité spirituelle~~ [remplacés par] l'aspect spirituel de la sexualité, libérée des restrictions et limites corporelles. »

La différence entre sexualité et génitalité.

Dimanche 14 décembre 1952

Il me semble que ma vie spirituelle avait peu à peu aspiré et stérilisé en elle ma sexualité (sexualité dans le sens le plus large et le plus souple, mais avec l'aspect [2 signes sténo])

Et quand on m'a obligée de manger quand même, on a fait régresser cette sexualité de l'esprit dans mes entrailles, où elle reste fixée – [illisible] les entrailles – mais une angoisse de nutrition qui recommence chaque matin à la messe, se réveille à l'Office : je ressens mon corps s'enfler et s'imposer.

Et pour l'[oubli ?], c'est parfait parce que les 2 actions s'affrontent et s'écartèlent mais je suis trop éteinte pour y participer. Je constate seulement.

La sagesse : sexualité spiritualisée ?

Tout cet effort du yoga.

Quant à l'amour, il y a l'amour spontané qui de lui-même va à ce qui lui convient ;
et puis une tendance rationnelle qui en est la contrefaçon quand elle ne concorde pas intimement avec l'autre et qui peut la tuer.

Les distinctions entre :

sexualité (relation) ; génitalité – organes sexuels (création) ;

Ce qui s'est passé c'est un long effort pour

la sublimation de la sexualité

et la régression au premier stade.

La relation de la sexualité et de l'agressivité :

amour/haine

jouissance/frustration

Ce relent de cadavre qui m'envoie tout le temps des bouffées.

¹ Les crochets sont de Marie de la Trinité.

La régression est pire que le non-développement et la non-évolution.
J'ai traversé le complexe d'Œdipe sans rien en vivre, mon évolution ne s'est pas faite à travers le corps, à l'aide du corps – elle n'a pas tournée autour du corps.
Elle s'est passée dans l'esprit, non sans relation, mais avec la relation à Dieu, beaucoup [illisible] de nature à nature.
C'est resté la marque propre de toute ma vie spirituelle qui a peu à peu pompé les ressources de la nature, mentales et corporelles.

Jeudi 18 décembre 1952

Vu Vidart : décider pour Bonneval
Vendredi : Ey
Rendez-vous Lacan remis brusquement

Vendredi 19 décembre 1952

Redemander lettre Vidart pour Ey
et projet de Constitutions

Reprendre le sujet qu'il a dit :

masculum et feminan [...] illos et dixit eis [...] et dominate...

Les suites du péché originel se présentent comme des désordres et des douleurs.

La position de l'Église est que l'homme doit sortir de cette ornière : quelle en est la limite ?

L'agressivité est nécessaire : notre Seigneur l'avait.

violence

La raison : l'esprit doit exploiter la nature [*Imot illisible*]

Le[ou la, *mot illisible*] d'où tu as été tiré.

La perfection c'est un accomplissement non extérieur mais intérieur.

[*En haut de la page suivante, cette ligne :*]

Conseil de recommencer la cure à Bonneval (le 6 juin 1953)¹.

FIN DU CAHIER BLEU

8) CURE DE SOMMEIL A BONNEVAL²

Lettre de Mlle Paule de Mulatier au Dr Lacan, de Bonneval, le 12 avril 1953

« Docteur,

Je suis ici depuis trois semaines aujourd'hui.

La première semaine, le Dr Ey a commencé le traitement d'insuline ; il voulait y ajouter de l'électro narcose, mais un seul essai m'a causé une douleur dans le dos telle et si persistante qu'il ne veut pas continuer.

Il ne semble pas que l'insuline ait modifié quoi que ce soit ; je n'ai pas le cerveau plus détendu, et les mêmes choses circulent dans ma tête et obstruent le passage au reste.

Donc demain, il commencera autre chose, c'est-à-dire une cure de sommeil : c'est peut-être à cela que vous aviez pensé, sans vouloir me le préciser.

¹ Ce conseil semble lui avoir été donné par le Dr EY, voir la lettre à Beirnaert du 15 juin 1953, au ch 8 : Cure de sommeil à Bonneval.

² Voir le dossier : *De l'angoisse à la paix*, réalisé par Marie de la Trinité sur cette expérience.

A mon dernier passage, je vous avais dit que, s'il y avait utilité, vous pouviez bien parler de moi au Dr Ey ; je ne sais si vous l'avez fait ?

Je ne l'ai pas vu une seule fois ! Mais toujours il est pressé quand il passe – ou entouré d'internes ou bien il y a d'autres malades qui sont là – en pareille situation, je ne puis que me taire ou dire que tout va très bien, car chaque malade n'a pas à peser sur les autres.

Donc, s'il y a quelque avantage possible à cela, voudrez-vous lui en parler ? Vous-même, précédemment, m'aviez proposé de lui demander de vous tenir au courant.

Je voudrais bien recevoir quelques mots de vous à ce sujet, et pour m'aider aussi à garder un peu d'espoir d'en sortir un jour, car je suis hantée par la peur de rester ainsi jusqu'à ma mort.

Que la Résurrection du Seigneur vous soit vivifiante !

mon adresse ici : Mlle Paule de Mulatier
32, rue de la Grève - Bonneval (E –et-L)

Lettre de Mlle Paule de Mulatier au Dr Nodet, de Bonneval, le 12 avril 1953

« Cher Docteur,

Comme je vous en avais d'avance dit quelques mots, je suis à Bonneval, dont vous connaissez les lieux et les docteurs.

Le Dr Ey commencera demain, pour moi, une cure de sommeil ; peut-être détendra-t-elle enfin ce cerveau toujours contracté sur les mêmes choses, crispé et figé et que le sommeil de la nuit ne détend jamais.

Le Dr Ey m'a prêté ici le livre des Etudes Carmélitaines contenant votre analyse sur "La Puissance et la Gloire"¹ : je trouve que dans les textes que vous avez relevés, les composantes névrotiques sautent aux yeux. Ce que j'ai préféré de votre article c'est la courte note de la page 326 et la fin.

Pourquoi n'entend-on jamais dire les concours que la grâce divine rencontre dans notre nature, et ne parle-t-on que de ses résistances ou désertions ?

J'aurais eu bien des choses à vous écrire mais votre silence après ma dernière lettre de mars² m'a été pénible et le demeure – et j'ai affreusement peur qu'il n'y ait "rien à faire" et que mon cerveau reste ainsi figé jusqu'à ma mort.

Il me semble que je pourrais faire encore tant de choses utiles, si ce barrage pouvait tomber : mais je n'ai pas de prise sur lui.

J'espère un mot de vous ici, et demande au Seigneur que sa résurrection vous soit toute vivifiante.

Le Dr Ey n'a voulu me recevoir ici qu'en civil, et j'y suis donc ainsi – donc mon adresse ici est : Mlle P. de Mulatier – 32, rue de la Grève – Bonneval (Eure-et-Loir) »

✍

*[En date du 6 juin 1953, notes de Marie de la Trinité au dos de quatre enveloppes usagées.
1^{ère} enveloppe de couleur bleue, écriture relâchée, encre noire]*

Samedi 6 juin 1953

– Je suis désorientée.

¹ Le best seller de Graham Greene, paru en 1940 et traduit en français en 1948.

² Cette lettre ne figure pas au dossier.

- Le mur des obsessions – [idem ?]
me restent les obsessions comme tendance
plus forte que tout autre, mais plus comme représentation mentale continue.
 - Difficulté Office reste
 - Cure de sommeil : près de Paris ? Grange-Blanche ?
le voir ou un [d. ?] durant ou après.
 - Quels livres lire pour m'axer ?
 - Comment réveiller [une folie ?] d'amour ?
en discontinuité avec la périphérie
et avec le centre ?
 -
- [2^{ème} enveloppe couleur verte, même écriture que précédemment et même encre]
- cure de sommeil comme nar[ose ?] me fait perdre de la vigueur.
 - L'état d'obsession me murant en moi-même et drainant tout à lui a été l'un des gros obstacles à l'analyse par le [*I mot ill.*] et l'imperméabilité ; [*I mot ill.*] de sorte m'a rendue plus perméable : ce n'était pas une garantie de rectification pour cet effort mental – mais parce que cet effort mental n'avait pas prise. C'est parce que depuis le début j'ai demandé un traitement physique, pas répondu [Lacan ?] l'analyse.

[3^{ème} enveloppe couleur jaune)

- sténo
 - sténo
 - sténo
 - sténo
 - sténo
- Je me sens très paralysée et étrangère à la vie.
 - Ce n'est pas impossible que je sois autrement.
 - Je ne peux pas saisir ce moi, même au plus profond ou face à quelqu'un, un mouvement vers la vie : un élan, un essor, ni un appel – figée : je suis en perpétuelle rétractation.

[4^{ème} enveloppe, couleur bleue, encre noire]

- Maintenant qu'envisager ?
- Malaise à Flavigny
du mouvement
d'une vie pour laquelle je ne suis pas faite.
- Je ne suis pas en contact avec mon corps.
- Tout ce que je lui ai remis.

[5^{ème} enveloppe, couleur bleue]

- Ce qui motive les résistances :
la honte
et la peur
la menace
- Sagesse : sex[ualité], spir[itualité].



Lettre de Marie de la Trinité au R.P. Beirnaert sj, le 15 juin 1953

« Mon R. Père,

Peut-être vaut-il mieux que je n'attende pas vendredi pour vous dire où en sont les choses qui me concernent et ce que je voudrais vous demander à leur sujet.

J'ai donc passé plus d'un mois à Bonneval ; les deux premières semaines l'insuline à petites doses a été essayée sans succès – sur quoi une cure de sommeil a été décidée. Cette cure a commencé mais au bout de 13 jours il a fallu la cesser parce que je suis tombée dans une peur insurmontable. J'ai quitté Bonneval le 30 avril.

Les trois ou quatre jours qui ont suivi cette cure, je me suis partiellement retrouvée moi-même – et j'ai pu enfin, un matin à la messe, prier. Puis, je suis redevenue étrangère à moi-même.

Le Dr Ey m'a dit de revenir pour une cure semblable, mais de longue durée : 25 jours. Le Dr Lacan me dit qu'en octobre il me reprendra en continuation de la cure de psychanalyse. Or, voici trois ans que je le vois. Pas une seule fois je ne l'ai quitté détendue, apaisée, éclairée – mais inquiète, tendue et déprimée. L'expérience me semble être suffisante.

Extrêmement rares sont les personnes desquelles je me sens comprise et avec lesquelles je suis à l'aise – et je reste, après ces trois ans, aussi coupée qu'avant d'avec moi-même.

A mon sens, mais je puis me tromper, la désagrégation de ma personne s'est faite au niveau de la conscience – qui me semble être le plus profond et le plus intime, comme aussi le plus original et singulier de la personne humaine.

J'ai eu si longtemps et si gravement la conscience tellement broyée, lapidée, méprisée, arrachée à elle-même, contredite et écartelée qu'elle n'est plus capable d'assurer aucune fonction, ni celle de l'unité personnelle, ni celle de l'orientation de la vie.

Les autres troubles de névrose qui s'ajoutent à cela ne me semblent que fort peu de chose, si lourds pourtant qu'ils soient.

Je cherche qui pourrait m'aider car je ne peux en sortir seule.

Il y a certainement d'autres psychothérapeutiques que la psychanalyse – ou d'autres méthodes psychanalytiques que celle dite "orthodoxe". Mais j'ignore à qui m'adresser pour cela : peut-être pourriez-vous me conseiller ? Que ce soit un docteur homme ou femme m'est égal, pourvu que je trouve quelqu'un qui me comprenne et m'aide efficacement.

Si vous pouviez m'indiquer un ou plusieurs noms, j'irais voir dès maintenant, avant de quitter Paris – car il me semble important qu'aussitôt après cette cure de sommeil je puisse être ainsi aidée : je serai alors dans des conditions de plasticité qu'il faudrait utiliser sur le moment.

Si la cure a lieu en septembre, et que je m'arrête à Paris en allant à Bonneval, tous les docteurs en seront sans doute absents – de plus je pense qu'il vaudrait mieux entrer en relation avant la cure, car il pourrait être utile de se rendre compte des modifications qu'elle apportera, ce dont je me rendrai peut-être mal compte moi-même.

Comme les rendez-vous sont longs à obtenir, et que je ne puis prolonger indéfiniment ce séjour à Paris, vous serait-il possible de me répondre par lettre à ce que je vous demande ici ? – tout en maintenant ce rendez-vous de vendredi, 16 h 45, que vous avez bien voulu m'indiquer ce matin.

Avec ma religieuse et respectueuse reconnaissance. »

sœur Marie de la Trinité op

Vendredi 29 juin 1953 – visite au R.P. Beirnaert

- ① Docteurs à voir : Germaine Guex – Jacqueline Renaud – Juliette Boutonnier – Dr Ceretti ?
- ② Difficultés spirituelles : Prière, Office, Confession me dépriment – Ecriture Ste, oui - bien
- ③ Bonneval : difficultés confession
- ④ Devoir de guérison envers ma Congrégation
- ⑤ Y a-t-il des groupes étudiant ces problèmes – et pourrai-je y avoir une place, comme auditeur au moins ?

① Il propose : Dr Cohen-Salabelle et Dr Boutonnier (ne connaît pas J. Renaud)

② Remettre tout cela à octobre

③

④ Oui

⑤ N'en ai pas parlé

Je ne suis pas à l'aise avec lui. Il me fige et je ne sais pas ce qu'il pense. Toutefois peut-il m'aider plus que d'autres prêtres parce qu'il est plus averti ?

Mais il ne m'a pas dit un mot de Dieu – que j'attendais.

Je lui ai parlé d'une certaine aide spirituelle qu'il n'a pas refusée, mais la remettant à octobre : actuellement quelle matière avait-elle ?

9) RENCONTRE AVEC LE DR JACQUELINE RENAUD

Lettre du Dr Jacqueline Renaud à Marie de la Trinité, le 8 juillet 1953

Le docteur s'excuse de répondre avec retard à la lettre de M.T. – lui conseille deux médicaments et ajoute :

« Croyez bien que si j'en ai la possibilité je ferai mon possible pour vous aider à retrouver équilibre et santé. »

Lettre du Dr J. Renaud à Marie de la Trinité, le 16 septembre 1953

S'excuse du retard et de l'impossibilité de recevoir M.T. comme convenu – ne peut traiter M.T. dans le service du Dr Bonduelle pour des raisons déontologiques. « Il faut trouver une chambre dans une clinique de la région parisienne. Il faut compter un séjour de trois semaines. Après quoi vous pourriez rester hors du milieu médical avec le seul traitement psychothérapique. »

Du 28 septembre au 5 octobre 1953, Marie de la Trinité commence une nouvelle cure sous la surveillance du Dr Renaud à la clinique Montsouris. Cette cure n'étant pas sans danger elle dut être interrompue¹.

Notes de sœur Marie de la Trinité²

mercredi 28 octobre 1953

Constitutions : On pourrait changer le texte relatif à la démission de la Prieure Générale.

Le mal c'est que la mort engloutit la vie et l'absorbe – c'est le contraire du fruit.

Je travaille sur ce qui est inerte : hébreu

J'ai toute la région de la vie spirituelle plongée sans la mort.

Quand je suis face à moi, je suis comme devant un mort – et ce mort c'est moi – un mort exactement à la place de la vie.

[et d'autres réflexions dans le même sens, toujours l'obsession du tort causé par le P.M.]

jeudi 29 octobre 1953

Remèdes ? – Après la retraite ? Et en janvier ?

3 choses : ou reprendre une part active dans le gouvernement – ou me préparer à aider la supérieure – sur le plan psychologique et spirituel

Il m'arrive de souhaiter de toutes mes forces qu'elle meurt – je ne voudrais pas vivre continuellement avec elle si elle quitte Flavigny – mais seulement faire des séjours auprès d'elle.

Beaucoup sont entrées dans la vie religieuse sous l'effet d'une sorte de diminution de leur vie affective.

vendredi 30 octobre 1953

¹ Cf biographie de Sœur Christiane Sanson page 154

² Ces notes sont rassemblées au dos d'enveloppes usagées agrafées en carnet, peut-être pour préparer les rencontres avec le Dr Renaud

Pourquoi la dislocation de l'affectivité [illisible]. Comparer avec le principe des analyses [illisible] de s'occuper du corps : comme si le spirituel devait être dissocié du psychique, alors que le psychique est le lien, le terrain actif de la vie spirituelle ? Un jardinier qui cultiverait des légumes indépendamment de la terre ?

Avec les religieuses normales, plutôt en bonne voie de normalisation, le niveau où les fixer est le niveau spirituel, avec un secours particulier là où se trouvent les failles ou retards ou déviations.

Leur angle visuel et leur point d'orientation doit être [illisible] : il est où est, où tend, leur amour : au-delà de l'humanité du Christ. N'est-ce pas un risque pour leur unité de les diviser sur deux plans.

J'ai été divisée dans ma conscience comme s'il y avait eu un objet de ma conscience double : celui qui résultait de ma situation intérieure avec mes composantes personnelles – et celui qui m'était indiqué sur un autre plan de spiritualité "pure".

Je crois qu'il faut, pour aider les religieuses, un ensemble de qualités et d'expériences rarement réunies dans la même personne.

Le point de départ de la divergence présentée comme une opposition est dans la distinction excessive entre Dieu créateur et Dieu s'incarnant ? Cf. Descartes l'opposition du corps et de l'âme.

[*Ce qui suit est difficile à déchiffrer*]

Le succès de la vie comme telle, c'est l'ultime harmonisation dans la plénitude d'éclosion.

La messe à Flavigny : l'esclavage liturgique.

Les esprits ne sont pas mûrs pour une séparation, actuellement cela susciterait des difficultés pires que les avantages possibles que ces difficultés entraveraient et rendraient problématiques.

Cependant, il y a quelque chose à faire et des situations individuelles à améliorer cela ne peut se faire que par une valeur personnelle, reconnue comme telle et qui ne pourra faire accepter une fonction que par sa valeur : mais actuellement, fonction de fait seulement, et cela ne peut s'infiltrer que de façon occasionnelle et non concertée.

samedi 31 octobre 1953

Ma vie s'est passée et se continue dans un réseau de culpabilité – je vais de culpabilité en culpabilité, et en voulant éviter l'une je tombe dans l'autre.

Le besoin et la difficulté de confiance – toujours le même besoin, mais j'ai peur qu'il soit devenu inefficace à cause des erreurs où cela m'a entraînée – et j'ai été trop trompée ?

J'ai de la peine à croire à une aide purifiée de tout narcissisme et de valeur compétente pour moi.

Qui pourra comprendre ma complexité ? et sans cette compréhension synthétique, personne ne peut m'aider.

Si je prends une option, la culpabilité me [illisible] pour celle que j'ai laissée – à cause du mélange des consciences : la mienne et celle des autres, l'exemple de Bonneval, avec l'angoisse de culpabilité : tout le travail apporté et la terreur [illisible] jugée par le monde qui a dévié toutes mes intentions.

Le réveil de ce matin, étrangère à mon corps.

Je me suis trouvée à dire : Prieure Générale avec sœur Albert comme secrétaire, ce serait possible – mais cela m'a aussitôt paru une démission pour devenir un personnage qui n'est pas moi – et l'angoisse.

mardi 5 novembre 1953

Quand il y a un témoignage de valeur, il suffit, mais avec une vie qui se différencie des autres en certains points.

Que suis-je venue faire là ? Impossible de participer à l'ambiance.

Le P.M. est à ma remorque – Hier soir : "Je retire tout."

Ce dont j'ai à être libérée, ce n'est pas de cela : la situation de nourriture – mais de tout ce qui s'est construit dessus et qui obstrue ma liberté et ma pensée.

Il faudrait me dire : faites des recherches sur tels sujets, dans tel sens.

Des cauchemars : hier ma liberté menacée : hypnotisée par quelqu'un sans pouvoir bouger ni parler – aujourd'hui par l'intrusion de quelqu'un chez moi – sans le voir.

Pas de réponse à ce que j'ai écrit ?

Samedi 7 novembre 1953

Un livre sur la névrose de Job

Elle n'est pas issue d'une faute, mais de multiples douleurs. Il lui a fallu du temps pour mûrir. Il souhaitait la mort, il la ressent et elle le fuit. Le cri de notre Seigneur : Je remets mon souffle dans tes mains, comporte –t-il un appel de la mort sous l'excès de la douleur. Tous ceux qui, dans la Bible ont demandé la mort.

Il n'avait besoin ni de châtiment ni de purification, mais de mûrissement. L'ascèse de la douleur jusqu'à la névrose. Il ne parle pas des incidents premiers, il est noyé dans sa douleur et elle constitue pour lui une sorte de réalité à part, rongante et troublante – les écluses de la douleur sont ouvertes.

Les fautes signalées par les psaumes – les aspects de la douleur dans les psaumes – la finalité des psaumes.

Job : la douleur est associée à ce qui la déclenche.

Plus on s'élève (terme impropre) moins les composantes particulières, homme et femme, interviennent, sans qu'elles soient exclues pour autant ; elles perdent de leur activité, motivant seulement et marquant la réceptivité et les réactions du sujet.

Saint Paul : il n'y a plus ni homme, ni femme. En Dieu il n'y a plus de diversité de genre mais seulement des relations personnelles – ces relations personnelles sont, au niveau humain, compliquées par le corps non seulement opaque mais...

Dans la Bible, Dieu se montre des deux genres ; de même notre Seigneur, dans ses contemporains, emprunte à l'un et l'autre.

A la résurrection, il choisit une femme pour parfaire la foi des apôtres ; elle échoue, mais l'échec ne vient pas d'elle, mais de ceux qui l'écoutent avec leur complexe masculin de supériorité.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr J. Renaud, le 6 novembre 1953

« Et moi, que pourrais-je faire pour vous ?

Si je m'interroge toute seule avec moi, je trouve 3 choses qui seules m'attirent :

Les mystères de Dieu : et vous savez maintenant ce que signifie pour moi prier – c'est la seule réalité totalement véritable.

L'Écriture Sainte qui convient à la perception et à l'adaptation à ces mystères.

La psychologie qui est le lieu des relations de Dieu à nous et de nous à Dieu.

Tout cela se tient comme le soleil, les rayons qui le diffusent et « trans-portent » quelque chose de lui et y « a-mènent » aussi, et ce qu'ils touchent et sur quoi ou en quoi ils se reposent = c'est parce qu'il me semble qu'il doit être possible de tout inclure en un seul, sans coupure.

Comme une toile d'araignée tous ces plans et ces réalités communiquent et s'interfèrent ; sauf cas extrême, dissocier c'est mutiler, je veux dire dissocier l'évolution psychologique de celle de la vie spirituelle comme deux entités.

La vie spirituelle n'est que le mode trans-cendant de la vie psychologique ; comme toute la création elle va du moindre au plus, mais sans coupure ni rejet.

Ce qui me paralyse, ce sont des notions sur moi-même qui me sont soudées, et qui me sont aussi des évidences – je suis comme dévorée d'une teigne que je communique à qui m'approche. C'est même plus profond que ça.

Comme si le seul fait d'être et de vivre en agissant était coupable et nuisible – et combien plus le fait d'être une "personne" = ce qui remet tout le temps en question tout ce qui en procède.

Ce que d'autres ressentent d'une lassitude physique insurmontable, je le ressens vitalement entre ma vie et moi.

Je ne sais pas si vous pouvez comprendre.

Surtout n’y répondez pas par des arguments de situation humaine, acceptation des limites etc. – je sais tout cela, mais ce que j’ai n’en est pas le refus, c’est d’une autre sorte.

J’ai toujours été ainsi – mais, par ce que vous commencez à savoir et que je ne voudrais pas exagérer ou fausser, vous pouvez mesurer comme cette situation intérieure, en elle-même torturante, a été cultivée et amplifiée.

C’est comme si j’étais cet arbre de paradis terrestre qui après avoir produit ce fruit de malheur aurait subi un courant contraire dans sa sève, refluant dans les racines et de là s’écoulant dans la terre jusqu’à ce qu’il n’en reste plus et que tout soit fini. C’est une image et rien de plus, mais comme image, elle vaut.

Je suis revenue sur ce que j’avais décidé – parce que je n’ai jamais pensé ni ressenti que je ne devais plus manger, mais seulement qu’à ce sujet je n’étais plus nécessitée mais libre selon les circonstances intérieures et extérieures. Il ne faut pas m’obliger à prendre des habitudes qu’il faudra perdre ensuite. Il suffit que je prenne quelque chose le matin et le soir et c’est déjà un maximum.

Le jour de la Toussaint, j’ai fait un effort pour ouvrir le bréviaire.

Le capitule des vêpres plafonnait au Christ et aussitôt après, un autre texte insistait sur notre culpabilité = je ne peux pas arriver à prier ainsi. Habituellement, la seule solution pour moi est de ne pas penser aux textes récités, du reste, maintenant, même si je le voulais, je ne le pourrais pas – car tout ce qui touche à ma vie spirituelle qui serait vécue actuellement est mort, c’est inexistant.

Quelque fois, je prends la Bible, pendant qu’on récite l’Office que je sais presque par cœur, et je lis autre chose. »

Quand vous m’avez dit : “Ce qui vous tourmente c’est moins le passé que ce que vous allez devenir et faire.” – c’était juste, mais cela se tient.

Maintenant, j’ai moins peur parce que je vous ai rencontrée, que vous m’avez peut-être comprise et que vous m’aidez sans tenter de m’assujettir et telle que je suis moi-même et non selon un type idéal, étranger à moi-même = qui a été une fiction dans les concepts des directeurs et qui a abouti, sous leur domination, à ma destruction.

Note d’honoraires du Dr Renaud

jeudi 25 juin 1953	consultation	1000 F
lundi 21 sept	consultation	1000 F
lundi 28 sept	psychothérapie	1000 F
mardi 29 sept	psychothérapie	1000 F
mercredi 30 sept	carbonarose + psycho	3000 F
jeudi 1 ^{er} oct	psychothérapie	1000 F
samedi 3 oct	psychothérapie	1000 F
jeudi 8 oct	carbonarose + psycho	3000 F
mardi 27 oct	narcose barbiturique + psycho	3000 F
jeudi 29 oct	id	3000 F
jeudi 5 nov	id	3000 F

Lettre du Dr Jacqueline Renaud à Mère Saint-Jean, le 21 novembre 1953¹

«espérer du meilleur. Je n’ai pas pu terminer le traitement à la fois biologique et psychothérapeutique que nous avons entrepris. Toutefois je souhaite que l’amélioration déjà obtenue lui permette une réintégration satisfaisante dans son existence religieuse. J’ai pu au cours de ce traitement... »

« ...profondeur de son sens religieux. Je souhaite intensément que les signes névrotiques qui ont pu l’éloigner de ses œuvres disparaissent à la fois de son comportement et de la mémoire de

¹ Cette lettre se trouve à la p. 159 de la biographie par Ch. Sanson à l’exception des deux passages cités ci-dessous

ceux qui l'entourent pour qu'elle reprenne au sein de sa communauté le rôle dynamique dont elle se sait missionnaire. Si elle sent encore la nécessité d'une aide médicale, je serai heureuse de la lui apporter, car les difficultés matérielles que nous avons eues au début du traitement l'ont considérablement raccourci. »

Lettre du Dr Renaud à Marie de la Trinité, le 21 novembre 1953

« Ma Mère,

Merci de votre mot et veuillez excuser mon long silence. Je suis presque débordée actuellement...

Je ne voudrais pas que vous pensiez que cette requête de votre collaboration que je vous ai faite soit un geste thérapeutique. Vous savez combien j'apprécie ce que vous faites, et combien je suis heureuse de votre amitié. Il me semble que cela suffit amplement à justifier que je vous ai demandé de travailler avec nous, si vous en avez le temps.

Quelle forme donner à votre travail, je ne le sais pas encore. J'aimerais faire une mise au point générale sur le sujet de la Femme. Vous en savez plus que quiconque parmi nous sur la femme religieuse, sur la vie spirituelle de la femme et sur la Femme dans la bible.

Nous garderons les côtés plus scientifiques (embryologie, physiologie etc.) et la situation de la femme dans le monde. Il y a un autre aspect qui est l'étude historique et sociologique. Je ne sais à qui le confier.

Le problème spiritualité et psychologie dont vous me parlez me semble à la fois inclus et adjacent à notre projet. Des sujets plus précis, comme celui de Job sont extrêmement intéressants aussi et, s'il vous manque des notions psychologiques techniques ou psychiatriques à ce sujet, je serais contente de vous les procurer.

Donnez-moi vite de vos nouvelles à vous et veuillez croire qu'en souhaitant votre parfait rétablissement et votre bonheur, je vous dis toute ma réelle amitié. »

Jacqueline Renaud

Notes de Marie de la Trinité - sans date (pour préparer un entretien avec Mme J. Renaud ?)

L'humiliation et la déception

De la part des directeurs : je demandais les voies de la sainteté, ils m'ont conduit à l'obsession – ils ont écouté d'autres voix que la mienne et m'ont jugée du dehors et par rapport à leurs propres réactions défensives et dominatrices.

De la part des Supérieurs : je demandais une vie de prière – promise et non possible – indispensable et maintenant mise de côté.

Et moi-même : je n'ai pas de communication avec moi-même, ni vie morale, ni vie spirituelle.

Il faut m'aider à me revaloriser

Je ne suis pas libre avec la nourriture : elle me domine – ne pouvant retrouver la vigueur de l'esprit je l'espère de la nourriture qui ne me la donne pas et retarde à chaque fois le passage d'une étape.

Ce n'est pas la même chose que si je n'avais pas eu, avant, une vivification par l'esprit – je me sens tout le temps déçue et coupable.

Je voudrais étudier l'espace intermédiaire entre la vie psychologique des facultés et la vie spécifique religieuse de l'ordre des vertus théologiques – l'espace occupé par l'esprit qui est le lieu physique de la grâce.

Parlez-vous de moi au P. Plé ?

Lettre du Dr Renaud à Marie de la Trinité, le 14 décembre 1953

« Ma Mère,

Je reçois à l'instant votre lettre et votre petit paquet. Je suis absolument désolée : le concierge les a fait suivre à mon adresse à Saint-Germain, et comme je suis un peu hors du village, le facteur monte le moins souvent possible !

Ma mère sera très heureuse de lire votre traduction du Bréviaire. Je lui en ai parlé et elle l'attendait impatientement. Aussi je vous remercie infiniment d'avoir bien voulu me l'envoyer.

Je suis bien triste de savoir que vous n'arrivez pas à vous réintégrer comme je le désirerais dans votre vie de communauté, et vraiment j'aurais aimé vous voir. Quand pensez-vous pouvoir venir ?

Bien sûr, vous retrouver dans le décor où vous avez tant souffert et durement lutté, rend très difficile la reprise en main de votre existence dans toute sa plénitude. Notre liberté doit tenir compte de tout un jeu de conditionnements, d'"habitudes sensorielles". La vôtre qui songe à peine à renaître doit se heurter sans cesse aux vieilles routines de votre souffrance. Et je voudrais encore remuer avec vous bien des choses, pour tenter de vous aider – et puis, je suis sûre que vous serez aidée définitivement par ailleurs.

J'espère vous revoir bien vite, dès que vous le pourrez – car il faut aussi parler de votre travail.

Je vous prie de croire, ma Mère, à ma respectueuse et très profonde amitié. »

Jacqueline Renaud

Lettre du Dr Jacqueline Renaud à Marie de la Trinité, le 26 mars 1954

« Ma Mère,

Veillez me pardonner de n'avoir pas écrit plus tôt : les ennuis de santé chez moi et dans ma famille m'ont submergée ces dernières semaines.

Je redoute de vous retrouver très lasse et souhaite que vous puissiez vous détendre. Si vous pouvez venir à Paris ce mois prochain, j'espère vous voir car je ne partirai sûrement pas avant Pâques.

Vos ennuis avec votre psychanalyste ne m'étonnent pas outre mesure... Je ferai pour vous aider tout ce que vous jugerez utile. Je lui ai écrit comme vous le savez et n'ai pas obtenu de réponse. Il n'est pas dans nos usages que je lui envoie une lettre recommandée et pense que si vous désirez retrouver ces papiers, il convient de se conformer aux conseils de votre avocat. Je puis téléphoner. Mais si ce coup de téléphone devait avoir valeur de témoignage peut-être y a-t-il quelques formalités à remplir ? Je vous avoue ne rien savoir de la conduite à tenir.

Je voudrais intensément que vous retrouviez la paix à prier et je ne peux croire qu'avec tous nos efforts cela vous soit refusé.

Veillez croire, Ma Mère, à ma respectueuse amitié. »

Jacqueline Renaud

Notes de Marie de la Trinité, samedi 7 avril 1954 [?]

Situation corporelle : pas retrouvé la sensibilité, bout de doigts insensibles, ça change – variable.

Pas le sens du poids : senti une fois la pesanteur de ma chape sur mon bras et insensibilité locale. Il me faudrait le maximum de rendement intellectuel = implantation d'hormones ?

Situation intellectuelle : il me passe dans l'esprit comme des étoiles filantes, des idées extrêmement concentrées, des "aspects" des choses.

Tout cela n'est pas ma vie

Situation psychologique : disjonction d'avec l'âme, aucun pouvoir d'affection, ni de joie ni de sens moral. La partie de moi qui est la personne est coupée d'avec moi-même.

Situation dans la Congrégation : incertaine, Mère S. Jean ne semble plus le désirer, elle me dit que ce sont les autres mais elle aussi je suppose.

Vie spirituelle : pour avoir un point d'attache mais ce n'est pas ma vie.

Je ne saurai que faire qu'après être redevenue moi-même.

10) PAPIERS DIVERS RETENUS PAR LACAN

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Renaud, le 20 mai 1954

« J'espère aller à Paris vers le 6 juin et désire bien vous revoir alors si c'est possible.

Ce petit mot aujourd'hui pour vous demander si, dans la grande enveloppe que je vous ai remise, il y avait 1 ou 2 carnets ? Il me manque un carnet n° 20 et un autre n° 31. S'il n'y a pas de numéro sur celui que vous avez, pourriez-vous m'en dire les dates : la 1^{ère} date et la dernière, je pourrai ainsi repérer sa place.

L'avocat de Paris m'a écrit qu'étant entré en rapport avec le Dr¹, celui-ci lui a demandé 15 jours – mais il lui a accordé jusqu'au 15 juin. C'est à cause de cette affaire que je voudrais savoir quels carnets il m'a rendu car, s'il en a gardé un, peut-être que ce plan cherché s'y trouverait, je lui écrirai donc à ce sujet, selon votre réponse.

Nous travaillons toujours², mais surtout individuellement, ce qui simplifie les choses. Quand à ce qu'il adviendra pour moi, dans la suite, je l'ignore.

Avez-vous eu l'occasion de voir le P. Plé ?

Je voudrais vous envoyer diverses choses écrites par moi, mais je n'ai personne qui puisse les copier à la machine, et j'ai tant de travail que j'hésite à prendre le temps de relever cela moi-même. Je le remets donc à plus tard.

Malgré que cela aille mieux, quelque chose dans ma tête ne se remet pas – est-ce l'usure des obsessions continues de tant d'années, est-ce un reste de maladie, je ne sais pas. Mon cerveau ne communique pas avec ma vie, c'est une machine à idées, une mécanique mentale, séparée de moi-même et qui n'est que pensante d'une pensée inanimée.

Et j'ai habituellement mal à la surface du cerveau, sous le crâne, comme s'il y avait sur tout le dessus une nappe que je ressens comme de l'eau qui croupit = ce n'est pas du tout le mal de tête = ça croupit par dessus c'est tout. Ce n'est pas nouveau, il y a des années que cela dure, et cela reste encore = c'est un coin mort où ma pensée est morte et ça se décompose comme les morts, comme l'eau qui stagne et croupit. C'est tout à fait lié à cette sensation de pensée mécanique et non animée, qui n'éveille rien, ni joie, ni peine, ni désir, ni attente, ni amour, rien du tout. Or panser ainsi n'est pas penser ni vivre, c'est du mental inerte et mort.

Je prends régulièrement tout ce que vous m'avez prescrit mais je suis une pierre dure que rien ne touche.

A bientôt. »

S. M. Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, non datée - probablement de 1954 ou 55

« Docteur,

Je n'ai pu me [procurer] ce que vous me demandez de vous remettre aux séances que vous me réservez. Par suite veuillez donc disposer à votre gré du prochain rendez-vous de mardi, puisque l'un est en dépendance de l'autre.

Ceci, du reste, ne fait que confirmer ce que je vous avais dit à plusieurs reprises, mais vous n'aviez voulu que lui donner une interprétation psychanalytique de votre choix alors qu'il s'agissait plus simplement d'un fait de réalité.

Je passerai cependant demain mardi pour prendre le complément des feuilles que vous aviez gardées durant ces dernières semaines.

Dois-je vous rappeler ce que je vous avais confié sur votre engagement formel de me le rendre : ce carnet couvert de toile noire, marqué en bleu n° 20, la lettre du cardinal Feltin et une feuille de papier à carreaux contenant un texte particulièrement important et que vous m'aviez assuré avoir mis soigneusement de côté. Ce texte était écrit sur une seule face, d'une petite écriture serrée noire.

¹ Lacan

² A la révision des Constitutions

Comme je vous l'ai dit, il m'arrive d'entendre pas mal de choses sur votre compte dans différents milieux. J'aimerais bien pouvoir y répondre en citant cet acte de rectitude professionnelle. Du reste, je ne pense pas qu'il faille invoquer ce motif extérieur. Le simple jugement de la conscience morale, j'espère, n'est pas inefficace en vous.

Veillez recevoir, Docteur, l'expression de mes sentiments religieux. »

Sr M. Trinité op

11) PROJET DE COLLABORATION ENTRE LE DOCTEUR RENAUD ET MARIE DE LA TRINITE

Lettre du Dr Renaud à Marie de la Trinité, le 18 juin 1954

« Ma Mère,

Veillez me pardonner ce très long silence. Je viens de traverser une période professionnelle particulièrement difficile, m'étant trouvée seule pour assumer un travail et des responsabilités très immédiates qui me dépassaient un peu. J'ai à peine un bout de conscience hors des problèmes de vie et de mort urgents et me précipite à vous écrire.

Ce que vous me dites de vos troubles physiques, maux de tête et troubles en écrivant m'inquiète et j'aimerais vous examiner à nouveau.

Il faut discuter aussi du travail et de ce que vous avez pu voir avec le P. Plé. Le groupe dont je vous avais parlé travaille en dehors du P. Plé, avec le P. Dumont (d'Istina) et j'ai cru comprendre qu'il était préférable que je n'aille pas en parler au P. Plé. Je ne sais au juste pourquoi. Ce que ce groupe doit faire – et on ne m'a demandé d'y participer que sur le plan consultatif – c'est une mise au point générale de la situation, de la nature de la Femme à notre époque. Je sais que le problème de la Religieuse y est compris mais n'ai pu savoir qui on a prévu pour le traiter. Peut-être le saurez-vous ?

Il faudrait savoir ce que vous pourriez faire avec le P. Plé et les possibilités ou intérêts que vous auriez à vous adjoindre à ce groupe du P. Dumont.

Quoiqu'il en soit, je reste à Paris jusque fin juillet et me tiendrai à votre disposition, vous demandant toutefois de me prévenir quelques jours à l'avance pour que j'organise mon emploi du temps en conséquence.

En souhaitant profondément que vous retrouviez la prière – parce que si nous, avec votre amitié plus qu'avec nos techniques, nous pouvons “un” pour vous, elle peut “un million”.

Je vous prie de croire, Ma Mère, à mon entière et très respectueuse amitié. »

Jacqueline Renaud

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Nodet, de Flavigny, le 24 juin 1954

« Docteur,

Je suis restée avec vous à ce dernier télégramme qui s'achevait par “lettre suit” – et la lettre n'a pas suivi.

Je ne me souviens plus si c'était avant ou après ma cure de sommeil faite à Bonneval et qui, avec d'autres traitements ultérieurs m'ont beaucoup améliorée : enfin !

Vous serait-il possible de me recevoir ? à Bourg ou à Paris si vous devez y aller prochainement.

Je voudrais vous parler de deux difficultés qui me restent encore – et aussi du parti que je pourrais tirer, pour l'avenir, de ce passé d'expériences qui heureusement ne sont pas le partage de tous. Je voudrais que cela puisse être utile à d'autres qu'à moi, et déborde plutôt dépasse, le seul plan psychologique.

Actuellement, je travaille avec deux autres, à une révision des Constitutions. J'ai commencé aussi, avec une autre sœur¹, la traduction française de l'Office dominicain, retraduisant directement sur le grec et l'hébreu les passages d'Écriture sainte qu'il comporte – car je me suis initiée à ces langues dans mes années de marasme. Je vous envoie un exemplaire de celui de la Résurrection. Vous êtes bien occupé sans doute, mais si vous aviez le choix d'un jour proche du dimanche, lundi ou samedi, cela m'accommoderait mieux.

J'espère que vous êtes tous en bonne santé chez vous, petits et grands.

Donc, à quand il vous sera possible. »

Marie de la Trinité

Lettre du Dr Nodet à Marie de la Trinité, le 29 septembre 1954 (2 pages recto, gd format, dactylographiées)

«Ma Mère,

Pour répondre à votre lettre et à vos questions

1°) Il n'a jamais été dans mon esprit de mettre en doute, ni même en cause votre vocation. C'est un domaine qui échappe totalement à ma compétence. Je ne suis là que pour analyser d'une façon au fond assez négative les raisons inconscientes qui veulent se dissimuler derrière les motivations conscientes, et parfois peser plus ou moins lourdement sur ces dernières.

2°) Si l'on avait à juger votre vocation en ne tenant compte que de vos troubles névrotiques, on serait en droit d'être inquiet et réservé. Une extra-polation jouerait certainement en votre défaveur.

Mais votre vocation n'a pas à être étudiée d'une façon aussi stricte [ce dernier mot barré et remplacé par indirecte] puisqu'elle peut être examinée directement par le théologien, jouissant de sa compétence spécifique et disposant du discernement des esprits.

3°) Pour votre "action pédagogique"² sur les autres, en tenant compte de votre névrose (avec votre passé très inconfortable et très anxieux, et votre présent sans anxiété et moins inconfortable), je ne peux que demeurer inquiet et réservé.

A l'inverse de votre vocation qui tombe sous le discernement des esprits, cette action "pédagogique" sur les autres ne peut pas se jauger directement. Il faudra le recul du temps et l'analyse minutieuse et difficile des résultats obtenus.

Actuellement, cette action "pédagogique" ne peut se prévoir que par extra-polation. Cette dernière ne peut pas vous être inconditionnellement favorable.

4°) Je ne nie pas le bien que vous pouvez faire, et vous en ferez sûrement. Mais je ne puis donner ma caution que ce bien se fera nécessairement.

Quoi que vous en pensiez, on ne peut donner ce que l'on n'a pas. Vous pouvez donner intelligence, théologie, sincérité. Mais l'équilibre profond est fait de références inconscientes. Et votre inconscient – bien qu'il soit aujourd'hui moins cruel pour vous que par le passé – n'est pas apaisé. Vous-même, vous sentez que bien des religieuses ont des problèmes psychologiques à résoudre, sous couvert de difficultés ressenties subjectivement comme spirituelles. Comme je vous l'ai dit l'autre jour, je crois qu'on peut prévoir trois types de votre comportement devant ces difficultés.

a) Vous pouvez détecter assez juste les points de souffrance, les nerveux ont souvent des antennes étonnantes, parfois même trop sensibles. Les subtilités obscures détectées avec exactitude ne doivent pas faire oublier certains aspects à grains plus gros. Les arbres risquent parfois de faire méconnaître la forêt.

b) Vous ferez du bien – parfois même spectaculairement – en touchant juste.

c) Mais cette aide donnée nécessairement ne pourra pas aller très profond. Elle sera limitée par vos propres problèmes inconscients : vous êtes aussi inconsciente de leur structure

¹ Sœur Christiane Sanson ?

² Je ne tiens pas à ce mot de « pédagogie ». Il ne peut pas exprimer ce que vous désirez faire sur le plan psychologique (note manuscrite de Ch. Nodet)

que de leur existence. Vos limites joueront à votre insu, avec la meilleure foi du monde, et la plus grande sincérité, et la meilleure pénétration pour diagnostiquer certaines difficultés, pénétration qui pourra contraster avec l'aveuglement ou l'ignorance de bien d'autres, j'en conviens.

Pour reprendre un point de votre plan personnel et vous redire la conviction avec laquelle je vous ai écrit les lignes précédentes, je persiste à croire que vous ne prenez pas assez conscience de l'ambivalence fondamentale qui vous a empêchée de vous évader de ces supérieurs trop lourds. Vous vous répandez en reproches dont je ne discute pas l'objectivité exacte. Mais il demeure profondément anormal que, sous couvert d'obéissance, vous ayez accepté si longtemps des situations qui vous révoltaient. Cette anomalie est, du reste, dans la suite logique des conduites paradoxales de votre enfance (Larmes dans la rue dissimulées sous votre grand chapeau de petite fille. Pénitence avec des clous. Refus de retourner en Italie...)

Vous êtes manifestement mieux et vous souffrez moins. C'est déjà très important et très heureux. Mais vous revenez de très loin pour que je vous donne explicitement carte blanche dans cette "pédagogie" que vous voulez essayer. Essayez-là sous votre responsabilité, mais je ne peux vous autoriser à l'essayer sous la mienne.

Ceci n'est pas pour vous décourager. Travaillez où vous sentez que vous pouvez aider. Je vous prie de croire, ma Mère, à mes sentiments respectueux et dévoués. » Ch. Nodet

Trois lettres du Dr Renaud à Marie de la Trinité

pour des rendez-vous médicaux : le 18 juillet, le 24 juillet et le 10 novembre 1954

Lettre du Dr Renaud à Marie de la Trinité, le 21 mars 1955

« Ma Mère,

Je vous remercie de votre lettre et surtout de la confiance que vous voulez bien me témoigner.

Vous connaissez le jugement que je porte sur la psychanalyse qui, pour moi, à la fois en théorie et selon mon expérience, a une action ou bien nulle ou bien dissolvante de la personnalité morale.

Je me tiens à votre entière disposition pour recevoir cette sœur dont vous me parlez et tenter de porter un jugement sur l'état de son équilibre affectif, ainsi que de trouver les principes selon lesquels on pourrait peut-être l'aider. Ce moyen d'une psychothérapie qui serait à la fois faite par vous et par moi (surtout par vous) me paraît extrêmement satisfaisant, car je vous sais infiniment plus apte que moi à cette approche qui doit exiger une grande connaissance de la vie religieuse et toute votre sensibilité. En général d'ailleurs, ce genre de collaboration devrait être appelé à rendre de réels services car nos données techniques sont bien pauvres pour nous attaquer aux problèmes si complexes de la vie religieuse et toute psychothérapie devrait s'accompagner d'une "guidance" pleine de discrétion qui parfaitement avertie saurait s'effacer progressivement quand vient le moment.

Enfin, nous aurons bientôt j'espère, l'occasion de reparler de tout cela. Je dois partir le 29 de ce mois pour trois semaines environ.

Je vous prie de croire, Ma Mère, à ma très respectueuse amitié. »

Jacqueline Renaud

Lettre de Marie de la Trinité au P. Guérard des Lauriers, de Flavigny, le 24 avril 1955 (8 pages recto, dactylographiées, 1/2 format)

« Mon Père,

Je vous remercie de votre accueil si compréhensif de l'autre jour ; je suis pauvre et misérable, mais j'ai besoin de bienveillance et qu'on accepte de croire que, sous mon originalité, il y a

peut-être de la bonne volonté et une recherche sincère, bien que singulière d'aimer Dieu et de l'adorer par tous les actes de ma vie.

Il me semble utile de vous écrire une lettre complémentaire de ce que je vous ai dit ; ce que j'ai dit est bien ma pensée, mais n'en est pourtant qu'un aspect.

Il serait normal qu'il y ait de la continuité dans une vie : la mienne a plutôt été une succession de brisures – il est possible que ces brisures n'aient été que celles des moules par lesquels il a plu à Dieu de me façonner et que la continuité intérieure que je ne vois pas n'en ait pas souffert dans son essence : je suis incapable d'en juger.

Pour ce qui est du bilan de ma vie jusqu'à maintenant, voici comment cela peut se résumer :

Dès la conscience de moi-même, unique orientation à Dieu ; la vie religieuse ne m'a jamais attirée que comme offrant des moyens plus adaptés à la recherche exclusive de Dieu, que la vie dans le monde.

En raison de cet attrait qui a toujours aspiré toutes mes forces affectives, j'ai traversé la jeunesse et l'adolescence sans guère les vivre, bien qu'y participant extérieurement comme toute autre.

De plus, je sentais combien est fragile en nous l'amour de Dieu, et j'avais besoin de réserver pour lui toute l'intensité de mon attention intérieure : par suite, j'évitais les soucis en encombrements de la vie pour garder l'esprit libre.

J'étais habituellement comme aspirée à prier, dès que j'étais seule j'entrais en oraison, encore plus quand je lisais l'Évangile, saint Paul ou des livres parlant de Dieu. Je ne pouvais guère lire plus de quelques mots, aussitôt la prière m'envahissait et m'enseignait plus que ce que je lisais.

Survint l'entrée dans la Congrégation ; le directeur que j'avais alors exerça une forte pression morale ayant mis ma conscience à la remorque de la sienne en me mettant sans cesse en garde contre ma volonté propre. Lui seul savait avec une parfaite certitude quelle était la volonté de Dieu sur moi ; cependant, je lui dis : "Il me semble qu'en entrant là, c'est perdre pour toujours la possibilité de suivre ma vocation, et j'éprouve que je vais contre elle en suivant ce que vous me dites." Il maintint sans aucune hésitation.

Ce furent dix ans d'un surmenage qui me laisse un souvenir de terreur ; il me semblait que l'enfer serait plus doux. Quand je parlais d'oraison, on me répondait : "Vous voilà encore avec votre marotte !"

Je tombai dans la dualité de conscience : ma conscience personnelle répugnait, non à la souffrance que m'était cette vie, mais à l'impossibilité où elle me mettait de réaliser la vocation que je sentais mienne – et d'autre part, ceux qui étaient alors mes Supérieurs ne cessaient de me dire "au nom de Dieu" que j'étais à ma place et dans sa volonté. Il fallait que je vive selon leur conscience que la mienne désavouait. On s'arrangea pour que je ne puisse demander aucun conseil à l'extérieur.

Un prêtre à qui j'ai expliqué les faits m'a dit que très probablement ma profession est nulle en raison de la pression morale subie.

Je vécus ces dix ans dans la terreur. J'accomplissais tout le devoir d'état, j'obéissais à tous les ordres et désirs de l'autorité religieuse : une seule fois j'ai désobéi, en me coupant les cheveux très courts pour gagner du temps ; dès le lendemain j'allais m'en accuser.

Ma souffrance venait aussi de ce que je sentais que cette vie me marquait, en raison des actes que je faisais par nécessité de devoir d'état ; ils ne coïncidaient pas avec ceux qui auraient convenu à ma vocation – et le genre de vie auquel je devais faire face m'interdisait d'accomplir ces derniers.

J'ai ainsi vécu dix ans une vie religieuse étrangère à ma vocation. Ce fut vraiment effroyable ; Dieu seul sait à quelles profondeurs de l'âme l'angoisse me ravagea.

Au dehors, cela ne paraissait pas : Maîtresse des novices, collaboratrice intime de la fondatrice, je devais donner en tout l'exemple et entraîner les autres dans une voie pour laquelle elles se sentaient faites, alors qu'elle n'était pour moi qu'un genre de vie d'emprunt, imposé du

dehors, et que je ne pouvais que renier ma propre vocation en satisfaisant aux exigences quotidiennes.

Durant tout ce temps, dès mon entrée même, certaines sœurs éprouvèrent contre moi de l'animosité ; bientôt elles prirent l'habitude de me dénigrer entre elles, puis cela s'élargit et s'amplifia : tout ce que je faisais ou ne faisais pas était commenté, critiqué, interprété gratuitement. Mon équilibre commença à fléchir quand je me rendis compte que la sous-maîtresse des novices exerçait sur celles-ci une influence contraire à la mienne, même ouvertement.

Au bout de dix ans, je fus complètement épuisée, d'une part par le surmenage, d'autre part par l'hostilité de certaines qui ne désarmaient pas, mais sourdement, jamais en face. Plusieurs fois je demandai de m'expliquer, on s'y refusa.

Mère S. Jean me soutenait, mais cela se tournait contre elle ; on la croyait entièrement sous ma domination. Aussi ne pouvait-elle presque pas intervenir.

Incapable de faire face aux obligations de Maîtresse des novices, je demandai d'être relevée de cette charge ; je le fus six mois après que le docteur avait demandé que je sois déchargé pendant au moins un an de toute préoccupation et souci.

Il se passa alors 3 ans, de 38 ans à 41 ans où je ne gardais que la charge d'assistante. Je priais mais restée épuisée quant aux activités extérieures.

Je continuai, comme je l'avais toujours fait, de puiser ma force dans la foi et dans la prière à laquelle je pouvais donner beaucoup de temps. C'est durant ce temps que j'écrivis les carnets dont vous avez vu un certain nombre.

Malgré mon extrême fatigue, l'hostilité du milieu ne désarma pas ; elle était le fait des Conseillères et de la Prieure. Avec les Sœurs, il y a toujours eu la meilleure entente, même habituellement d'elles à moi, une grande confiance.

La situation créait, au Conseil, une atmosphère irrespirable. Je pensais que si une autre sœur me remplaçait, au moins le scandale de ces dissensions cesserait, puisque ni Mère S. Jean ni moi ni pouvions rien. Je donnai ma démission, on nomma une autre Conseillère qui adopta aussitôt envers moi la même attitude que les autres.

De plus, ma fatigue augmentant, je craignis de jeter le discrédit sur les décisions du Conseil : je ne pouvais déjà plus aller au réfectoire, à peine au chœur, tout bruit, tout mouvement m'épuisait.

Je continuai d'obéir en tout à Mère Saint-Jean et au directeur que j'avais alors ; il ne me comprit pas, mais exigeait toujours mon obéissance. Plusieurs fois je lui dis : "Je vous obéirai, mais je crains de perdre la raison à cause de l'angoisse où je suis." Il n'admit pas que je demande conseil à quiconque, hormis lui seul, bien que durant deux ans je le lui ai demandé au moins tous les trois mois : "sur un seul point et pour trois mois", lui disais-je : il ne voulut pas. Sa réponse était toujours "non", sans accepter la discussion.

J'obéis jusqu'au bout, et cela se termina par les psychiatres ; je devins obsédée sans interruption sur les points où j'avais été le plus tendue, je perdis le sommeil, la volonté et la direction de ma vie. Je me sentais aller à la dérive comme une épave, après qu'on m'eut ôté voiles, rames et gouvernail et vivres.

Prier me fut alors impossible, car dès que je tentais de tourner mon esprit vers Dieu les obsessions redoublaient. J'en vins à devoir faire effort quand je pouvais aller au chœur pour penser à n'importe quoi d'autre que tout sujet religieux sinon les obsessions crépitaient avec une telle violence que je n'avais plus qu'à m'enfuir du chœur.

Des longs traitements subis par les docteurs, je garde surtout le souvenir de ce qu'il faut éviter et des erreurs d'interprétation et d'association auxquels ils sont sujets ; j'étais trop malade pour qu'une psychanalyse y puisse quelque chose ; pas assez cependant pour une lobotomie qu'un docteur m'engageait vivement à subir : j'ai refusé.

Depuis la cure de sommeil, il y a deux ans, je ne suis plus obsédée, mais tout le champ religieux intérieur reste paralysé : je crois que l'excès de douleur peut suffire à cette inhibition.

Le contenu de la foi reste très clair et présent à ma pensée, mais je suis incapable de tout acte expérimentalement religieux.

Le sommet de cette inhibition est la prière chorale et la Messe à laquelle il m'est impossible d'être présente d'une manière attentive. Je communie chaque jour, mais sans être capable de penser ni avant ni après à la présence du Christ en moi ; il y a un mur.

Quelques jours après ma cure de sommeil, je suis entrée dans une église, j'ai éprouvé en moi-même que je pouvais prier et me suis demandé que dire : repentir de mes fautes ? action de grâce ? adoration ? Il m'a paru que tout cela se résumait en disant simplement : "Mon Dieu, je suis à votre merci. Si j'ai mal fait et que vous vouliez me châtier, faites-le ; si vous voulez me pardonner, faites-le, si vous voulez me combler faites-le, si vous voulez que je vous adore "créez la louange sur mes lèvres (comme dit Isaïe)." J'ai prié de tout mon cœur ces quelques mots ; puis le rideau de fer est retombé, il ne s'est pas relevé.

Je cherche la volonté de Dieu et n'ai jamais cherché et voulu qu'elle seule ; mais quelle est-elle ?

Ici, comme j'ai été malade on se défie de moi – plus exactement, on m'ignore.

Quelques unes me redoutent comme une valeur qui les dépasse et dont elles ont peur.

Celle qui a été mon adversaire la plus constante m'a dit un jour : "Vous, vous avez une personnalité transcendante." Il y a de cela un an et dernièrement, travaillant à neuf ensemble aux Constitutions, elle a repris, à mon intention : "Les gens transcendants, c'est très gênant."

La Mère Maîtresse m'a dit un jour : "On m'a conseillé de vous demander avis pour les novices à cause de votre expérience, mais il y a une telle disproportion entre vous et moi que je ne peux pas."

Je ne puis donc guère, ici, avoir d'activité utile, et je suis obligée de lutter en moi-même contre cette ambiance qui est mon unique milieu et qui est démoralisante – d'autant plus qu'au lieu d'avoir tendance, comme certaines le croient, à me surestimer, je me sous-estime habituellement. J'ai depuis l'enfance un complexe d'infériorité et d'incapacité qui me suivra jusqu'à la mort.

Seules les Sœurs qui ont quelque autorité se conduisent ainsi envers moi ; moi, j'essaye de leur rendre les services que je peux quand l'occasion s'en présente.

Les Sœurs, elles, n'éprouvent pas ce besoin de me tenir à distance ; aux retraites, beaucoup demandent de me voir. Il est rare que, après dix minutes de conversation, même celles que je n'avais jamais vues ne me disent : "Je vois que vous me comprenez." Et je ne les intimide pas, dès qu'elles me connaissent.

Telle est donc la situation actuelle.

Le fond de mon désir reste toujours uniquement la contemplation de Dieu, des mystères divins dont le Christ est le centre, et Dieu la fin.

Actuellement, d'une part, je suis incapable de la prière normale – d'autre part, je vois avec une lucidité très vive les problèmes de vie religieuse où s'affrontent le psychologique et le spirituel, et la confusion qui règne entre l'un et l'autre.

Il semble que je puisse, en travaillant de près ces questions, et sur un champ d'observation plus vaste et plus varié que notre seule Congrégation, apporter ma part à l'élucidation de divers problèmes capitaux en cette matière.

D'autre part la recherche des voies d'accès et de progrès à une vie spirituelle authentique a grand besoin d'être repensée, en fonction de la tradition des expériences des saints et des données que nous apporte la connaissance d'autres psychologies et recherches religieuses que celles jusqu'à présent à portée des recherches occidentales : le programme du cours du P. Régamey, pour avril et mai, est significatif : par ordre de valeur, c'est supérieur aux simples mises au point des psychologies individuelles ; il semble cependant qu'il soit sage de commencer par l'effort de cette mise au point.

Enfin, la technique spirituelle, en elle-même, est encore fort peu de chose.

Il faut que la vie spirituelle soit polarisée : rien n'est à ajouter à la révélation, mais la prise de conscience de tel ou tel aspect ou objet de révélation peut être intensifiée.

J'ai toujours pensé que ce qui m'était gratuitement donné à l'oraison et que j'ai écrit dans ces carnets, ne m'était pas exclusivement destiné : il s'agit principalement, vous le savez, des mystères divins, et des dons de filiation et de sacerdoce. Par ces mystères et ces dons, notre religion s'élève au-dessus de tout autre. Il faudrait mettre cela en éblouissante lumière face à toutes les autres religions [cette dernière phrase rajoutée à la main].

Quand j'ai demandé ma démission d'Assistante, c'était en partie pour les motifs dits plus haut, en partie pour consacrer à ces choses le reste de ma vie : je suis tombée malade, et maintenant ma vie spirituelle est inhibée :

est-ce un signe que je dois prendre un autre biais pour essayer, par des voies détournées mais convergentes à ce but, de retrouver la possibilité de le réaliser ?

est-ce un appel à une foi semblable à celle d'Abraham : "inébranlable dans sa foi, il ne considéra pas que... Il n'eut ni hésitation ni défiance, mais puisant sa force dans la foi, il rendit gloire à Dieu, pleinement convaincu qu'Il saura accomplir la promesse qu'Il a faite." Rom 4.20,21.

Comment savoir entre les deux, ce qu'il plaît à Dieu que je choisisse ?

Je n'ai pas fait de retraite depuis je crois dix ans, la dernière étant celle que j'ai faite avec votre aide.

Si je devais en faire une, c'est encore votre aide que je solliciterais, si vous-même le vouliez bien.

Actuellement, je suis encore prise par le travail des Constitutions que je ne puis abandonner au moment où il touche à sa fin. Mais c'est un projet que je puis faire, laissant sa réalisation au moment favorable : voudriez-vous me préciser si vous comptez vous absenter du Saulchoir dans les mois qui viennent – et quelles sont les dates où cela vous dérangerait le moins ?

Je vous remercie pour ce que vous m'avez remis, spécialement ce chemin de la Croix.

Si je devais travailler ces questions psychologiques en vue de la vie spirituelle, bien sûr, je pense que vous voudriez bien m'aider ? Le docteur qui m'y engage m'a aussi promis son aide : l'une et l'autre se complèteraient bien et je pense que vous pourriez vous rencontrer utilement.

Que le Seigneur vous bénisse pour toute votre bonté compréhensive envers moi.
s. Marie de la Trinité op

Que cette lettre ne vous donne pas l'impression que je me voie comme un lys parmi les épines : si l'on m'a ainsi critiquée c'est que certainement j'y ai prêté, bien qu'à mon insu. Maintenant les critiques ne m'accablent plus : je cherche comment ne pas y donner occasion et, ce que j'ai toujours fait, y répondre par le contraire, autant que j'en trouve l'occasion. Je demande au Seigneur notre Dieu la sainteté, la relation vivante et permanente à Lui, dans la vérité de la réalité : et le reste ne m'est rien. » [cette dernière phrase manuscrite]

Lettre du P. Guérard des Lauriers à Mère Saint-Jean, le 27 avril 1955

« Ma très révérende Mère,

Le dimanche des Rameaux, j'ai eu la visite de votre Sœur Marie de la Trinité. Et j'ai été très heureux de cet entretien qui m'a montré un sujet presque guéri. Fragile encore m'a –t-il semblé, mais lucide et sain.

Elle m'a parlé de ses projets : jugement de la psychanalyse, traduction de l'Écriture Sainte. Je l'ai très vivement exhortée, sans abandonner son travail sur le second point, à faire un véritable livre sur le premier. L'introduction systématique de la psychanalyse dans les maisons religieuses et jusque dans les cloîtres est l'une des aberrations des temps modernes : comme si on pouvait endiguer le sens religieux en ses conditionnements passés ou présents. La sœur M.T. est particulièrement qualifiée, par son expérience douloureuse, pour faire bonne justice de ces

slogans qui ne satisfont guère que la démangeaison d'esprit dont parle saint Paul. Elle peut, en un court traité, rendre un bon service à la chrétienté. Je me permets de vous dire mon sentiment sur ce point, puisque j'ai été un peu mêlé à sa vie. Je serais heureux que vous l'y encouragiez, vous aussi, si tel est votre sentiment. Après une longue et douloureuse étape, voici je crois la lumière : s.M.T. se trouve prête pour donner une lumière qui, venant d'elle, sera mieux acceptée : les malades se sentiront comprises du dedans, c'est le meilleur fondement de la confiance.

Veillez croire, ma très révérende Mère, à mon fraternel respect et à mon religieux dévouement.

fr. M.L. G. des Lauriers op

Ne prenez pas la peine de me répondre.

Ayez la bonté de remettre à la Sœur M.T. le message ci-inclus. Merci. Rien d'urgent. »

Billet du P. G. des Lauriers à Marie de la Trinité (27.4.55)

« J'ai repensé à notre entretien et remercié le bon Dieu qui, après un long tunnel, vous a rendu la plénitude de sa Lumière.

Il faut, par-dessus toutes choses, demeurer dans l'humilité et dans l'action de grâces. Je pense que quand on a, comme vous l'avez fait, touché près du "fond" et mesuré que ce fond n'est un abîme possible que par Dieu et en Lui, chacun des actes doit être ensuite une note d'un même cantique. Puisque l'être et l'agir ne sont possible que par Lui, c'est toujours à Lui qu'il convient de remonter. C'est la dépendance toute intime qui devient alors l'unique sécurité ! Et si la nature oublieuse ne rappelait plus qu'on ne peut voler de ses propres ailes... ce serait certes un bien comme la santé en est un ; mais il me semble qu'alors la vertu devrait spontanément rappeler la vérité "sine me nihil...". Peut-être avez-vous été ainsi réduite pour que vous compreniez mieux – par l'être – que tout est gratuit. Comprendre par l'être c'est le terme de la Sagesse. Mais on n'y parvient pas sans la Croix.

J'espère que par cette extrême humilité, par une soumission de chaque instant, de chaque commencement d'acte, vous retrouverez l'expérience de la Trinité... s'il plaît à cette bienheureuse Trinité.

Je vous bénis bien fidèlement. »

fr. M.L. G. des Lauriers op

Lettre de Marie de la Trinité au P. G. des Lauriers, le 28 avril 1955

« Mon Père,

Je voudrais compléter par quelques mots ce que je vous ai écrit dernièrement.

Comme je vous l'ai dit, une seule question domine pour moi toutes les autres : celle qui coïncide avec cette demande du Pater : *Fiat voluntas tua*.

C'est sûr qu'à m'interroger moi-même, mon unique vocation n'a jamais été que de m'unir au Seigneur par la prière, principalement dans la contemplation de foi en ses mystères et desseins – non seulement en présence individuelle, mais en suppléance de ceux qui n'ont pas le temps, jusqu'à ceux qui tournent le dos – ceux aussi qui n'ont pas le bonheur de la plénitude de la révélation et dont l'âme éternelle (immortelle) a été aimée dans ces mystères et ces desseins.

Qu'actuellement, je sois incapable de contemplation n'est pas un signe que Dieu ne le veuille plus de moi. Il semble que l'état d'âme propre à notre Seigneur le Christ au Jardin des Oliviers, ne le portait guère vers la passion, à moins que précisément il n'y concourût davantage par l'accablement de ces dispositions contraires...

Si j'interroge l'utilité des âmes, que répondre ? je pense à saint Paul : "Je ne sais que choisir..."

Nous avons ici, actuellement, une retraite prêchée par le P. Motte. Je vois pas mal de sœurs et me rends compte que la plupart de leurs problèmes sont originalement (sic) d'ordre psychologique et non moral : c'est seulement la répercussion qui est morale : à les prendre seulement selon ces répercussions c'est mal poser les choses – or, il faut reconnaître que c'est

constant. Et tout s'imbrique : psychologie et vocation, nature et grâce, tout cela chemine ensemble. Il y a aussi beaucoup de ce qu'on pourrait appeler de faux problèmes dans lesquels les âmes pataugent, faute non de vouloir la lumière, mais d'être aidées dans leur effort de lucidité.

Je vous écris en confiance, sachant que vous ne chercherez pas à imposer votre pensée, mais que vous priez pour que Dieu éclaire.

Il est dans l'ordre providentiel normal que j'assume moi-même la responsabilité de ma recherche de la volonté de Dieu ; ce n'est pas en démission de cette responsabilité que je vous demande un conseil mais parce qu'un ensemble de circonstances me fait penser que vous êtes plus qualifié que quiconque pour étudier devant Dieu, avec moi, la réponse à Lui faire et parce que je sais que cette aide est tout inspirée par la foi et la vraie charité. »

Lettre de Marie de la Trinité au Dr J. Renaud, le 3 mai 1955

« Votre long silence m'étonne un peu, mais je pense qu'il n'est dû qu'au manque de temps – et pas à un changement quant aux projets élaborés ensemble ?

Comme je crois vous l'avoir écrit, le 19 avril, je suis allée parler de ces projets à ce religieux du Saulchoir qui m'a connue avant que je sois malade.

Je vous envoie une lettre –copie- qu'à la suite de cette visite il a écrite à Mère S. Jean. Son désir que j'écrive un livre lui et propre et je pense que ce serait, pour le moins, une grave maladresse de commencer ainsi pour de multiples raisons qu'il est inutile de développer ici. Mais cette lettre contient aussi certains jugements qui sont peut-être à retenir et c'est pourquoi je vous l'envoie.

Je n'ai aucune envie de protester contre quoi que ce soit, mais de chercher ce qui peut être fait de valable, d'efficace pour assurer l'équilibre des religieuses, les aider à l'acquérir à l'intérieur de la vie religieuse ou à l'y retrouver ; après, seulement, je dirai quelque chose : encore faudrait-il que ce soit un travail fait en collaboration avec d'autres.

Ce religieux, joignant pour moi une lettre à celle de Mère S. Jean, me demande déjà si je pourrais voir une religieuse qui est en cours de psychanalyse. J'ai l'intention de répondre oui, mais pas avant l'interruption des séances qu'amène l'été ; vous devinez pourquoi : n'est-ce pas plus sage ?

D'autre par, Mme Louis Viellard, qui habite Paris, m'a parlé d'une carmélite, personne de valeur, m'a-t-elle dit, qui après 10 ans au Carmel est sortie et qu'elle souhaiterait que je voie.

Il est possible que ces cas dont j'ignore ce qu'ils contiennent, dépassent ma seule compétence, mais il est possible aussi que je puisse concourir pour ma part à leur solution heureuse .

Ce n'est qu'à partir d'expériences personnelles, dans des milieux religieux différents que je pourrai rencontrer, puis établir la preuve de ce qui habituellement, dans les difficultés psychologiques des religieuses, relève du sujet – et aussi de ses conditions de vie.

Mère Saint-Jean est pleinement d'accord quant à l'ensemble de ces projets et à ce qui conditionnerait leur accomplissement, par exemple des séjours prolongés à Paris, et si parfois cela semblait utile, des vêtements civils – à l'hôpital de Bonneval j'étais en civil, le Dr Ey l'exigeant des religieuses qu'il y reçoit ; cela ne m'a pas du tout gênée ; mais, il serait préférable que cela ne soit pas habituel.

Ayant cette lettre du P. G. des Lauriers, j'attends maintenant celle que vous aviez pensé m'écrire dans ce même sens. Dès que je l'aurai reçue, je demanderai une audience au Cardinal Feltin à qui je parlerai dans le sens que vous savez – et je lui communiquerai votre lettre et celle de ce religieux. J'espère qu'il y aura un temps suffisant entre sa réponse et la date qu'il m'indiquera pour que je vous revoie avant, je le préférerais si vous voulez bien.

C'est là le principal de ce que j'avais à vous écrire ; mais je voulais encore vous remercier de votre bonté pour moi et vous dire ma confusion d'en avoir abusé comme je l'ai fait et de multiples façons. Je crois aussi que jusqu'à ma mort, tous les vendredis saints me rappelleront

vosre accueil chez vous, à St Germain, l’an passé, et ma honte de vous avoir imposé si tard une présence tout à fait banale ; c’est qu’il n’y a que vous qui trouvez à me dire ce qui me réconforte. Moi je trouve toujours pour les Sœurs ce qui répond à leur attente, claire ou confuse – mais pour moi-même je ne suis encore que vertige et un tourment car l’angoisse est entrée si profond qu’elle s’est installée ; heureusement, ce n’est pas contagieux, car les Sœurs que je vois me disent que je les pacifie.

Vous savez que je suis toute à votre disposition pour parler de vos projets à mon beau-frère, si vous le désirez encore et m’envoyez les quelques précisions que je vous ai demandées. »

sœur Marie de la Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Jacqueline Renaud, le 11 mai 1955

« Je pense que vous avez bien reçu les lettres que je vous ai écrites le 19 avril puis le 3 mai.

Pourriez-vous, si brièvement que ce soit, me dire la raison de votre silence : si elle tient à vous ou à moi ?

Vous vous souvenez, je pense, des questions que nous avons examinées ensemble. Il ne faut pas que j’attende trop tard pour demander une audience au Cardinal – sinon, cette première démarche qui pourra orienter la suite risque d’être remise à octobre ; ce serait dommage. Si l’avis du Cardinal est favorable il faut aussi, qu’avant l’été, je prenne diverses informations que j’estime indispensables.

Comme nous en avons convenu la dernière fois que je vous ai vue, avant vos vacances, j’attends une lettre que vous deviez m’écrire. Vous êtes bien libre d’avoir changé d’avis, mais il me semble qu’il faudrait alors au moins me le dire : vous ne voudriez pas que j’assimile votre attitude envers moi à celle de certains psychanalystes ?

Vous deviez m’écrire au sujet de cet électro-encéphalo. etc.

J’ai revu ici, ces jours-ci, une femme que j’ai rencontrée fortuitement il y a plusieurs années. Elle est mariée et a maintenant 40 ans. Son père s’est suicidé quand elle avait 9 ou 10 ans ; elle a choisi de se marier avec un jeune homme dont le père aussi s’est suicidé ; et l’une de ses sœurs, bien plus tard, mariée aussi, après divers séjours dans des maisons de santé s’est suicidée dans un hôtel. Il y aurait encore bien d’autres choses à dire sur sa propre vie, pour la situer.

Elle m’a encore redit que c’est surtout mon aide qui lui a permis peu à peu d’émerger des multiples angoisses et causes d’accablement qu’elle a traversées et dont elle souffre encore. Au début, j’ai pensé que je serais inadaptée à ses difficultés, car elle ne me parlait guère que de ses problèmes conjugaux, des plus spirituels aux plus charnels. Elle a failli s’aventurer dans des voies spirituelles qu’elle croyait très généreuses mais qui sont tout à fait fausses et je l’en ai dissuadée. Etc. J’ai pensé qu’il serait peut-être utile que vous sachiez ce témoignage.

Je vous ai remis aussi diverses choses : méthode Pellman, Baudouin, lettre de ma cousine de Lyon, dont les libertés médicales vous ont un peu offensée ! Si vous n’avez pas le temps de revoir tout cela actuellement cela ne fait rien : je vous demande seulement de m’écrire sans tarder un tout petit mot d’explication si pour le moment vous ne pouvez rien de plus. »

Lettre du Dr J. Renaud à Marie de la Trinité

« Ma Mère,

Je suis bien triste que vous ayez pu envisager une raison “personnelle” à mon silence – et vous prie aussi de bien vouloir m’en excuser. Un voyage ne m’a pas laissé un moment pour écrire, il a duré fort longtemps et j’ai trouvé au retour tant de choses que je n’ai eu un instant la disponibilité nécessaire pour vous écrire.

Sur le plan médical, j’ai téléphoné avant mon départ à Madame Lavigne qui m’a dit que vous étiez passé prendre votre EEG. J’ai pensé que lors d’un passage près d’un médecin ami vous vouliez demander conseil – Quoiqu’il en soit, elle m’a dicté ses conclusions par téléphone. Je

vais donc tenter de trouver quelque chose qui puisse vous améliorer et vous ôter ces maux de tête.

Sur le plan de nos projets, j'y pense de plus en plus, il y a beaucoup à lire et à faire et croyez bien que je demeure enthousiaste à l'idée que vous fassiez quelque chose pour la rééquilibration des Religieuses. Mais il faut que je vous écrive une lettre convenable – et non comme ici un mot entre deux malades. Je vais sûrement le faire dimanche.

Veillez encore m'excuser et croire, ma Mère, à ma respectueuse amitié. »

Jacqueline Renaud

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Renaud, le 18 mai 1955

« Votre petit mot m'arrive ce matin, au retour de quelques jours passés à Lyon, et quelques heures à Grenoble. Là, j'ai rencontré un Indou catholique, de Pondichéry mais établi en France.

Vous savez qu'à Pondichéry vivait cet Aurobindo qui a fondé un ashram où vivaient des disciples très nombreux de toutes races et religions. J'ai lu de lui son commentaire sur la Bagavad Gita, la Synthèse des Yoga et l'Enigme du monde. Comme il avait fait vœu de silence, c'est l'une de ses disciples, une femme française, qui transmettait sa doctrine. Lui est mort il y a peut-être 4 ans.

J'ai donc interrogé ce catholique indou sur cet ashram. Depuis la mort d'Aurobindo, c'est toujours cette femme qui est le centre spirituel de ce lieu de spiritualisation. Son père, qui vit à Pondichéry, était un ami d'Aurobindo ; et il va lui demander pour moi des écrits qui, bien que rédigés en français, ne se trouvent encore que là-bas.

Ces temps-ci, je pensais que si je ne pouvais pas compter sur votre aide, ni peut-être sur aucune autre, ce serait malhonnête de poursuivre des projets dont je devrais assumer seule la réalisation ; car, dans ce cas, j'appellerais cela un abus de la confiance des autres, leur laissant supposer que j'ai une compétence plus étendue que celle dont je dispose.

Je me serais donc informée au plus vite de cet ashram : exactement ce que c'est, ce que je pourrais y recueillir, et j'aurais demandé d'y aller.

Il me semble en effet que le problème de la vie spirituelle, pour chaque vivant, doit être pris par les deux bouts : celui par où l'âme à la fois s'enracine dans le corps et émerge de lui – et celui par où elle se dispose à la divine grâce et coopère à l'Esprit Saint. C'est dans la psychologie de chacun – et nulle part ailleurs – que s'élabore la sainteté. La grâce a une puissance divinisante, mais non habituellement une puissance miraculeuse : la différence et ses conséquences sont immenses !

Donc les projets dont nous avons parlé ensemble ne seraient qu'une première phase de ce que je voudrais faire : dès que j'aurai pu faire une certaine mise au point à laquelle j'ai déjà bien réfléchi, mais que je ne puis développer ici et que je ne veux pas emboutir dans un plan préfabriqué et, par suite, artificiel – j'aborderai l'autre phase, centrée sur l'autre plan.

Durant ce temps, j'espère que ce qui ne s'est pas encore ressoudé entre mon ^me et moi, peu à peu se guérira, Dieu aidant – alors, je laisserai tout pour accomplir ma vocation. Quand la voie est frayée, il se trouve toujours du monde pour la suivre ; c'est de la frayer qui importe . Si j'arrive à la frayer ce sera bien assez.

Je pense que vous comprenez tout cela, c'est pourquoi je vous l'écris : et pour vous donner, par cette confiance, la preuve que je n'ai pas de défiance ; et que je continue à compter sur vous.

C'est parce que je ne savais pas comment faire pour obtenir un mot de vous, juste l'indispensable pour ne pas me laisser envahir par les détresses et les angoisses, que j'ai employé cet argument des psychanalystes : j'ai pensé que cela vous ferait exploser comme une bombe atomique – et que votre désir d'écrire serait plus efficace s'il était doublé d'indignation. Pendant ma maladie, je me suis rendue compte, en effet, que tout sentiment vif est doublé de son contraire qui l'aiguise parce que je me suis trouvée habituellement, et me trouve encore, le plus souvent, privée de cette sorte de doublure : la réaction de l'un sur l'autre produit une extraordinaire énergie. Est-ce que c'est quelque chose qui a été étudié ? Je suppose qu'il faut

avoir été privé de ce jeu normal pour se rendre compte qu'il existe et, par suite, l'étudier : quand cela se passe en soi-même, on ne peut être mieux placé pour l'analyser.

Quant à mon EEG, il doit se trouver chez la concierge de Mme Lesigne. Je lui avais demandé de le déposer là au cas où je ne pourrais revenir le prendre qu'à un moment où elle ne se serait pas trouvée dans son appartement. Entre temps, je vous ai vue et vous m'avez dit que vous le prendriez vous-même chez la concierge, mais c'était si proche de votre départ que vous n'avez pas pu – et les choses en sont restées là.

C'est parce que nous nous connaissons encore trop peu qu'il y a ces petits malentendus : quand je peux avoir confiance, mais c'est rare, j'agis très ouvertement, et cela m'est naturel – et je trouve que le mieux quand il y a quelque incompréhension, c'est de le dire et de s'en expliquer.

J'ai trop souffert de la défiance pour être cause, chez d'autres, de semblable souffrance – je trouve que c'est une véritable injustice de se défier. Durant tout ce long temps de votre silence, je ne me suis pas défiée de vous ; je me suis seulement posée avec douleur la question : me serais-je encore trompée ? C'est que je me suis trompée tant de fois, me fiant à ceux qui m'invitaient à une confiance inconditionnée en eux pour les motifs les plus surnaturels. Seigneur, qu'avez-vous permis là ?

Il y a toujours des choses qui ne sont pas rétablis en moi. Par exemple, je ne sens toujours pas le poids des choses, sinon très rarement, l'espace d'une seconde : à peine en ai-je pris conscience que c'est évanoui ; par exemple une fois, le poids d'un bol dans ma main, à peine la sensation perçue, elle a disparu ; une autre fois, le poids de mon manteau sur le bras, je l'ai une seconde senti peser. Le fait de percevoir cela de temps à autre me prouve que ce n'est pas coupé mais paralysé.

Toujours la même insensibilité aussi. Ce matin, je me suis dit rationnellement que votre réponse était une chose heureuse ; j'ai senti que mon cœur restait crispé et ne peut plus se détendre, sinon très rarement, et de façon aussi fugitive que ce que j'écris plus haut.

Je me demande si Ey n'avait pas raison en me conseillant de reprendre une plus longue cure de sommeil ? Je crois que l'impossibilité psychologique des actes religieux est du même ordre que ce que je dis plus haut ; comme aussi ce manque de "vie" de ce que je pense et que je ressens comme totalement terne et glacé.

L'idée me vient de vous suggérer de comparer le premier EEG avec le second ? Est-ce que le tracé est le même ? Vous verriez s'il y aurait lieu de demander à Mme Lesigne de comparer les deux, puisqu'elle est spécialiste de la question ? Vous savez que je n'y entends rien, faites donc au mieux de ce que vous en jugez sage vous-même.

J'ai reçu une lettre de cette femme dont je vous parlais dans ma dernière lettre ; je vais vous en copier les passages qui pourraient vous intéresser. Si le courrier de ce soir part sans que j'aie fini, je le posterai demain. »

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Renaud, le 6 juin 1955

« Comment vous remercier de ce temps pris sur d'autres travaux et sur votre repos – et qui a entraîné aussi la veille excessive de votre aide ? Je vous en dis, à vous et à elle, ma reconnaissance et ma confusion.

Par ce même courrier, j'écris au Cardinal – peut-être pourra-t-il me donner un rendez-vous ces jours-ci, car à partir de lundi prochain, 13 juin, nous reprenons le travail des Constitutions.

Mère Saint-Jean hésitait un peu, craignant que je ne sois trop absorbée au détriment des travaux d'écriture Sainte entrepris – ce qui me confirme dans le dessein d'aborder la chose, tout au moins pour commencer, d'une manière très officieuse – et tout d'abord, de m'informer ici et là pour voir si quelque chose, non seulement est nécessaire mais aussi est souhaité au moins dans certains milieux de religieuses : si quelque chose est souhaité et sous quelle forme ?

Excusez-moi d'insister encore pour avoir une lettre de vous à présenter au cardinal. Je voudrais que vous écriviez simplement que vous estimez qu'il y a des problèmes de vie religieuse d'une part, d'autre part qu'il vous semble que je pourrais concourir à en dégager les

causes et chercher les remèdes, mettant en avant pour cela les motifs que vous estimez pouvoir alléguer me concernant.

Comme le temps est court, il vaudrait mieux que vous adressiez cette lettre chez ma sœur ; je vous joins une enveloppe pour cela.

Il est possible que le Cardinal me donne un rendez-vous par retour du courrier comme il lui est déjà arrivé de le faire d'autres fois. »

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Renaud, le 17 juin 1955

« Je pense que vous avez bien reçu ma dernière lettre du 15 – ce matin m'est arrivée la lettre de P. d'Étioles que j'attendais ; il me semble qu'elle exprime très bien ce qu'il faut.

La vôtre ne me manquera pas, je l'espère ; je voulais à ce sujet ajouter ceci à ma dernière lettre : si vous le préférez, par une prudence que je comprendrai très bien, je puis bien m'engager envers vous à ne parler de vos encouragements et de l'aide éventuelle que vous pourriez me donner, qu'avec votre assentiment – afin que vous ayez la garantie que je n'en userai pas inconsidérément et d'une manière qui risquerait de vous nuire de quelque façon.

Comme je vous l'écrivais, vous pouvez m'adresser votre lettre chez ma sœur [...] Cette lettre peut, à votre gré, m'être, dans son texte, personnellement destinée ou destinée à Mère Saint-Jean ou au Cardinal : c'est cette dernière solution que le Père op a choisie ; vous ferez comme vous voudrez – toutefois, il me semble que pour un Religieux, c'était tout indiqué de s'adresser au Cardinal : à vous de voir si le point de vue que vous représentez doit s'exprimer directement ou non au Cardinal ?

De toute façon, je désire pouvoir prendre connaissance du contenu de la lettre. »

*Lettre de Marie de la Trinité au P. G. des Lauriers, le lundi 6 juin 1955 (le Père répond dans la marge, en rouge – ces réponses sont indiquées par *)*

« Mon Père,

Je vous remercie de la lettre que vous avez bien voulu écrire à Mère Saint-Jean ; elle-même aussi me charge de vous en remercier, l'ayant lu attentivement, mais restant un peu inquiète dans la crainte que cette manière de chercher à être utile n'absorbe trop mon esprit et mon temps au détriment des travaux d'Écriture Sainte entrepris.

Il me semble que ce ne sera pas nuisible et je ne le fais qu'avec réserve et en commençant simplement par essayer de me rendre compte de ce qui serait souhaité par les milieux de religieuses. Il ne suffit pas en effet qu'il y ait des besoins : c'est incontestable, mais que les communautés religieuses souhaitent que d'autres que les supérieures propres de l'Institut s'en mêlent, c'est un autre problème ; s'il n'est pas mûr, je n'insisterai pas*.

* «un livre aura l'audience de tous. Donner des consultations, c'est une autre question...»

Pour cette religieuse* dont votre lettre me parlait, c'est très volontiers que je la verrais, mais je vous demanderai avant de m'en dire quelques mots, s'il est possible ; car si elle présente des symptômes de véritable maladie, ce ne serait pas de ma compétence.

*ancienne religieuse, elle restera consacrée.

D'autre part, je pense qu'il serait préférable que je ne la voie pas avant que le docteur qui la suit n'ait interrompu les séances pour la durée toujours assez longue des vacances : ce serait cette date qu'il faudrait tout d'abord savoir. (*15 juillet)

Il est possible que j'aie cette semaine un rendez-vous avec le Cardinal pour avoir son conseil. J'hésite à lui porter la lettre que vous avez écrite à Mère Saint-Jean, car je ne voudrais pas du tout commencer par écrire quoi que ce soit contre la psychanalyse. A mon avis, ce serait très mal commencer. (*oui)

Pourrai-je vous demander si vous voudriez bien écrire simplement que vous estimez qu'il y a vraiment un problème – et les raisons pour lesquelles il vous semble que je pourrais apporter ma part à en étudier les causes et les solutions.

Comme le Cardinal peut me répondre en me fixant un rendez-vous par retour de courrier, comme il lui est arrivé de le faire déjà, je vous serais reconnaissante, si vous êtes d'accord pour écrire dans ce sens- soit une lettre que je lui présenterais comme lui étant destinée, soit que vous préféreriez l'adresser à Mère S. Jean ou à moi – d'adresser la réponse en la mettant dans l'enveloppe que je joins : c'est chez ma sœur où je descends habituellement quand je vais à Paris. Elle pourra ainsi me la remettre dès mon arrivée sans risquer qu'elle arrive à Flavigny alors que j'en serais déjà partie.

Je compte beaucoup sur votre prière. (*oui)

bien humblement »

s. Marie de la Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au P. G. des Lauriers, de Flavigny, le 15 juin 1955 (le Père répond dans la marge, en rouge)

« Mon R. Père

Le Cardinal me réserve une audience ce prochain mardi 21 juin à 17 heures : je la confie à votre prière afin que cette démarche me précise la volonté de Dieu : Il sait bien que je n'ai pas d'autre désir que de faire ce qu'Il veut – mais aussi que je suis dans l'obscurité pour discerner, justement, ce qu'Il veut. Car ce que je désire, c'est ce qui semble être authentiquement sa volonté – et c'est cela que je recherche.

J'espère que vous avez pu m'écrire à Neuilly la lettre que je vous demandais. Si vous en aviez été empêché, il serait encore temps de le faire. Voulez-vous me permettre, s'il en est besoin, d'insister très respectueusement pour cette lettre de vous qui a, pour moi, une particulière importance. Peut-être pourriez-vous ajouter que vous seriez prêt à me donner l'appui de vos conseils ?

*J'ai beaucoup à faire aussi n'ai-je pu encore écrire – vous mettez cette lettre sous enveloppe tapée à la machine.

J'ai demandé à Mère prieure si durant l'été le couvent de Flavigny pourrait vous offrir l'hospitalité : elle m'a dit qu'elle vous recevrait avec joie, si vous étiez libre du 4 septembre au 22 septembre.

*Merci d'avoir pensé à cela. A mon âge, on ne se repose plus... Je n'ai pas de temps... je ne puis... très pris

Je voudrais bien que cela vous soit possible ! C'est le seul intervalle libre au cours de cet été, très chargé de retraites et sessions diverses.

Elle vous serait reconnaissante de lui répondre au plus tôt – afin que si ces dates ne vous conviennent pas, elle puisse s'assurer sans tarder de la présence d'un Père. Vous pourriez m'écrire et je lui transmettrai votre réponse.

*Remerciez la M. Prieure de ma part

Si vous n'aviez pas pu m'écrire ces jours derniers à Neuilly, vous pourriez encore m'adresser ici la lettre que j'attends en la postant au plus tard ce vendredi soir. Sinon à Neuilly (chez Mme Belloy, 86 bis, rue Ch. Laffitte – Neuilly-sur-Seine) où je passerai rapidement mardi matin.

Comptant sur votre prière et très respectueusement. »

*Je vous bénis et compte sur vous – fr. M.L. G. des lauriers

S.M. Trinité op

Lettre du P. G. des Lauriers au Cardinal Feltin, du Couvent d'Etudes des Frères Prêcheurs (sans date)

« Eminence,

Sœur Marie de la Trinité me dit la bienveillance et l'intérêt que vous voulez bien lui porter. Je me permets de signaler à votre attention que, connaissant cette religieuse depuis fort longtemps, je désire moi aussi, contribuer à l'aider.

Elle vous dira ses projets. Je crois, notamment en ce qui concerne la psychanalyse, qu'elle peut apporter une contribution originale, basée sur la double expérience de la maladie et de l'exigence religieuse.

Vous savez mieux que moi, Eminence, combien en ce domaine très particulièrement, la technique peut être secourable si elle est judicieusement assumée et dommageable si on prétend y voir l'unique remède à un équilibre compromis : le Saint Père lui-même l'a rappelé.

Les conseils d'une patiente qui a "pâti" pourraient être singulièrement éclairants pour beaucoup.

Je pense donc, pour ma part, devoir encourager et éventuellement soutenir autant que je le puis, Sœur Marie de la Trinité ; je me permets, Eminence, de vous le dire très respectueusement.

Je vous prie de croire, Eminence, à ma très religieuse soumission et à mon humble respect. »

fr. M.L. G. des Lauriers
professeur au Saulchoir

Lettre de Marie de la Trinité au P. G. des Lauriers, le 9 juillet 1955

« Mon R. Père,

Comme je vous l'avais écrit j'ai donc vu le Cardinal le mardi 21 juin. Il m'a paru, pour la première fois, assez fatigué mais toujours aussi bon.

Je lui ai remis votre lettre, celle du docteur qui me prêterait son appui, et quelques aperçus des choses à étudier dont je vous joins ici le double, mais qui n'ont aucune valeur définitive : il fallait présenter un embryon de projet, ces feuilles n'ont aucune autre signification.

Après une vive réaction contre la psychanalyse, il a très bien compris mes projets et m'a même indiqué des Congrégations de Paris que je pourrais aller voir ; ajoutant : vous pourriez les voir d'abord séparément, puis ensuite vous réunir.

Pour commencer, je voudrais me rendre compte des problèmes qui se posent, de leurs composantes et de ce que l'expérience apprend sur leur évolution – en même temps aborder moi-même des études de psychologie, guidée en cela par des psychologues de carrière : la Prieure de Béthanie m'en a dernièrement indiqué deux qui sont également orientées et s'intéressent à ces problèmes, sentant leurs lacunes quant à l'appréciation des facteurs psychologiques de la vie religieuse et pourraient me guider en même temps que recevoir de moi des compléments d'information.

La Prieure de Béthanie comprend très bien l'opportunité de ce qui me préoccupe ; je n'ai pas encore eu la possibilité de voir d'autres religieuses.

Pour l'instant, dans les prochaines semaines, mon temps et toute ma pensée seront absorbés par le travail des Constitutions : Mère Saint-Jean désirant une unité de rédaction pour le travail de révision qui dure depuis deux ans, pense à me charger de cette rédaction – et cela devra être fait assez rapidement car, avant la fin de cette année, nous devons avoir deux Chapitres généraux : un Chapitre Général extraordinaire pour ces Constitutions, puis un autre, quelques semaines après, pour les élections et les affaires générales..

Je devrai certainement être au Ch. des Constitutions ; quant à l'autre, il n'est pas certain que je sois choisie comme déléguée d'un groupe ; je pourrais alors suivre les projets en cours, sinon je devrai encore différer.

Vous voyez donc que je ne peux actuellement fixer aucune date pour voir cette religieuse qui serait libérée du docteur vers le 15 juillet, comme vous me l'avez écrit. Toutefois, si je vois quelque possibilité d'aller à Paris je vous en avertirai aussitôt.

Il me paraîtrait prématuré et imprudent de suivre moi-même des sœurs en difficultés assez accentuées, et cela m'absorberait au point que je n'aurais pas la liberté d'esprit et de temps requis pour étudier d'abord la situation actuelle. Portant, il se pourrait que je voie deux ou trois fois des Sœurs pour pouvoir en parler avec leur prieure, si on me le demandait.

Une lettre qui vous a été adressée ici, avant-hier, m'a donné l'espoir que vous passeriez peut-être ici ?

Voulez-vous me donner pour toutes les choses dont vous parle cette lettre l'assistance de votre prière ? Et aussi pour que le Seigneur fasse, même par un miracle, que je retrouve un jour mon âme. Je pense que c'est un acte de prudence chrétienne d'envisager comme je le fais quelque activité ailleurs qu'ici où j'ai tant souffert que l'impression déprimante attachée aux

lieux et aux personnes continue de peser lourdement sur moi, bien que je fasse tout ce qui m'est possible pour m'en dégager – surtout en tenant ma foi, mon espérance et mon amour fixés sur le Seigneur. Mais il ne faut pas tenter Dieu. »

Lettre du Dr Jacqueline Renaud à Marie de la Trinité, le 18 juin 1955¹

« Ma Mère ;

J'ai réfléchi à nos conversations au sujet de la direction à donner à vos activités, et je suis pleinement d'accord avec vous sur les nécessités du travail que vous envisagez et sur vos compétences particulières pour le mener à bien.

Depuis plusieurs années, j'ai été consultée à plusieurs reprises par des Religieuses de différents Ordres. J'ai pu observer que tout aussi bien que vous autres "séculières", les Religieuses pouvaient souffrir d'inadaptation à leur existence, que cette inadaptation soit purement d'ordre social (tensions de groupes dans les communautés) ou qu'elle soit plus profondément d'ordre spirituel. Ceci se manifeste soit par des symptômes névrotiques variés qui ressentis par la communauté l'influencent défavorablement et sont empirés à leur tour par ce fait même, soit par diverses maladies organiques, déclenchées progressivement selon les mécanismes psychosomatiques que nous commençons à étudier sérieusement. Devant ces faits, notre tâche de médecins psychologues est délicate, car nous connaissons mal les coordonnées objectives de la vie religieuse, et il nous est difficile, si même l'épine initiative (sic) nous paraît évidente, de nous mêler d'agir directement pour tenter de l'arracher.

Je pense donc que deux types de tâches s'offrent à vous. Un premier travail consisterait à faire une étude psycho-sociologique (à la fois du dedans et du dehors) de la vie religieuse féminine, étude qui pourrait être cette pierre angulaire qui nous manque en psychologie médicale pour les cas si difficiles des Religieuses ; étude qui pourrait aussi servir à susciter objectivement quelques modifications certainement nécessaires dans l'organisation de certaines communautés...

Un second problème doit être résolu, qui est celui des méthodes thérapeutiques propres aux Religieuses. Le médecin comme le Directeur sont trop en dehors de la communauté. La Supérieure peut être souvent trop en dedans. Il y aurait donc à poser les bases d'une "équipe" (dirions-nous en médecine) qui en souple collaboration saurait s'attacher à chaque cas en fonction de la communauté à laquelle il appartient.

Tout cela est très "en l'air", et vous saurez mieux que moi pour les problèmes sur lesquels vous attacher. Je voulais simplement vous proposer ceux qui me sont apparus.

Permettez-moi d'ajouter que vos propres épreuves dans la vie religieuse, votre personnalité, et ce que votre personnalité vous a permis de faire de vos épreuves, vous désignent certainement pour entreprendre ce travail. Je suis sûre que la marque que vous sauriez lui imprimer serait un gage de valeur. Veuillez m'excuser de vous écrire cela. L'amitié dont vous avez bien voulu m'honorer m'a permis, en vous connaissant mieux, de le penser.

Quoiqu'il en soit, soyez assurée de mon entier dévouement dans la très petite mesure où peut-être je pourrais vous être d'une quelconque utilité (et dans les limites des vingt-quatre heures de chaque jour...) C'est d'ailleurs un calcul que je fais là, car je compte bien être la première à avoir recours à vous – si cela est possible dès que de nouveaux problèmes viendront se poser à moi à propos des Religieuses.

Je vous prie de croire, ma Mère, à ma très respectueuse amitié. »

Jacqueline Renaud

Lettre du Dr Jacqueline Renaud à Marie de la Trinité, le 20 juin 1955 [accompagnant la précédente]

« Ma Mère,

¹ Lettre ajoutée au dossier que MdT remit au Cardinal

Je vous prie d'excuser le nouveau retard avec lequel je vous envoie cette lettre. Je vous en prie, n'y voyez aucune réticence. Il est vrai que depuis des mois je n'ai pas eu une demi-heure de paix pour l'écrire. J'ai dû le noter sur mon carnet comme un rendez-vous.

J'ai vu aujourd'hui Mère Générale de Sion à qui j'ai annoncé votre visite et qui vous attend avec un esprit extrêmement ouvert et une finesse de compréhension autant qu'une profonde connaissance de tous les problèmes, vraiment extraordinaire.

Puis-je me permettre de vous prier d'annoncer la visite du Dr Klein (à propos de l'Institut M. Lesveau [incertain] à S.E. le Cardinal ? - si cela est possible – A l'avance, je vous en remercie.

J'attends de vos très proches nouvelles, et vous prie de croire, ma Mère, à ma bien désolée (pour le manque de temps) et très sincère et respectueuse amitié. »

Jacqueline Renaud

Lettre de Marie de la Trinité au Dr J. Renaud, La Gloire-Dieu, le samedi 9 juillet 1955

« Voici le double de la lettre que le Cardinal a écrite à Mère Saint-Jean qui n'a pas encore eu le temps de lui répondre¹.

Il confirme ainsi l'approbation qu'il m'avait donnée de vive-voix – ses réserves ne portant que sur le détrimment qui pourrait en résulter pour moi. Ce qui serait trop lourd, ce serait de suivre de près des cas dont je porterais (indûment) la responsabilité : or, cela, je l'élimine car cela absorberait mon temps et mon attention et m'empêcherait ainsi de suivre le premier but à poursuivre.

Toutefois, il me semble qu'un mot du Cardinal que je puisse montrer serait utile ? Qu'en pensez-vous ? Je verrai si je puis accompagner la réponse de Mère Saint-Jean d'une discrète demande dans ce sens.

J'ai eu l'occasion d'aller samedi dernier chez les religieuses OP de "Béthanie" dont la vocation particulière est d'aider les femmes qui se sont égarées ; celles-ci peuvent même, après un certain temps, devenir-là, religieuses ; elles visitent aussi les prisonniers.

La Prieure, qui est aussi 1^o Conseillère, partait aux U.S.A. trois jours après. Je lui ai dit mes intentions qu'elle a très bien comprises et accueillies ; elle-même m'a parlé de cas assez graves. Elle revient en septembre et m'a proposé de la revoir à ce moment. De plus, elle connaît à Paris deux psychologues orientées qui s'intéressent à ces problèmes et cherchent une religieuse qui pourrait compléter leurs informations : c'est surtout moi qui ai besoin de compléter les miennes. J'irai donc les voir à mon prochain voyage à Paris et j'espère que nous pourrions nous rencontrer, elles, vous et moi si vous voulez bien ?

Ces Dominicaines de Béthanie ont un grand couvent près de Besançon. De là, je suis allée à Strasbourg voir l'une de nos Sœurs qui est à l'hôpital, soignée par le Professeur Thiébaud, neurologue. Comme j'avais à le voir pour cette Sœur j'ai ajouté quelques mots sur ce mal de tête qui me gêne tant pour travailler et même tout simplement pour penser.

Il m'a fait faire dans son service une radio de la tête de face, de profil et cervicale : il en a conclu que j'ai de la décalcification, à laquelle il attribue mes petits troubles. Il m'a ordonné des piqûres de Cyto-serum et de boire, si possible, un litre de lait par jour. J'espère que cela me rendra un peu de tonus car ma pensée fonctionne de plus en plus faiblement et très au ralenti.

Quand irai-je à Paris ? Mère Saint-Jean désire confier la rédaction du texte tant revu des Constitutions à une seule personne, et, si elle peut le faire sans trop d'opposition, c'est à moi qu'elle confiera ce dernier travail. J'aurai besoin de beaucoup d'agilité d'esprit car il faut que ce soit bien fait et le délai sera court.

Si vous voyez quelque chose qui puisse, durant ces semaines, faciliter le travail cérébral – en tenant compte de cette décalcification qui, paraît-il, exclut actuellement tout ce qui comporte du phosphore – je vous serais reconnaissante de me l'indiquer. Autant je sens mon corps vigoureux, autant je sens ma tête lasse. Je fais tout ce qui dépend de moi, mais je compte sur Dieu : oui, c'est sur Lui que je compte.

¹ À chercher : archives de Luzarches.

Atteindre l'équilibre, si fragile, de notre nature humaine, ce n'est rien, tout au plus procurer une certaine euphorie – mais cet équilibre ne nous donne pas d'atteindre Dieu, de vivre en Lui, d'être tellement polarisée par Lui que tout en nous devienne relation à Lui. C'est mon seul désir, ma seule prière et au fond de ma tristesse et de ma pauvre âme ravinée, mon seul bonheur en espérance.

Avez-vous revu la Supérieure Générale de Sion ? S'il vous est possible, pourriez-vous lui faire part de cette réponse favorable du Cardinal et lui expliquer ce travail des Constitutions, Lui dire que je désirerais beaucoup la voir – il m'est difficile de lui écrire ne la connaissant pas – et que je confie à sa prière ces projets s'ils sont dans les vues de Dieu, bien que mon devoir d'état actuel m'oblige à différer de m'en occuper plus efficacement en ce moment. Merci. »

Lettre de Marie de la Trinité au Dr J. Renaud, le mardi 12 juillet 1955

« Un mot en hâte pour vous avertir de mon passage à Paris ce jeudi 14 juillet. Mère Saint-Jean a reçu ce matin l'annonce de l'arrivée d'une de nos Sœurs qui, venant du Canada, débarquera le 15 ou 16 ; et je vais au-devant d'elle pour l'accueillir à Paris. Nous reviendrons aussitôt, donc ce sera court.

Voulez-vous m'envoyer un pneu chez ma sœur à Neuilly [...] pour me dire si je peux vous rejoindre ? et où vous téléphoner, car j'aurai plusieurs personnes à voir et ne voudrais pas vous manquer.

Selon l'arrivée du bateau, je prolongerai jusqu'au vendredi ou même samedi midi ; mais il serait plus sûr que je vous vois jeudi.

Par ce même courrier, j'écris à la Supérieure Générale de Sion pour l'avertir de mon passage en même temps que je lui fais part de l'avis favorable du Cardinal. »

12) MALENTENDU AVEC LE DOCTEUR JACQUELINE RENAUD

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Jacqueline Renaud, le jeudi 10 février 1956 (6 feuillets ½ format, les 3 premiers dactylographiés, les 3 suivants manuscrits)

« Je vous écris ceci pour simplifier et vous gagner du temps.

Ce que beaucoup ne peuvent pas comprendre, c'est que Dieu peut suffire et au-delà de tous les besoins de la vie affective – surtout depuis l'accomplissement de l'Incarnation.

Peut-être que précisément, le fait de la vocation religieuse (réelle) est un appel personnel à ce que toute l'affectivité soit, tantôt passivement, tantôt activement, tout entière polarisée par Dieu.

La vocation "religieuse" = "à un lien, une relation personnelle à Dieu" est un don surnaturel comme la foi dont elle est comme une éclosion, une attraction, une emprise – il n'y a pas de mot propre pour dire cela.

Elle n'entraîne pas de répudiation du créé – au contraire, elle s'en sert, elle en a besoin mais elle le polarise et le dépasse constamment.

La mort et la Résurrection du Christ produisent cet effet de supprimer la coupure de la mort qui divise en deux nos perspectives : le mur est détruit. De même, l'Incarnation qui est une réalité permanente et qui est participée dans son essence par tous les baptisés, permet à la réalité divine d'investir la réalité humaine et à la réalité humaine d'entrer en relation permanente avec la réalité divine selon l'être et selon la vie.

Je pense que ces quelques lignes vous aideront à comprendre qu'il ne s'agit pas du tout, dans mon esprit, d'établir une scission ou une opposition entre la réalité humaine et la réalité de la grâce – ni d'évacuer la réalité humaine, pour une meilleure réceptivité à la grâce : agir ainsi serait plutôt tout perdre, car c'est dans le créé que survient la grâce, pour l'assumer.

J'ai toujours pensé ainsi, et je ne crois pas avoir jamais confondu : répudier et dépasser.

Ce dépassement est une tension nécessaire et bienfaisante – il exige une prudence particulière qui relève certainement du don de conseil et qui doit être éclairée par des normes propres ; celles de la prudence ordinaire n'y suffisent certainement pas.

samedi, 11 février (sic)

Tout ceci est, de soi, clair et évident – si vous le trouvez confus et lointain, c'est dû seulement à ce que je l'exprime trop mal.

Je n'ai jamais cherché à m'évader de cette situation – c'est inclus à la base même de notre adhésion à la volonté de Dieu.

Pour le passé humain de ma vie, je sais qu'il faut laisser toute amertume et en chercher la meilleure utilisation actuelle : c'est ce que j'essaye de faire car c'est ma double expérience de la vie religieuse et de la maladie qui m'a conduite aux études que j'entreprends maintenant.

Mais dans ma vie, il y a eu d'autres choses que celles-là – elles ont certainement un sens, aussi bien qu'actuellement ce soit assez obscur ; l'obscurité ne détruit pas ce qui existe, elle jette seulement un voile – elle n'est pas une raison de ne pas persévérer dans la même ligne ; si, actuellement, je ne peux pas y avancer, je puis au moins ne pas m'en détourner.

Pour ce qui est de la vocation religieuse, je l'ai toujours eue – comme l'expérience de l'amour infini et personnel de Dieu pour moi.

A 7 ans, il y avait déjà longtemps que le choix était fait : ce n'était qu'une réponse, simple et pauvre comme moi-même mais totale.

J'étais continuellement attirée à prier tout en menant au-dehors une vie qui ne me distinguait en rien des autres.

J'avais l'esprit fermé, n'importe quel travail intellectuel me lassait – j'y étais tout à fait inapte.

A 25 ans, une nuit où j'avais prié 1 heure ½, après huit jours de grande souffrance morale, tout a changé et je me suis trouvée autre¹.

Il s'est passé alors ce que j'ai trouvé ensuite écrit dans sainte Thérèse d'Avila et qu'elle appelle je crois les visions intellectuelles.

Il n'y a aucune part d'image ni de sensible. Ce que je vis et vécu resta gravé et me transforma. Pendant les mois qui suivirent, je restais fixée là, tout en menant au-dehors la même vie qu'avant.

A partir de ce jour, mon esprit se dé-lia ; j'en fus la première étonnée, mais beaucoup d'autres qui me connaissaient le remarquèrent.

Douze ans après, j'écrivis la relation de ce qui s'était passé alors et du contenu de la chose, parce qu'on me dit de le faire – et je n'eus aucun effort à faire parce que c'était encore actuel en moi.

Une autre fois, je fus saisie vers le soir, un peu avant les matines, et cela dura jusqu'au lendemain soir, à 20 h 15² - j'étais encore maîtresse des novices et j'avais en plus, ces jours-là beaucoup de soucis et de responsabilités – mais cela n'empêcha pas que cet état fondit sur moi. Je reçus alors un complément de ce qui avait été donné précédemment.

Durant les huit jours qui suivirent, je demurai plongée là, tout en accomplissant toutes mes obligations. Mais ce fut seulement huit jours après que je revins à la surface.

C'est à partir de ce moment que je commençai à écrire des notes sur l'oraison, ayant peur d'illusions – ces notes furent le point de départ de mes carnets.

Une très grande facilité à écrire me fut alors donnée, car les mots venaient d'eux-mêmes et ce qui était à écrire s'arrangeait comme de soi-même ; je n'étais attentive qu'à écouter.

Tout ce temps-là il me sembla que tout cela n'était pas destiné qu'à moi.

Puis, je suis tombée malade et les obsessions ont tout raviné. C'est là que j'en suis, et je cherche car tout cela ne peut pas ne pas avoir de sens, ni avoir été donné en vain.

[partie manuscrite] Je suis bien désolée de vous savoir malade, et de ne rien y pouvoir – et mon inquiétude n'est pas tout à fait désintéressée parce que j'ai besoin de vous pour m'aider à briser le mur de ma prison.

¹ La grâce du 11 août 1929

² La grâce du 15 juin 1941

Ce mur pompe tout mon dynamisme et le dévie dans l'inertie.

La plupart des désirs qui me traversent ou stimulants qui me touchent n'ont pas plus de potentiel que les vagues de la Méditerranée, résignées devant la plage à toujours recommencer sans jamais avancer = c'est un mouvement nul. Je ne suis pas résignée mais le résultat est pareil.

Je sens en moi des énergies d'océan à la marée montante, mais un mur me paralyse. Il y a sûrement quelque chose à faire – et je pense qu'ensemble nous trouverons.

Je vous envoie ces textes¹ – ne me souvenant plus si je vous les ai donnés ? Je les avais réunis pour lutter contre le désespoir. Cela se chante à la cithare mais cela m'est difficile, parce que cithare + paroles m'émeuvent et ma voix s'étrangle parce que je suis trop triste d'être morte.

J'en avais ici deux exemplaires et j'ai risqué d'en envoyer un à Mme Paraf [?] ; en lui demandant de ses nouvelles au fil, je lui en ai parlé lui disant que je ne les lui enverrai que sur son désir – elle a paru en avoir très envie.

Je pense que le monde se meurt d'anorexie spirituelle.

Les techniques et études psycho-somatiques parcourent deux degrés – il y en a un troisième dont saint Paul parle quelque part, quand il écrit :

Que le Dieu de la paix vous sanctifie lui-même tout entier – et que tout ce qui est en vous : l'esprit, l'âme et le corps, se conserve sans reproche (1 Thess 5.23)

Lié à [texte grec] il y a [texte grec] qui n'est pas, dans ce texte, d'ordre surnaturel mais naturel "ce qui est en vous".

Peut-être que cette anorexie pneumatique est en partie due au manque de stimulations propres adaptées à notre civilisation actuelle. Saint Jean de la Croix parle de sens spirituel de l'âme : dans combien de personnes ces sens sont-ils atrophiés ? Il suffit, en général, qu'ils n'aient pas eu d'éveil dans la première enfance – ils s'atrophient très rapidement.

Cette anorexie est si répandue en Occident que ceux qui n'en souffrent pas font figure d'exception.

Va-t-elle aussi atteindre les peuples sous-développés au fur et à mesure de leur évolution ? Je voudrais y pouvoir quelque chose.

Ce matin, Quarti m'a laissée avec une malade que j'avais vue les autres fois ; elle m'a prise par surprise dès qu'elle eut achevé la piqûre. J'ai dû tout le temps me retenir de passer du profane au religieux, peut-être à tort – je n'avais pas prévu la chose et ne savais que faire.

Je ne sais comment la remercier de toute sa bonté pour moi et de tout ce que j'apprends grâce à elle.

Cela me semble vraiment extraordinaire d'être si simplement à l'aise avec vous et elle tout en pouvant aussi simplement être moi-même.

A Flavigny, quand je suis moi-même, cela prépare des catastrophes. Il est plus exact de dire que je ne peux plus y être moi-même.

Je ne vous demande pas de vous soigner mais de vous laisser soigner : si ce n'est pour vous, au moins pour ceux qui ont besoin de vous, et j'en suis. »

Lettre de Marie de la Trinité au Dr J. Renaud, le mercredi 14 mars 1956

« Je voudrais essayer de bien m'expliquer :

① *La vie religieuse* a deux significations qui ne coïncident pas dans le concret réel, vécu.

a – une vie "reliée" à Dieu, aussi actuellement et aussi directement qu'il est possible – avec toutes les libérations possibles à la situation terrestre.

¹ Ne figurent pas au dossier.

“Je voudrais que vous fussiez sans préoccupation ; celui qui n’est pas marié a souci des choses du Seigneur, comment plaire au Seigneur – celui qui est marié a souci des choses du monde. De même la femme etc.”

“Je dis cela en vue de vous attacher au Seigneur... sans tiraillement.” (1 Cor 7.32 ss)

C’est en vue de cette *vocation-là* que j’ai désiré la vie religieuse, constatant que la vie du monde n’offrait pas le cadre de solitude et de recueillement dont j’avais besoin – comme condition de réalisation.

b – une forme de vie dont la finalité est bien ordonnée à Dieu, mais dans laquelle de multiples intermédiaires s’interposent entre l’âme et Dieu – et qui devient un état en soi, avec une sorte de finalité propre latérale à l’évangile, bien qu’elle se prévale des trois conseils.

Tout le temps que j’ai été dans ce genre de vie-là, j’ai été *écartelée* entre ma vocation et les actions requises par l’obéissance et les charges qui m’ont été confiées – et au dehors, critiquée.

Quand je suis tombée malade, ces souffrances se sont figées en moi.

L’*écartèlement* n’a plus été entre un rendement actif surhumain et un besoin unique de prière, de silence et de solitude, puisque j’étais devenue inapte à l’un et à l’autre – mais il s’est situé entre mes obsessions continues et le fond de moi-même qui les désavouait en même temps qu’elles me rompaient et pompaient ma substance.

La critique, même durant ces années, n’a pas désarmé, accompagnée d’une parfaite indifférence.

Depuis à peu près deux ans, j’ai pu me reprendre en main – mais ce que saisissent ces mains, ce n’est plus un être vivant, c’est un mort – plus que ça : un cimetière.

Je pense que, sans rien changer du tout à mon orientation la plus profonde qui n’a pas variée dans une forme de vie religieuse avec laquelle elle n’a pas cessé d’être en conflit intérieur, il faut que je me renouvelle, que je vois d’autres visages, d’autres habits, que je côtoie d’autres mentalités – pour que d’autres impressions, réactions se substituent aux précédentes, que je réagisse à d’autres stimulants – en somme que je me transplante provisoirement ailleurs. C’est comme pour le corps : on s’en va “changer d’air” de temps à autre

Je ne veux pas dramatiser, et j’évite d’y penser, mais je ne crois pas exagérer en disant que j’ai souffert à tous les plans de ma nature : utilisée c’est vrai mais constamment incomprise, critiquée et refoulée.

Actuellement, je ne suis plus dans ce laminoir, mais j’en garde la sensation comprimante parce qu’à l’acuité de cette souffrance s’est jointe la durée.

Naturellement, je suis très sensible, très affective – c’est parce que je ressens comme un déséquilibre profond que ces choses ne jouent plus et, de ce fait aussi, ne remplissent plus leur fonction stimulante normale.

La seule rescapée, c’est une lucidité glacée. Je suis persuadée qu’il suffirait que je sente un changement d’attitude envers moi à Flavigny pour que cela détende ma crispation – mais il ne faut pas y compter.

D’autre part, un indult d’exclaustration ne ferait que me rendre suspecte et délier, non les liens affectifs inexistantes mais au moins ce qui subsiste de relations par convenabilité (sic).

Une Sœur, chez nous, en a demandé un. J’ai vu de près combien cet indult était par avance assimilé, à Flavigny, à celui de sécularisation. L’extrême indifférence qui s’est installée envers cette Sœur et les souhaits non dissimulés qu’elle reste au loin et que tout finisse là.

Il faut être *dans* la vie religieuse pour savoir comment cela se passe.

Du reste, il n’y a pas lieu d’être plus exigeant que l’Eglise. Le Droit Canon n’autorise ni les religieux ni les religieuses à passer plus de six mois hors de l’une de leur communauté “sauf le cas d’étude”. Le texte ne précise pas les études, n’impose pas que ce soit de la théologie – il dit seulement “raison d’étude”.

Pour tout autre cas, même pour des malades, par exemple tuberculeux soignés dans une maison religieuse d’un autre institut, il faut selon le Droit Canon, une autorisation à demander au Saint-Siège.

Du point de vue canonique, je ne suis donc pas dans une situation fautive puisque je suis ici dans un but d'étude et que même le droit ne fixe pas de limite de temps.

A mon jugement, et pour autant que je puisse ressentir à ce sujet quelque chose de plus ou moins pénible, je trouve que l'alternance de séjours à Paris et à Flavigny est la meilleure solution actuellement – et qu'il est inutile, avant d'en avoir fait l'expérience, de chercher autre chose.

Aussi, sur ce point, mon opinion diffère de la vôtre, et la vôtre ne m'ébranle pas.

Qu'il soit avantageux pour mon équilibre et pour mon travail que je vois quelque Père, c'est possible – mais que je les redoute aussi ne peut pas vous étonner. Si, même sur le plan objectif du travail, je sens encore des incompréhensions ou des prétentions arbitraires – ou quoique ce soit qui réveille des manières d'être antérieures, ce sera plus préjudiciable qu'avantageux. Je veux bien essayer mais il ne faut pas me harceler.

Cette maison de contemplation à Grand Bourg m'a fait une impression pénible : j'ai aperçu trois religieuses, l'une qui m'a introduite et deux autres qui ont passé, toutes trois froides et roides.

Le P. Guérard m'a expliqué que "la vie contemplative est basée sur le rejet de toutes valeurs humaines".

Je ne peux y penser sans un malaise intense, car sous de tels principes peuvent se glisser de telles équivoques et l'on peut si bien s'en servir pour dés-humaniser au lieu de sanctifier que je tremble pour ces vies.

Il y a une telle tentation, dans la vie religieuse, de substituer des règles humaines aux règles divines : ainsi que les dirigeants religieux juifs y excellaient, sous prétexte de plus parfait, bien sûr – pour être plus surnaturel ; le Christ a dit ce qu'il en pensait.

J'ai été un peu peinée ce soir que vous ayez tant de défiance de moi ? Peut-être parce que j'ai été saturée de défiance et que sur un terrain qui déjà doute de lui, c'est doublement affligeant.

Je crois que je suis assez lucide pour me rendre très bien compte des inconvénients qu'il y aurait à ce que je me confie au petit groupe que vous formez et que j'utilise la bonté que vous me témoignez pour me dispenser de ce qui doit relever de mon *self help*.

Je préférerais que nous parlions de cela en termes clairs afin qu'il ne reste pas d'équivoques dans votre esprit.

D'autre part, je ne voudrais pas que votre prudence devant ces risques entraîne une sorte de politique qui me serait odieuse parce que je la ressentirais encore comme une mesure de défiance.

Je n'attends pas de vous le complément d'effort que d'autres me refusent, je sais très bien que je dois organiser ma vie sous ma propre responsabilité mais je me trouve plus vulnérable que je ne croyais.

Il me semble que même physiquement j'ai le contrecoup de la tension intérieure sans détente où je suis. C'est pourquoi je vous demandais quelque chose qui me stimule. Ce qui contient de la strychnine en général me fait du bien.

Car il faut à tous prix que je continue ce que j'ai entrepris. »

S. Marie de la Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Renaud, le jeudi 15 mars 1956

« J'ai l'impression très pénible que vous voulez m'emboutir dans des normes rationnelles d'équilibre – en négligeant un état antérieur plus important et qui conditionne la suite.

Il n'y a pas que la difficulté déprimante de mes relations avec Flavigny – elle n'a cette place indue qu'en raison d'autres malaises sur lesquels elle vient buter et qu'elle réactive – ces malaises-là dissipés, elle perdrait de sa virulence.

C'est une difficulté exogène, périphérique, claire et délimitée : je sais ce que c'est et quand ça joue.

Si cela changeait, comme je l'écrivais hier soir, ce serait certainement la condition la plus favorable pour l'instauration d'un meilleur équilibre personnel – mais je serais excessive si je pensais que c'est une condition nécessaire, elle serait sûrement très favorable, mais je ne pense pas qu'elle suffirait.

C'est à l'intérieur de moi-même que résident les difficultés majeures : c'est de celles-ci qu'il serait avant tout utile que je puisse parler avec vous. Je ne demanderais pas mieux que de vous éviter cet ennui – mais l'expérience me prouve que je ne peux pas m'en tirer toute seule sur ce point.

Tout ce que vous direz d'autre me paraît être à côté du vrai problème qui m'intoxique.

Je vous demande de faire un petit effort pour me comprendre, même si c'est en marge de l'organisation de vos concepts sur ce genre de chose. »

S. Marie de la Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au Dr J. Renaud, le dimanche 25 mars 1956

« J'ai vraiment été très déconcertée de vous trouver ainsi hier, et de cette attitude à laquelle je ne m'attendais pas ; cependant je vous en remercie, persuadée que vous pensiez faire pour le mieux.

Je pense aux amis de Job qui, riches de leur sagesse et de leur expérience, n'ont compris ni sa souffrance ni son problème – n'ont pas cherché à le comprendre. Si bien que ce livre [...] à Job, est un livre de douleur et de plainte. Que ce livre soit, sous cette forme, parmi les livres inspirés, donne à réfléchir. La douleur de Job le ravageait, et sa plainte exaspérait ses amis. Depuis lors, cela n'a pas changé.

Ce n'est pas une critique pour vous, mais une expérience renouvelée des centaines de fois.

Au contraire, je ne crois pas avoir rencontré dans ma vie quelqu'un qui m'ait témoigné la même bonté que vous – vous m'en avez donné plus de preuves que toutes celles que j'ai pu recevoir dans ma famille religieuse, même en les groupant toutes. Je ne parle pas d'une bonté sentimentale et pitoyable qui n'est qu'une contrefaçon, à bas prix, de la vraie bonté. Et je suis même très sûre qu'hier elle n'était pas absente de ce que vous m'avez dit et de votre attitude.

J'en ai usé et abusé et cela a dû souvent vous paraître très égoïste de ma part. Pourtant, je ne crois pas avoir cherché une satisfaction close sur moi-même, ni même une satisfaction tout court – mais votre aide pour sortir d'une détresse et d'une peur qui m'étranglent, me dépriment et luttent tout le temps contre mes projets. Votre aide allège ce fardeau qui s'est enraciné en moi pendant ma maladie. Il y a encore des jours ou des heures où il prend le dessus et me terrasse. L'étude aussi est un remède – mais quand c'est trop fort je ne peux plus rien apprendre.

Cela se complique du fait que je ne ressens toujours que ce qui me déprime et m'attriste – sans la contre partie heureuse. Il en résulte une sorte de déséquilibre à demeure parce que la détresse pompe tout cela et qu'il n'y a rien en contre partie dans le sens de l'existence et du progrès de la vie.

Je ne compte pas que sur vous – ni sur vous pour me dispenser de la part d'effort qui me revient.

S'il peut y avoir un risque, dont je suis bien consciente, à ce que je compte trop sur vous – il y en a, actuellement, encore un plus grand, à ce que vous vous retiriez complètement.

Je n'ai pas dormi cette nuit. J'ai la tête et les tempes dans un casque de fer et j'ai beau respirer, c'est comme si mes poumons étaient privés d'air.

J'avais beaucoup de choses à vous dire, hier – il n'aurait peut-être pas fallu commencer par me clouer. J'ai beaucoup moins de force morale que vous ne croyez. Du reste, il est habituel qu'on se fasse illusion là-dessus avec moi. Le P. Motte m'a dit un jour : “Je vous voyais si vigoureuse moralement, que jamais je n'aurais pensé que [...]”. Il aurait dû y regarder de plus près, croire ce que je disais ou écrivais. Il s'est contenté des apparences.

J'ai l'air assuré et décidé, et par-dessous je tremble et suis dans l'angoisse et la détresse à tout moment. Ce que j'ai toujours devant les yeux, c'est une sorte de catastrophe invincible et dont je porte en moi la cause fatale sans pouvoir m'en défaire.

Ce n'est pas de demander un indult d'exclaustration qui me délivrera de tout cela. La cause n'en est pas non plus dans l'atmosphère et le silence de Flavigny. C'est plutôt parce que je suis ainsi que ce silence m'est si lourd. Même si l'on m'écrivait très souvent, même si les difficultés d'incompréhension se fondaient, ce malaise intérieur resterait.

Je l'ai toujours eu, dans mon enfance il était certainement la cause d'un état d'irritation qui débordait au dehors le plus souvent sans aucune raison valable. Ensuite, et surtout depuis que je suis dans la vie religieuse, il s'est accumulé en angoisses intérieures.

Pour l'indult, je vous ai dit mon opinion actuelle – ma décision immédiate serait précipitée et imprudente, peut-être arriverai-je à mieux m'adapter après cette coupure. Je ne veux me décider qu'après une expérience suffisante, pour me guider d'après une réflexion nourrie non seulement de principes mais de faits.

La discussion à ce sujet ne serait à reprendre qu'en octobre ou novembre. Actuellement, ce n'est pas mûr parce que je n'ai fait qu'une partie de l'expérience.

Quant au domaine "spirituel", j'ai eu de très fréquentes preuves, prises sur d'autres que sur moi-même, qu'il reçoit habituellement le contre-coup des situations psychologiques : il n'y a pas de cloison étanche entre l'un et l'autre – mais plutôt interaction de l'un sur l'autre.

Sur le point particulier de l'émotion – elle peut être, au plan religieux, sensible ou spirituel. Tout l'appui liturgique est ordonné à éveiller une émotion sensible. Les prédicateurs savent bien que s'ils n'ont pas ému l'auditoire, leur prédication est nulle.

Ce qui importe n'est pas d'éliminer l'émotion, mais de ne pas la rechercher comme une fin, ce qui renverserait l'ordre des valeurs.

Elle ne fonde pas la vie spirituelle, ni le recueillement, ni la prière, mais elle y concourt sûrement. Les grâces mystiques sont toujours accompagnées d'émotion intense – parfois d'ordre sensible – d'autre fois, quand elles sont plus élevées, d'ordre spirituel : ce qui crée alors une tension extrême et déchirante. La sensation est ressentie comme terriblement douloureuse dans le vide de la sensibilité, et comme comblante dans la partie spirituelle, en même temps ; car aucune partie de soi-même ne dort dans le profond recueillement, mais tout est éveillé et tout aspire à Dieu ; toutefois, tout n'est pas comblé, mais tantôt ceci ; tantôt cela.

Quant à s'arrêter au millième de seconde sur la joie actuelle, c'est la perdre en même temps.

D'autre part, l'union à Dieu peut être très profonde, la prière très réelle, sans grâce mystique. Il y a des conditions plus favorables et d'autres moins favorables, corporelles ou psychologiques. L'autre jour, après cette pique, je me trouvais dans des conditions plus favorables. Refuser d'en tenir compte et de les assurer quand c'est possible, n'est pas plus surnaturel – mais seulement inhumain.

Est-ce par défaut de foi qu'on préfère aller prier dans une église plutôt qu'au cinéma ? Certainement pas, on peut, au cinéma, avoir autant de foi qu'à l'église mais l'église concourt au recueillement, de même de la situation psychologique au moment de prier.

Je regrette que vous soyez si persuadée que j'attendais de ces piqures une pure jouissance. Ce n'est pas vrai. Mais, pour un certain temps, je retrouve mon équilibre normal, qui m'assure des réactions normales : artificiellement pour le temps où la pique produit son effet, mais l'engrenage dure ensuite.

Il y a certainement, j'ai pu le constater, un effet d'entraînement psychologique qui se greffe sur la réaction somatique.

Je me retrouve alors moralement reliée à la vie vécue au lieu d'être confinée à une observation mentale dévitalisée de tout ce sur quoi elle s'échafaude. Autant que je le peux, je supplée volontairement par la lucidité, mais cela demeure affreusement tendant et mortel : vous ne savez pas ce que c'est.

Je crois que je me consoliderai assez vite dans un état plus normal, s'il n'y avait pas, au même moment, un enchaînement de déceptions qui viennent peser simultanément en sens contraire.

Enfin, pour ces pères, je ne refuse pas. Si jusqu'à présent je n'ai pas rencontré la compréhension et l'aide nécessaire, ce n'est pas parce que je n'ai rien fait. Je n'ai pas encore abouti, c'est tout. Je vous dirai mardi où cela en est.

D'autres part, j'ai essayé de me tourner aussi du côté des Religieuses. Je voulais vous en parler. C'est aussi remis à mardi parce que je voudrais confronter votre avis avec le mien pour plusieurs questions sur ce sujet.

Je vous demande encore un peu de patience ou même beaucoup ! Je veux dire pour encore un peu de temps. Ce n'est pas seulement pour moi que je le demande, mais bien plus pour ce que j'entreprends et cela en vaut davantage la peine que moi-même.

Quand je vous ai téléphoné avec tant d'insistance la semaine passée, sans pouvoir vous atteindre, c'était pour vous demander si je pouvais aller deux ou trois fois voir votre mère, avant son départ – puisqu'elle me connaît un peu par ce que vous lui avez remis de ma part. J'aurais voulu essayer de lui apporter une petite part de détente dans son état actuel.

J'aurais été heureuse aussi de vous témoigner ainsi toute ma reconnaissance – mais je n'ai par réussi à vous atteindre.

Car voyez-vous, je ne suis pas seulement dure et amère, mais je souffre trop. »

S. Marie de la Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au Dr J. Renaud, le 23 avril 1956

« J'ai reçu un petit don inattendu qui me permet de vous remettre ce presque rien – je pense que vous voudrez bien l'accepter tout simplement.

Ne pourriez-vous pas m'indiquer quelque chose à prendre pour me remonter, car bien que je fasse, me semble-t-il, tout ce qui dépend de moi, je me sens dévitalisée.

Il ne faut plus me parler de chercher d'autres solutions que celle que j'ai prise – même si cela vous scandalise un peu, parce que vous la pensez comme une peur du risque : je ne changerai pas.

Vous savez ma religieuse et reconnaissante amitié. »

S. Marie de la Trinité op

Lettre du Dr J. Renaud à Marie de la Trinité, le 24 avril 1956

« Ma Mère,

Je vous remercie de votre chèque.

Je ne peux rien vous conseiller médicalement sans vous voir.

Pourriez-vous venir vendredi prochain, 27 avril à 17 h 30 ?

En cas d'impossibilité, ayez l'obligeance de me téléphoner. Sans nouvelle de vous, je vous attends vendredi.

Veillez croire, ma Mère, à ma respectueuse amitié. »

Jacqueline Renaud

Sur une feuille volante, note de Marie de la Trinité, sans date :

Difficultés

défiance de moi – agitation d'esprit : trouver une manière d'être que je ne trouve pas. – il faut toujours que je traverse le désespoir – raté définitif – il ne fallait pas que je sois celle que je suis et je ne suis pas arrivée à être celle qu'on voulait – pourquoi cette manière d'être ? – religion – études.

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Jacqueline Renaud, le 15 avril 1957

« Chère amie,

Je vous écris ces quelques lignes parce que, bien que je vous sache très occupée, je suis ennuyée de n'avoir pas pu vous rencontrer une seule fois cette année.

Il ne faudrait pas que j'en arrive à supposer que quelque ombre en est la cause.

Sans l'aide que vous m'avez donnée, il est probable que je n'aurais pas osé m'aventurer dans l'effort que je poursuis depuis un an – je dois en dire autant pour toute la bienveillance et les conseils que, depuis le même temps, je reçois du Dr Quarti.

J'avais pensé vous revoir quelquefois, moins pour moi qui n'ai plus guère de problèmes que celui d'une paralysante défiance de moi – que pour ma formation, car je suis persuadée que vous pourriez me donner des avis très utiles.

Vous m'aviez bien laissé penser qu'il en serait ainsi – c'est pourquoi je suppose que quelque épine se serait peut-être fourvoyée entre nous : ce serait dommage, mais je veux croire qu'elle peut être ôtée. Et le mieux, pour cela, serait de nous rencontrer – qu'en pensez-vous ?

Je compte bien que cela vous sera possible après Pâques et vous souhaite pour ces prochains jours un peu de repos et de détente.

S. Marie de la Trinité op

Vous savez que je n'oublierai jamais ce vendredi saint où je vous avais vue à St Germain, alors que j'étais si désespérée – et, depuis, cela demeure pour moi une raison de prier très particulièrement pour vous en ces jours-là. »

Le dossier contient encore deux lettres de Sœur Marie de la Trinité au Docteur Jacqueline Renaud datée l'une du 7 décembre 1957, l'autre du 10 octobre 1958 ; celle de 1957 a trait à une demande faite par le Dr Renaud à M.T. pour une personne qui cherche à être accueillie dans une maison religieuse. M.T. demande des précisions sur cette personne. L'autre lettre concerne une personne ayant des problèmes psychiques, M.T. demande un avis au docteur.

Il s'y trouve également 7 ordonnances du Dr Renaud à M.T. datées 1953-54-56.

13) DEBUT DES ETUDES DE PSYCHOLOGIE (1956)

Lettre de Paule de Mulatier au Dr Ey , le 12 janvier 1956¹

« Docteur,

Vous vous souviendrez peut-être de mon nom, car j'ai fait en mars-avril 1953 un séjour d'environ un mois à l'hôpital psychiatrique de Bonneval où j'ai, entre autres traitements, fait une cure de sommeil. Cette cure a été le point de départ d'une amélioration notable qui a peu à peu évolué en complète guérison. Je viens bien tardivement vous en exprimer ma reconnaissance.

A Bonneval, j'avais pu suivre quelques uns de vos cours du soir et les avais trouvés fort utiles et instructifs – d'autre part, poursuivant actuellement des études que je voudrais mettre au service de la vie religieuse, je désirerais beaucoup pouvoir suivre votre cours, précédé de présentation de cas, à Sainte-Anne, le mercredi.

D'après les indications reçues par téléphone, de Madame Bonal, j'ai cru comprendre que je pourrais être admise à ces cours sur votre recommandation, et peut-être éviter les frais d'inscriptions, un peu lourds pour des budgets de religieuse !

J'espère pouvoir vous voir quelques instants ce prochain mercredi, juste avant la présentation de cas de 16 heures, à ce sujet. Comme à Bonneval, je serai en civil.

Veillez recevoir, Docteur, l'expression de ma religieuse gratitude. »

P. de Mulatier (s. Marie de la Trinité op)

Au début de l'année 1956, Marie de la Trinité revoit Lacan pour lui demander conseil sur l'orientation de ses études. Sur un petit papier daté du 8 janvier 1956, elle griffonne quelques mots :

« Quel avis donnerait-il si on lui en demandait un sur moi ?

Quelqu'un lui en a-t-il demandé un sur moi ?

Institut de Psychologie

Ste Anne

Tous les problèmes de la vie religieuse tournent autour de : la vocation – le terrain – les facteurs d'ambiance, parmi beaucoup les relations avec les Supérieures sont le N°1. »

¹ A cette date, Marie de la Trinité est à Paris pour commencer des études de psychologie – elle loge au 39, rue Jacob, au Cours Désir où on lui a prêté une chambre.

Autres notes de rendez-vous de M.T avec le Dr Lacan :

- 1) 18 septembre 1956 mardi 14 h 30
Accepte une formation sur mesure, pas question d'Institut de Psychologie.
Désire me voir courant octobre (les mardi 14 h 30) pour constater où j'en suis, mes connaissances, lacunes, possibilités.
Chaque séance 6 h (sic)
Je suppose me guiderait à propos de cas concrets : P ; de Viron ? Suz., Agnès de Jésus, M. Ambroise ?
Verrait ce que j'écris et dès la prochaine fois si c'est prêt.
Je lui ai exposé ce que je compte écrire : facteurs émotionnels et vie spirituelle
Question : une collection ?
(aspect humain et vie spirituelle) – avec qui en collaboration ?
- 2) 16 octobre 1956
Boutonnier : études : remis 15 nov.
Motte : dit bonnes relations
pas mardi prochain
mercredi 16 h 15
- 3) 15 janvier 1957
une fois par mois : argent (n'a rien voulu entendre pour le moment) – manque de temps pour travaux cohérents – montrer ce qui est fait à quelques autres – me rendre pour que je complète
ce qui est fait :
est-ce diff. réductibles ?
carnet n° 20 – lettre Feltin – résumé travail sur carnet (peut-être [illisible])
Les interférences de la vocation et du psychisme.
Le domaine de l'un et de l'autre, l'influence réciproque.
On peut être guéri (ou se croire tel) quand on ne ressent plus de conflit.
On ne va vers la plénitude et l'achèvement que par l'orientation vers Dieu et l'adhésion à Lui.

Lettre de M.T. au Dr Lacan (autour du 12 novembre 1956)¹

« Docteur,

J'ai préféré reprendre les choses par un autre bout – et j'ai fait une sorte de profil généalogique, si l'expression peut être admise. En relevant ce texte, j'ai laissé tomber divers détails qui concouraient à donner plus de relief aux points les plus importants – notamment sur ce qui pouvait expliquer, par la vie de mon père et celle de ma mère avant leur mariage, et les conditions de leur rencontre, la tonalité de leurs relations et la manière dont chacun s'y comportait.

Tout n'a pas été abordé et il y a des lacunes, en particulier ce qui aurait pu être relevé des relations proprement conjugales de mes parents au plan de la sexualité. Ils étaient un peu jansénistes comme beaucoup de catholiques de leur temps et tout l'aspect sexuel de la vie, quel qu'il soit, était en somme porté disparu. Personnellement, je n'ai jamais rien saisi. La tension permanente qui existait entre eux laisse assez pressentir que ni pour l'un ni pour l'autre ce fut satisfaisant. Il manque aussi ce qui pourrait peut-être s'appeler mon option, les difficultés qu'elle rencontra et ce qui la marqua. Je n'ai pas prétendu être complète. Ce n'est là qu'un essai fragmentaire.

¹ Sœur Ch. Sanson date cette lettre du 12.11.1956 ; elle indique que le texte auquel MdT fait allusion s'intitule : "Recherches d'intériorité et d'extériorité". Ce texte se trouve aux archives dans le dossier Thérapeute 01.70.

J'ai cherché à être objective, exacte et claire, mais je suis bien convaincue que j'ai beaucoup à apprendre, je crois que j'en suis capable et le désire beaucoup.

Je vous remercie de votre aide. »

SM Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, le 19 novembre 1956¹

« Docteur,

Voici quelques notes complémentaires de ce que je vous ai précédemment remis.

Tout ce passé est maintenant inventorié, et je bénéficie de lucidité que j'ai pu avoir à m'y replonger, non sans peine, est acquis (sic).

Ce qui importe maintenant, c'est de faire converger mes efforts sur l'acquisitions de notions complémentaires de celles que je possède et de les organiser méthodiquement – et sur la connaissance des expériences faites par d'autres afin d'élargir et de dépersonnaliser le champ trop restreint de celles que j'ai vécues.

C'est de cela que je souhaiterais parler avec vous demain en vue d'établir un plan d'études précis, cohérent et pratique.

A demain. »

SM Trinité op

Lettre de Marie de la trinité au Dr Lacan, le 3 décembre 1956

« Voici quelques feuilles sur le genre de travail envisagé² et qui fournira une matière plus ample que la seule situation envisagée ici : les répercussions dans la vie religieuse de la privation de la mère.

Je vous exposerai la chose plus longuement demain à 19 h 30.

J'ai copié tout cela fort rapidement et le temps m'a fait défaut pour relire et rectifier les fautes de frappe. »

SM Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, le lundi 21 janvier 1957

« Docteur,

Voici encore quelques pages : il s'agit encore de 2 sœurs dont la vie familiale fut perturbée par la conduite du père³, quelques pages sur Sr David. Je souhaite pouvoir les apporter demain.

Tout ce cycle des répercussions de situations familiales sur le comportement religieux se trouvera clos ainsi.

Il restera encore quelques observations portant sur d'autres points et qui sans doute seront plus brèves.

Peut-être quelque chose à écrire en guise de préface pour terminer, mais je préférerais ne pas formuler de conclusions – invitant plutôt à me communiquer celles que ceux qui liront ces feuilles pourraient eux-mêmes déduire et proposer.

Je souhaiterais savoir quelles seraient les vôtres.

A demain. »

SM. Trinité op

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, le lundi 4 février (1957)

« Docteur,

Voudrez-vous me remettre mardi, l'ensemble des feuilles relatives au travail en cours⁴.

¹ Note de Ch. Sanson : « Lettre relative à ses études “Recherche de signification des faits” et “Recherches d'intériorité et d'extériorité” ».

² Note de Ch. Sanson : « Feuilles préparatoires à son étude “L'influence de la situation envers les parents” dont le double ne semble pas avoir été conservé. »

³ Note de Ch. Sanson : « Voir note 1 sur lettre du 3.12.1956. »

Je voudrais insérer dans celles que je vous ai déjà remises des pages intermédiaires : lettres reçues récemment de quelques unes des personnes dont il est question dans ce travail, et qui concordent étrangement avec ce qui a été noté sur elles.

A mardi »

s. Marie de la Trinité, op

Le dossier comporte un document de 42 pages dont voici les titres :

1°) *L'influence de la situation envers les parents*

- a) Sœurs ayant perdu leur mère dans leur enfance, et dont le père ne s'est pas remarié (noms en M) – analyse de trois cas, celui des sœurs Madeleine, Marthe et Monique.
- b) Sœurs dont le père s'est remarié, et qui ont été élevées par leur belle-mère (noms en B) – analyse de deux cas : sœurs Berthe et Bernard + cas sœur Benoit-Samuel
- c) Sœurs dont le père a abandonné la mère (noms en P) – analyse de deux cas : les sœurs Placide et Praxède
- d) Sœurs dont le milieu familial fut dissocié dès leur enfance (noms en D) – analyse de 4 cas : sœurs Daniel, Denise, Damase, David.

Autre document que sœur Christiane Sanson a joint au dossier maladie. Il s'agirait d'une analyse faite par Marie de la Trinité en relation d'aide avec une sœur (?).

Dimanche 23 octobre 1960

« Ma chère Sœur,

J'ai bien réfléchi sur ce que nous avons découvert ensemble ; j'ai aussi beaucoup prié afin que Dieu, le Père des lumières, vous illumine (Jq 1.17)

Voici donc ce que je crois utile de vous écrire, comme je vous l'avais promis.

1 – Avant tout, remerciez le Seigneur de vous avoir donné une si riche nature et aimez tous vos dons qui manifestent sa bonté. Oui, aimez tout cela.

Tressaillez aussi de joie d'avoir en partage la même nature que notre Seigneur Jésus-Christ ; complaisez-vous à penser que cette nature humaine, assumée par le Fils de Dieu est déjà en Lui totalement parfaite ; qu'avec Lui, vous êtes déjà dans le ciel (Eph 2.6), de même que, sur terre, vous êtes le temple de Dieu (1 Cor 3 16-17)

L'Eglise nous dit que nous devons croire ceci de Jésus : «*“Perfectus Deus, perfectus homo”* (Symbole Quicumque). C'est en vue de votre ressemblance à Lui, même selon ce *“perfectus homo”* que vous devez avoir à cœur votre progrès. (Rom 8.29)

Je vous rappelle aussi que Dieu, notre Créateur, vous ayant ainsi comblée, veut que vous cultiviez *vous-même* et éduquiez harmonieusement cette nature reçue de Lui, si riche de forces vives (Cf Synopse n° 84 à 93 – Eccli 15. 14-17)

2- Ce qui est fragile en vous, c'est l'équilibre dynamique. Une image : au repos, pas de difficulté, comme une auto qui stationne (équilibre statique). Mais en marche, dans l'action, l'équilibre dynamique laisse à désirer comme un moteur mal réglé.

C'est aussi en pleine marche, c'est-à-dire dans la vie, qu'il vous faut, dès maintenant, poursuivre l'éducation de cet équilibre afin de parvenir un jour à une belle harmonie dynamique.

3- Les principales causes de ce manque actuel d'harmonie dynamique sont :

⁴ Note de Ch. Sanson : « Cf. note sur lettre du 3.12.1956. Ces feuilles ont-elles été remises à SMT puis rendue au Dr Lacan ? Le double conservé par SMT ne comporte, en finale, que 2 lettres de Sœur David. »

- *l'émotivité*, prédominante chez vous – triste ou joyeuse, l'émotion ; comme telle, est toujours agréable en tant qu'elle nous procure un sentiment intense d'exister, c'est pourquoi vous vous livrez facilement à son emprise ;
 - *les tensions* résultant de l'éveil d'un instinct (besoin de manger) ou d'une passion (agressivité) ; vous les résolvez sur le champ en leur donnant satisfaction ;
 - *l'abondance des intérêts immédiats*, dont votre esprit est avide ; l'emprise qu'ils exercent sur vous disperse en tous sens votre attention et votre activité.
- Par suite, *votre comportement* est le plus souvent *réactionnel* aux émotions, aux tensions, aux intérêts ; c'est-à-dire que vous réagissez à leurs sollicitations par une *réponse irréfléchie et immédiate*.
- Si l'on vous a dit parfois que vous êtes "impulsive" c'est précisément ce que j'essaie de vous rendre clair afin que, par l'esprit, vous en compreniez le mécanisme.
- Tout ceci vous explique aussi pourquoi, vivant sous le régime de la fantaisie et du moment présent, votre comportement est anarchique.
- En effet, les émotions, tensions, intérêts immédiats n'ayant entre eux aucun lien, l'ensemble de votre comportement ne peut qu'être anarchique, bien que vous répondiez à chacune de leurs sollicitations par un acte-réflexe approprié.
- Cela vous explique aussi pourquoi votre activité est irrégulière car, en l'absence de sollicitations actuelles, elle tombe dans l'attente passive.

4- Lorsque vous avez liquidé une émotion, résolu une tension, répondu à un intérêt, vous êtes à plat, au point mort, vacante et triste.

La satisfaction obtenue (à bas prix !) est mince, décevante.

Le meilleur de vous-même n'y a pas participé.

Bien sûr, vous faites face aux obligations quotidiennes, je n'en doute pas, mais ce que nous considérons ici, c'est comment votre activité s'organise spontanément en vous : vous avez besoin de cette clarté pour prendre en main votre propre éducation.

5- Des remarques précédentes, il résulte qu'habituellement le cours de votre activité "vient de" plutôt qu'il ne "va vers".

Pourquoi donc ?

Parce qu'une *finalité* réfléchie, organisée, lointaine a trop peu d'emprise sur vous.

Le potentiel vital nécessaire est pourtant suffisant ; les facultés spirituelles : intelligence , jugement, inclination affective supérieure (volonté), ne vous manquent pas ; mais elles arrivent toujours après votre réponse aux sollicitations des émotions, tensions, intérêts.

Or, comme il est impossible de donner à ces élaborations supérieures la promptitude et l'acuité expérimentale d'emprise d'un mouvement émotionnel, d'une tension primaire, d'un intérêt immédiat, si vous cédez sur le champ à ces appels, votre dynamisme vital sera déjà employé et épuisé quand viendra la réflexion mûre, sage : n'est-ce pas ce qui se passe chez vous ?

6 – Que faire ? Pas autre chose que, peu à peu, gentiment, doucement, vous exercer à *remettre à plus tard la réponse à la sollicitation*, présente sous forme d'émotion, tension, intérêt immédiat) afin de préserver votre potentiel *pour une fin plus lointaine* et pour des actes qui, par étapes successives, la réaliseront.

Ainsi seulement parviendrez-vous à passer du régime des sollicitations (antérieures à l'action) auxquelles vous cédez si facilement, à celui de la finalité (postérieure à l'action) et exerçant sur elle une force d'attraction.

7 – Dites-vous bien que *la force d'attraction de la finalité* est de l'ordre de l'esprit et se situe au-delà de l'expérience banale, facile, mais décevante et vide, en vue de se réserver pour des réalisations de valeur.

Entre les deux, il y a fatalement un temps creux ; de même que dans la vie spirituelle il y a souvent des années et parfois une vie entière, entre le “tout quitter” et le “trouver Dieu” mais la condition nécessaire est de “tout quitter” *avant* de la “trouver” pleinement.

8- Quelle fin poursuivre ? L'accomplissement de votre vocation spirituelle, synthèse d'une variété de buts particuliers que vous devez vous préciser, puis hiérarchiser et organiser ; chacun de ces buts se réalisant par étapes successives.

Ces divers buts ou fins particulières, sont aussi bien matériels, personnels, communautaires, apostoliques, spirituels : tout cela doit s'articuler d'une part avec votre existence personnelle, d'autre part avec la Communauté : *vous vivez, mais en situation communautaire.*

Souhaitez parvenir à ce que ces fins particulières, comme la fin la plus haute qui les unifie par le sommet, *vous attirent*, comme extrêmement bonnes, extrêmement désirables, de même qu'une femme, longtemps à l'avance, porte dans son cœur la joie “anticipée” de mettre au monde l'enfant qu'elle forme dans son corps

9- Telle est la voie à suivre, allègrement et patiemment, pour devenir, non plus “servile”, “esclave de la sollicitation du moment présent”, mais “libre (Gal 4.31)”, “co-créatrice avec Dieu” de votre personnalité et de ses réalisations, finalisées par votre vocation spirituelle, chrétienne – co-créatrice de vos relations fraternelles – co-créatrice de votre efficacité missionnaire.

- 10- Pour terminer cette vue d'ensemble, je vous mets en garde contre deux écueils :
 - n'allez pas vouloir vous changer ; il importe, au contraire, de demeurer celle que vous êtes, mais désormais visez plus haut que la satisfaction des sollicitations immédiates : émotions, tensions, intérêts ; au lieu de vous asservir à ce petit monde qui vous éparpille, régné sur lui ; ne le méprisez pas, utilisez-le, vous en avez besoin ; en effet, quelle que soit la force d'attraction qu'exerce sur nous une fin, nous avons besoin pour nous y porter effectivement, de sollicitations variées qui, d'elles-mêmes, se proposent à nous : mais il est sage d'utiliser aux fins que nous avons lucidement choisies les élans qu'elles suscitent ;
 - gardez-vous de la précipitation ; vous n'obtiendrez une modification définitive de comportement qu'en acceptant de *procéder par étapes.*

PREMIERE ETAPE

Elle ne concerne que *les moments d'auto-détermination* ; car il y a des moments où votre activité relève de *votre choix*, et c'est de ceux-ci qu'il s'agit – et d'autres où votre vie religieuse ou missionnaire en dispose.

Durant ces moments d'auto-détermination, orientez votre attention vers *une prise de conscience des sollicitations immédiates* qui font pression sur votre dynamisme : de quoi s'agit-il ? émotion ? éveil d'instinct, de passion, d'intérêt ? peut-être encore autre chose ? à vous de découvrir.

La lucidité à acquérir sur ce qui fait pression sur vous, vous sera facilitée si vous vous bornez à observer le fait de ces diverses sollicitations auxquelles vous êtes sensible, afin d'en établir un petit inventaire.

Je voudrais que vous parveniez à percevoir avec acuité le premier temps de ce mécanisme réactionnel qui vous tyrannise : ce premier temps, c'est l'instance des sollicitations concrètes.

Dans cette première étape, il n'y a pas à inclure votre réponse ; que vous y répondiez ou non, n'est pas ce qui importe pour le moment ; on ne s'occupera pas non plus de cette réponse dans la deuxième étape dont je vous indiquerai l'objet quand la première aura porté son fruit de lucidité.

Un conseil : apportez à cette recherche de lucidité une tournure d'esprit scientifique, curieuse, objective – soyez sûre aussi que plus vous y verrez clair, plus nous irons vite.